LE

VEUVAGE D'ALINE

DERNIÈRE PARTIE (1).

XIV.

Les deux amies et leur chaperon habitaient depuis quelques jours l'un des principaux hôtels du Corso; chaque matin les voyait ensemble dans les galeries du Vatican ou du Capitole, chaque après-midi les retrouvait courant d'une église, d'un palais à l'autre, chaque coucher de soleil les surprenait en extase devant le panorama incomparable que l'on découvre de la terrasse du Pincio, à moins qu'elles ne se fussent attardées soit parmi les marbres brisés du Forum, soit à l'ombre des hautes murailles du Colisée, soit encore sur ces ruines du Palatin ou de la voie Appienne, dont la majesté, croulante pourtant et mutilée, éclipse jusqu'aux splendeurs de la Rome de Raphaël et de Michel-Ange. Aline subissait cet enchantement qui fait croire à tout voyageur dans la ville éternelle, quand il a réussi à surmonter le premier trouble presque craintif que lui inspire tant de grandeur, qu'il vient de renaître, affranchi du *moi* des heures mesquines et terre à terre, avec un mépris souverain des vulgarités de notre vie moderne et muni de sens nouveaux, d'une âme nouvelle pour admirer ce qui est divin. Elle savait que ce n'était là qu'une trêve, que, le charme rompu, elle se retrouverait en face de ses chagrins momentanément assoupis; elle n'en jouissait pas moins de l'oubli passager que

(1) Voyez la *Revue* du 1er février, du 15 février et du 1er mars.

personnifie si bien le sommeil d'Ariane, de cette sublime Ariane qu'elle allait souvent contempler dans la salle où elle dort si calme et si sereine sur son bras replié : elle dort sans savoir que l'amant infidèle la fuit, qu'elle est seule, qu'elle va mourir peut-être sur le rocher de Naxos, sans pressentir non plus qu'un dieu s'apprête à la consoler; elle ignore tout du passé et de l'avenir, elle se repose et rêve. Aline en était là, délivrée de désirs et de soucis personnels, bercée par les nobles impressions de l'art, qui l'élevaient maintenant au-dessus d'elle-même comme une fois déjà l'avaient fait les fraîches impressions de la nature. Elle vivait dans la familiarité des chefs-d'œuvre, en présence des siècles passés qui se rendaient, pour ainsi dire, visibles à ses regards éblouis avec leurs générations de demi-dieux, de héros et de martyrs. Qu'était-elle au milieu de ces choses grandioses et surhumaines, sinon un atome qui ne compte pas? Tout le jour il lui semblait que l'atome montait enivré dans un rayon de soleil; malheureusement on ne saurait être toujours au spectacle; la nuit ramenait fatalement devant l'esprit d'Aline une même image : ce vaisseau cinglant vers l'Amérique pour ne jamais revenir et emportant à son bord avec Marc toute espérance de bonheur. N'était-ce pas le cas de se rattacher plus que jamais à la vie idéale, où il ne dépend de personne d'apporter des mécomptes? Cette vie était du reste loin d'absorber Olga comme elle l'absorbait elle-même; Olga semblait inquiète, presque mécontente.

— C'est un sacrifice qu'elle m'a fait en s'éloignant de son fils, se disait parfois Aline; elle pense à lui, et Rome n'a pas le pouvoir de l'en distraire.

Ce n'était pourtant pas sur Sacha, dont elle recevait régulièrement de bonnes nouvelles, que se concentraient les intimes préoccupations de la baronne; c'était sur son plan de campagne, dont la réalisation lui paraissait plus difficile qu'elle ne l'avait d'abord prévu. A quoi servait, en effet, d'être venue chercher l'ennemi sur son terrain s'il devait se refuser au combat et rester invisible? D'avance elle avait calculé qu'à Rome on se rencontre presque à chaque pas, bon gré mal gré : c'est vrai pour les touristes, véritables moutons de Panurge, qui suivent à leur insu un même itinéraire et distribuent leur temps de façon à ne manquer aucun des jours d'admission dans tel palais ou telle galerie; mais une installation permanente, en classant Marc de Sénonnes parmi les habitans proprement dits, lui avait permis de s'affranchir de la routine; il laissait aux passans trop pressés cette hâte fiévreuse de tout voir, calmée depuis longtemps chez lui. Mme de Vesvre espérait donc en vain le rencontrer à heure fixe au palais Barberini ou au palais Borghèse, le mardi à la villa Albani, le jeudi à la villa Ludovisi, et

ainsi de suite partout où va le monde. Plus d'une fois Aline, essayant inutilement de fixer l'attention de sa compagne sur les fresques des *Stanze* ou de la chapelle Sixtine, s'était demandé avec impatience ce qu'Olga pouvait chercher de plus intéressant autour d'elle : comment se serait-elle doutée que ce fût Marc, bien que souvent elle-même pensât à lui?

— Tout dernièrement encore, se disait-elle, il voyait ces œuvres du génie comme je les vois aujourd'hui, et son cœur battait comme bat le mien. Que ne nous a-t-il été donné d'éprouver en commun ce sentiment délicieux, le sentiment du beau communiqué, partagé!.. Mais non, ni celui-là ni aucun autre... — Et une larme aussitôt refoulée mouillait ses yeux.

Ce n'était pas non plus au défilé quotidien du Pincio que la rencontre qui devait servir de point de départ à toutes les futures combinaisons de la baronne avait chance de s'effectuer; Marc et Mme d'Herblay ne s'aventuraient que bien rarement sur cette promenade à la mode où, vers le soir, équipages et piétons font halte pour écouter la musique, tandis que les visites s'échangent librement et gaîment d'une voiture à l'autre. Ils craignaient trop la curiosité, les commentaires, non que cette riante et facile société italienne soit disposée à blâmer bien fort les fautes que l'amour inspire; s'ils l'eussent souhaité, elle se fût ouverte à eux volontiers sans se soucier de rien approfondir; mais cette indulgence même eût blessé Antoinette presque autant que des dédains et singulièrement embarrassé Marc. Leur seule ressource était donc une retraite absolue. A peine Mme d'Herblay osait-elle se montrer au théâtre : il lui semblait que toutes les lorgnettes se braquaient aussitôt de son côté. D'ailleurs, pour comble de difficultés, l'opéra faisait relâche, vu la saison.

— Nous ne pouvons pourtant aller le relancer dans sa tanière, pensait la baronne avec désespoir.

La tanière en question était une petite villa, qu'elle se fit indiquer, hors de la porte Pia, sur l'ancienne voie Nomentane et qui se dérobait sournoisement derrière de grands murs, au-dessus desquels s'élevaient les branches noires de quelques vieux cèdres. Les deux jeunes femmes étaient passées en voiture devant la grille étroite à travers laquelle on apercevait, à demi voilés sous la verdure, une façade peinte en rose pâle, deux sièges de jardin côte à côte et un triton couvert de rouille qui soufflait dans sa conque moussue. Aline avait même remarqué que cette maison, quelque jolie qu'elle fût, avait un air étrange de mystère et de tristesse. L'aspect du gîte se ressent toujours de l'humeur de l'habitant et l'on n'était rien moins que gai derrière ces murailles roses. — Quel tombeau! s'était-elle écriée. — Elle ne croyait pas dire si juste;

c'était le tombeau, en effet, du plus triste des amours, mort depuis longtemps dans le cœur de l'un de ceux qu'il avait unis.

Le mal brutalement signalé par Maxime Henrion bien des mois auparavant n'avait fait que s'envenimer depuis le voyage de Marc à Paris. Chaque jour, de plus en plus, Mme d'Herblay sentait que l'affection exclusive dont elle avait fait toute sa vie lui échappait comme l'eau fuit goutte à goutte. A quels signes s'en apercevait-elle? La malheureuse femme n'aurait su le dire, mais elle en était sûre. Le plus souvent elle dévorait sa peine en silence; parfois aussi cette angoisse s'exhalait en plaintes, en reproches jaloux; elle s'imaginait l'avoir vu se troubler sous son regard scrutateur; les marques de tendresse, les soins dont il l'entourait, elle les interprétait comme des offenses : tantôt c'était de la pitié dont elle ne voulait pas, tantôt c'était une ruse pour l'aveugler. Pourquoi ne travaillait-il plus? Pourquoi était-il sombre? Pourquoi attendait-il impatiemment l'heure du courrier? Où s'en allaient ses pensées la nuit lorsqu'elle l'entendait marcher de long en large au lieu de dormir? Ne devait-elle pas tout savoir, tout?..

Il supportait cette inquisition avec une secrète impatience, mais s'efforçait cependant d'expliquer, de la rassurer. Les soupçons d'Antoinette, ne sachant où se porter, s'égarèrent sur le peu de relations qu'il avait à Rome. Il voyait quelquefois de jeunes artistes français, pensionnaires de la villa Médicis; les visites qu'il faisait à leurs ateliers étaient ses meilleurs passe-temps. Mme d'Herblay se figura que ces nouveaux amis le distrayaient d'elle, exerçaient sur lui une fâcheuse influence, l'entraînaient dans le cercle de leurs plaisirs; elle imagina que Marc lui donnait des rivales indignes, elle l'épia, le suivit, ne découvrit rien, parce qu'il n'y avait rien à découvrir. Quelque ennuyé qu'il en fût, Marc riait de l'absurdité de ces suppositions, heureux encore qu'elle ne devinât pas la vraie rivale dont elle eût pu être jalouse avec raison, la femme qu'il évoquait malgré lui incessamment dans ses longues rêveries solitaires; car lorsqu'il regagnait son cabinet de travail maintenant, c'était pour y passer en repos et seul des heures stériles de méditation égoïste, incohérente, d'où ne sortait rien d'utile et dans lesquelles s'embrouillait son esprit tendu sur un problème insoluble. Il relisait une lettre de sa mère, déjà ancienne, réponse décourageante à la prière qu'il lui avait adressée d'implorer en son nom le pardon d'Aline, non qu'il admît comme possible, qu'il désirât même aucun rapprochement, la chaîne qu'il s'était rivée lui-même ne pouvait se briser sans qu'il fût doublement lâche, mais il aurait voulu que celle qu'il avait outragée pardonnât de loin; c'était chez lui un besoin impérieux, depuis surtout qu'elle lui était apparue à l'improviste l'hi-

ver précédent chez Albéric. Sa mémoire ne la lui retraçait plus que sous cette forme nouvelle, qui effaçait le souvenir beaucoup moins puissant de Mlle Béraud. Il fermait les yeux et la voyait passer blonde et blanche et souriant à demi sous les nuances délicates du demi-deuil; il revoyait, lui qui n'avait jamais su dire comment une femme était vêtue, jusqu'aux moindres détails de sa toilette; il croyait respirer encore le parfum de ses cheveux qui l'avait effleuré; c'était un pardon qu'il eût désiré, à défaut de tout ce qu'il aurait pu avoir, de tout ce qu'il regrettait. Et il n'obtenait pas même cela! Nous savons avec quelle maladresse la comtesse s'était acquittée de sa mission et le peu de succès qu'elle en avait rapporté; ensuite elle avait cru devoir écrire à son fils que la jeune femme se montrait impitoyable. C'était prouver une fois de plus qu'un intermédiaire inintelligent peut faire beaucoup de mal avec les meilleures intentions. Marc, en recevant ce nouveau coup, avait ressenti moins d'étonnement que de douleur :

— J'étais trop présomptueux, se dit-il; comment me pardonnerait-elle de l'avoir privée de sa liberté dont elle disposerait en faveur de cet homme, si...

Et il revoyait Alexandre Orsky empressé auprès d'elle avec un air vainqueur que sa beauté empêchait d'être ridicule. Naturellement elle devait aimer celui-là; pour qu'elle pardonnât, il eût fallu d'abord supprimer l'obstacle contre lequel venait se briser cet amour. — Si leur mariage, en effet, pouvait être annulé, comme l'avait fait espérer un légiste!.. Espérer!.. d'où venait que cette espérance était plutôt de la crainte? pourquoi la possibilité de recouvrer une liberté qui lui eût permis de payer sa dette aux deux femmes envers lesquelles il était engagé, l'effrayait-elle au lieu de le tenter? Céder Aline à Alexandre Orsky, à ce fat? Mais quoi! ce fat avait su plaire. D'ailleurs, quels droits Marc avait-il sur elle, sauf des droits chimériques? à quoi renoncerait-il de fait? quel effort de générosité serait-ce donc? Et cependant, tout en raisonnant ainsi contre lui-même, il se rendait compte que ce serait un effort, un effort très grand, dont il ne se sentait pas capable : — Enfin, reprenait-il avec une sourde colère contre lui-même, je ne l'aime pas, je ne peux pas l'aimer, je ne dois aimer qu'Antoinette! — Et ce devoir faux, qui ne portait en soi ni honneur ni récompense, lui semblait si lourd que l'idée d'échapper à toute tentation et à toute responsabilité ensemble s'emparait de lui violemment, au point de le conduire sous l'impulsion d'une force irrésistible vers le meuble où étaient enfermés ses pistolets :

— Elle serait libre, elle pourrait être heureuse, et c'en serait fait pour moi de cette vie intolérable!

— Mais *l'autre,* reprenait une voix secrète, l'autre, la laisseras-tu

donc à l'abandon, à la honte que tu as attirée sur elle en sollicitant cet amour qui maintenant te pèse parce que tu n'es capable ni de constance ni de dévoûment réel? Il faut penser à l'autre, il faut vivre pour l'autre et l'abuser de ton mieux, puisque tu es voué à la contrainte et au mensonge...

Mais ce n'était pas, quoi qu'il pût croire, un dernier cri de sa conscience qui le retenait, qui arrêtait chez lui le désir de la mort, c'était l'inspiration d'un égoïsme plus fort que tout. Tant qu'il vivrait, elle n'épouserait pas du moins le comte Orsky. On voit que la magnanimité dont il se targuait parfois vis-à-vis de lui-même était en réalité bien loin de son cœur; mais si le supplice d'une idée fixe qui empoisonne tout plaisir anéantit tout projet, paralyse le talent, harcèle jour et nuit l'esprit, mine lentement le corps et force celui qu'elle hante à dissimuler en souriant, coûte que coûte, comme le Spartiate attentif à cacher le renard qui le ronge, si ce supplice peut passer pour une expiation, Marc expiait, et cruellement.

XV.

— Enfin quand partons-nous? lui demanda Mme d'Herblay un jour qu'étendus à demi l'un auprès de l'autre dans une voiture découverte, ils suivaient lentement une des avenues de la villa Borghèse.

A les voir passer, on les eût pris pour un jeune couple heureux, et cependant ni lui ni elle n'était sensible au charme printanier du lieu qu'ils traversaient. Par-delà une épaisse rangée de platanes gigantesques et de chênes verts au lourd feuillage, les prairies tachetées de moutons blancs et de chèvres rousses ondulaient jusqu'aux grandes masses vigoureusement éclairées de ces bosquets profonds où il semble qu'un mystérieux écho répète les paroles du poète : Ici il y a des dieux. Çà et là l'ombre d'un pin aux larges branches épandues en forme de parasol se détachait vigoureusement sur l'herbe tendre, tandis que le bruit de l'eau, retombant dans la vasque d'une fontaine, arrivait entre les arbres faible et intermittent. Ce n'était pas encore l'heure du beau monde; à peine si, de loin en loin, on rencontrait, marchant deux à deux, sous la garde d'un prêtre, une troupe d'enfans revêtus du costume ecclésiastique qu'ils portent avec une amusante gravité, un franciscain égrenant d'un air distrait son rosaire au soleil, ou encore quelque nourrice parée du riche costume d'Albano, promenant un poupon de haut parage, à en juger par les bijoux dont scintillait la belle villageoise préposée à l'honneur de l'allaiter. Le regard de Marc effleura sans intérêt chacune de ces figures toutes caractéristiques et qui s'harmonisaient si bien avec le cadre où elles

étaient placées; au fond, il n'était occupé que d'une chose : ne rien répondre de trop précis à la question directe qui revenait plus souvent qu'il ne l'eût voulu : — Quand partons-nous?

Ce départ, il avait été le premier à en suggérer l'idée, puis, au moment de l'effectuer, il hésitait sans savoir pourquoi. Tous ceux qui se débattent contre une situation sans issue connaissent cette espèce de superstition qui vous fait craindre de prendre la moindre initiative personnelle; il semble que ce serait contrarier l'intervention du destin, du hasard, ce dernier sauveur sur lequel on a encore la faiblesse de compter lorsqu'on a trop embrouillé ou trop gâté sa vie pour pouvoir compter simplement sur soi-même.

Albéric lui avait écrit avec un laconisme calculé : — « *Ta femme* voyage en ce moment avec Olga. » — De quel côté voyageaient-elles? Si ce fameux hasard pouvait lui permettre de la revoir encore une fois! Voilà peut-être pourquoi il n'était pas pressé de quitter l'Europe, de trancher ce dernier fil dont en paroles il avait fait si bon marché. Mme d'Herblay, au contraire, après avoir opposé d'abord à un projet qui devait alarmer sa nature timide toute sorte d'appréhensions et de difficultés, s'impatientait maintenant contre des retards dont elle ne pénétrait pas le motif. Comme toutes les femmes faibles et passionnées, elle ne savait s'arrêter dans aucun élan ; les rivages lointains où ils devaient aborder apparaissaient à son imagination romanesque comme une île déserte, comme un paradis à deux, où Marc lui serait rendu tout entier, où elle le retrouverait tel qu'il était autrefois, la mer ayant noyé leur secrète et indéfinissable mésintelligence, ce désaccord qui ne s'exprimait ni par des paroles, ni par des actes et dont elle avait néanmoins le sentiment douloureux, obsédant. D'ailleurs elle était possédée du fiévreux besoin de changer de place, commun à ceux que ronge un mortel chagrin et aux malades condamnés; l'espérance qui survit à tout leur fait croire qu'ils seront mieux ailleurs que dans le lieu où pour le moment ils souffrent.

— Quand partons-nous? répéta Mme d'Herblay d'un accent presque impérieux. — Comme elle parlait encore, leur voiture en croisa une autre à l'angle d'un étroit carrefour de verdure, et Antoinette, s'interrompant, laissa échapper un cri; elle avait reconnu, penchée de son côté, le lorgnon à l'œil et presque aussi troublée qu'elle-même, Mme de Vesvre. Marc aussi l'avait aperçue ; il avait deviné mieux encore la présence d'Aline, cachée pourtant par sa compagne et assise de l'autre côté de la voiture. Qu'on imagine la sensation d'un dormeur éveillé en sursaut pour voir se dresser devant lui la réalisation vivante du rêve qui le berçait tout à l'heure! Antoinette rencontra son visage si pâle, si bouleversé, qu'elle eut un soupçon plus rapide que l'éclair :

— Qui donc est là? demanda-t-elle, cette femme en blanc, auprès de votre cousine?

Marc, hors de lui, fit un signe affirmatif comme si elle eût prononcé le nom qu'il avait dans l'esprit, sur les lèvres, et répondit à demi-voix, sans presque savoir ce qu'il disait :

— Oui, c'est elle...

Puis il se fit entre eux une pause remplie de cette émotion trop forte pour être traduite en paroles et qui se réfugie dans le silence, comme si elle craignait d'éclater de quelque façon terrible, imprévue.

Aline cependant était restée presque étrangère à ce qui se passait autour d'elle. La sourde exclamation partie de la voiture que venait d'effleurer la sienne, un tressaillement simultané de Mme de Vesvre, l'avaient seuls distraite du catalogue qu'elle feuilletait, en se rendant au casino Borghèse.

— Qu'arrive-t-il? s'écria-t-elle, croyant à quelque accident.

— Rien, se hâta de répondre Olga, rien ; une ancienne amie que j'ai cru reconnaître !

Aline se retourna machinalement; la voiture filait d'une allure rapide dans la direction de la Porte du Peuple, mais ses yeux eurent le temps de rencontrer ceux de Mme d'Herblay, qui s'était retournée elle aussi. Ce fut de la sorte que ces deux femmes, qui tenaient tant de place dans la vie l'une de l'autre, s'entrevirent pour la première fois.

— Elle est belle, commença Antoinette aussitôt qu'elle crut pouvoir se fier à sa voix tremblante; pourquoi ne me l'aviez-vous jamais dit?

Marc haussa les épaules :

— Je ne m'en étais jamais aperçu apparemment.

— Et vous me jurez que vous ne saviez pas qu'elle fût à Rome?

— Si je l'avais su, nous serions déjà partis.

— Vraiment?.. vraiment?.. — Et la voix brisée eut un faible frémissement de joie.

— Comment en doutez-vous? de pareilles rencontres ne peuvent être qu'embarrassantes et pénibles, dit Marc, dont le cœur débordait cependant d'un sentiment très semblable à la joie.

— Vraiment vous ne l'avez pas vue pendant votre dernier séjour à Paris, et personne n'a essayé de vous rapprocher d'elle? poursuivit Antoinette, exprimant le soupçon qui s'était emparé tout à coup de son imagination inquiète.

— Personne! s'écria Marc, qui ne répondit qu'à la seconde question, pour esquiver un mensonge. Il avait pris depuis longtemps, avec dégoût sans doute, mais enfin il avait fini par prendre l'habitude d'opposer ces misérables défaites à des pièges sans cesse

tendus, et il appelait cela vis-à-vis de lui-même une façon de la ménager, comme si la finesse supérieure de la femme n'avait pas toujours raison des échappatoires, des équivoques, quand l'homme est assez malavisé pour engager une lutte inégale sur ce terrain.

— Qu'est-elle venue faire ici ? reprit Antoinette, cherchant toujours à lire dans le fond de son regard, qui, lui, n'avait jamais su mentir.

— Voir Rome sans doute, répondit Marc avec une feinte indifférence. Réfléchissez donc que ma mère elle-même croit que nous l'avons quittée. Henrion seul est au courant d'un retard...

— Que nous ne prolongerons pas, acheva Antoinette avec vivacité.

— A votre gré... J'aurais eu pourtant besoin de quelques jours encore pour achever ce travail de recherches que j'ai entrepris à la bibliothèque du Vatican.

La physionomie de la jeune femme, rassérénée un instant, s'assombrit de nouveau.

— Elles sont très liées? reprit Mme d'Herblay après un long silence.

— Qui donc ?

— Votre cousine Olga et...

— Je n'en sais rien... Oui,.. je suppose.

— Qui peut dire si elles ne viennent pas se jeter volontairement sur votre chemin?

— Quelle idée! s'écria Marc. — Il n'eût pas osé concevoir tout seul l'idée en question, mais se sentait follement heureux qu'elle ne parût pas invraisemblable à d'autres. Quelle idée!.. elle est trop fière pour courir après qui l'a trahie.

— Comme vous défendez son caractère! Il y a pourtant des sentimens qui font taire la fierté chez les femmes.

— Mais, en supposant que cela soit, et c'est impossible, ma volonté ne pourrait-elle déjouer ce prétendu complot?

— Votre volonté? répéta Antoinette d'un air rêveur, comme si elle eût douté qu'il eût cette arme, toute-puissante en effet, à sa disposition. Écoute, poursuivit-elle, changeant brusquement de ton et d'attitude, écoute, je n'aurai peut-être jamais le courage de te répéter ce que je vais te dire aujourd'hui, mais, vois-tu, il y a des heures où le ciel me punit d'avoir accepté le sacrifice de ta vie, des heures où il me semble que j'aurais dû comprendre, quand tu me l'offrais, qu'il était au-dessus des forces humaines de l'accomplir jusqu'au bout! Mes remords sont si cuisans dans ces momens-là que je suis tout près de te vouloir rendre ta liberté.

— Eh! grand Dieu! qu'en ferais-je? s'écria Marc avec une indicible amertume, songeant que le seul usage qu'il eût voulu faire,

hélas! de cette liberté lui serait défendu par le ressentiment d'Aline, qui devait, quoi que pût dire cette femme affolée, le haïr, le mépriser.

— Du moins tu serais quitte de mes plaintes, de mes reproches, de mes pleurs. Va! je sais bien, tout en y revenant sans cesse, malgré moi, ce qu'ils peuvent produire sur une affection affaiblie déjà; ils en détruisent la dernière étincelle, voilà tout. Ne me dis pas non, tu ne m'aimes plus. Dès que l'amour a senti sa chaîne, tout est fini!

— Antoinette!

— Ne prends pas ma main, laisse-moi le courage d'aller jusqu'au bout. Cette chaîne, il y a longtemps que tu la portes avec impatience. Peut-être l'enthousiasme, qui rend possibles les folies et qui excuse les crimes, était-il déjà éteint en toi quand tu as pris la charge de ma triste vie; je ne voulais pas le croire, je me cramponnais à mes illusions. Inutile! inutile! elles m'ont échappé une à une. Ah! la destinée a été cruelle envers moi, j'ai payé bien cher mon bonheur et, ce qui me désole, ce qui me tue, je te l'ai fait payer plus cher encore.

De grosses larmes roulaient sur les joues de Mme d'Herblay; Marc fit un mouvement pour les essuyer, mais il se rappela à temps qu'ils traversaient un lieu public et ne fut pas fâché, au fond, de la contrainte imposée à son attendrissement.

— Tais-toi, murmura-t-il, tu oublies que toutes les joies de ma vie, je te les ai dues, je te les dois encore.

— Oui, dit Antoinette, nous nous sommes bien aimés, et pour moi tu es toujours, à toi seul, plus que le monde entier. Aime-moi aussi longtemps que tu pourras, si je me trompe, ajouta-t-elle avec une effusion qui indiquait assez que la crédulité du cœur était toujours chez elle prête à reprendre le dessus, mais ne mens jamais, voilà tout ce que je voulais te dire. Ne t'impose jamais les apparences de la fidélité, ce serait indigne de toi et de moi. D'ailleurs, — elle eut un sourire douloureux, — je suis clairvoyante; le jour où ma présence te deviendrait importune, je le comprendrais, je crois, et je m'effacerais volontairement.

— Où irais-tu, pauvre petite? dit Marc en traitant cette menace avec une légère nuance d'ironie et de dédain, comme il eût fait de celle d'un enfant.

— Que t'importe, puisque tu n'aurais rien à craindre pour moi? Je ne suis plus exposée aux vengeances de personne, et Dieu n'offre-t-il pas toujours un refuge aux malheureux qui lui reviennent, même de loin, de très loin? Tu secoues la tête? Tu te rappelles le temps où je parlais d'offrir à Dieu un repentir qui est devenu si vite du désespoir. Va! je ne recommencerai jamais ce qui a été la cause

de tous tes maux, dit-elle en lui saisissant la main pour la serrer contre son cœur.

Marc se demandait si c'était une épreuve et se tenait sur la défensive, quelque touché qu'il fût par cet élan d'humilité, de tendresse et d'apparente abnégation. L'Antoinette d'autrefois semblait renaître avec les qualités d'insinuante douceur et de faiblesse irrésistible qui avaient exercé sur lui un si funeste empire. Depuis longtemps il ne l'avait vue au contraire qu'irritable et violente.

Pourquoi ce changement soudain? Il s'en méfiait et il avait tort; c'était lui faire injure. Le caractère de Mme d'Herblay avait pu se fausser et se corrompre sous la pression de circonstances contraires à tous ses instincts naturels; irrésolue, timide, esclave de l'opinion, elle avait été conduite, faute de principes suffisans et par une série de catastrophes, à brûler ses vaisseaux, à se perdre aux yeux du monde, à agir enfin comme l'eût fait la personne la plus hardie; d'un pareil désaccord avaient jailli fatalement toutes les révoltes, toutes les colères, toutes les exigences irréalisables qui l'avaient rendue peu à peu différente d'elle-même au point que parfois elle ne se reconnaissait plus; mais cette âme dévoyée, obscurcie, était susceptible encore d'impulsions généreuses, et le choc moral qu'elle venait de subir réveillait en elle, pour un instant du moins, tous les bons sentimens. La femme qui jusque-là n'avait été dans sa pensée qu'un nom, un mythe, une abstraction, s'était faite vivante à l'improviste, et sa propre faute lui était apparue en même temps avec la plus implacable netteté. En présence de cette jeune créature dont elle avait volé le bonheur intime, elle s'était dit à travers les angoisses de la jalousie qu'il serait beau de rendre Marc au devoir dont elle l'avait naguère éloigné. Certes, elle eût préféré que le devoir n'eût pas ces cheveux d'or, et cette florissante jeunesse, et ce bel œil bleu profond qui avait répondu avec tant de calme au noir éclair du sien; n'importe, les choses héroïques tentent toujours un cœur féminin qui n'est pas entièrement perverti. Elle avait donc entr'ouvert la porte à son prisonnier; mais en parlant de cette liberté qu'elle lui rendait à regret, ses regards demandaient grâce comme ceux de la victime qui s'offre au bourreau en l'implorant encore, et avec le vague espoir qu'il l'épargnera. Une fois de plus, Marc eut pitié, il ne trouva pas l'énergie nécessaire pour prononcer le mot décisif qu'elle redoutait d'entendre :

— Pourquoi me parler de rompre nos liens, dit-il avec une douceur triste, quand ils sont tout ce qui nous reste? Je n'ai que toi au monde. A qui me renverrais-tu?

Elle essaya de nommer Aline, mais il lui imposa silence et répéta :

— Toi seule, — d'un ton qui n'était ni tendre ni persuasif, mais impatient plutôt et douloureux.

Si Antoinette fut rassurée, c'est qu'elle ne demandait qu'à l'être.

XVI.

Pendant qu'avait lieu cette explication, Mme de Vesvre parcourait allégrement le labyrinthe de marbre où s'alignent les bustes d'empereurs en porphyre, où la *Daphné* du Bernin lève vers le ciel ses bras déliés qui s'effilent en rameaux, et où sourit la Vénus sèche et maniérée pour laquelle posa impudiquement Pauline Borghèse. Ses petits pieds brûlaient les dalles, elle voltigeait de ci de là comme un papillon, disant à propos de tout mille folies, et sa gaîté extravagante étourdissait Aline qui n'y connaissait aucun motif. Jamais elle ne s'était autant amusée, jamais son infatigable activité d'esprit n'avait trouvé meilleur emploi; cela valait mieux mille fois que le tapage, les petites intrigues et les plaisirs frelatés du monde. Elle allait jouer à son gré, croyait-elle, avec la vie, avec l'amour, décider du sort de trois personnes; les bases de son roman étaient posées, et elle en dessinait d'avance les péripéties, rapportant à cette illusion tous les objets qui l'entouraient; par exemple, elle s'avisa qu'un certain Méléagre avait la physionomie de Marc, et il descendait de son piédestal pour courir à elle, lui prenait le bras, lui demandait conseil, exprimant le plus sincère repentir, la suppliant de le réconcilier avec sa femme. Naturellement, elle se faisait prier, il fallait bien prendre cette fameuse revanche, mais dans tous les coins les muses semblaient chanter l'épithalame, et sur une plinthe fleurie Cupidon achevait évidemment le mariage interrompu. Ces fantaisies la réjouissaient fort; les longues galeries, où le soleil entrait à flots dorés, lui faisaient l'effet de salles de fêtes aux illuminations féeriques; elle y donnait un bal en l'honneur de cette réconciliation opérée par ses soins et dansait de tout son cœur avec Terpsichore, les satyres et les nymphes. — Voilà comme cette aimable folle comprenait pour le moment l'art et la mythologie, tant il est vrai que nous voyons autour de nous ce que nous portons en nous, chimères lugubres ou riantes. Et Mme d'Herblay, qu'en ferait-on? Oh! la baronne eut vite disposé de son sort; quoique le nombre des couvens ait terriblement diminué à Rome, il en reste encore et de très pittoresques, qui peuvent être pour les cœurs revenus de tout un pis-aller fort supportable. Le bandeau ascétique irait bien à ces traits pâlis qui n'avaient plus assez d'éclat pour se couronner de roses terrestres, et dans la retraite qu'elle lui choisissait poétique et belle, avec un de ces cloî-

tres silencieux encadrant de leurs colonnettes un jardin où le gazouillement amoureux du rossignol se mêle au tintement mystique des cloches, la pénitente ne serait pas trop à plaindre. Mme de Vesvre voulait que personne ne fût à plaindre, elle arrangeait tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, étant si contente elle-même. L'état d'excitation fiévreuse et contenue où elle se trouvait ne peut être comparé qu'à celui du pêcheur à la ligne qui voit sa proie flairer l'hameçon; une petite secousse encore, un peu d'adresse, de patience, et le poisson aura mordu, il sera pris, on ne le lâchera plus ! Les émotions de cette pêche imaginaire rendaient Olga si visiblement indifférente à tout ce que lui disait, à tout ce que lui montrait Aline, que celle-ci, à plusieurs reprises, répéta :

— Que vous êtes distraite aujourd'hui! où donc avez vous l'esprit?

— C'est l'effet de ce grand soleil, répondait Olga ; oui, le soleil m'aura grisée un peu.

— Je crois que nous ferons mieux de rentrer, dit Aline désespérant de l'intéresser à quoi que ce fût.

Et elles rentrèrent en effet ce jour-là beaucoup plus tôt que de coutume.

— Un monsieur vient d'arriver qui attend ces dames dans le salon de lecture, leur dit, en se courbant jusqu'à terre, l'élégant jeune homme en habit noir qui, au pays de l'accueil aimable par excellence, se trouve sur le seuil de tous les grands hôtels pour en faire les honneurs, sans préjudice de l'empressement obséquieux du concierge, des salamalecs du courrier et de la bienvenue souriante de tous les subalternes en général.

Un monsieur! les deux jeunes femmes ne faisaient et ne recevaient pas de visites; elles ne connaissaient personne à Rome. Aline, surprise, regarda d'un air interrogateur Mme de Vesvre, qui rougit et pâlit :

— Grand Dieu ! avait-elle pensé, serait-ce lui déjà !

Les événemens marchaient trop vite en ce cas. Elle n'était pas préparée à les affronter encore.

— Dans le salon de lecture, dites-vous? balbutia-t-elle pour gagner quelques secondes.

— Voyons qui ce peut être, reprit tranquillement Aline. Je vais...

— Non, n'y allez pas, s'écria la baronne. Trop tôt! ajouta-t-elle à part; beaucoup trop tôt! Et puis se présenter ainsi effrontément devant elle au lieu de me laisser préparer les voies!.. Il est fou!

C'en était fait du succès de son roman, si les personnages se mêlaient d'agir sans la consulter.

Elles étaient toutes deux debout au milieu d'une grande cour carrée que bordaient de tous côtés de larges galeries à arcades, garnies de fleurs, de sièges plians, de petites tables, espèce de promenoir couvert sur lequel débouchaient le salon, le fumoir, le buffet de l'hôtel.

— Le voici là-bas, *signora barona,* dit le *cameriere* avec un clignement d'yeux discret du côté de la porte-fenêtre où venait d'apparaître une figure d'homme qui n'était pas celle de Marc.

— Est-ce possible? Sacha! s'écria Mme de Vesvre avec un certain soulagement.

Aline tressaillit et changea de couleur; son trouble n'échappa point au prince Alexandre, qui déjà les avait rejointes.

— Comme elle perd contenance! pensa-t-il, je le savais, j'en étais sûr, elle est à moi, — et il plongeait dans ses yeux, dont les paupières se baissèrent malgré elle, ce regard qui tant de fois lui avait été importun, dont elle avait essayé de fuir l'obsession et qui, au moment même, ne trahissait qu'avec trop d'éloquence cette pensée brutale : — Elle est à moi, je l'aurai tôt ou tard. — Ses sentimens n'étaient au fond que de la crainte, une honte vague, mais la fatuité si souvent justifiée du prince Orsky voulait qu'il s'y mêlât de l'attrait, une sorte de fascination, et vraiment la rougeur des joues d'Aline semblait donner raison à cette hypothèse. En vain affectait-elle un air sérieux et mécontent : — Feintes que tout cela, pensait le prince. — Il connaissait ce jeu de la pudeur aux abois, qui est peut-être le symptôme le plus sûr d'une prochaine défaite.

— Sacha! répétait la baronne abasourdie, tout en entraînant son frère vers l'escalier qui conduisait chez elle, afin que les gens ne continuassent pas à être témoins de cette scène de famille, — comment! tu ne retournes donc pas en Russie?

— J'y retourne par le chemin le plus long. Ma présence là-bas n'est pas si nécessaire, à en croire les dernières nouvelles que j'ai reçues. Bref, à tort ou à raison, je me permets de flâner un peu en route.

— Mais tu étais si loin de cette idée quand nous sommes parties! s'écria naïvement la baronne.

— Peut-être, dit Orsky en jetant un coup d'œil furtif du côté d'Aline qui détourna la tête et s'en repentit bien vite, car elle sentait qu'il n'eût pas fallu comprendre que le *peut-être* était souligné à son intention.

— C'est-à-dire que tu préméditais de nous surprendre? Pourquoi n'avoir pas demandé plutôt la permission de nous accompagner?

— Qui sait si vous me l'auriez accordée? répondit Orsky avec son joli sourire vague et caressant. Me chasser, maintenant que je suis ici, serait plus difficile.

— O perfide Tartare! gronda entre ses dents miss Ruth qui venait d'entrer chez Mme de Vesvre et était restée pétrifiée, bouche béante, hors d'état dans sa sincérité rogue de répondre un mot aux amabilités un peu narquoises du prince.

— Ainsi, dit-elle à Aline quelques instans après en l'aidant à s'habiller pour le dîner, ce suppôt de Satan nous poursuit jusqu'ici? il va loger sous le même toit que nous et ne pas nous quitter plus que notre ombre?

— Pourquoi l'appelez-vous suppôt de Satan? dit Aline, qui ne voulait pas paraître partager les appréhensions trop visibles de sa vieille amie.

— Parce qu'il ne dit jamais la vérité, parce qu'il enjôle tout le monde et enfin parce que je déteste les Russes, répliqua l'Anglaise avec une emphase furibonde.

— A la bonne heure! voilà des raisons!

Et Aline se mit à rire si gaîment, si franchement, que miss Ruth, rassurée à demi, se dit tout bas : — J'exagère peut-être; il n'est peut-être pas si dangereux.

— Mais quelle mouche t'a piquée? Que viens-tu faire ici à l'improviste? répétait pour la vingtième fois la baronne en braquant son lorgnon d'un air perplexe sur la physionomie impassible de son frère, qui cassait tranquillement la tige d'une rose blanche pour la passer à sa boutonnière. Le diable s'en mêle! pensait-elle. Sa présence va entraver à chaque instant nos manœuvres, s'il est amoureux d'elle surtout, comme je le crois maintenant, comme j'en suis sûre.

Toute la soirée elle fut préoccupée; Orsky fit à lui seul les frais de la conversation; la nuit, elle ne dormit guère, mais le lendemain matin, à sa toilette, une idée lui vint qui la fit sourire.

— Oui, dit-elle, le diable s'en mêle, et c'est peut-être pour le mieux. Ce comparse m'aurait manqué; quand j'y pense, il n'y a pas de meilleur stimulant que la jalousie, je connais les hommes, c'est le grand moyen. Si Marc voit que sa femme n'est pas abandonnée, il n'en viendra que plus vite à résipiscence; mais le pauvre Sacha, nous risquons de lui briser le cœur, ajouta-t-elle avec une pointe d'ironie. Bah! le cœur de Sacha! je n'en connais pas, sauf celui d'Albéric, qui soit moins susceptible d'éprouver un pareil accident. Ce qu'il appelle l'amour n'est qu'un passe-temps pour lui : *flirter*, courir de ville en ville après une femme qui lui plaît, la compromettre un brin en s'amusant lui-même, soit! mais souffrir, lui, Sacha? Il en est incapable.

— N'est-ce pas, tu es trop fort pour cela? dit-elle en allant se suspendre d'une façon câline au cou de son frère qu'on venait d'annoncer.

— Pour quoi faire? demanda le prince.

— Pour prendre rien au sérieux en ce monde.

— Parbleu! répondit Orsky. Sauf ce qui te concerne pourtant, tes caprices et ton plaisir, se hâta-t-il d'ajouter avec la galanterie dont il ne se départait pas même à l'égard de sa sœur, et il effleura de la pointe de sa moustache la tête blonde qui se levait vers lui. Tout en lui donnant ce baiser distrait accompagné d'un de ces mensonges que lui reprochait si fort le puritanisme de l'honnête miss Ruth, il songeait combien il avait pris au sérieux, en réalité, l'absence d'Aline, comme Paris lui avait paru vide après son départ, et la peine qu'il avait eue à laisser deux longues semaines s'écouler avant de la rejoindre, et la compensation délicieuse qu'il avait trouvée à cette angoisse dans le sentiment d'être jeune comme il ne l'avait jamais été, de tenir pour la première fois de sa vie passionnément à quelque chose. Lui aussi, après tant d'amours écrites en prose plus ou moins vulgaire, il aurait son idylle, lui aussi il irait en Arcadie! Il se le promettait depuis de longs jours déjà, il se le promit avec un redoublement d'ardeur et de ténacité en voyant Aline entrer ce matin-là dans la salle à manger, fraîche comme une fleur sous sa couronne de cheveux blonds. Sans doute elle était avec lui réservée, silencieuse, mais il n'en était pas moins persuadé que, si elle l'avait fui, c'était comme la jeune nymphe qui devait lui ressembler, pour être suivie, et il la suivrait en effet jusqu'à ce qu'il eût triomphé de cette apparente froideur. Le radieux printemps, la nature enchantée, toute la magie des choses environnantes seraient pour lui autant de complices, en admettant qu'il en eût besoin. Pendant le déjeuner, on projeta une visite à Tibur, et il eut à ce propos de charmantes réminiscences classiques. Il faudrait aller aussi de Frascati à Tusculum, à Rocca di Papa, au lac de Nemi, consacrer plusieurs jours à de longues excursions dans les monts Albains.

— Il compte donc rester longtemps ici? se demandait Aline, et elle en voulait à la baronne de permettre ce séjour. Tout lui inspirait une certaine méfiance, même les allures d'Olga, si nerveuses depuis la veille. Quelles embûches y avait-il donc autour d'elle? La prudente jeune femme n'en savait rien, mais se tenait sur ses gardes. Un autre cependant veillait sur elle à son insu.

En consultant la liste des étrangers qui paraît à Rome chaque semaine, Marc n'avait eu aucune peine à découvrir la demeure de la baronne de Vesvre ; il n'avait même pas eu besoin de questionner les gens de l'hôtel pour se mettre au courant des habitudes de ces

deux dames, car elles les conformaient naturellement au train ordinaire de la vie romaine; surveiller leurs allées et venues régulières, se rendre un compte exact et minutieux de l'emploi de leur temps, tel fut désormais l'intérêt de ses journées. Mme d'Herblay le croyait-elle tout de bon occupé à fouiller les archives du Vatican? Il n'en savait rien et il n'y songeait guère, ayant d'autres soucis plus graves qui l'absorbaient tout entier. Le premier jour, en effet, où s'effaçant dans la foule du Corso, il avait guetté la sortie d'un landau découvert qui, à heure fixe, venait prendre les deux jeunes femmes, Alexandre Orsky lui était apparu assis devant Aline comme s'ils ne s'étaient pas quittés depuis cette matinée pleine d'émotions si poignantes où, de la fenêtre d'Albéric de Vesvre, il les avait aperçus dans la même attitude. Était-ce un cauchemar?.. Quel démon le lui infligeait?.. Aline lui donnait-elle volontairement en manière de vengeance le spectacle de la liaison qui l'avait consolée? Il connaissait le cynisme élégant, la savante dépravation, toutes les passions raffinées et fougueuses à la fois du prince Orsky: fallait-il croire que cette femme, au maintien si chaste en fût le jouet? Elle ne valait donc pas qu'il la regrettât, elle n'était digne que de mépris. Et pourtant un regret furieux lui déchirait le cœur, et pourtant il n'adressait de reproches qu'à lui-même, qui avait pu l'exposer aux périls de l'isolement, de la séduction... Il vit la voiture s'arrêter sur l'ordre du prince, il vit celui-ci faire signe à l'une des belles bouquetières qui présentent aux passans leurs corbeilles embaumées, il le vit encore choisir des fleurs qu'il offrit aux deux jeunes femmes. Olga attacha coquettement les siennes à son corsage, Aline pencha la tête vers son bouquet pour le respirer, et Marc de Sénonnes remarqua très bien ce qu'elle ne parut pas remarquer elle-même : Orsky s'emparait à la dérobée d'un pétale effeuillé qu'avaient dû toucher ses lèvres. Puis le landau prit rang dans la brillante procession d'équipages qui monte au Pincio, à cette heure qui est la plus gaie, la plus mondaine de la journée, tandis que Marc, bouleversé par une colère sans nom, regagnait, en trébuchant comme un homme ivre, la petite maison de la via Nomentane. Ce jour-là il se mit aux pieds d'Antoinette, il lui dit qu'il l'adorait, qu'il la vénérait, qu'elle était à ses yeux mille fois au-dessus de toutes les femmes qui osaient la juger. Elle écoutait étonnée, mais presque heureuse.

— Nous partirons, répétait Marc, rien ne me retient plus, — et en lui-même il ajoutait : — Je la lui abandonne, qu'il la garde, flétrie comme elle l'est désormais à mes yeux.

Mais ces résolutions ne devaient avoir d'autre effet que de lui prouver une fois de plus l'impuissance de sa volonté, car le lende-

main un aimant irrésistible le ramena au Corso pour s'assurer de ce qui le désespérait; il paya des espions, il se fit espion lui-même; il acquit la certitude d'une intimité que son esprit jaloux et torturé se plut à croire aussi étroite au fond qu'elle semblait l'être à la surface; sans doute Mme de Vesvre y était toujours mêlée, mais la présence de cette étourdie, contre laquelle il avait eu tant de préventions, ne justifiait rien à ses yeux; ce qu'il pouvait supposer de moins insultant pour elle, c'est qu'elle protégeait le mal à son insu et servait de porte-respect sans y entendre malice. Tout le jour, il les suivait à la dérobée; le soir, il passait et repassait sous les fenêtres ouvertes, derrière lesquelles il entrevoyait leurs ombres rapprochées ou croyait entendre des lambeaux de conversations familières; mais quelque atroce que fût son supplice en ces heures de poursuite silencieuse, acharnée, il souffrit plus encore lorsque, durant cinq jours, ce supplice fit trêve. Ils avaient entrepris le tour projeté dans la campagne de Rome; combien les volets clos, le silence, la disparition de tout indice, étaient pires que les témoignages visibles sans cesse renouvelés, affirmés, dont il se faisait un trésor d'amertume! Son imagination battit la campagne ces cinq jours-là, jusqu'à la démence; quand il revit Aline sous le porche de l'hôtel, il lui sembla ressusciter, et cependant Orsky était encore derrière elle, toujours avec l'inséparable Mme de Vesvre. Il offrit son bras, qui fut refusé, il est vrai, refusé même d'un air assez sec, et ce refus suffit une heure entière à chasser les fantômes qui hantaient le malheureux. Il lui avait semblé qu'Orsky était importun, qu'on le lui marquait assez nettement. S'il avait pu être sûr! — Il serait resté en ce cas pour la protéger contre les impertinences d'un fat, car après tout elle était sa femme, elle portait son nom, il n'y avait que lui au monde qui eût le droit de la défendre... Le droit? pouvait-elle après ce qui s'était passé lui accorder aucun droit? Quoi qu'il en fût, son devoir était de veiller sur elle de loin, de se tenir prêt à intervenir si son honneur ou son repos était menacé. Ce raisonnement relevait à ses propres yeux le rôle misérable qu'il s'imposait; il trouverait peut-être l'occasion de se faire son champion, son chevalier. Et, jusque-là, il dévorait à l'écart toutes les humiliations, toutes les incertitudes les plus amères, forcé encore à trouver des prétextes, des défaites, des atermoiemens pour essayer de tromper cette autre femme qui ne l'interrogeait ni ne le pressait plus, qui attendait morne et sans force de résistance désormais, comme l'agonisant attend la mort, quelque crise imprévue, le dénoûment d'une situation intolerable pour tous. — Qu'exiges-tu de moi? Si c'est que je m'éloigne, aie donc au moins le courage de me le dire, de me repousser; si, au contraire, ma tendresse sans cesse blessée, fidèle quand même, t'est néces-

saire encore, pourquoi me faire languir ici ? Où veux-tu que je te suive? Je suis prête, prête à vivre ou à mourir, mais finissons-en.

Il entendait ces adjurations, ces prières désespérées dans son silence même, il les voyait dans ses yeux qui dérobaient leurs larmes, il ne doutait pas qu'en réalité elle ne fût instruite de tout, car pour savoir il suffisait qu'elle le voulût; cependant, par une inconséquence inexplicable, Marc travaillait encore à l'abuser.

XVII.

L'après-midi avait été très chaude ce jour-là: Mme de Vesvre en prit prétexte pour faire la sieste, mais avant de s'étendre sur sa chaise longue, dans la demi-obscurité transparente du salon aux stores baissés, elle répondit à son mari qui lui avait écrit la veille. « Soyez tranquille, mon cher Albéric, tout marche bien, pas assez vite à mon gré, sans doute, mais vous connaissez le proverbe : *Chi va piano*... Il se prend de plus en plus, chaque jour, comme une mouche dans une toile d'araignée; c'est évident puisqu'il reste... Mieux que cela, il s'occupe de nos faits et gestes, il nous suit. J'ai pu m'en assurer et je m'en amuse autant qu'il est possible de s'amuser toute seule d'un succès quelconque, car il va sans dire que je me condamne à demeurer bouche cousue. Ils ne doivent rien savoir, ni elle, ni Sacha, ce serait tout perdre; leur rôle, dont ils ne se doutent guère, est de me servir de gluaux dans cette chasse d'un nouveau genre. Sacha est toujours galant, comme vous savez; il doit inquiéter terriblement l'autre, bien qu'il n'y ait pas de quoi, je vous jure. Aline ne l'encourage guère à être aimable, mais il suffit que les apparences y soient, et elles y sont. Comme il doit enrager, le malheureux! comme je souhaiterais qu'il fût en mon pouvoir de faire un jour ou l'autre bouillir à petit feu dans la même chaudière d'enfer certain mari de ma connaissance, mais il y a des gens invulnérables; ce mari-là, mis à semblable épreuve, irait, je gage... où vous allez pour vous distraire de mon absence : au club, chez Mmes X, Y, Z... Gardez-vous surtout de prendre en mauvaise part ces initiales! Je ne fais allusion ici qu'à nos amies communes aux *jours* desquelles vous êtes fidèle, n'est-ce-pas? et à qui je vous charge de me rappeler de temps en temps lorsque languira quelque sujet de conversation plus vif; mais d'abord et avant tout et sérieusement, tendrement, mille et mille fois encore, embrasse le petit Sacha jusqu'à mon retour prochain, qui sera, j'en réponds plus que jamais, un retour triomphal. Marc est sur la pente au bas de laquelle on se rend à merci. »

Après avoir glissé sous une enveloppe rose à l'anagramme *Roma Amor*, ces renseignemens, accompagnés des menues flèches qu'elle

avait l'habitude d'aiguiser dans ses dialogues conjugaux et que, faute de mieux, elle était réduite à décocher par correspondance, Mme de Vesvre alluma une cigarette russe et se coucha tout de son long pour la savourer, en suivant dans la fumée bleue que ses lèvres lançaient au plafond les péripéties de la scène palpitante qui lui livrerait Marc pieds et poings liés.

— Aline est plus heureuse qu'elle ne le suppose, pensait-elle; voilà son mari infidèle changé en amoureux jaloux!

Peu à peu ses paupières, appesanties par la chaleur et la fatigue, se fermèrent tout à fait et elle s'endormit.

— Madame la baronne repose, dit la femme de chambre à Aline qui, beaucoup plus active, venait, l'ombrelle à la main, proposer une promenade.

— Bon! quand elle s'éveillera, vous lui direz que j'ai été prendre l'air avec miss Ruth, répliqua la jeune femme, toute heureuse d'échapper à la poussière du Corso où elle eût été entraînée immanquablement et de pouvoir s'isoler en liberté. — Ma chère, dit-elle à miss Ruth, je vous annonce une bonne nouvelle : nous avons congé aujourd'hui, rien ne nous empêche de courir à la villa Pamphili, qui doit être délicieusement déserte. Faites appeler un fiacre avant que personne ait ouvert l'œil.

Aline s'égarait volontiers dans les allées les moins fréquentées de ces admirables jardins, si nombreux à Rome, que leurs propriétaires livrent avec un vrai luxe d'hospitalité princère, soit au public en masse à certains jours déterminés, soit le reste du temps à quelques privilégiés sur la simple demande d'une permission. Matinale autant que Mme de Vesvre était paresseuse, elle profitait de cette permission obtenue pour s'en aller de bonne heure lire, dessiner ou songer sous les charmilles pleines de mélancolie et de fraîcheur, qui ouvrent sur des perspectives de statues ou de fontaines; elle aimait aussi regarder, du haut de quelque terrasse de marbre, le soleil qui s'abaissait à l'horizon en incendiant un coin de cette campagne où les plus belles ruines antiques rompent l'uniformité grandiose de la plaine que bornent les lignes harmonieuses des monts et des collines baignés dans la pourpre du couchant. Il y a une de ces terrasses près de la charmante villa que les Italiens nomment Belrespiro, et un bois de pins, célébré par les poètes, où la rêverie peut se perdre à son gré comme dans le temple même du silence, et d'interminables allées de myrte et de lauriers aboutissant à des vallons presque sauvages dont l'unique clôture visible est un rempart d'aloès gigantesques. Tout cela sert de ceinture au charmant casino construit par l'Algarde, et ce fut tout cela qu'Aline alla chercher en compagnie de miss Ruth. Bientôt même elle esquiva la compagnie de sa gouvernante qui, si discrète qu'elle

fût, l'empêchait de s'abandonner à ses pensées; elle laissa miss Ruth s'escrimer sur un banc contre les mailles de l'ouvrage au crochet qu'elle portait toujours en poche, et s'enfonça toute seule sous les ombrages.

Elle marchait au hasard, les mains chargées de rameaux d'azerolier aux grappes blanches qu'elle avait cueillis, l'œil fixe, absorbé, ne regardant qu'en elle-même, l'oreille distraitement ouverte au lent et mélodieux soupir des rossignols qui se détachait par intervalles sur la clameur frénétique et ininterrompue des cigales, timbaliers infatigables qui semblent prêter une voix à chaque brin d'herbe. Toutes ces ardeurs pénétrantes du Midi, toutes ces voluptés suaves se communiquaient peu à peu à son cœur, l'engourdissant comme eût pu le faire un philtre. De l'épaisse muraille de feuillage s'échappait un oracle confus : — Il faut aimer! il faut aimer!.. — Les insectes bruissaient, les oiseaux chantaient, se répétant les uns aux autres l'écho mystérieux de ces paroles que la terre embrasée semblait redire au ciel étincelant. En vain essayait-elle de ne pas comprendre, l'éloquent murmure s'imposait de plus en plus, il sortait de la voûte de verdure arrondie au-dessus d'elle, et des haies de roses qu'elle effleurait en passant, et des eaux endormies, et des parfums presque étourdissans que les pins parasols, les frênes à fleurs, les mimosas distillaient dans l'air.

C'étaient des frôlemens d'ailes, des frissons de feuilles, comme une extase de toutes choses qui lui faisait trouver plus triste encore sa jeunesse inutile, dédaignée, sans joies : — S'il était ici! pensa-t-elle. Quelle espérance absurde, irréalisable s'obstinait donc à languir tout au fond d'elle-même! — En admettant qu'il revînt, pourrait-elle pardonner? — Elle hésitait à répondre, s'irritait de se sentir faible, se représentait, pour trouver des armes contre lui, les instans qu'il avait dû passer avec une autre femme dans ces mêmes jardins où elle eût voulu aujourd'hui errer à son bras. Mais quand elle réussit à repousser la figure de Marc, une autre figure bien autrement importune vint se mêler à sa rêverie : celle du prince Orsky. Contre le prince Orsky elle eût souhaité de trouver un refuge, un appui; elle ne savait pas bien pourquoi, mais il était redoutable; volontiers elle aurait dit de lui comme Marguerite parlant du satanique compagnon de Faust : « Je frissonne à l'aspect de cet homme; on sent qu'il ne prend part à rien. Il porte sur son front, écrit en traits de feu, qu'il ne saura jamais ici-bas aimer une âme;.. sa présence me serre le cœur... »

— Aline! dit auprès d'elle la voix qu'elle craignait d'entendre.

Elle tressaillit, laissa tomber la brassée d'azeroles qu'elle tenait, et, se retournant brusquement, vit à deux pas Alexandre Orsky. Cette soudaine apparition répondait trop à ses pensées secrètes

pour ne point la frapper d'effroi. Pâle, tremblante, elle essaya de parler et ne trouva rien à dire :

— Comme je vous fais peur ! s'écria Orsky.

— Peur.., non, balbutia-t-elle enfin, mais je suis surprise ; je ne vous avais pas entendu marcher.

— La mousse amortit le bruit des pas, et puis vous étiez perdue dans vos réflexions ; je n'ai pas voulu vous interrompre.

Aline promena autour d'elle un regard inquiet ; pour la première fois, elle se rendait compte qu'elle était bien loin de miss Ruth, s'étant avancée beaucoup plus qu'elle ne le croyait sous l'épais couvert de pins et de chênes verts, où maintenant aucun bruit ne résonnait plus.

— Je n'ai pas voulu vous interrompre, répétait le prince ; j'ai été respectueux et patient. Aline, reprit-il en se jetant devant elle d'un mouvement passionné comme s'il eût supposé qu'elle voulût fuir et qu'il eût été décidé à la retenir coûte que coûte ; Aline, il faut que cette contrainte ait un terme ; je ne peux plus me l'imposer ; vous me chasserez peut-être demain, mais vous m'écouterez aujourd'hui.

— Qu'est-ce ? que voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix brève que l'émotion étranglait. — Aline s'efforçait cependant de paraître calme, mais les battemens de son cœur devaient être visibles, elle sentait ses joues rougir et brûler. Jamais encore un homme ne lui avait parlé avec cet accent où la violence se mêle à la prière, avec cet accent plus significatif que les paroles mêmes et sur lequel la femme, eût-elle toute l'inexpérience d'une vierge, d'un enfant, ne saurait se tromper. Il lui semblait qu'un orage éclatât autour d'elle.

— Ce que je veux ? disait Orsky ; ce que je veux ? Quelle question !.. murmura-t-il avec une soudaine amertume. Ne vous ai-je pas prouvé cent fois depuis que nous nous connaissons que j'étais votre esclave, que je n'osais rien espérer, rien désirer, tant votre pureté me pénétrait de crainte ! Hélas ! c'est moi qui tremble devant vous ; ne me regardez pas ainsi, ne vous éloignez pas, vous m'êtes sacrée ; laissez-moi vous dire une fois, rien qu'une fois, avec des sentimens qui ne peuvent vous offenser, car ils sont toute ma religion, que je vous aime,.. je vous aime.

Il avait saisi une de ses mains et la baisait éperdument ; cette ardeur démentait trop ses assurances de respect. Aline jeta un cri d'épouvante et de colère, se dégagea, et le regardant en face :

— Si je vous suis sacrée, pourquoi êtes-vous là, pourquoi avez-vous pris ma main, pourquoi abusez-vous de ce que je suis seule pour me parler comme vous ne le feriez pas devant votre sœur ?

— Vous êtes si bien gardée d'ordinaire que j'ai le droit de profiter d'une heure qui ne se présentera plus, à moins que vous ne le vouliez, répondit-il effrontément. Ce que j'ai à vous dire, du

reste, ma sœur et le monde entier pourront l'entendre quand vous m'aurez autorisé à vous le répéter tout haut. Que supposez-vous donc? Le cœur que je mets à vos pieds en ce moment, je vous le donnerais devant tous, avec mon nom, avec ma vie, avec tout ce que je suis, mal et bien. Le mal domine, hélas! je ne me fais pas d'illusion, je ne me sens que trop indigne de vous; mais il s'effacera pour toujours et sans laisser de trace si vous consentez à mettre librement dans la mienne cette main que vous me reprochez d'avoir prise. Oui, je serai ce qu'il vous plaira que je sois...

Le serpent n'aurait pas su trouver de plus puissantes paroles pour toucher la femme dans son orgueil et dans sa pitié. Aline demeura indécise; il était si humble maintenant, il paraissait si triste!

— Je ne suis pas libre, dit-elle, et vous le savez bien!

— Vous l'êtes, s'écria-t-il, vous l'êtes aux yeux de Dieu, aux yeux des hommes, votre conscience elle-même doit vous le dire. Une indigne trahison vous a déliée du serment qui n'a pas été tenu.

Elle secoua la tête.

— Ce mariage chimérique peut être annulé. C'est parce que je le crois, parce que j'en suis sûr que j'ose vous parler de mon amour.

Et il lui en parla longuement, éloquemment sans qu'elle l'interrompît; personne mieux que lui ne possédait ce thème avec toutes ses variations, depuis les plus délicates jusqu'aux plus brûlantes.

Ce qu'il y a d'odieux chez le séducteur, c'est qu'il s'attaque à un être désarmé qui ne comprend pas le mal, qui ignore dans son innocence la valeur d'un mot suffisant à mettre sur ses gardes une personne mieux avertie. D'ailleurs, à défaut de vanité ou de faiblesse, Aline portait en elle une cause de danger : la loyauté parfaite, l'extrême bonté de son cœur; il lui semblait avoir fait tort au prince Orsky en soupçonnant des intentions qui étaient au fond irréprochables. Certes ces intentions, elle ne comptait pas les encourager; mais pourquoi lui interdire de les exposer, puisqu'elles n'avaient rien d'injurieux? Une sorte d'attendrissement et de curiosité empêchait Aline d'interrompre, tandis qu'elle marchait auprès de lui à pas précipités pour abréger leur tête-à-tête, le devançant toujours, évitant de le regarder, mais l'oreille tendue cependant à ces aveux qu'elle avait si follement désiré entendre de la bouche d'un autre. Il lui disait comment à première vue il avait été conquis et renouvelé, arraché pour jamais à une vie mauvaise dont il se complaisait à étaler les désordres, persuadé qu'il était dans sa perversité que cet aveu ne pourrait que troubler davantage ce jeune cœur; quelle femme très pure a résisté jamais au désir de sauver une âme? Il lui disait que, venu à Paris pour quelques jours d'amusement frivole, il avait négligé ses plaisirs, n'en com-

prenant plus d'autre que celui de la voir, de l'écouter, de respirer le même air qu'elle, de reconnaître peu à peu en sa personne l'idéal que, depuis sa première jeunesse, il avait gardé au plus profond de lui-même, vrai Dieu, sans cesse oublié pour de vaines idoles, mais au culte duquel il revenait toujours comme malgré lui. En y réfléchissant, il n'avait jamais aimé qu'elle, il l'avait cherchée avant de la connaître dans toutes les femmes auprès desquelles un pressentiment réalisé enfin lui avait défendu de s'attarder. L'ayant trouvée, il ne concevait plus la possibilité de vivre sans elle; il était resté à Paris pour la voir tous les jours, il était venu à Rome pour la rejoindre et parce que l'absence avait exaspéré son amour jusqu'au délire.

Aline se sentait coupable d'écouter tout cela; mais c'était la première fois qu'on lui parlait d'amour, et ses vingt ans subissaient la magie d'un langage sous l'influence duquel la jeunesse s'épanouit comme une fleur sous le soleil. — S'il m'avait dit ces choses, songeait-elle, l'âme préoccupée de Marc; mon Dieu! ces aveux-là sur ses lèvres, ces sentimens-là dans son cœur... j'aurais été trop heureuse! — Elle plaignait le prince d'éprouver pour elle ce qu'elle ressentait pour un autre et aussi vainement; ce malheur commun était un lien entre eux et lui inspirait une sympathie qu'elle eût voulu savoir exprimer, qui se reflétait dans ses yeux pleins de larmes et qu'Orsky était libre d'interpréter à son gré; elle cherchait ce qu'elle pourrait dire pour le ramener à la raison sans ajouter à sa peine; tout lui paraissait trop sévère. Ce scélérat de salon, débitant la tirade amoureuse qui lui avait déjà valu tant de succès et observant l'effet du poison qu'il versait, lui faisait l'effet d'un don Juan converti dont elle tenait dans sa main le rachat ou la damnation. Il l'effrayait toujours un peu, mais il l'intéressait; elle eût voulu le guérir et le garder pour ami. Son silence, en se prolongeant, finit toutefois par embarrasser Orsky; ils n'étaient plus qu'à cinq minutes du casino, dont l'élégante silhouette apparaissait au bout de l'allée. Allait-elle le conduire ainsi sans répondre jusqu'à cet endroit où l'attendait miss Ruth? Serait-il joué par une petite fille? Il essayait d'interpréter son air de rêverie, et, pour rompre le charme où il croyait l'avoir plongée par ses discours, se hasarda presque timidement cette fois à lui reprendre la main. Elle ne la lui retira pas; s'arrêtant tout à coup sur le point où deux chemins bifurquent à l'extrémité d'une salle de verdure:

— Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble, dit-elle, comme si, réflexion faite, elle eût pris résolûment un parti. Je ne parlerai de notre rencontre à personne. Inutile de troubler Olga, et ma bonne Ruth jugerait mal... Non, tout ceci doit rester entre nous. Demain matin, à huit heures, trouvez-vous dans l'église San-Carlo-

al-Corso. J'y serai seule pour entendre la messe; en sortant nous pourrons faire quelques pas ensemble, et je vous donnerai une marque de confiance dont je vous crois digne, si tout ce que vous m'avez dit de vos sentimens est vrai. Aujourd'hui, je ne saurais, je ne pourrais. Adieu ! »

Et elle s'échappa, le laissant immobile, stupéfait de la rapidité de sa victoire, car c'était une victoire à n'en pas douter. Quand une femme remet au lendemain la réponse qui pourrait se résumer tout de suite en un *non* énergique et décisif, quand elle entre en pourparlers et fixe d'elle-même un rendez-vous à celui que la simple prudence lui défendrait de jamais revoir, elle se rend. Il n'était pas besoin pour comprendre cela de la grande expérience d'Orsky. — Dès la première sommation! pensait-il... A quoi bon tant de ruses, tant de lenteurs? Il aurait pu oser plus tôt. Pour la première fois il avait jugé trop favorablement une femme. Ce caractère était si calme, si fier, si ferme à la surface! Bah! il y a de ces contradictions, de ces démentis, de ces surprises. — Le divin imprévu! murmurait-il en citant un mot de Stendhal, dont il était le disciple. — Et il suivait d'un sourire redevenu sceptique, mais ravi néanmoins, car elle avait en s'éloignant de ce pas rapide et furtif une grâce charmante, presque aérienne, la forme élancée de la jeune femme qui s'effaça bientôt dans le dédale des bosquets. Quand elle eut disparu à droite, il tourna tranquillement à gauche, en allumant un cigare, le coude arrondi de l'épaisse muraille de lauriers taillés sur laquelle se détachait un grand vase décoratif; ce mouvement le mit en présence d'un homme qui se promenait solitaire, lui aussi.

La pensée que son entretien avec Aline avait eu peut-être un témoin fut cause qu'il jeta les yeux sur cet inconnu; au même instant, il eut un léger soubresaut.

— Monsieur de Sénonnes! s'écria-t-il en donnant à sa surprise l'accent de la politesse et de la cordialité. Je vous croyais bien loin d'ici!

— Et moi, au contraire, dit Marc sans prendre la main qu'il lui tendait, je vous savais à Rome et je vous cherchais depuis quelque temps déjà.

— Il était pourtant bien facile de me trouver tout de suite, répondit Orsky, averti par ce ton cassant et cette mine agressive que la conversation ne se bornerait pas à un échange de complimens. J'habite l'hôtel ***.

— J'espère bien, monsieur, que vous n'y demeurerez pas longtemps. Si je tenais à vous voir, c'était pour dire qu'il me déplaît que vous soyez dans ce pays-ci.

— En vérité, monsieur? — Et le prince haussa les sourcils. — Je m'y trouve pourtant à merveille et n'ai nul projet de m'éloigner de sitôt.

— C'est ce que nous verrons demain, dit Marc d'une voix rauque et tremblante.

Un désir fou le possédait de souffleter cet homme.

— Après demain, s'il vous plaît, répondit le prince en souriant et avec cette supériorité exaspérante que donne la possession de soi-même.

Il attendit que certaine tribu anglaise qui se répandait dans l'allée les eût dépassés, et reprit : — Ainsi, c'est une querelle que vous voulez? Vous avez tort, on parlera, et cela ne peut conduire à rien de bon pour personne : réfléchissez encore. Je suis prêt, en ce qui me concerne, à oublier les paroles inconsidérées qui viennent de vous échapper.

— J'aurai donc soin de vous rafraîchir la mémoire, s'écria Marc hors de lui.

— Assez, monsieur, assez, tant de violence est inutile, répondit gravement le prince ; vous aurez satisfaction. — Et après un salut très bref auquel Marc répondit à peine, il tourna les talons avec le sentiment agréable que son attitude en cette circonstance avait été des plus correctes, tandis que le mari offensé, ce mari qui n'était pas un mari, bien qu'il s'arrogeât le droit d'en avoir les susceptibilités, s'était couvert de ridicule.

— Quelle idée saugrenue ! pensait-il un peu perplexe pourtant. Se montrer jaloux dans une position comme la sienne, c'est absurde ! Et pour moi c'est fort embarrassant, reprit-il en mordant son cigare. Si je le tue, je rends service à la veuve, sans doute, mais les convenances veulent que ce sang versé soit une barrière entre elle et moi. Si je suis tué, au contraire, tué lorsque j'ai de bonnes raisons pour aimer la vie, non pas ! ce serait trop sot ! Bah ! tous les duels n'entraînent pas mort d'homme. Si j'avais la chance d'être blessé, blessé pour elle, voilà ce qui déciderait de mon succès ! Mais il sera complet et rapide sans le secours même d'une égratignure. Charmant ! reprit Orsky, et il se mit à rire tout seul avec une gaîté juvénile. Les émotions se multiplient ; je me sens vivre d'une façon étonnamment agréable, moi qui croyais en avoir fini. Elle se donne, on me la dispute, le divin imprévu toujours !

XVIII.

Le lendemain, à l'heure indiquée, Orsky errait dans les nefs latérales de San-Carlo, attendant qu'Aline, agenouillée devant le maître-autel où se célébrait une messe basse, eût achevé ses dévotions. Malgré les nombreuses bonnes fortunes qu'il avait comptées

en Italie et qui devaient l'avoir accoutumé au piquant mélange des pratiques sacrées et des sentimens profanes, ce prélude religieux à un rendez-vous l'aurait étonné un peu de la part d'Aline, si depuis la veille il n'eût été décidé à ne s'étonner de rien. L'église était située juste en face de l'hôtel, et, comme il suffisait pour s'y rendre de traverser la rue, c'était le seul endroit où la jeune femme, qui n'avait rien changé à ses habitudes de jeune fille, allât sans être accompagnée; il était donc assez naturel après tout qu'elle l'eût choisie pour une rencontre qui devait rester secrète et ne pas exciter de soupçons; mais à quoi bon tant de ferveur, de si longues prières, toute cette perte de temps? Voilà ce qui inquiétait Orsky. Résignée à une chute prochaine, demandait-elle pardon à Dieu de sa faiblesse, ou bien, hésitante encore, implorait-elle des forces contre l'amour?

La messe continuait; tout en feignant, pour dérouter la curiosité de quelques fidèles dispersés à genoux sur les dalles, de regarder les marbres précieux, les stucs peints et dorés qui font de San-Carlo-al-Corso l'une des églises les plus riches de Rome, bien qu'elle soit peut-être l'une des moins belles, le prince prêtait une oreille impatiente au bourdonnement des répons et au tintement de la clochette. De temps en temps aussi, sous prétexte d'admirer de plus près le chef-d'œuvre de Maratta, *Saint Charles Borromée recommandé au Sauveur par la Vierge*, qui est au-dessus du maître-autel, il s'approchait d'Aline prosternée sur un prie-Dieu; mais celle-ci courbait la tête, décidée à ne pas regarder de son côté: — La coquette! pensait Orsky, comme elle me fait languir! — Ce ne fut qu'après que le prêtre eut disparu dans la sacristie qu'elle se dirigea vers la porte à son tour. Debout auprès du bénitier, Orsky l'attendait; le sourire qu'il lui adressa en la saluant très bas semblait lui reprocher d'avoir abusé de sa patience. Avec un sourire aussi, elle lui offrit quelques gouttes d'eau bénite au bout de ses doigts nus, puis, sans paraître s'apercevoir qu'il serrait légèrement contre son cœur le bras qu'elle avait glissé sous le sien, elle descendit avec lui sur le Corso.

— J'espère que le ciel que vous invoquiez si ardemment tout à l'heure, vous aura conseillé d'avoir pitié de moi, dit le prince, persuadé que la tactique la plus habile était de continuer à se montrer respectueux et soumis d'autant plus qu'elle allait de l'avant.

— Il m'a donné en tout cas le courage de m'ouvrir à vous sincèrement et absolument, répondit-elle en levant vers lui ses beaux yeux pleins de vaillance et de franchise.

De nouveau, il serra le bras qui, posé sur le sien, semblait s'abandonner, et, plein d'espoir, attendit qu'elle s'avouât vaincue. Un mot audacieux ou maladroit peut faire perdre du terrain quand

les choses en sont à ce point; le mieux est de se taire en laissant paraître ce trouble si flatteur pour celle qui l'inspire quand celui qui le ressent est un homme du monde et un homme d'esprit, que rien ne saurait désarçonner d'ordinaire. Il n'y avait d'ailleurs aucune affectation dans l'attitude soumise et anxieuse du prince. Il était ému tout de bon, il avait la fièvre, il l'avait eue toute la nuit. Se fiant à son étoile, il se laissa conduire par Aline, qui dirigeait la promenade comme elle allait diriger l'entretien, le long de la grande voie presque déserte à cette heure matinale, où les magasins commencent seulement à s'ouvrir et où les rares passans ne sont que des gens du commun courant à leurs affaires.

— Monsieur, commença-t-elle, avec une nuance d'hésitation et d'embarras, mais d'un ton décidément affectueux, je veux d'abord vous demander pardon, je vous ai mal jugé autrefois, je me suis méfiée de vous, je vous ai cru capable d'abuser par légèreté de la situation très délicate d'une femme qui, n'étant ni mariée ni veuve, se doit à elle-même d'être plus prudente que toute autre.

Orsky fit un geste contenu qui affectait l'indignation douloureuse de l'innocence soupçonnée.

— Mais notre conversation d'hier m'a ouvert les yeux, continua vivement la jeune femme; j'ai compris que dans mon ignorance des choses de la vie j'avais calomnié vos sentimens, et que ces sentimens très honorables ne pouvaient m'offenser, que je devais au contraire en être fière puisque votre désir, si jamais je redevenais libre, ce qui vous paraissait possible dans un délai prochain, était de me demander, j'ai bien compris, n'est-ce pas? d'être...

— Princesse Orsky, comme vous êtes depuis longtemps la reine de mon cœur et la maîtresse de toutes mes pensées, répondit-il avec un de ces élans qui sont le charme de ceux que l'imagination et les sens dirigent entièrement. Il y avait plusieurs caractères différens chez Orsky, selon que les circonstances faisaient vibrer telle ou telle corde de son être. Ce matin-là, le roué s'était réveillé enthousiaste et ingénu, amoureux fou d'abord et capable par conséquent d'épouser la femme qu'il désirait si elle ne voulait être à lui qu'à cette condition.

— Eh bien! monsieur, après une déclaration comme celle-ci, il m'a semblé que je n'avais que deux partis à prendre, ou vous encourager dans vos espérances, ce qui m'est impossible, ou ne plus jamais vous revoir, ce qui me coûterait beaucoup depuis que j'ai appris à vous apprécier.

— Où veut-elle en venir? pensait le prince, remarquant qu'elle choisissait chaque mot avec précaution, comme si elle eût craint d'en dire trop ou trop peu. — Il n'est pas besoin de si longs discours, un mot suffirait.

— Le moyen de tout concilier, poursuivit Aline, était, j'ai fini par le comprendre, de vous confier ce que personne au monde ne sait jusqu'ici, ce que je croyais garder toujours pour moi seule, et, en vous disant que je ne peux être pour vous qu'une amie, de vous en donner la raison. J'aime de toute mon âme, pour jamais et malgré tout, celui qui devait être mon mari... Oh! ne me dites pas que c'est une lâcheté, s'écria-t-elle, répondant à un brusque mouvement du prince qui s'était arrêté, bouleversé par cette désagréable confidence; je le sais déjà, j'en ai honte, je me le reproche, je voudrais me le cacher à moi-même, mais c'est trop vrai... Je m'étais donnée tout entière et je n'ai pas su me reprendre; le serment que j'ai fait me lie, comme malgré moi, bien que ce serment, un autre l'ait rompu. M. de Sénonnes ne s'en doutera jamais, en Amérique où il doit être maintenant. Tant mieux! car je serais désespérée qu'il le sût. Mais je resterai fidèle sinon à lui, du moins au rêve de ma jeunesse, à l'amour qu'on ne peut connaître qu'une fois. Si notre mariage est cassé un jour, c'est qu'il l'aura demandé, lui seul en profitera. Je resterai veuve parce que j'ai choisi de l'être et que tous les hommes me sont indifférens, sauf un seul, qui n'a pas voulu de moi.

Elle parlait avec tant de volubilité que le prince, qui avait essayé en vain plusieurs fois de l'interrompre, eut peine à placer ces mots d'une voix étranglée par le dépit :

— Tout ce que vous dites là, madame, ne s'accorde guère avec ce que je vous ai entendu déclarer très nettement une fois, dans une circonstance décisive, il n'y a pas longtemps; alors vous aviez plus de fierté.

— Quand j'ai répondu à sa mère que je ne pardonnerais jamais, même de loin? Non, je ne lui pardonne pas, mais je l'aime, et c'est peut-être pour cela que le pardon est impossible. Le pardon exige un calme, un apaisement que je n'ai pas encore atteint. Je me révolte et je souffre, c'est ce qui m'a rendue implacable. Oui, le jour où j'ai parlé si durement, si froidement de lui, je mentais, je mentais par orgueil, car j'ai de l'orgueil, j'en ai beaucoup; jugez s'il m'en coûte de vous avouer ainsi une faiblesse qui m'abaisse à vos yeux comme aux miens! Hier je n'ai pas pu prendre sur moi de le faire, il me semblait que je n'aurais jamais le courage de dire tout haut ce que je me défends de penser, mais j'ai réfléchi que c'était le seul moyen d'être loyale envers vous et que bon, dévoué, généreux comme je sais maintenant que vous l'êtes, vous me sauriez gré, dussiez-vous en avoir un peu de chagrin d'abord, de vous confier ce que je n'ai jamais dit, même à votre sœur. C'est une grande marque d'estime que je vous donne, monsieur, en échange de l'affection que vous m'offrez et à laquelle je ne puis

répondre, — sauf par de l'amitié, une sincère amitié, vous le voyez, ajouta précipitamment Aline en s'appuyant sur son bras d'un mouvement naïf et en plongeant de nouveau un regard inquiet dans le sien, avec le sentiment confus d'être ingrate.

Toute sa bonté, toute sa candeur, se reflétaient sur son charmant visage empourpré par l'effort qu'elle venait de s'imposer. Orsky eut un sanglot de rage sourde. Jamais il n'avait mieux compris la valeur de ce trésor qu'il avait longtemps convoité, qu'à l'heure même où il le perdait après s'être cru sur le point de le saisir; mais la crainte d'être ridicule lui rendit le sang-froid dédaigneux qu'il savait affecter même aux momens d'émotion violente, surtout peut-être dans ces momens-là. Il fit observer à Aline, avec une pointe d'amertume et d'ironie, qu'un confident était toujours mal venu à parler de lui-même, et que, relégué par elle à ce rôle subalterne, il se sentait moins reconnaissant qu'il ne le devrait sans doute de l'honneur qu'elle lui faisait en le rendant dépositaire d'un si étrange secret; il essaya en outre, par quelques allusions venimeuses à un passé humiliant pour elle, de la révolter contre ce qu'elle était la première à nommer sa faiblesse et sa lâcheté.

Elle l'interrompit tristement :

— Encore une fois, monsieur, je me suis dit là-dessus tout ce que vous pourriez me dire.

Et Orsky, désespérant de réussir, même à l'irriter, resta muet, blessé dans sa vanité jusqu'à la fureur et confondu par l'adresse inconsciente de cette petite fille qu'il commençait à haïr autant qu'il l'avait aimée ou plutôt qu'il aimait et qu'il haïssait à la fois avec un égal emportement. La droiture naturelle d'Aline, en la poussant à ce coup d'audace, l'avait bien inspirée. Si elle eût été coquette, comme il l'avait cru un instant, ou seulement dissimulée, timide à l'excès, si elle eût voulu louvoyer, jouer de ruse, mesurer enfin les armes féminines d'usage en pareil cas aux terribles ressources de la passion et de l'expérience, elle était perdue quoi qu'elle fît, mais que pouvait opposer l'astuce la plus consommée à cette action courageuse d'une âme pure capable de dévoiler avec autant de franchise ses secrètes pensées pour mieux repousser des hommages dont elle déclarait pourtant sentir tout le prix? Jamais rien de semblable n'était arrivé au prince Orsky dans sa carrière amoureuse; il était pris au dépourvu.

Tous deux revinrent presque en silence sur leurs pas, de la colonne de Marc Aurèle, qu'ils avaient atteinte en causant, jusqu'à l'hôtel dont ils n'étaient plus qu'à quelques pas, quand Orsky dit d'une voix altérée :

— Vous ne vous attendez pas, je suppose, à ce que je me sou-

mette ainsi tout d'un coup, à ce que je passe de l'espérance que vous m'avez laissé concevoir pendant vingt-quatre heures à la résignation tranquille? Vous qui savez si bien vous souvenir, vous ne comptez pas que j'oublie assez facilement pour devenir votre ami et rien de plus, du jour au lendemain?

— Si vous jugez que cela ne peut pas être, répondit Aline avec douceur, mais aussi avec fermeté, il faudra renoncer à une intimité qui, quant à présent du moins, n'est plus possible. Vous le comprenez, n'est-ce pas? vous quitterez Rome avant nous... tout de suite.

— Madame, répondit froidement Orsky, ce que vous me demandez là, un autre, hier, m'a enjoint de le faire, et ce que j'accorderais peut-être à votre prière, quoi qu'il pût m'en coûter, je dois le refuser à un ordre impérieux.

— Un autre? dit Aline en le regardant surprise, un autre vous a enjoint, ordonné?..

— Il est là, répliqua Orsky en lui désignant d'un signe de tête Marc de Sénonnes planté sous le porche de l'hôtel.

Elle suivit la direction de ses yeux, poussa un faible cri, et Marc la vit se rapprocher du prince d'un mouvement instinctif, comme si elle cherchait auprès de cet étranger une protection contre lui; elle cherchait plutôt un soutien, car, glissant tout à coup, elle s'évanouit. Orsky la retint dans ses bras :

— Mme de Sénonnes se trouve mal, dit-il aux serviteurs de l'hôtel, qui s'empressaient. Aidez-moi à la ramener chez elle.

Lorsqu'il l'eut remise aux mains de sa sœur et de miss Ruth, sans essayer de leur expliquer les causes de l'accident, il redescendit l'escalier quatre à quatre, emporté par l'instinct violent de la bête fauve qui, détournée un instant de sa proie, revient pour la déchirer. La vue de son rival, après les confidences qu'il venait de recevoir, avait produit sur lui l'impression d'un soufflet. Il avait besoin de se venger sur quelqu'un d'une déception si amère, et l'occasion était belle. Certes, M. de Sénonnes devait être de son avis et ne la laisserait pas échapper; il le retrouverait immanquablement à la porte de l'hôtel. En effet, Marc attendait à la même place, immobile, le visage décomposé.

— Enfin! dit-il d'une voix basse et contenue en avançant d'un pas vers lui. Je suis venu, monsieur, vous rappeler une affaire qui devait, il me semble, passer avant toute autre. Mes témoins, — il nomma un pensionnaire de l'Académie de France à Rome et Maxime Henrion, arrivé depuis peu, — mes témoins comptaient entrer dès hier soir en pourparlers avec les vôtres.

Orsky, à son tour, nomma au hasard un jeune secrétaire de l'ambassade de Russie, qu'il se réservait d'avertir.

— Avez-vous décidé, ajouta-t-il, de quelle nature serait l'offense aux yeux du monde, car ce n'est pas votre intention, je suppose, de porter atteinte à la réputation de certaine personne en la mêlant à tout ceci?

Ils marchaient de long en large, en causant avec le plus grand calme, comme eussent pu le faire deux amis. Le concierge et le courrier de l'hôtel, qui suivaient de loin leurs mouvemens, n'eurent aucune idée de rattacher cet entretien à l'évanouissement de la jeune dame, comme ils nommaient Aline.

— La réputation de la personne dont vous parlez n'est point en jeu, répondit Marc. On ne dira qu'une chose, c'est que vous vous êtes proposé sa délivrance; un pareil dévoûment ne pouvant être que parfaitement chevaleresque et désintéressé, — il appuya sur ce dernier mot, — vous fera grand honneur, monsieur, voilà tout.

— Très bien si je vous tue, mais...

— Dans le cas contraire, dit Marc, qui parut traiter l'autre hypothèse assez légèrement, comme si elle ne valait pas la peine qu'on s'y arrêtât, les journaux répandront que nous nous sommes battus à propos d'un article de Marc Séverin sur le nihilisme, qui vous a paru outrageant pour les Russes. Vous ne l'avez pas lu, peu importe...

— Soit, dit Orsky, voilà le vrai motif de la querelle, celui qu'il faudra livrer à nos témoins.

Marc s'inclina en signe d'approbation, et ils se séparèrent.

Pendant ce temps, Aline était revenue à elle en agitant les bras, comme pour repousser un fantôme, et en criant: — Il est ici, je l'ai vu,.. il est ici! — Puis, dans son désordre, elle avait raconté à Mme de Vesvre tout ce qu'elle était d'abord résolue à taire. Il fallait bien convenir de la déclaration d'amour du prince Orsky pour expliquer le rendez-vous du matin et la rencontre avec Marc, qui s'en était suivie. Au milieu de son récit, elle répétait sans cesse: — Il faut partir! partir ce soir, partir sur-le-champ! Oh! pourquoi m'avoir amenée ici? Mais pardon, ma pauvre amie, vous ignoriez, vous ne pouviez deviner,.. je ne sais ce que je dis! Vous voilà bouleversée comme je le suis moi-même.

Olga, un peu honteuse de cette confiance, qu'elle méritait si peu, se gardait de répondre. L'écheveau, pensait-elle, s'embrouillait entre ses mains, elle était dans la situation perplexe d'un enfant qui, ayant joué imprudemment avec le feu, voit tout à coup flamber la maison.

— Oui, répondit-elle, calmez-vous, personne ne pouvait prévoir... Oui, nous partirons quand vous voudrez, nous partirons ce soir même.

Mais le soir venu, elle sut persuader à Aline, qui avait gardé le

lit toute la journée, qu'elle était trop ébranlée encore par cette rude secousse pour se mettre en route avant le lendemain. D'abord Mme de Vesvre voulait voir son frère, qui n'était pas rentré et que l'on cherchait inutilement de tous côtés. Beaucoup plus au fait que ne l'était Aline des choses du monde, elle redoutait la scène qui avait pu avoir lieu entre les deux hommes et s'était hâtée, à tout événement, d'avertir son mari. Le télégraphe avait porté à M. de Vesvre une dépêche ainsi conçue :

« Affaire grave. Venez sans retard. »

Puis Olga avait réfléchi, non sans angoisse, que si l'affaire en question suivait le cours habituel, Albéric arriverait trop tard pour l'arranger. Quant à elle, que pouvait-elle faire? Agir sur son frère, voilà tout; elle avait foi dans la puissance de ses prières, de ses câlineries, mais encore fallait-il qu'il se montrât.

La journée lui parut cruellement longue. A six heures, Orsky fit dire qu'il ne dînerait pas avec elle. — Décidément, pensa la baronne, il cherche à m'échapper. — Laissant miss Ruth auprès d'Aline, qu'elle ne voulait pas troubler par le spectacle d'appréhensions heureusement très loin de l'esprit de la jeune femme, elle fit le guet et, au moment où Orsky rentrait chez lui, alla frapper à la porte de sa chambre.

— Comment! tu ne me dis pas bonsoir? s'écria-t-elle d'un air de reproche. Après avoir déjeuné et dîné dehors! Oh! impromptu, je sais bien; n'importe, tu ne seras pas quitte à si bon marché, je suis curieuse. Où?.. avec qui?.. en ville ou au cabaret?

— Chez Vladislavof, que je suis allé voir comme j'en avais l'intention depuis quelque temps, dit Orsky, nommant avec négligence le secrétaire d'ambassade qui devait lui servir de témoin. Il m'a gardé toute la journée malgré moi. Nous sommes allés...

— Oh! je ne tiens pas à connaître les faits et gestes de mauvais sujets tels que vous deux. Mais bien des choses se sont décidées en ton absence. Tu sais que nous partons dès l'aube, tous les trois.

— Tous les trois?..

— Oui, Aline et moi... et naturellement tu nous suis, puisque nous sommes maintenant inséparables. Que deviendrais-tu sans nous, mon pauvre Sacha?

— Je serai certainement fort à plaindre, répondit le prince du même ton enjoué que sa sœur, qu'il regardait cependant avec un mélange de rancune et de méfiance, mais le meilleur temps a une fin, et si nous partons, comme tu le dis, je crois que cela sera par des chemins différens, chacun de notre côté.

— Pourquoi? qu'est-ce qui t'empêche de nous accompagner? demanda Olga de plus en plus inquiète. Elle sentit qu'il était inutile

de lutter de finesse avec lui et bravement l'attaqua en face : — Ce ne serait pas, par hasard, M. de Sénonnes?

— M. de Sénonnes? répéta Orsky, dont les yeux assombris se rétrécirent comme ceux d'un serpent. Je croyais que tu ignorais qu'il fût ici.

— Oui, répondit effrontément Olga, mais j'ai appris que vous vous étiez rencontrés ce matin.

— Ah!.. Et elle t'a dit le reste?

— Aline?.. Non, Aline ne m'a dit que cela, et c'était bien assez pour m'inspirer des craintes.

— De quoi donc as-tu peur?

— De tout. Oui, j'aurais peur de tout, si je ne te savais incapable de perdre une femme, de gâter sa vie pour satisfaire un point d'honneur absurde...

— Mais que supposes-tu? M. de Sénonnes m'a vu donner le bras à sa femme qui rentrait de l'église; il n'avait aucune raison, que je sache, pour en être surpris ; moi-même j'ai accordé une médiocre attention à cette rencontre, je le connais si peu! Seule Mme de Sénonnes l'a prise fort à cœur, apparemment, car elle s'est trouvée mal.

— Pauvre enfant! c'est que tu ne sais pas, Sacha... Et ce que je vais te dire t'empêchera, j'espère, quoi qu'il arrive, de répondre à aucune provocation de la part de ce mari si coupable, mais qui se mêlerait peut-être d'être jaloux cependant, bizarre et inconséquent comme je le connais... Elle l'aimait,.. elle n'a jamais cessé de l'aimer, elle l'adore.

— Ah! tu savais cela et tu le cachais si bien? prononça lentement Orsky.

Cette confirmation de l'aveu d'Aline l'avait fait tressaillir, comme si l'on eût touché à une plaie douloureuse. En admettant qu'il eût supposé un instant que la jeune femme avait eu recours à un vertueux subterfuge pour lui imposer silence et l'éloigner, le doute n'était plus permis. Comment Olga l'avait-elle laissé s'avancer dans un rôle de soupirant ridicule au lieu de l'avertir d'emblée qu'il n'y avait rien à espérer, rien à gagner?

— Ah! tu le savais? répéta-t-il.

— Elle ne me l'a jamais dit, mais il y a longtemps que je l'ai deviné.

— Peut-être alors as-tu agi imprudemment.

— Que veux-tu dire? balbutia la baronne devenue toute rouge.

— Qu'il ne faut pas se jouer de certains sentimens et de certaines gens, même quand on est une femme d'esprit comme toi.

— Je ne comprends pas, murmura la pauvre Olga, qui com-

prenait seulement, en effet, qu'il était plus fort qu'elle et que le seul parti à prendre était de demander grâce; il se peut que j'aie été imprudente, en effet, je m'en repens, je t'assure que je m'en repens de toute mon âme; mais, Sacha, mon frère chéri, tu ne voudrais pas?.. Il suffit, j'en suis sûre, que je t'aie dit qu'elle l'aime pour qu'une querelle entre vous devienne impossible.

— Crois-tu vraiment que, si je l'aimais aussi, elle, et que son mari m'eût provoqué, ce serait une raison suffisante? dit Orsky avec un sourire qui glaça le sang dans les veines d'Olga. Mais qu'as-tu à trembler, folle que tu es? ajouta-t-il en roulant une cigarette, les yeux baissés pour fuir le regard éperdu de la baronne; si elle m'a plu un instant, je suis bien guéri. Rien ne met en fuite plus sûrement mes lubies amoureuses que ces sentimentalités légitimes de petites bourgeoises acharnées à rêver les délices du pot-au-feu quand même. Elle ne me plaît plus du tout; ce mari, si coupable et tant aimé, n'a pas l'humeur jalouse que tu redoutes, et ton imprudence, comme tu l'appelles, n'aura pas de suites fâcheuses. Va te reposer, Olga, et ne me romps plus la tête avec tes chimères.

Il posa froidement ses lèvres sur le front de sa sœur, qui l'étreignait suppliante, prête à pleurer, et Mme de Vesvre se retira plus inquiète que jamais.

XIX.

Cette nuit-là, Marc de Sénonnes mit en ordre ses papiers, déchira, brûla tout ce qu'il ne voulait pas laisser derrière lui, puis il écrivit plusieurs lettres, l'une, la plus longue de toutes, à sa mère, dans laquelle il se montrait repentant des chagrins qu'il n'avait cessé de lui causer et où le regret d'une vie mal employée se mêlait à une tendresse enfantine; quel que soit son âge, l'homme, aux heures solennelles de l'existence, n'est qu'un petit enfant devant sa mère. Pour la première fois, Marc osait s'épancher ainsi avec la sienne; c'est que, pour la première fois aussi, rien ne se dressait entre eux pour les séparer, ni injustices, ni préjugés, ni malentendus, ni exigences puériles. Mme de Sénonnes n'était plus elle-même dans sa pensée qui habitait déjà des régions supérieures à ce monde; elle était purement et uniquement la mère munie de toutes les perfections que ce titre comporte, la mère qu'il ne devait plus revoir et qui demain le pleurerait avec ces larmes de sang qu'arrache la perte du fruit de leurs entrailles aux femmes même qui n'ont su ni le bien aimer, ni le bien élever, ni l'aider à être sage, ni le rendre heureux lorsqu'il en était temps.

L'autre lettre fut un adieu à Mme d'Herblay, un adieu où il mit

tout ce qu'il put d'affection et de reconnaissance, mais qu'il fit très bref néanmoins, car avec celle-là il lui était défendu d'être sincère sous peine de cruauté.

Il avait réservé pour la fin un douloureux plaisir, celui d'exprimer à sa femme des sentimens qu'elle ne devait connaître que lorsqu'il ne serait plus là pour savoir si elle en aurait pitié : « Vous allez être libre; ma vue qui, ce matin, vous a fait horreur, vous sera épargnée dorénavant et pour jamais. C'est la seule satisfaction que je puisse vous donner; vous l'aurez, je vous le jure; en échange, daignez-vous me pardonner? Faites plus. Laissez-moi vous dire, en ce moment où je meurs afin d'atténuer des torts inexpiables, que le bonheur du ciel tel que je le conçois aujourd'hui, tel que depuis longtemps je me le figure avec un désespoir de damné, eût été de vivre pour vous. Cet aveu, que vous n'auriez ni pu ni voulu écouter si, vivant, j'avais eu l'audace de vous le faire, ne vous offensera plus venant d'un mort, et vous serez bien forcée d'y croire. » Il plia ce billet sans le relire, le couvrit de baisers fiévreux et cacheta l'enveloppe sur laquelle il avait écrit : « Mme la vicomtesse de Sénonnes, hôtel ***, à Rome. » Après quoi, il plaça les trois lettres bien en vue, puis se jeta sur son lit avec cet allègement que procure la conscience d'avoir achevé une tâche,.. mieux encore, avec la joie profonde, intense, presque voluptueuse de mourir. Il lui semblait qu'un port s'ouvrait enfin devant lui, qu'il atteignait le but : qu'avait été sa vie, en effet, sinon une série de méprises, de volontés impuissantes, inutiles, d'aspirations élevées trahies par sa faiblesse, de dévoûmens fourvoyés, d'intentions généreuses qui dégénéraient en actions coupables ou folles? Il repassait tout cela dans son esprit et trouvait une douceur croissante à se retirer d'un combat qui ne lui réservait point de victoire.

— Quant à elle, se disait-il avec attendrissement, elle est si jeune! Elle peut recommencer, oublier,.. et elle n'aura pas le droit de maudire ma mémoire, c'est ce qu'il faut.

Ce qu'il fallait surtout, c'était qu'il ne l'eût pas, lui, Orsky.

— Les voilà séparés pour jamais, reprenait le seul instinct humain qui l'agitât encore. Couvert de mon sang, il ne lui inspirera que de la répulsion.

— Encore jaloux! murmura-t-il avec un triste sourire, « et maintenant tu te reposeras pour toujours, mon cœur fatigué. »

Ce fut sur ces paroles du poète qu'il avait traduit, commenté, avec lequel il s'était si souvent identifié pour souffrir, que Marc s'endormit d'un sommeil calme et profond qui fut toutefois brusquement interrompu par les trois coups que sonna sa pendule vers l'aube. Il arrive que quelque chose veille en nous qui mesure le

temps de notre repos quand un événement grave est en suspens. Son domestique n'eut pas besoin de frapper à la porte comme il lui avait recommandé de le faire; s'habillant en toute hâte, il sortit sans bruit et rejoignit à l'endroit convenu ses deux témoins qui l'attendaient avec une voiture, car le duel devait avoir lieu assez loin de là, sur la route de Ponte Mollo, dans une vigne écartée qui appartenait à un ami de ce Vladislavof, le second du prince Orsky. Marc recommanda au cocher de prendre par le Corso et en passant devant la maison qu'habitait Aline, envoya du fond de l'âme à celle qui reposait là, derrière ces volets clos, un muet adieu. Quand la voiture passa sous la Porte du Peuple, le soleil commençait à pomper les brumes légères qui s'élevaient des jardins du voisinage toutes dorées de ses rayons et toutes parfumées de la plus suave des odeurs : ce premier soupir des plantes rafraîchies par un bain de rosée; les *osterias* du faubourg ne faisaient que s'entr'ouvrir; seuls quelques *ciociari* en chapeau de feutre et en sandales, les jambes enveloppées de bandes de toile, une veste poilue jetée sur l'épaule, défilaient avec leurs chèvres; personne ne prit garde à ce break qui s'éloignait après avoir déposé trois hommes devant un porche de pierre, moussu et délabré. Orsky était arrivé déjà en compagnie du comte Vladislavof, d'un autre de ses compatriotes qui traînait une lente phtisie sous ce beau ciel méridional et de l'indispensable chirurgien. Quand le salut d'usage eut été échangé :

— Avouez, messieurs, dit Vladislavof aux témoins de M. de Sénonnes, tout en vaquant avec eux aux derniers préparatifs, tandis que les deux adversaires se tenaient à l'écart chacun de son côté, avouez que nul endroit ne pouvait être mieux choisi pour se couper la gorge en paix.

En effet, rien de plus silencieux, de plus absolument désert que ce vaste enclos protégé contre les regards par une double ceinture de hautes murailles et de chênes verts, où l'on n'entendait que des bourdonnemens d'abeilles dans les touffes de romarin.

L'arme choisie était l'épée. Le long de la vieille muraille grise, sur l'herbe humide, qui semblait étinceler d'une pluie de petits diamans, les deux adversaires se mirent en garde, Marc toujours calme et insouciant, Orsky très sombre au contraire. Avant de croiser le fer, il demanda brusquement, contre toutes les règles, à dire un mot en particulier à M. de Sénonnes, et Henrion, qui avait prononcé bien inutilement quelques paroles conciliantes, crut à tort que son éloquence produisait un effet tardif.

— Monsieur, dit Orsky, emmenant son adversaire sous les bouquets de chênes pour que nul ne pût entendre, je commence par vous dire que rien au monde ne saurait m'empêcher de me battre

avec vous, mais l'honneur me commande d'ajouter que jamais je n'ai reçu de Mme de Sénonnes le moindre encouragement.

Une fois de plus, le sentiment chevaleresque, encore prompt à s'éveiller chez cet être capricieux et bizarre, lui faisait sacrifier une partie de sa vengeance; il ne pouvait supporter que celle qui pourtant l'avait blessé au vif et dédaigné fût, par sa faute, l'objet d'un soupçon injurieux.

— Et maintenant, messieurs, reprit-il sans attendre la réponse de Marc, nous sommes prêts.

Son front, chargé de nuages jusque-là, s'était éclairci; il se mit en garde presque allégrement. Orsky était un bretteur émérite et, sans avoir son expérience, Marc tirait l'épée aussi bien que qui que ce fût. Les coups furent portés et parés de part et d'autre tout d'abord avec une fougue égale et une égale habileté, mais bientôt il sembla que le bras de Marc se ralentît et il fit si beau jeu à son adversaire que celui-ci, s'arrêtant soudain, s'écria :

— Que diable! défendez-vous donc.

Le combat reprit là-dessus, et ce fut au tour de Marc d'attaquer vivement sans rompre d'une semelle comme s'il eût voulu ôter à Orsky toute envie de le ménager; mais quand il vit son adversaire suffisamment échauffé, il se découvrit tout à coup sous une riposte à fond, de telle sorte que si le prince n'eût fait un mouvement instinctif de côté, la lame entrait en plein cœur.

— Il l'a voulu,.. il a voulu s'enferrer, dit Orsky en le voyant tomber. — Est-il mort? reprit-il avec un frisson d'horreur.

Le chirurgien, qui s'empressa de relever ce qui semblait être un cadavre, secoua la tête d'un air qui voulait dire :

— Il n'en vaut guère mieux.

Après un premier et rapide pansement qui eut lieu sur le terrain même, les témoins réunis aidèrent à transporter le blessé par une petite porte ouvrant dans le mur jusqu'au coupé de Vladislavof, qui attendait sur un chemin écarté derrière la vigne, tandis qu'Orsky sortait ostensiblement de l'autre côté pour monter dans le break qui le conduisit au chemin de fer.

Ses bagages y avaient été transportés dès le matin, et il prit le premier train qui filait vers le nord.

Une heure plus tard, la femme de chambre d'Aline venait avertir sa maîtresse qui, après une nuit d'insomnie et de fièvre, essayait de se lever, qu'une dame demandait à la voir tout de suite; cette dame refusait de donner son nom, mais insistait pour être reçue, assurant qu'il s'agissait d'une affaire très grave et très pressée.

— Priez-la d'attendre cinq minutes, dit Aline avec un serrement de cœur inexplicable.

Elle prit à peine le temps de passer une robe de chambre, de relever en un nœud ses cheveux épars, puis elle rejoignit dans le petit salon contigu à sa chambre la mystérieuse étrangère. Celle-ci l'attendait debout, immobile, auprès de la porte; en la voyant entrer, elle fit deux pas en avant et laissa tomber d'une voix singulièrement calme ces mots qui frappèrent Aline comme aurait pu le faire un coup de massue :

— Je suis Mme d'Herblay.

Les deux femmes s'entre-regardaient séparées par toute la largeur du salon : Aline défaillante, appuyée pour se soutenir au dossier d'un fauteuil sur lequel on voyait se crisper sa main qui tremblait; Antoinette, impassible, comme on peut le devenir sous l'influence d'une douleur qui passe les forces humaines; on marche droit devant soi comme un automate, il semble qu'en agissant on assiste aux faits et gestes d'un autre avec lequel on n'a rien de commun et dont la voix sonne à votre oreille ainsi qu'une voix inconnue, on se sent pétrifié, indifférent à tout ce qui naguère eût été une émotion, une impression quelconque : cette femme, si nerveuse, si faible d'ordinaire, apportait dans une démarche de la plus étonnante hardiesse un sang-froid dont elle-même ne se serait jamais crue capable et abordait celle qui aurait eu le droit de la chasser, ou tout au moins de se détourner d'elle, avec une sorte d'autorité qu'Aline, stupéfaite, subit du premier coup.

Elle sentait que les rôles étaient intervertis, qu'elle était dominée par qui aurait dû s'humilier devant elle, et cherchait le secret d'une pareille puissance sur ce visage impénétrable, vraiment frappant dans sa beauté pâlie, épuisée, devenue tragique par l'effet de cette transfiguration que produit une pensée d'héroïsme. Ce fut avec effort qu'elle répondit après un silence de quelques secondes qui lui parut s'être prolongé d'une manière insupportable :

— Je me demande, madame, ce qui peut vous amener chez moi.

— Et moi, repartit Antoinette, je m'étonne, madame, que vous ne deviniez pas, car un seul motif au monde pouvait nous mettre volontairement en présence, une question de vie ou de mort et qui concerne M. de Sénonnes.

Ce nom dans la bouche de sa rivale réveilla toute la fierté dont elle était capable; elle eut un geste sur la signification duquel Mme d'Herblay ne se méprit pas.

— Oh! vous pouvez m'accabler, vous en avez le droit, je suis prête à tout, répondit-elle en levant avec indifférence ses yeux noirs aux paupières alourdies et dont la flamme semblait éteinte à tout jamais; peu m'importe, grand Dieu, pourvu que vous me suiviez.

— Vous suivre! s'écria Mme de Sénonnes frémissante tandis

qu'Antoinette continuait avec la même fermeté : — Je vous ai dit qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort. Vous me suivrez afin qu'il ne meure pas sans vous avoir revue et que, s'il doit vivre, ce soit dorénavant auprès de vous, qu'il aime. Vous pouvez le croire, puisque c'est moi qui viens vous le dire.

— Quel mot avez-vous prononcé? criait Aline qui s'était rapprochée d'elle par une impulsion plus forte que sa volonté, que parlez-vous de sa mort? Marc est mort? il va mourir?.. Achevez, je vous en prie...

— Oh! pensa Mme d'Herblay, avec un tressaillement à demi douloureux, joyeux à demi, elle l'aime aussi! Venez donc, reprit-elle tout haut en se tournant vers la porte. Le temps presse.

— Non, pas avant que vous ne m'ayez dit...

— Que le prince Orsky lui a donné ce matin un coup d'épée? qu'il avait résolu de se faire tuer pour vous? Voilà ce que vous voulez savoir?.. Eh bien! me suivrez-vous maintenant?

Et comme Aline s'était affaissée, livide, sur un fauteuil, n'osant comprendre, ne voulant pas croire, foudroyée cependant par cette brutale apostrophe :

— Il vous faut des preuves? Tenez en voilà, reprit Mme d'Herblay en tirant de son sein quelques papiers froissés qu'elle lui tendit; j'ai trouvé ces trois lettres avant l'heure où il pensait qu'elles iraient chacune à leur adresse; l'inquiétude, un pressentiment m'ont fait entrer chez lui tandis qu'il se battait. Oh! si j'avais pu courir me jeter entre eux, empêcher!.. mais tandis que je lisais encore, il est revenu, ou plutôt on l'a rapporté...

— Cette lettre qui était pour moi a été ouverte, balbutia tout bas Aline, qui, ayant repoussé sans les regarder les deux billets adressés à Mme d'Herblay et à la comtesse de Sénonnes, lisait et relisait l'adieu suppliant de Marc sans parvenir à comprendre le sens des mots.

— Oui, répondit Antoinette avec l'audace tranquille d'un être possédé par une idée fixe et devenu indifférent à toutes les hontes pourvu que rien n'entrave sa route, je l'ai décachetée. Je sais ce qu'il vous écrit, vous voyez bien que je n'avais rien à faire que venir vous prier d'avoir pitié de lui, en vous jurant que je saurais disparaître, moi qui ne lui ai fait que du mal, dont depuis si longtemps il ne souffre la présence qu'avec peine, qui ne peux lui apporter ni consolation, ni soulagement, des remords plutôt et des regrets. En ai-je dit assez, s'écria en s'interrompant la malheureuse femme, et faut-il encore m'agenouiller devant vous ?

— Madame! dit Aline éperdue.

Elle prit un châle qui traînait sur un meuble, le jeta sur sa tête et sur ses épaules, puis, sans même réfléchir à ce que l'on pourrait penser, sortit en toute hâte sur les pas d'Antoinette. Dans la galerie

elle rencontra miss Ruth. Ce modèle de réserve domestique et de décorum imperturbable la regarda passer d'un air abasourdi :

— Où allez-vous, ainsi vêtue? et à pareille heure? Pour Dieu! où allez-vous? lui demanda-t-elle de loin.

— Il se meurt, il est mort peut-être, et j'en suis cause! Voilà tout ce qu'elle prit le temps, tout ce qu'elle trouva la force de répondre, en descendant, comme si des ailes l'eussent portée, le large escalier de l'hôtel. Sa main était dans celle de Mme d'Herblay, mais ni l'une ni l'autre des deux femmes n'avait conscience de cette étreinte nouée à leur insu par un malheur commun.

XX.

Cependant Marc, transporté dans sa maison de la via Nomentane n'avait repris connaissance que pour apercevoir à son chevet la figure de Henrion, celle du chirurgien, se rendre compte à leur vue qu'il était encore de ce monde et déchirer avec rage l'appareil posé sur sa blessure. Puis la fièvre s'était emparée de lui, et de nouveau il avait perdu la perception des choses. Ce fut à travers le délire qu'il vit glisser mainte fois autour de sa couche, sur laquelle à chaque instant elle se penchait, l'image de celle qui avait eu sa dernière pensée. Quel ange prenait ces traits chéris pour réveiller en lui le sentiment du bonheur? Elle ne le fuyait plus maintenant, elle ne s'évanouissait plus à sa vue... Hélas! ce n'était pas elle, c'était une vision insaisissable, obstinée à changer de forme. Pourtant il lui semblait bien reconnaître sa voix, il ne distinguait pas les paroles du reste, et cette voix, que son oreille se tendait pour entendre, était presque aussitôt couverte par le tic-tac de la pendule ou le chant monotone d'une bouilloire. Une fois il crut pourtant comprendre qu'elle disait : — Vous m'en répondez, docteur, vous me répondez de sa vie! — Avec quel accent d'anxiété! Mais il avait rêvé tout cela, car il n'entendait plus maintenant que le bourdonnement d'une mouche dans les rideaux de son lit. Cette mouche bourdonnait : — Je ne réponds de rien encore, mais espérez, espérez. — Et il lui sembla qu'entre ses ailes déployées autour d'un gros corps, elle avait la figure du médecin italien qui s'était trouvé là pour panser sa blessure. N'était-ce pas une main de femme qui venait de toucher la sienne?.. ce parfum léger, il le reconnaissait, il était sûr de l'avoir respiré une fois sur les cheveux d'Aline. Mais qu'allait-il imaginer, grand Dieu? Il n'y avait plus devant lui que la figure moqueuse et irritée d'Orsky, lui criant : — Défendez-vous donc, que diable! — Marc se souvenait qu'il avait dit aussi : — Sur l'honneur, elle ne m'a jamais encouragé... — Ces paroles lui revenaient souvent et lui

causaient une impression délicieuse, toujours interrompue par le froid du fer qu'Orsky lui plantait soudain dans la poitrine. — Jamais! je ne me suis jamais souciée de lui, je ne me souciais que d'un seul, semblait reprendre ensuite cette voix, qui était certainement celle d'Aline. — Et il ne sentait plus la douleur de sa blessure. Que signifiait cependant ce bruit de portes ouvertes, de pas étouffés, de chuchotemens? Le cher fantôme qu'il s'efforçait de retenir en fermant obstinément les yeux s'évaporait à chaque instant, chassé par d'autres figures odieuses ou terribles qui finissaient par le laisser seul dans le vide et l'obscurité. — C'est la paix du tombeau, se disait Marc, tout est fini. — Et il éprouvait à le penser un profond soulagement: — Tout est bien fini. — C'était ainsi que l'hallucination et la réalité se heurtaient dans ce cerveau en désarroi.

Rêvait-il encore certaine nuit où il sentit sur ses mains brûlantes la pression de deux lèvres fraîches et une pluie de larmes qui tombait goutte à goutte : — Qui donc me pleure? murmura-t-il. — Ces mots à peine distincts furent prononcés cependant avec une intonation nouvelle et de bon augure. Jusque-là il avait divagué à la façon d'un fou furieux ou poussé des gémissemens stupides : pour la première fois l'esprit encore obscurci sortait du chaos, les yeux avaient un regard, il reconnaissait les objets un à un à la lueur de la lampe de nuit; la clarté de cette lampe tombait sur la tête blonde d'une femme qui priait à genoux, le visage enfoui dans les draps de son lit.

— Aline! prononça-t-il lentement. Et il fit un effort pour se soulever, mais une douleur aiguë entre les côtes l'obligea de rester immobile.

Elle s'était levée en toute hâte, elle le soutenait dans ses bras; les larmes continuaient de couler, mais sur son visage maintenant, sur ses cheveux, et il n'osait bouger, craignant que toute cette douce magie ne fût conjurée par un mouvement, par un souffle.

— C'est toi! répétait-il, incrédule à demi, essayant de se persuader ce qu'il jugeait impossible; c'est bien toi!.. O Dieu, si je rêve encore, que je ne m'éveille jamais!

— Vous ne rêvez pas, lui dit-elle d'une voix basse et passionnée, vous revenez à la vie que vous avez failli perdre, voilà tout.

— Je vais vivre et je ne te verrai plus, s'écria-t-il.

Une lucidité affreuse lui était rendue. Il se souvenait clairement, trop clairement.

— Vous êtes venue parce que j'allais mourir, mais vous ne resterez pas, vous ne pouvez rester. En ce cas, pourquoi m'avoir sauvé, pourquoi?..

Il sanglotait comme un enfant, dont il avait la faiblesse.

— Chut! lui dit Aline, prenant à son tour, afin de le calmer, l'accent tendre et impérieux des mères. Je suis ici pour toujours.

Pour toujours!.. Ce fut bercé par ce mot céleste, le front appuyé sur cette épaule qui lui servait d'oreiller, qu'il tomba dans une torpeur heureuse et vraiment réparatrice.

Il n'en sortit qu'à la voix du médecin, qui disait d'un ton joyeux :

— Avec des soins, de la prudence, il guérira, il guérira vite, s'il veut nous aider tant soit peu. Il ne s'agit plus que d'avoir envie d'en revenir.

Guéri par elle qui ne le quitterait plus! cette pensée avec le ravissement ineffable qui l'accompagnait l'envahit tout entier à son réveil. Aline était là, assise auprès de lui, vivante et souriante, en plein jour... ce n'était pas une illusion de la nuit. Les yeux de Marc cependant cherchaient inquiets et sombres autour de la chambre une autre apparition, redoutée celle-là, qui devait anéantir ce bonheur si récent, encore incroyable. Aline comprit :

— Ne craignez rien, dit-elle, personne n'est plus entre nous deux. Celle à qui vous pensez m'a chargée de vous dire qu'elle prierait pour vous de loin tous les jours de sa vie, comme elle l'a fait tant que vous avez été en danger. Elle souhaite ardemment que vous soyez heureux, c'est elle qui m'a amenée ici... Oh! j'y serais venue de moi-même, s'écria la jeune femme émue par l'expression de souffrance indicible qui passa sur les traits décomposés du malade; j'y serais venue sur un signe de vous.

— Pour obéir à ce que vous croyiez être un devoir de charité angélique? répliqua Marc avec amertume.

— Non... De nouveau elle l'enveloppa de ses bras et, détournant la tête pour qu'il ne pût voir sa rougeur, jalouse peut-être de ne pas se laisser distancer par sa rivale en vaillance, en générosité, pénétrée surtout du profond désir d'achever d'un mot le miracle de sa guérison :

— Parce que je vous aime, dit-elle tout bas, depuis longtemps ajouta-t-elle plus bas encore, depuis... toujours... Malgré tout, je veux avoir confiance. Me donneras-tu tort?

Le silence seul peut exprimer ce qui se passe dans notre âme aux momens divins, où, n'ayant plus rien à désirer, elle se recueille presque épouvantée de son bonheur. Un silence profond régnait donc dans la chambre de Marc, quand Mme de Vesvre y fit irruption. C'était à grand'peine qu'on avait retenu jusque-là le zèle indiscret de la turbulente baronne dans une pièce voisine, où elle passait le temps à tourmenter de questions le médecin, qui ne savait que répondre et à s'adresser *in petto* les plus sincères reproches, quand elle n'avait pas à se défendre contre ceux d'Albéric, qui, accouru au premier appel, la rendait responsable de tous les événemens

provoqués en effet par son imprudence. Elle se jeta gaîment au cou de Marc, embrassa cent fois Aline, et se retint à grand'peine de leur dire ce qu'elle croyait de bonne foi, ayant réussi, qu'ils lui devaient leur réconciliation, qu'elle avait machiné, conduit, fait aboutir toute l'affaire.

— Mais, dit-elle ensuite à son mari, l'ingratitude, l'égoïsme humains sont tels que les gens les meilleurs préfèrent toujours ne rien devoir qu'à eux-mêmes. Je ne veux pas gâter leur satisfaction en me faisant valoir.

— Et vous avez raison de ne pas vous vanter, riposta M. de Vesvre, car il s'en est fallu de peu que votre comédie ne tournât au drame.

— Bah ! dit-elle, en certains cas, il faut jouer le tout pour le tout, et vous avez beau dire, le vieux proverbe est toujours vrai : — La fortune sourit aux audacieux. — Elle prononça ces mots d'un ton qui promettait une longue série d'audaces futures, mais réflexion faite, elle s'est arrêtée sur ce brillant succès qui aurait pu coûter si cher et il est permis de croire que son triomphe même a été pour elle une leçon. N'importe, elle a gagné le pari le plus invraisemblable; elle a ramené un jeune couple tendrement uni à la comtesse de Sénonnes, transportée d'étonnement et de joie; elle a mis fin au veuvage d'Aline.

C'est le privilège des poètes de pouvoir plus facilement que qui que ce soit au monde renaître et se transformer sous chaque influence nouvelle. Aline n'a donc pas eu à guérir les blessures d'un cœur usé, flétri, empoisonné par de tristes souvenirs; c'est une âme toute neuve qui s'est éveillée chez Marc au sein d'une vie nouvelle, favorable à tous ses goûts; il n'interprète plus, dans le style d'Obermann, le désenchantement de Schopenhauer, il est redevenu lui-même, un poète jeune et charmant, dont la muse s'inspire aux sources les plus vives, les plus fécondes en somme: l'amour et la nature. Sa femme s'identifie passionnément à tous ses travaux; il trouve dans cette intimité de leurs deux âmes le soutien qui lui avait manqué jusque-là et le complément pour ainsi dire des facultés qu'il sentait en lui, sauf le pouvoir de les réaliser. Si longtemps les gens et les circonstances avaient gêné, contrarié sa vocation ! Cette vocation se développe au contraire, grandit tous les jours et porte de beaux fruits sous le rayon de sympathie intelligente et d'infinie tendresse qui l'a réchauffé, purifié, encouragé, exalté au-dessus de lui-même. Il doit à Aline un bien précieux sans lequel les autres restent stériles : la confiance en soi; elle lui en a fait don le jour où elle-même, contre toute raison apparente, gratuitement et spontanément, elle a eu foi en

lui. Le poète rêveur est doublé maintenant d'un homme qui mérite qu'on l'estime et qu'on l'aime. Il est vrai que les enfans sont venus aider par la responsabilité qu'ils imposent à la formation de ce caractère. Miss Ruth les a reçus par trois fois sur ses genoux et préside au gouvernement de la *nursery*.

La dernière œuvre de Marc et la plus exquise peut-être est intitulée *le Berceau*. Il ne quitte guère le vieux château de Sénonnes, dont la mort de son père l'a laissé possesseur, que pour aller passer deux ou trois mois d'hiver à Paris, où l'on s'attendrit à tort sur la vie de dévoûment et de privations d'une aussi charmante femme qu'Aline, séparée des plaisirs du monde et claquemurée à la campagne par un mari qui, non content d'avoir été d'abord infidèle avec éclat, est devenu depuis sauvage à l'excès :

— Ne la plaignez pas trop, dit d'un air narquois la baronne Olga aux bonnes âmes. Elle a quelques dédommagemens que nous pourrions lui envier.

Bruyères reçoit aussi chaque été la visite de Marc et d'Aline. Les braves gens du pays ont revu, rayonnante de joie, au bras de son mari, celle qui avait supporté si dignement parmi eux sa triste solitude. C'est à Bruyères, sur cette terrasse où l'abandonnée cherchait à retrouver les secrètes pensées du vicomte de Sénonnes dans les écrits de Marc Séverin, que les deux époux, réunis pour jamais, ont lu ensemble, tout bas, la main dans la main, les pages tachées de larmes de ce journal de jeune fille et de veuve, si bien fait pour donner au coupable repentant la vraie mesure de ce qu'il avait perdu, de ce qu'il a reconquis.

Du reste, ils n'ont jamais échangé un mot qui eût trait au passé. De ce passé, Mme d'Herblay est seule à se souvenir au fond d'un couvent de Rome; peut-être le comte Alexandre Orsky, rentré dans sa patrie, d'où il ne sortira plus, s'en souvient-il aussi à ces rares heures où il repasse en lui-même ce qu'il appelle le néant de sa vie, si surchargée pourtant d'aventures :

« Je me déplais en Russie, écrit-il à sa sœur, contre laquelle il garde une violente rancune, mêlée à une indestructible amitié, mais le reste du monde me déplairait tout autant, puisque, bon gré mal gré, il me faut vivre partout en ma compagnie. Celle des femmes m'est devenue également insupportable. Depuis longtemps misanthrope, me voilà devenu misogyne. C'est un progrès dans la sagesse; il n'y a pas lieu cependant de m'en féliciter. »

Non, car il arrive, comme le fait avec raison observer Olga, que la haine contre toutes ne soit que l'envers d'un amour ulcéré pour une seule.

TH. BENTZON.

JACQUES CHARPENTIER

EST-IL L'ASSASSIN DE RAMUS?

Un écrivain souvent superficiel, Crevier, dans son *Histoire de l'Université de Paris*, consacre quelques pages à peine au massacre de la Saint-Barthélemy. « Je suis bien charmé, dit-il, de voir que l'Université n'y a pris aucune part, en sorte que tout ce que j'ai à en dire se réduit à la mort de Ramus et à celle de Lambin. »

« Ramus, ajoute Crevier, suivait publiquement le culte et les opinions de la prétendue réforme; aussi, dans un carnage qui avait pour objet d'exterminer les huguenots, il ne pouvait être épargné; mais ce fut la haine furieuse de Charpentier qui lui fit l'application cruelle des ordres donnés en général contre les religionnaires. Ramus s'était caché dans une cave, Charpentier l'y découvrit, et il eut la bassesse de commencer par tirer de l'argent de son prisonnier, après quoi il le livra au couteau des assassins qu'il avait à ses gages. »

Dans cet odieux récit, rien n'est vraisemblable et rien n'est vrai. On a accusé Charpentier, collègue de Ramus au Collège Royal, son adversaire et son rival en mainte circonstance, d'avoir excité la populace à briser les portes du collège de Presles, en désignant son ennemi qui l'habitait au poignard des meurtriers. Je ne crois pas l'accusation fondée; mais la présence de Charpentier sur le théâtre du crime, la retraite de Ramus dans une cave, la rançon exigée et ne sauvant pas la victime, sont de ridicules inventions qui ne valent pas qu'on les discute.

Je n'en veux pas moins chercher, en étudiant les documens con-

nus, s'il est vrai que Charpentier, par des sicaires payés ou excités par lui, ait procuré la mort de Ramus.

I.

Jacques Charpentier, dès sa sortie du collège, s'est trouvé l'adversaire de Ramus; nous connaissons l'occasion et le détail de leurs longues querelles et les causes de l'aversion qu'ils avaient notoirement l'un pour l'autre. Passionnés tous deux pour la dialectique, dont ils tenaient école, ils se sont accusés mutuellement de sophisme et d'erreur. Chacun d'eux a cru bien faire en rendant de mauvais offices à son adversaire et n'a pas manqué à ce devoir. Lorsqu'en racontant la mort de leur maître, trois disciples de Ramus ont accusé discrètement la vengeance et la haine, aucun d'eux n'a prononcé le nom de Charpentier, mais on a cru le lire entre les lignes.

Michelet, qui semble avoir assisté à tout, n'hésite pas plus que Crevier. Entre les massacreurs il décerne la palme à Charpentier; il raconte son infamie, mais n'en donne aucune preuve.

Estienne Pasquier, dans ses *Recherches de la France,* rapporte comme un bruit incertain que Charpentier fit assassiner Ramus « par gens de sac et de corde à ce par lui attitrez. » Lestoile le cite comme « homme estimé docte de son tems, mais mal famé et grand massacreur. »

Ainsi se forment les légendes. Celle-ci ne repose sur aucun témoignage; aucun document antérieur à l'événement ne la rend vraisemblable. La vie de Charpentier est honorable; ses adversaires, en lui prodiguant des injures, n'ont raconté de lui aucune bassesse, n'ont révélé aucune perfidie; il a, s'il faut l'en croire, combattu Ramus dans ses écrits pour se défendre seulement, sans haine ni malveillance particulière, et quand il s'est élevé, trop vivement peut-être, contre ses opinions, ses discours et ses actes, la vérité seule était son guide. Les écoliers alors disputaient de toutes choses, et les maîtres, pour les mieux instruire, joignaient souvent l'exemple au précepte. Charpentier comprenait le ridicule de ces querelles de pédant : c'est malgré lui qu'on l'y entraîne, il le déclare à toute occasion, et dans un débat purement littéraire, il l'a vingt fois répété, la politique et la religion ne se mêlent jamais par sa faute.

La mémoire de Charpentier a été cependant accablée d'outrages; ses écrits, feuilletés avec un parti-pris dont nous donnerons plus d'un exemple, ont été allégués comme preuves d'ignorance, de mauvaise foi et de mauvais esprit. Tout ce que j'ai pu connaître de lui, et tout d'abord les citations choisies par ses accusateurs, lais-

sent estimer son caractère, malgré la trace fréquente d'un zèle ardent pour les institutions et les croyances qu'il veut conserver et défendre, sans chercher le progrès et sans y croire.

Ramus, esprit superbe et résolu, libre de préjugés, mais impatient de toute règle, irrévérencieux pour la tradition, juge sévère des œuvres d'autrui, même des antiques chefs-d'œuvre, curieux de nouveautés, cherchait sans cesse le mieux, et, confiant dans ses forces, était toujours prêt, pour réaliser le progrès, à renverser les anciennes bornes.

En pédagogie, en politique, en religion, Charpentier, au contraire, est conservateur, soumis à la règle, respectueux de la tradition: il aime la sagesse et la veut immobile. A l'âge de vingt-cinq ans, en l'année 1550, Charpentier fut nommé recteur de l'Université de Paris. Ces fonctions, très enviées cependant, étaient de médiocre importance. Le recteur gouvernait pendant trois mois seulement, et quoique, au dire d'Estienne Pasquier, entre le régner et le régir il n'y ait pas grande différence quand on s'acquitte bien de son devoir, il ne régnait nullement. Un même maître était rarement appelé deux fois à ce poste d'honneur, et chacun pouvait à son tour revêtir la chape d'écarlate, mais la nomination d'un candidat aussi jeune était jusque-là sans exemple : on ne sait rien des circonstances qui l'ont motivée. Quelques historiens, il serait plus juste de dire quelques ennemis de Charpentier, dans cette preuve, dans cet indice au moins d'un caractère estimé, ont trouvé l'occasion d'une insinuation injurieuse. Charpentier, dit l'un d'eux, *trouva moyen de se faire nommer recteur à l'âge de vingt-cinq ans.* N'est-ce pas mettre tout d'abord le lecteur en défiance?

Michelet précise davantage : « Charpentier, fortement poussé, protégé des Guises jusqu'à être fait recteur à l'âge de vingt-cinq ans, » dit-il.

Je n'ai pu découvrir avant l'année 1550, ni dans celles qui l'ont suivie, aucun indice de cette protection. Le cardinal de Lorraine était alors entièrement dévoué à Ramus, son ami d'enfance, jusqu'à l'assister de sa présence dans sa première lutte contre Charpentier, devant le parlement. Est-il croyable que son influence ait fait nommer l'adversaire dont Crevier a dit : « Le seize décembre 1550, Jacques Charpentier, professeur au collège de Boncours, devint recteur et presque aussitôt il attaqua Ramus et lui suscita une querelle, à mon avis, bien mal fondée? »

Charpentier, choisi pour maintenir les traditions, faire respecter les statuts, et réprimer les nouveautés contraires à la règle, était par devoir l'adversaire désigné de celui qui, s'affranchissant des principes de l'école, prétendait changer les méthodes.

Après avoir, dans ses thèses, fouetté, comme dit Henri Estienne, le tant docte personnage Aristote, en accusant toutes ses assertions de fausseté et d'erreur, disputé, pour les contredire, contre tous venans, et par ce paradoxe étrange, cette exagération téméraire, cet hérétique blasphème au jugement de ses maîtres, déchaîné, comme il l'a dit lui-même, les vents orageux sur la mer, il reçut de l'Université étonnée et inquiète le diplôme de maître ès arts; mais le scandale fut grand. Ramus voulait, dit un de ses adversaires, enlever le soleil à l'univers. Le roi François Ier s'en émut; une commission royale, spécialement chargée d'étudier cette grave question, priva Ramus du droit d'enseigner la philosophie. Charpentier, écolier alors au collège de Boncours, joua son rôle dans les grossières bouffonneries par lesquelles l'Université poursuivit et « farça » ce prévaricateur et ce traître. La contrainte imposée à Ramus n'était cependant ni très étroite ni très dure; la philosophie seule lui était interdite; il dirigeait librement le collège de Presles et par de hardies nouveautés y attirait de nombreux élèves. Désireux avant tout de polir les jeunes esprits par les bonnes lettres, il mêlait la littérature à toutes les études et par tous les moyens voulait stimuler l'éloquence; orateur incomparable lui-même, Ramus servait de modèle et d'exemple, se faisant gloire d'élargir en tout sens les programmes et d'enfreindre les règlemens jugés ridicules. Sa prétention était « d'oster du chemin des arts libéraux les espines, cailloux et tous empeschemens et retardemens des bons esprits, et de faire la voye plaine et directe pour parvenir plus aisément, non-seulement à l'intelligence, mais à la praticque et à l'usage. »

La tentative est mémorable et pouvait être féconde, je veux en convenir, mais le jeune recteur, en mettant la bride aux nouveautés pour maintenir la règle, qu'on veuille ou non la nommer routine, remplissait-il moins son devoir?

L'affaire fut portée devant le parlement. Ramus et Charpentier disputèrent avec une très belle éloquence. Ramus n'éleva pas la prétention d'être irréprochable, mais l'Université a habitué les siens à des voies moins éclatantes et plus douces. Pourquoi l'avertissement, comme c'est l'usage, n'a-t-il pas précédé les rigueurs? N'a-t-il pas été dit : « Si ton frère pèche contre toi, va lui parler seul à seul! » Nous avons un pamphlet composé à cette occasion par un professeur au Collège Royal, Galland, directeur du collège de Boncours, personnage alors considérable dans l'Université. Ramus l'avait accusé à tort, Galland le déclare, d'avoir excité secrètement le jeune recteur, son ancien élève, et vingt fois il l'appelle, dans sa défense, le mauvais génie de l'Université. Galland n'était donc pas l'agresseur. Il reproche à Ramus d'apporter dans les classes par ses

nouveautés l'agitation et le trouble; en réunissant la philosophie à l'éloquence, Ramus prétendait adoucir la difficulté des études et en abréger la durée. Les écoliers y voyaient un attrait, les parens un avantage, et l'Université, au contraire, un inconvénient insupportable, aussi préjudiciable à ses intérêts que pernicieux pour les jeunes esprits. On se plaignait, depuis longtemps déjà, de la mollesse des études. Peu d'écoliers accomplissaient les trois années et demie de philosophie, formellement prescrites; les plus pauvres seulement, c'est-à-dire les boursiers, se soumettaient à une exacte et complète discipline; les enfans des familles riches s'échappaient avant la fin des classes, pour se parer dans le monde d'un savoir imparfait trop rapidement acquis, et ceux qui, pour en faire profession, voulaient devenir théologiens, jurisconsultes ou médecins trouvaient des artifices pour éluder la règle et s'y soustraire. Offrir à la jeunesse des études rapides, c'était la pousser dans la voie que, par tous les moyens, l'Université voulait interdire.

Par une décision jugée inique on avait exclu des examens les écoliers du collège de Presles. C'était la ruine de Ramus et la fortune, peut-être, des collèges rivaux, dont le plus important alors était Boncours. « Interrogez-nous, sévèrement si vous voulez, nous prouverons notre savoir, » disaient les élèves de Ramus.

C'est, on le voit, dès le XVIe siècle, la question des programmes et des certificats d'étude, discutée encore de nos jours. Nous rencontrons la même prétention, d'un côté, à imposer la meilleure voie, la même aspiration; de l'autre, à la liberté, le même appel à l'équité, la même protestation du bon sens.

A l'époque, récente encore, où les candidats au baccalauréat devaient, par un certificat d'études, faire la preuve d'une année de rhétorique et d'une année de philosophie, aurait-on accepté d'un écolier cette offre, si raisonnable en apparence, des élèves de Ramus: « Interrogez-moi, je prouverai mon savoir? » Aussi sévère que Charpentier et tout aussi innocent, le doyen de la Faculté aurait repoussé, peut-être même laissé sans réponse, une demande dont la décision ne lui appartenait pas.

Le recteur, pendant la courte durée de ses fonctions, présidait, au couvent des Mathurins, la haute assemblée de ses anciens maîtres qui l'avaient fait leur chef. C'est là que les doyens, principaux de collèges et régens, probablement unanimes, condamnaient les innovations de Ramus. Charpentier avait accepté leur mandat, il ne pouvait le trahir.

Les magistrats juges de Ramus étaient prévenus et défians. Nourris dans l'école, ils en aimaient les subtilités; fiers de connaître le prince des philosophes, ils respectaient son autorité. Ramus les avait mal préparés en sa faveur en écrivant, dans la vivacité

d'une polémique déjà ancienne : « Si le prince des ténèbres tenait assemblée de démons, pour éteindre les lumières de la bonne doctrine, il ne pourrait, en recueillant les avis, rien trouver de plus pernicieux que les inventions d'Aristote. »

« Quel interprète du maître ! » s'écriait, non sans apparence de raison, l'habile principal du collège rival de Boncours. Et Ramus, en alléguant que, dans son école, les livres d'Aristote étaient soigneusement expliqués par Omer Talon, qu'il nommait son frère, on se demandait si, par la figure nommée antiphrase, il ne cherchait pas à donner le change. Il importe d'entrer au détail des craintes, sincères ou non, inspirées par les méthodes de Ramus et par la place trop grande accordée dans son collège à la littérature.

« Quoi ! s'écriait Galland, pour enseigner la chirurgie, se contentera-t-on de faire lire aux élèves le passage de Virgile où le vieillard Hippias, conseillé par Vénus, guérit la blessure d'Enée ? » Et il citait le passage entier. « Remplacera-t-on les argumens tirés des Pandectes par les vers de *l'Énéide* sur les jugemens de Minos ? » Et il cite seize vers. « Trouvera-t-on une leçon de métallurgie dans la description des travaux de Vulcain fabriquant le bouclier d'Énée ? » Nouvelle occasion d'offrir à ses lecteurs neuf vers de Virgile.

Longtemps avant Ramus, on présentait, dans l'école, Homère et Virgile comme « maistres très parfaicts en la cognoissance de toutes choses, » mais l'habile directeur du collège de Presles, homme pratique et sensé, n'ignorait nullement que vouloir puiser la science à ces sources gracieuses, c'est la confondre avec son image qui s'y reflète quelquefois, et tenter, comme l'a dit Montaigne, de bâtir une muraille sans pierres. L'accusation n'était en réalité qu'un développement oratoire. Ramus, sensible lui-même au plaisir de citer de beaux vers, déclare, il est vrai, que sur la nature des vents, l'origine des nuages qui volent sur leurs ailes et les orages qu'ils engendrent, Homère et Virgile relèvent par leur beau langage des explications qu'on ne trouve pas ailleurs. Il est en cela fort excusable ; car si, sur ce sujet, l'œuvre du poète est sans valeur scientifique, la science alors était sans valeur aucune.

Sans faire effort pour retrouver sous la rhétorique des deux adversaires le détail des nouveautés attrayantes et hardies repoussées par l'Université, nous pouvons emprunter aux traités de dialectique de Ramus quelques exemples de sa méthode.

La dialectique, dans les écoles et dans les examens, était alors la science la plus haute et le couronnement des fortes études. Ramus avait pour ses subtilités un très grand respect, mais, pour être compris de tous, il écartait les abstractions et procédait exclusivement par des exemples. Cherchant dans Virgile des syllogismes, des enthymèmes et des sorites, il ressemblait à un professeur qui,

mêlant l'esthétique à la géométrie, montrerait à ses élèves sur la Vénus de Médicis les lignes de plus grande et de moindre courbure.

Le professeur lisait, par exemple, pour les élèves peu habitués à la langue latine, la traduction d'un passage d'Ovide.

PHILLIS A DÉMOPHON.

A décevoir une jeune pucelle
Légère à croire il n'y a grand honeur,
Mais ma simplesse, hélas, étoit bien telle
Quell' meritoit d'avoir quelque faveur.
Je, pauvre amante et femme, fu deceue
Par ton parler, les dieux cette victoire,
Que contre moy par tel poinct tu as eue,
Facent que soit le comble de ta gloire.

Et les élèves, par facile passe-temps, tournaient en syllogisme la plainte de Phillis.

Nul trompeur de pucelle amante n'est louable.
Démophon est trompeur de pucelle amante, comme de Phillis.
Démophon donc n'est louable.

On proposait, épreuve plus difficile, de suppléer à la conclusion absente d'un enthymème composé par Clément Marot, sans doute sans le savoir :

Jamais Alix son feu mary ne pleure
Tout à par soy, tant est de bonne sorte;
Et devant gens, il semble que sur l'heure,
De ses deux yeux une fontaine sorte.
De faire ainsi, Alix, si te déporte
Ce n'est point dueil quand louange on en veult,
Mais le vray dueil, sçez tu bien qui le porte?
C'est cestuy-là qui sans tesmoing se deult.

Et l'écolier, sans qu'il lui en coûtât un grand effort, alourdissait le syllogisme pour le rendre parfait, en disant :

Le vrai dueil est secret,
Le dueil d'Alix n'est poinct secret,
Le dueil d'Alix n'est pas donques vray dueil.

A l'analyse souvent on mêlait la synthèse; la physionomie habituelle de la classe et l'originalité de l'enseignement apparaissaient mieux lorsque Ramus dictait à ses élèves :

Le guetteur et espieur meschant est justement occis,
Or, Clodius est guetteur et espieur meschant,
Partant Clodius est justement occis.

pour déclamer, en latin, comme amplification sur ce texte, après s'être exercé devant un miroir à imiter Cicéron, le discours entier *pro Milone*. Un autre jour, le dernier vers d'une églogue de Virgile, lue en classe :

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ

lui servait de transition et d'occasion à une leçon sur la déclinaison du soleil et sur la théorie des ombres, traitant ainsi la science à l'aventure et en faisant une matière seulement pour les poètes et une glose pour la poésie.

La déclamation au collège de Presles remplaçait la dispute, exercice très vain, suivant Ramus, et de nulle importance, dont il n'avait dans ses classes retiré autre chose que perte de temps. C'était la plus grave des hardiesses si vivement combattues. L'intervention continuelle de la littérature dans les études, loin d'être une innovation, était la manie et le travers de l'époque; c'était la méthode de Ponocrates instruisant Gargantua, qui, pendant le repas même, « parloit de la vertu, propriété efficace et nature de tout ce qui leur estoit servi à table, lui apprenant tous les passages à ce compétens en Pline, Athénée, Dioscoride, Julius Pollux, Galien, Porphyre, Oppien, Polybe, Héliodore, Aristoteles, Élien et autres, et faisoit souvent, pour plus estre asseuré, apporter les livres susdicts à table. »

C'était le charme de Montaigne. C'était hélas! la ridicule et stérile prétention de bien d'autres. J'ai sous les yeux le récit d'un procès criminel par un membre du parlement de Toulouse, Guillaume Segla, un ancien élève de Ramus peut-être, qui, après avoir hasardé cette réflexion : *Y a-t-il rien qu'on ne fasse pour la conservation de sa vie?* pour la confirmer et convaincre le lecteur, cite deux passages de Tibulle, deux vers grecs de Synésius, un vers d'Homère et cinq lignes de Sénèque, avant d'ajouter : « Faut-il *donc* trouver estrange que Burdéus se voulut retirer à Nismes pour se garantir des embusches? » Ramus, sans doute, n'eût pas conseillé d'invoquer tant et de si hautes autorités pour justifier chez Burdéus, menacé à Toulouse, l'idée de s'enfuir à Nîmes, mais les habitudes prises dans son école y conduisaient peut-être les esprits prétentieux. Quant à la dispute en règle, si opposée à l'éloquence, dans laquelle chacun doit habituellement « brouiller et partroubler son contradicteur, et couvrir de ténèbres le lieu plein de toute clarté, » Ramus la bannissait du collège de Presles. Il nous a conservé, ironiquement, une de ces argumentations en forme entre un candidat au baccalauréat et son examinateur, dans laquelle chacun des adversaires, procédant par syllogismes, doit, dans sa réplique, répéter

l'argument qu'on vient de produire, en déclarant ensuite s'il repousse ou laisse passer la majeure, la mineure et la conclusion, et attaquer lui-même, par un syllogisme, celle des trois qu'il conteste. La discussion est longue : elle devient pressante, le candidat s'échauffe, mais, enserré dans les lacets d'une rigoureuse dialectique et soumis aux formes, il lui est interdit d'accélérer la marche de la lourde machine. Dans son impatience, il énonce une majeure injurieuse pour les juges et pour l'Académie : « Docte bachelier, répond l'adversaire, tu n'aurais pas dû peut-être employer un tel argument. Je te suivrai cependant sur le terrain où tu te réfugies. » Docile aux règles du jeu, il répète le syllogisme tout entier, puis successivement la majeure, qu'il conteste et qu'il blâme, la mineure et la conclusion. Pour argumenter dans les règles contre cette inconvenante majeure, il faut la répéter encore, et les juges entendent cinq fois l'injure qu'on aurait mieux fait de taire.

C'est une bonne scène de comédie, mais intraduisible. Qui oserait tourner en français la réception du *Malade imaginaire?*

Un arrêt fut donné contre Pierre Ramus pour le contraindre à observer les statuts de l'Université, contre l'attente de beaucoup de personnes, parce que le cardinal de Lorraine, qui favorisait grandement le dit Ramus, était présent à la séance où la cause fut plaidée. Mais la vérité triompha. C'est ainsi que l'historien de l'Université, Du Boulay, qui, le plus habituellement, ne prend pas parti et donne sans les juger les documens tout au long, a résumé le procès de Ramus.

L'imagination de Michelet l'a mal servi, on le voit, quand il fait de Charpentier le protégé et l'ami fortement poussé des Guises. C'est à Ramus que le cardinal de Lorraine accordait alors son amitié et sa puissante protection, jusqu'à faire lever par Henri II, malgré la condamnation nouvelle du parlement, la défense d'enseigner la philosophie prononcée par François Ier, et en lui donnant « mainlevée de la plume et de la langue, et le délivrant des flots du jugement aristotélique, » il lui ouvrit les portes du Collège Royal avec le titre, créé pour lui, de professeur du roi en oratoire et en philosophie.

Hardi dans ses jugemens, abordant les sujets les plus divers et traitant d'égal avec les grands maîtres du passé, Ramus excita de nouveau l'indignation des admirateurs de l'antiquité et la colère de ceux qui vivaient d'elle. Confiant dans sa suffisance en toutes choses, il relevait dans Quintilien des fautes de goût, dans Cicéron des erreurs de dialectique. « Dieu immortel, dit-il, quel pauvre dialecticien tu fais, Marcus Tullius! » Il accusait, remuant toutes choses, l'irréprochable Euclide lui-même de n'avoir pas assez soigneusement colloqué les propositions suivant les règles d'une bonne

méthode, et prétendait corriger à la fois les mauvais préceptes d'Aristote par les bons exemples d'Euclide et les mauvais exemples d'Euclide par les bons préceptes d'Aristote.

Les grands hommes insultés trouvaient des défenseurs. Ramus répondait rarement, mais avec aigreur, et dans cette guerre de pédagogues, la palme de la violence est difficile à décerner. La querelle fit assez d'éclat pour tourner contre elle le rire de Rabelais. Dans la préface du quatrième livre de *Pantagruel*, il fait Jupiter juge du différend et le montre perplexe. « Mais que feronsnous, dit Jupiter, de ce Rameau et de ce Galland, qui caparassonez de leurs marmitons, suppeaux et astipulateurs, brouillent toute cette Académie de Paris? J'en suis en grande perplexité et n'ai encore résolu quelle part je dois encliner.

« Tous deux me semblent aultrement bons compaignons. L'ung ha des escus au soleil, je dy beaulx et tresbuchans (c'était Ramus enrichi par les écoliers de Presles); l'autre en vouldroit bien avoir. L'ung ha quelque sçavoir, l'aultre n'est ignorant. L'ung aime les gens de bien, l'autre est des gens de bien aimé. L'ung est un fin et cauld renard; l'aultre mesdisant, messecripvant et aboyant contre les anticques philosophes et orateurs, comme ung chien. Que vous semble? »

Joachim du Bellay, faisant allusion à leur prénom de Pierre, termine par ce quatrain « un de ses plus signalez poèmes, » dit Bayle :

Vu que tout leur plus grand effort
Dont les enfans mesmes se mocquent,
N'est qu'une scintille qui sort
De deux Pierres qui s'entrechocquent.

Turnèbe, professeur de grec au Collège Royal, grand admirateur des anciens et ami de la justice, s'indigna des libertés prises envers Cicéron. « Médire des auteurs qui nous enseignent à bien penser et à bien vivre, c'est, dit-il, une impiété et un crime. Ramus, qui l'a commis, ne mérite pas d'égards, » et Turnèbe n'en a pas pour lui. « Tu n'es pour les écoliers, lui dit-il, ni un philosophe ni un orateur; la jeunesse voit en toi un comédien! Ton vrai nom est celui de sophiste! Tu ne comprends rien à l'éloquence, tu ne sais pas le latin et tu connais à peine l'antiquité. »

Un biographe de Ramus, indulgent pour son héros, en rendant compte de sa polémique avec Turnèbe, félicite le fougueux novateur d'avoir, dans sa réponse à de telles aménités, donné à son adversaire « une leçon véritable en même temps qu'un exemple de modération, de bon goût et d'urbanité. »

Il lui donne une leçon, cela est incontestable, en le reprenant d'un ton de maître et le corrigeant sur la matière précisément où le sagace et docte Turnèbe a le plus excellé; il lui montre comment il faut enseigner le grec en suivant la méthode, bien préférable à la sienne, de son prédécesseur Tusan. Mais quand il ajoute : « Heureuse l'Académie de Paris d'avoir possédé un Tusan ! Malheureuse, après l'avoir perdu, de lui voir pour successeur un Turnèbe! » il donne un singulier exemple de modération, d'urbanité et de bon goût; bien malheureux surtout, s'adressant à Turnèbe, dont Montaigne, qui l'appelait « mon Turnèbe, » a dit : « Il étoit, à mon opinion, le plus grand homme qui fust il y a mille ans; il sçavoit plus, et sçavoit mieulx ce qu'il sçavoit qu'homme qui feust de son siècle ny loing au-delà, » dont Estienne Pasquier rapporte, par relation de personnages dignes de foi, que dans les universités d'Allemagne, lorsque ceux qui étaient en chaire alléguaient Turnèbe, aussitôt ils mettaient la main au bonnet pour le respect et honneur porté à sa mémoire, et dont Brantôme enfin, pour dernière louange, nous apprend qu'il fut très savant homme en grec et en latin, mais non qu'il eut une telle piaffe de parler en seigneur, comme Ramus.

Lorsque Charpentier s'écria, au milieu des discussions les plus vives : « Je puis être fier de recevoir tes invectives; tu les as lancées déjà à Turnèbe, le plus docte des maîtres, le plus modeste des érudits, le plus aimable des hommes, » Ramus avait mérité l'apostrophe.

L'opinion cependant, peu soucieuse des antipathies entre ceux qui se ressemblent, n'en rapproche pas moins leur mémoire. L'auteur de la *Satyre Ménippée*, voulant rendre hommage aux beaux jours de l'Université, parle « du temps de Ramus, Galland et Turnèbe; » non sans doute qu'il oublie leurs querelles, mais comme il eût parlé du temps où florissaient Rome et Carthage.

Loin d'avoir été l'agresseur, quand à son tour il entra en lutte contre Ramus, Charpentier prétendait répondre à ses attaques. Professeur non moins habile, plus recherché peut-être que son adversaire, il n'avait pu trouver aucune salle assez grande pour abriter ses auditeurs; en toute saison et par tous les temps, la porte ouverte laissait parvenir la parole du maître jusqu'aux écoliers pressés dans la cour. L'école, semblable à un théâtre, retentissait du bruit des applaudissemens. Les leçons de Ramus, payées par le roi, étaient moins suivies. *Ego pretio, tu gratis*, disait Charpentier, et il en était fier.

Charpentier, dans sa chaire, défendait Aristote contre les attaques de Ramus. Ramus, dans la sienne, répliquait avec aigreur, et quand Charpentier s'adressa au public, il ne commençait pas la guerre.

La violence de son premier écrit ne dépasse pas le ton de la

polémique du temps; la liberté de la langue latine choquait alors moins qu'aujourd'hui, et chacun, dans la discussion, se piquait surtout de franchise. Charpentier n'a pas dépassé l'exemple donné par Ramus lui-même s'adressant à Turnèbe. Il s'excuse d'ailleurs, dans le cas où il se montrerait trop vif, sur les injures de son adversaire; en les supportant plus longtemps, il craindrait de s'en attirer de nouvelles.

L'une des chaires de mathématiques devint vacante au Collège Royal, et le roi, cédant à quelque sollicitation, nomma pour la remplir un Sicilien jusqu'alors inconnu, sans lettres, dit-on, et sans études. Suffisant peut-être en mathématiques, Dampestre n'avait aucune connaissance de la langue grecque, et, dit Pasquier, était tellement disgracié qu'il ne parlait ni latin ni français. Les écoliers le jugèrent sur ses solécismes et le sifflèrent. Ramus, par le privilège de l'âge en possession de la préséance, s'établissant de son autorité privée gardien des bonnes études et de la dignité des chaires, sollicita et obtint une ordonnance enjoignant à Dampestre de se montrer suffisant et capable dans un examen public subi devant ses collègues.

Dampestre avait été régulièrement nommé. La démarche de Ramus était étrange et plus d'un collègue prévit le danger de rappeler au roi et à ses conseillers qu'au droit incontesté de nomination s'ajoutait pour eux celui de destitution. Charpentier ne semble nullement outré lorsqu'il dit en parlant de Ramus : « Les honnêtes gens l'ont blâmé. » Lui-même ajoutait : « Lors même que Dampestre eût été illettré, nommé par le roi, il devait trouver chez les lettrés un autre accueil. »

L'examen, suivant Ramus, était aisé à faire. Entêté de l'idée, si commune alors, que la science parfaite est dans les textes, il voyait la géométrie dans Euclide, et il affecte même de nommer la chaire, chaire de grec et de mathématiques. « La seule marque assurée de suffisance et d'autorité devait être la lecture d'un théorème en langue grecque et son explication immédiate. »

Le Sicilien, malgré les airs de confiance qu'il se donnait d'abord, refusa d'affronter l'épreuve, « plus effrayante pour lui, dit Ramus, que les écueils célèbres du terrible détroit voisin de sa patrie. » Voulant cependant retirer son épingle de cette affaire, il offrit à Charpentier, en donnant sa démission, de s'employer, dans toute l'étendue de son influence, à le faire nommer à sa place. « Il lui vendit sa chaire, » dit Ramus, et Charpentier, sans en convenir et sans le nier, se borne à lui répondre : « Le plaisir de te déplaire suffit à Dampestre, ta colère l'a payé. »

Charpentier, jeune encore, se disait fatigué de l'enseignement. « Il avait fait de brillantes études en médecine et obtenu *le*

premier lieu à la licence. C'était, dit M. Maurice Raynaud dans son livre savant et élégant sur *les Médecins au temps de Molière*, pour un jeune homme, la plus belle des récompenses et d'ordinaire le gage d'un brillant avenir. » La clientèle de Charpentier était nombreuse. Honoré des fonctions et du titre de médecin du roi, il aurait voulu, il le déclare, consacrer désormais sa vie à étudier la médecine et à l'exercer. Il n'avait pas pour les mathématiques une grande disposition d'esprit, mais si, comme cela s'était fait déjà, on transformait la chaire ou si l'on consentait à y adjoindre la philosophie, il deviendrait volontiers professeur royal, n'ayant pour cela qu'à continuer les mêmes leçons aux mêmes auditeurs, sans changer de salle, car le Collège Royal, « bâti en hommes, » comme l'a dit Pasquier, ne possédait pas de bâtimens spéciaux. Il espérait, dans ce cas, justifier la confiance de ceux qui l'auraient choisi.

Le cardinal de Lorraine, tout-puissant alors, malveillant pour Ramus en haine de sa religion, accueillit la supplique de Dampestre, et Charpentier fut nommé par le roi professeur en mathématiques et en philosophie.

Ramus, prompt à se résoudre, protesta dès le premier jour. Il écrivit au roi, à la reine, à M. le cardinal de Chastillon, conservateur de l'Université, à M. de Valence et autres seigneurs, qui étaient alors au conseil privé du roi. « Il crie que les brigands étoient entrés en l'eschole du roy, qu'ils coupoient la gorge aux professions royales pour s'enrichir de la dépouille. » Ainsi parlait, et sans railler nullement, ce savant que l'on dit inoffensif et que l'on plaint d'être troublé dans ses travaux par un agresseur furibond.

Il ne faut pas cependant, pour être juste, oublier que les mots changent de sens en vieillissant. Deux siècles avant, le 4 novembre 1358, pendant la régence de Charles V, « lorsque les ennemis se furent emparez de Melun et qu'ils empeschoient la voiture des danrées par eau dans Paris, il fut ordonné qu'un certain nombre de gens d'armes et de pied, *brigands*, pavoisiers, archers et arbalestriers seroient continuellement dedans les basteaux pour servir d'escorte aux marchands. » Les brigands alors étaient donc dignes de confiance; ils l'étaient moins du temps de Ramus, l'emploi qu'il fait de ce mot le prouve; mais il est à croire qu'il est devenu de plus en plus injurieux.

Ramus, dans sa colère, soutint que Dampestre, si méprisé naguère, était un Archimède auprès de Charpentier; il savait quelque peu de mathématiques pour sa provision, « mais Charpentier n'en sait totallement rien, et nous sommes tombés de fiebvre en chaud mal. » Il fallait imposer à Charpentier l'examen prescrit à

Dampestre, et dans le cas où Dieu, « par sa grâce, voudroit faire un miracle, et qu'un homme qui n'avoit jamais étudié en mathématiques fust trouvé grand mathématicien, il requéroit qu'il fut contrainct de commencer à la première proposition d'Euclide et continuer jusqu'à la dernière, et de là en avant pour suivre les autres parties des mathématiques sans faire aucune autre ny leçon ny profession. »

L'affaire fut portée devant le parlement. Ramus sollicita les juges un à un et plaida en séance publique. Les spectateurs, qu'il nomme le peuple romain, et les juges, qu'il appelle pères conscrits, assistèrent à un tournoi d'éloquence entre les deux rhéteurs. « Vit-on jamais, s'écrie Ramus, une cause aussi scandaleuse? » Après avoir vanté les mathématiques, grandement profitables et utiles à la vie de l'homme, et rappelé doctement que Noé, ayant eu de longs loisirs pour les inventer ou les apprendre, avait pu par leur aide prévoir le déluge, il termine sa harangue en alléguant une ordonnance récente rendue sur sa demande et imposant l'examen aux professeurs royaux; montrant enfin à son adversaire un exemplaire d'Euclide apporté sous son bras : « Voilà, dit-il, celui qui chassera, s'il plaît à Dieu, tous les ignorans, si hardis et audacieux qu'ils soient! » Et, séance tenante, il invitait Charpentier à traduire un théorème du grec en latin.

Charpentier, sans répondre sur ce point, commença par répéter, mot pour mot, les premières paroles de Ramus. Nourri dès son enfance dans l'Université, jamais il n'y avait vu tel scandale. Parmi les professeurs déjà nommés au Collège Royal, plus d'un peut-être avait des titres contestables, aucun n'a rencontré d'opposition, et nul n'a prétendu contrôler la volonté du roi. L'ordonnance récente disait : « Afin qu'à l'avenir l'état de nos professeurs ne soit baillé qu'aux plus doctes et capables, nous avons ordonné qu'advenant la vacance d'aucune place de nos professions, en quelque langue ou science que ce soit, on le fera à savoir par toutes les Universités fameuses et autres lieux; que ceux qui se voudroient présenter et soumettre à la dispute et lecture de la professsion vacante, ainsi qu'il leur sera proposé par le doyen et les autres professeurs, pour après être chargé par nous le plus suffisant et capable, et sans préjudice de l'arrêt de notre dite cour pour le regard de celui qui doit être examiné. »

Celui qui devait être examiné, c'était Dampestre et non Charpentier. Vingt ans de succès montraient le nouveau maître suffisant et capable; vingt mille anciens auditeurs pouvaient en témoigner. Il refusait l'humiliante épreuve. Ramus, dans sa chaire d'éloquence et de philosophie, enseignait la géométrie; Lambin,

lecteur en langue grecque, commentait Cicéron; si le professseur en philosophie et en mathématiques donnait d'abord des leçons sur la philosophie, ne resterait-il pas dans les bornes de son devoir? Charpentier glisse discrètement sur cet argument *ad hominem* et ne rappelle même pas, quoiqu'il le sache et l'ait dit ailleurs, combien Ramus avait mauvaise grâce à se montrer si méprisant pour le savoir en géométrie de son nouveau collègue. Nous apprenons en effet par Nancel, l'élève, le commensal, l'admirateur et l'ami de Ramus, que ce juge redoutable des maîtres mal préparés, ce défenseur si zélé des mathématiques, en avait appris les principes au jour le jour, en les enseignant, et que, mal habitué aux figures et aux formules, il s'embrouillait dans ses raisonnemens et se trompait dans ses calculs devant les écoliers qui se riaient et gaussaient (*nonnullis subridentibus*). Ramus, lui-même, raconte qu'une maladie causée par l'excès du travail a mis fin à ces études, au moment où le dernier livre grec sur la science mathématique allait lui en apprendre les derniers secrets.

Affrontant pour son compte, avec une confiance téméraire peut-être, la malignité des écoliers, Charpentier prit l'engagement d'apprendre les mathématiques pour les enseigner dans trois mois. La cour en prit acte et confirma sa nomination, certaine que, « si Charpentier qui a l'esprit si heureux se veut appliquer à la géométrie, en peu de temps il en saura beaucoup. »

La haine de Ramus, échauffée par la dispute, redoublée peut-être par le succès de son rival, l'entraîna au-delà des bornes. Opiniâtre dans la lutte, et recueillant pour la renouveler, tous les griefs contre le nouveau maître, il accueillait tous les rapports. Des émissaires lui rendaient compte des leçons de Charpentier et du nombre de ses auditeurs, on devine avec quelle bienveillance!

Huit mois à peine après l'ouverture de son cours, il le dénonçait au conseil privé du roi et réclamait sa destitution.

« Quel méchant doyen! Der böse Decan! » s'est écrié un historien des mathématiques, en rencontrant dans son récit cet épisode pour lui indifférent, car, si Ramus s'est fait une grande place dans l'histoire de l'enseignement, son nom n'est mêlé en rien à celle des progrès de la science.

Ramus, dans ses *Remonstrances* au conseil privé, semble ignorer et n'admet aucunement que la philosophie appartienne à la profession, comme on disait alors, dont Charpentier est titulaire. « C'est une subtilité dont Charpentier s'est avisé; d'une profession il en a fait deux, voilà toute son arithmétique. »

On expliquait dans la chaire de mathématiques des fragmens d'un philosophe platonicien, Alcinoüs, quel scandale! et, scandale plus

grand encore, le professeur passait sous silence les pages insignifiantes et obscures où les mathématiques, dans ces fragmens, paraissent jouer un rôle. N'était-ce pas un acte de très mauvaise âme de s'efforcer par brigues et menées d'éteindre la mathématique qui est la première lumière des arts supérieurs? Ramus toujours impérieux et ne démordant pas, prétendait marquer l'ordre des leçons et en régler le détail, avec une autorité justement contestée à son titre de doyen et plus encore à son rang dans la science. « L'ordre des mathématiques, disait-il, n'est pas comme d'une histoire, là où vous pouver entendre et éclairer un passage à la fin, au meillieu, au commencement, sans rien entendre au précédent; mais en les mathématiques, l'ordre est non-seulement profitable, ains totallement nécessaire. » En reprochant à Euclide d'avoir méconnu cet ordre nécessaire, Ramus croyait sans doute avoir acquis le droit de l'imposer à Charpentier. Un autre tort de Charpentier était l'excès de son zèle : professeur de mathématiques et de philosophie, il menait de front les deux enseignemens, et, faisant deux cours à la fois, doublait le nombre des leçons. Les mathématiques seules, disait le tyrannique doyen, devaient suffire à l'occuper.

Charpentier enfin, en cela il avait tort, exigeait de ses auditeurs une légère rétribution, un teston par tête, c'est-à-dire deux francs environ de notre monnaie pour la durée du cours. Il s'écartait de la tradition généreuse et manquait à la règle prescrite par le fondateur. Ramus avait raison de protester contre ce « maquignonnage de la lecture royale. » Mais Charpentier nous apprend à cette occasion que, loin de l'enrichir, sa nomination au Collège Royal avait été ruineuse pour ses affaires domestiques, les appointemens fort inexactement payés par le roi étant bien inférieurs au salaire reçu de ses anciens auditeurs.

Charpentier, vainqueur sur tous les points, mais regrettant d'avoir payé par tant d'embarras et d'ennuis la diminution de ses revenus, eut le tort et l'indiscrétion, dans une brillante et spirituelle leçon d'ouverture, de mêler au récit de sa lutte avec Ramus l'histoire d'une rencontre sur le Petit-Pont et d'un salut qu'il a cru devoir accorder à l'âge et à la dignité du doyen; mais Ramus le foudroyant d'un regard, passa devant lui rogue et fier.

Les écoliers, toujours disposés, comme dit Rabelais, « à contemner les personnages querelleurs, » rirent sans doute aux dépens des deux pédans. Charpentier, dont l'esprit était fin, a dit lui-même : « Nous nous donnons en spectacle et en moquerie, mais qu'y puis-je? » Les écoliers d'ailleurs étaient habitués à entendre leurs maîtres s'étendre sur leurs affaires privées. Lambin, dans une de ses leçons d'ouverture, souvent fort éloquentes, raconte une visite

à Catherine de Médicis, pour réclamer d'elle ses appointemens depuis longtemps suspendus. La reine s'excusa sur la difficulté des temps : « le trésor est vide, et les impôts ne rentrent pas, » dit-elle. Lambin, dans une de ses préfaces, raconte précisément qu'il ne payait pas régulièrement les taxes devenues trop lourdes; cela l'appauvrirait sans enrichir le fisc. La comparaison des dates ne permet pas de croire à une ironie qui, dans la réponse de la reine, serait moins piquante peut-être que l'aveu sincère de son embarras, suivi par la remise d'un léger acompte.

Charpentier, soit qu'il attaque, soit qu'il se défende, est rarement de mauvais goût, et malgré quelques mots un peu vifs qui, détachés du reste, donnent une très fausse idée de l'ensemble, sa polémique respecte suffisamment, pour le temps, les lois fort relâchées alors de la courtoisie. En se félicitant devant son nouvel auditoire de prendre rang parmi tant d'illustres collègues, Mercier, Cinqarbres, Duret, Lambin, d'Aurat, Leger du Chesne, Peregrinus, Turnèbe, Forcadell, reçoivent chacun une louange élégamment tournée, et prononçant enfin le nom de Ramus : « Ramus, dit-il, (ici l'attention de l'auditoire redoubla sans doute), Ramus, qui, doyen par le privilège de l'ancienneté, devrait être calmé et ralenti par l'âge (*tardiores facere tibias*) et que l'on rencontre fulminant, tonnant, brouillant et malmeslant tout par sa tyrannie. » Plus d'un écolier reconnut en souriant, dans ces derniers mots, les paroles mêmes d'un discours de Ramus, une allusion à l'acteur Roscius, et les plus instruits même un souvenir d'Aristophane.

Les inimitiés soulevées contre Ramus étaient nombreuses et puissantes; impérieux et irascible, il abusait envers les écoliers de la peine du fouet, précédée souvent par des coups de pieds et de poings, qu'il administrait lui-même. Mais, en frappant, il restait maître de lui, et à cette époque où les jeunes princes avaient, dit-on, leurs professeurs de blasphèmes « pour les savoir changer et diversifier en toutes sortes et les bien prononcer, » Ramus, en châtiant les écoliers, ne s'emportait jamais jusqu'à jurer. Catholique zélé pendant plusieurs années, il ne souffrait pas que, dans son collège, un de ses serviteurs, écoliers ou régens, manquât un seul jour à la messe. Lorsque très publiquement et très dignement, sans autre intérêt que celui de la vérité, bravant la ruine et compromettant son crédit à la cour, il prit parti pour la réforme, le souvenir de son zèle un peu brutal pour les pratiques auxquelles il renonçait, rendit plus amères et plus vives les récriminations et les rancunes. Le témoignage d'un écolier nous apprend que la discipline catholique la plus rigoureuse fut maintenue au collège de Presles, longtemps après que, dans la conviction de tous, l'impérieux direc-

teur avait changé de foi. Le scandale s'accrut lorsqu'à la lecture d'un décret autorisant l'exercice du nouveau culte, il fit disparaître, en les détruisant, dit-on, les images sacrées dans la chapelle et dans les salles de son collège. Ramus, enfin, avait mêlé à sa conversion un aveu au moins inutile. La dispute du colloque de Poissy, entre le cardinal de Lorraine, son ami, et l'éloquent Théodore de Bèze, avait décidé de sa foi. Mais, dialecticien subtil et critique sévère, dans le discours du champion de la réforme il blâmait la méthode, contestait plus d'une majeure et n'acceptait que la conclusion. Par une épigramme plus facile que piquante, dans une lettre à celui qu'il nommait son Mécène, il attribue sa conversion, non à Théodore de Bèze, mais à la réponse trop faible du cardinal. En fallait-il davantage pour perdre une amitié jusque-là dévouée? Faut-il s'étonner qu'à l'occasion d'une chaire offerte par l'Université de Bologne, son ancien protecteur lui ait répondu : « Pars, délivre de toi la France que tu troubles, mais je plains l'Italie, si tu ne changes pas d'esprit en même temps que de ciel ? »

Les ministres protestans n'aimaient guère le nouveau converti, qui prétendait sans cesse leur faire la leçon. Les deux lettres que Bèze lui écrivit, dit Pierre Bayle, prouvent que leur amitié était petite.

Toujours ardent pour le progrès, Ramus, en 1562, avait présenté au roi, sous le nom « d'Avertissement, » un mémoire sur la réformation de l'Université de Paris, qui sans doute augmenta le nombre de ses ennemis. Il faut diminuer les frais d'étude : telle est la thèse qu'il soutient. Il voudrait que la « seule et légitime dépense d'un escholier soit d'avoir vécu, de s'estre entretenu d'accoustremens, d'avoir acheté livres, d'avoir travaillé, veillé et passé les nuicts entières. »

En l'année 1494, un arrêt de la cour ayant fixé à la somme très minime de « vingt-huict escus » tout le salaire que peut devoir le disciple à son régent, depuis le commencement jusqu'à la fin du cours de ses études, qui, pour être complètes, devoient durer douze ans, la faculté de théologie résista. L'auteur de cette réformation fut accusé d'hérésie, et « le parachèvement de la louable entreprise resta en suspens. »

Le mal, suivant Ramus, vient du trop grand nombre des maîtres et de « la desbordée multitude de lecteurs que sans aucun jugement, sans aucune charge, l'on a reçus aux escoles, lesquels, moyennant qu'ils aient acquis nom et degré de maistre, tant les ignorans que les scavans, ont entrepris de faire mestier d'enseigner. Le nombre des maistres est multiplié, celui des estudians est demeuré mesme, et, pour ce, il a fallu rançonner les escholiers. » C'est, on le voit, la guerre déclarée à l'enseignement libre. En plaignant la

dépense des « escholiers, » il se souvenait que, pauvre béjaune, il avait pendant ses premières études souffert du froid et de la faim, mais il oubliait, quoique Rabelais le lui eût rappelé, que s'il devait à la liberté de l'enseignement de nombreux écus beaux et trébuchans, d'autres aussi en voudraient bien avoir. Quoique la supplique soit restée sans effet, ceux qu'il voulait priver du droit de vivre en enseignant, après avoir acquis nom et degré de « maistres, » mirent sans doute un long temps à lui pardonner.

Un chanoine de Notre-Dame, nommé Rouillard, fut comme Ramus, le jour de la Saint-Barthélemy, massacré dans sa maison. Michelet en donne la raison « plus forte, dit-il, qu'on ne croit dans les guerres civiles : c'était un homme d'un mauvais caractère. » La même raison s'applique à Ramus.

Un homme armé, un jour, pénétra dans le collège de Presles. Ramus s'en saisit, et, se chargeant lui-même du jugement et de l'exécution, il le fit battre et fustiger de verges, puis jeter dans la rue déchiré et sanglant.

Un autre jour, des écoliers mutinés proféraient contre lui d'insolentes menaces. Confiant dans son éloquence, il se présente à eux sans armes, en leur remontrant qu'immoler un maître est un parricide. La mémoire de l'infâme Néron, ce monstre du genre humain, n'est-elle pas souillée par le meurtre de Sènèque autant et plus peut-être que par celui d'Agrippine?

Les écoliers, soucieux de leur mémoire, se retirèrent émus et convertis pour toujours. Mais puisque nous sommes réduits aux conjectures, l'homme fouetté, que Ramus n'avait pas jugé digne des beaux tours de son éloquence, ne craignait pas, sans doute, d'être comparé à Néron ; il vivait peut-être encore le jour de la Saint-Barthélemy, et il n'était besoin ni de l'exciter ni de lui montrer le chemin.

Dans ces temps troublés, lorsque les villes, d'après le mot d'un chroniqueur du temps, n'étaient plus villes, mais repaires de tigres et de lions, de telles scènes, pour n'être pas rares, n'en laissaient que de plus vives inquiétudes. Ramus, au retour d'un voyage, alla chercher asile à Vincennes. Dans son collège de Presles, indignement dévasté et pillé en son absence, il croyait sa vie menacée par des embûches et entreprises de le mettre à mort.

Charpentier était catholique, mais, bien différent de Ramus, qui sans cesse voulait prendre le public pour juge, il n'aurait pas voulu, dans les querelles des lettrés, quitter le terrain de la science et des bonnes lettres. Quand Charpentier combat Ramus et Lambin, qui prit parti pour lui, jamais il ne prononce leurs noms. Ramus est pour lui Thessalus, et Lambin Logodædalus. « Les érudits, dit-il,

me comprendront, et quant au public ignorant, il est inutile de lui donner à rire. » « Le nom de Thessalus te déplaît, dit-il encore à Ramus, je ne cherche pas à te plaire. Mais je n'offense en rien ta vie privée, et jamais je n'y porterai atteinte. » Plus loin, il répète : « Il s'agit, entre nous, des bonnes lettres seulement. Dans nos discordes civiles, loin d'attaquer personne, j'ai fait mes efforts pour ramener nos adversaires par des services continuels. Ceux que vous accusez ont bravé plus d'un péril pour protéger vos amis contre la fureur de la populace. »

Charpentier, capitaine de la milice bourgeoise, avait de fréquentes occasions d'exercer l'activité modératrice dont il se vante.

Nous pourrions multiplier les citations, mais comment, sans transcrire ici tous les écrits de Charpentier, prouver qu'aucun d'eux ne laisse apercevoir l'homme ignorant, envieux, violent et hypocrite qu'on a voulu, de parti-pris, y découvrir à chaque page?

Qu'il me soit permis de conduire le lecteur par la voie que j'ai, non sans indignation, parcourue moi-même, et en rapprochant pour lui les textes des accusations qu'on y a puisées.

II.

Dans un livre plus savant qu'impartial, M. Waddington, professeur à la Faculté des lettres de Paris, a réuni, avec une érudition qui facilite le contrôle de ses jugemens, tous les titres de Ramus à notre reconnaissance et à notre respect, en s'attachant au contraire à rendre Charpentier ridicule et odieux. Le récit de son rôle semble, en toute circonstance, une préparation à l'accusation terrible présupposée dès le commencement du livre et présentée comme constante à la fin. Cette lecture suffit cependant pour inspirer quelques doutes; il semble bien étrange, en effet, que dans une lutte si longtemps prolongée, tous les torts et tous les mauvais procédés soient d'un seul côté, et que tous les écrits d'un homme admiré de ses contemporains laissent voir son ignorance et prouvent son mauvais esprit.

Empruntons au livre même de M. Waddington les jugemens portés sur Charpentier et les citations alléguées contre lui.

Charpentier, homme d'esprit, mais d'un savoir médiocre, fort intrigant d'ailleurs, avait acquis à prix d'argent ses grades et ses dignités.

On ne rencontre dans les pièces connues aucun vestige de cette calomnie. Le titre de recteur, obtenu par Charpentier à l'âge de vingt-cinq ans, n'était pas à vendre. L'élection se faisait à deux

degrés. Quatre *intrans*, réunis en conclave dans l'église Saint-Jean le Pauvre, avaient mandat de le choisir. Chacun d'eux représentait une des *nations* de l'Université, France, Normandie, Picardie et Allemagne, et était élu, immédiatement avant le conclave, par les docteurs, licenciés, bacheliers et régens réunis, tumultuairement souvent, dans un de leurs collèges, échangeant quelquefois des coups de poings, voire même des coups d'épée, avant d'arriver à s'entendre. Ces scandales n'étaient pas rares, et pour tumultes, brigues et monopoles, plus d'une élection fut cassée. Celle de Charpentier ne fut pas contestée. Ramus lui-même, lorsqu'il a écrit : « Tu as été nommé, je ne veux pas dire par quels moyens, » n'accuse nullement les électeurs de corruption ; il fait allusion aux intrigues qui, au dire des concurrens malheureux, accompagnent toute élection ; qui sait? peut-être à la promesse de combattre les innovations du collège de Presles.

Loin de payer ses très nombreux auditeurs, Charpentier en recevait un riche salaire ; il voulait même, au Collège Royal, exiger de chaque auditeur un teston : c'est Ramus, doyen du collège, qui a protesté.

Lorsque les examinateurs de la Faculté de médecine lui accordèrent le premier rang à la licence, les docteurs appelés à voter en cette circonstance très solennelle s'engageaient par serment à ne rien accorder à la faveur; aucun document, contestable ou non, ne leur reproche de l'avoir trahi pour nommer Charpentier.

Deux ans après sa nomination au Collège Royal, ses confrères les médecins choisirent Charpentier pour doyen, et son élection, cette fois encore, ne souleva aucune protestation.

Charpentier rougissait si peu de priver la science d'un organe digne d'elle, qu'il s'en était vanté avec un cynisme révoltant dans son discours d'ouverture.

Une indication très précise permet de retrouver, non sans étonnement, où et comment s'est vanté Charpentier.

Il s'est félicité, devant ses auditeurs, d'avoir été nommé au Collège Royal et maintenu en dépit de la violence de Ramus, auquel il aurait la fermeté de résister et de faire tête. Tel est le sens exact du passage qu'on allègue.

Les élèves du collège de Presles auraient pu s'exercer à réduire d'accusation en sorite :

Celui qui est nommé professeur prive la science des leçons que ses compétiteurs auraient faites.

Charpentier se vante d'avoir été nommé professeur.

Charpentier donc se vante d'avoir privé la science des leçons de ses compétiteurs.

La science, parmi les compétiteurs de Charpentier, aurait trouvé des organes dignes d'elle.

Charpentier donc s'est vanté, *avec un cynisme révoltant*, d'avoir privé la science d'un organe digne d'elle.

La conclusion cependant est fautive, l'épithète *révoltant* est de trop, et aussi le mot cynisme.

L'Université décida qu'elle présenterait au roi une requête contre les transfuges et les déserteurs de la foi; les députés dans cette circonstance, dans l'ordre des médecins, furent Varades et Charpentier; ce dernier ne se piquait pas, on le voit, d'une excessive délicatesse quand il s'agissait de perdre ses ennemis.

Il s'en piquait si bien qu'il a écrit : « Dans cette affaire, je dois l'avouer, je me suis montré plus froid que je n'aurais dû. Thessalus (Ramus) y était le principal intéressé, et je craignais de paraître favoriser mes inimitiés personnelles.»

Ramus fit comprendre à Turnèbe, dans sa réponse, que sa place n'était pas avec les Charpentier.

Ramus, dans sa réponse à l'illustre Turnèbe, lui déclare, avec une urbanité louée par M. Waddington, que sa place n'est pas au Collège Royal, où il fait regretter son prédécesseur Tusan, mais il n'introduit contre Charpentier aucune phrase de mépris, ou même de polémique; ni son nom n'est prononcé, ni ses écrits ne sont combattus ou cités.

Dans une harangue furibonde, prononcée au Collège Royal, et qui fut imprimée sans retard, Charpentier avait fulminé contre l'infâme doyen, qui compromettait la réputation et l'existence même de son corps.

La harangue, que chacun peut lire, est spirituelle et non furibonde. Charpentier ne fulmine nullement contre le doyen; fidèle à son habitude, il le nomme Thessalus, mais sans le traiter d'infâme. Le Collège Royal a été menacé : plusieurs grands et notables personnages du conseil privé ont invité le roi à supprimer un établissement dont le chef a mauvaise renommée. Le péril est écarté, tous ne seront pas punis pour la faute d'un seul. Ainsi parle Charpentier. Traduire *infamia decani* par l'infamie du doyen, et en conclure que le doyen est dit infâme, c'est, dans notre langue actuelle, proposer une version infidèle. Le mot « infâme » et le mot « diffamé, » de même que le mot brigand, ont complètement changé de sens. Peut-être, au moment où Charpentier prononçait son discours, le crieur public annonçait-il à son de trompe, sous les fenêtres, l'édit du 4 janvier 1569, ordonnant que « tous estrangiez qui sont *diffamez*, notez ou suspects de la prétendue religion réformée, vuideront la ditte ville et faulzbourgs trois jours après la

publication du présent arrest. » Que penserait-on d'un historien qui traduirait en disant : « On ordonnait, à son de trompe, le départ des infâmes étrangers? »

En 1555, *Charpentier publia, sous le titre d'*Animadversions, *un pamphlet où l'odieux le dispute au ridicule.*

Ce pamphlet est une dissertation de forme modérée sur des questions philosophiques. On n'y peut citer aucun mot odieux, aucune phrase n'y semble ridicule. Le jeune auteur, il est vrai, parle de la longue barbe de Ramus et lui reproche son ingratitude envers son vieux maître Nicolas Lesage ; mais Ramus, en appelant Charpentier jeune homme imberbe, s'était attiré la réplique. *Imberbe juvenis* excuse et appelle *senex barbatus.*

Accusé d'avoir obtenu le titre de recteur par des moyens qu'on n'explique pas, Charpentier riposte par une très rapide allusion à un procès alors connu de tous. Nicolas Lesage avait appelé près de lui et traité comme un fils Ramus, alors pauvre maître ès-arts, qui l'en a publiquement et chaleureusement remercié ; plus tard, à tort ou à raison, Lesage l'accusa d'ingratitude et lui fit un procès terminé par une transaction. Était-il odieux ou ridicule de le rappeler sans rien affirmer, rien insinuer, sans insister sur aucun détail?

Lambin, qui avait repoussé avec vigueur la scandaleuse candidature de Charpentier, était à Paris; il faillit payer pour tous. Charpentier, dans des discours furibonds, qu'on ne peut lire sans horreur, vomissait contre lui des injures.

Lambin n'avait pas eu à repousser une candidature qui ne s'est jamais produite. Le roi avait nommé Charpentier. Ni Lambin, ni Ramus, ni personne alors ne contestait la maxime : « Sy veult le roy, sy veult la loy. » On avait demandé, injure beaucoup plus grave, qu'il fût destitué comme incapable.

Charpentier, dans le discours auquel il est fait allusion, s'excuse d'avoir interrompu ses leçons au Collège Royal et changé son écritoire en mousquet : il croit avoir bien fait. On l'a nommé capitaine dans la milice bourgeoise ; loin de s'en montrer fier et de mettre, comme l'en accuse Michelet, la main sur la garde de son épée, il craint de ressembler sous les armes à un singe habillé, mais il s'est consacré tout entier à ses nouveaux devoirs.

« En voyant ung chascun, disait à cette époque Rabelais que j'abrège, soy instamment exercer et travailler, part à la fortification de sa patrie et la deffendre, part au repoulsement des ennemis et les offendre, Diogène à Corinthe, pour entre ce peuple tant servent et occupé, n'estre vu seul cessateur et ocieux, dévalloit véhémentement et précipitoit son tonneau de mont en val, au risque de le défoncer ; puis de val en mont le rapportoit, comme Sisyphus fait

sa pierre. » Lambin, incapable par son âge et par ses infirmités de servir la république, continuait, pour « n'estre vu seul cessateur et ocieux, » à enseigner le grec dans les salles désertes du collège.

Charpentier blâme les professeurs, ils étaient deux, je crois, qui, plus soucieux de leurs élèves que de la chose publique, n'ont pas interrompu leurs leçons. Il déclare, sans les injurier, qu'il ne veut rien avoir de commun avec eux.

Avant de le condamner trop sévèrement, il est juste d'ajouter que le collègue, attaqué beaucoup moins vivement qu'on ne le dit, avait, cette année même, dans son discours d'ouverture, adjuré les écoliers de se défier de ceux qui « prononcent de grands mots, qui sans cesse ont Aristote à la bouche et n'en comprennent pas trois mots, qui produisent de pures balivernes et de pures inepties, qui sont arrogans sophistes et qu'il faut fuir d'une course rapide. » Lambin ne nomme personne, mais Charpentier, sans être trop susceptible, pouvait prendre pour lui ces injures.

Charpentier ne se contente pas de hâter par ses vœux le jour où la république chrétienne en France et dans le monde entier pourra réaliser parfaitement son unité idéale.

Ce jour est loin encore. Charpentier ne l'a hâté ni par ses vœux ni autrement. La dédicace au président Brulard, en tête d'un livre sur Platon et Aristote, vaut à Charpentier cette accusation étrange, elle est fort courte. Ceux qui voudront prendre la peine de la lire, le plaisir plutôt, car elle est très élégante, n'y trouveront, j'ose l'affirmer, aucune pensée digne de blâme, aucun mot qu'on ne doive approuver.

A la page 268 du livre, les citations se pressent, et l'auteur termine par cette exclamation ce qu'il nomme *les déclamations sanguinaires de Charpentier :*

Dans ces injures, dans cette audace croissante, dans ces violentes et incroyables menaces, qui ne reconnaît l'esprit de la ligue?

Les phrases citées préparent mal à une telle conclusion. On n'y trouve ni injures, ni menaces, ni scandaleuse audace. Plus d'une citation isolée d'ailleurs prendrait en sa vraie place un sens entièrement opposé. Citons quelques exemples :

Vous me traitez de séditieux ; cette injure venant de vous m'est un titre d'honneur.

Charpentier, nommé professeur au Collège Royal, collègue de Lambin et non candidat, est allé lui faire une visite de politesse. Lambin l'a mal reçu et traité de séditieux : « Bonne parole dans ta bouche, répond Charpentier, et dont je me console en pensant que tu l'appliques à tous ceux qui, soumis à la vieille discipline, s'efforcent d'éteindre la sédition. »

La violence et l'audace peuvent, on le voit, s'accroître encore.

Quand vint cette loi d'amnistie, appelée vulgairement édit de pacification, nous étions tous dans le deuil; vous, caméléon, vous vous réjouissiez.

Quelle fureur en apparence, et quelle intolérance! S'attrister d'un édit d'amnistie! Repousser la pacification! Afficher la haine de la concorde! N'est-ce pas le fait d'un mauvais citoyen? Cela serait vrai si la loi d'amnistie avait mieux répondu à un si beau titre. Quand Charpentier dit : « *Nous* étions tous dans le deuil, » quels sont les compagnons qu'il se donne?

C'est d'abord l'Université de Paris, qui ne tenait pas alors un petit rang dans l'état, et dont Du Boulay renonce à décrire la stupeur.

C'est le parlement de Paris, qui protesta par d'énergiques remontrances.

C'est celui de Toulouse, qui condamnait le sieur Rappyn, maître d'hôtel de Mgr le prince de Condé, en haine de la paix dont il portait la nouvelle, et qui le fit misérablement mourir.

C'est le cardinal de Lorraine, qui écrivit à M. de Guise une lettre signée de lui et du duc d'Aumale, contenant ces mots : « Qu'il ne luy a pas esté possible d'empescher la conclusion de la paix, mais qu'il en empeschera bien l'exécution. »

C'est l'amiral Coligny, qui, six mois après, écrivait au roi : « Je puis dire avec vérité que le temps qui est aujourd'huy est plus pernicieux et dommageable que le temps d'une guerre ouverte. »

Ce sont les catholiques, reprochant à ceux de la religion d'avoir, dans maint endroit, à la faveur de l'édit, détruit et brûlé des images, comme a fait Ramus.

Ce sont les huguenots qui répondaient : « Si l'on a brûlé les images, elles n'ont pas saigné comme nos corps navrés et occis. »

Le roi, au plus fort du bouleversement universel, avait ordonné à ses sujets de se réconcilier *sous peine de vie,* de s'entre-aimer comme frères, oubliant toutes querelles, vivant tous ensemble en union et concorde, renonçant, à cette fin, à toutes alliances, toutes intelligences, pratiques, entreprises, monopoles, ligues et associations, tant dehors que dans le royaume. « Que la mémoire de toutes choses passées, d'une part et d'autre, dès et depuis les troubles advenus dans le royaume et à l'occasion d'iceux, demeure éteinte et assoupie comme de chose non advenue. » Comme si, disent des auteurs du temps, catholiques ou protestans, je n'en ai pris note, « le feu éteint, il n'y avoit plus nulle chaleur sous la cendre, que les armes posées, la haine aussitôt fût morte, et qu'il n'y eust quelque demourant d'esmotion après la fiebvre. »

La peine capitale pouvait être prononcée sans appel et appliquée

contre les contrevenans par les lieutenans-généraux, gouverneurs, seneschaux, baillis, juges, officiers et *autres* (*sine ulla juris judicii que formula*).

En entendant proclamer et voyant pratiquer, deux siècles à l'avance, l'option sinistre : « Fraternité ou la mort ! » les honnêtes gens étaient-ils si coupables de gémir, si imprévoyans de prendre le deuil ?

La tolérance d'ailleurs était, au XVIe siècle, une vertu inconnue. Pas plus que Ramus, Charpentier n'avait devancé son temps. Cent ans plus tard, deux adversaires, tous deux dignes de respect, Claude et Bossuet, opposés sur tous les points, se trouvent d'accord sur un seul : la tolérance religieuse leur fait horreur, et tous deux la regardent comme une abomination et un crime. « On voit passer dans les mains de tout le monde, dit Claude, les pièces qui établissent la tolérance universelle, laquelle enferme la tolérance pour le socinianisme, et l'on voit les tristes progrès que ces méchantes maximes font sur les esprits ; il est temps d'aller aux remèdes. »

« On voit, répond Bossuet, la grandeur du mal. »

Reprocher à un homme les sentimens de son siècle, c'est accuser son époque et non lui.

L'épithète de caméléon est motivée. Lambin, c'est son grand tort aux yeux de Charpentier, a publié une édition de Cornelius Nepos, où, dans les Vies des grands hommes de la Grèce, il veut puiser des enseignemens et prétend chercher des exemples. Charpentier, persuadé que chacun doit dire franchement son avis, et qui toujours a dit le sien très haut, ne reproche nullement à Lambin d'en faire autant, mais d'être au nombre de ces politiques qui tenant les choses en balance, « favorisant tantôt l'un tantôt l'autre parti, suivent le vent de la fortune et n'oyent la messe que d'un genou. » Lambin, à cette époque, malgré la pénurie du trésor royal, sollicitait la mission d'imprimer les historiens latins avec une pension de « six cents livres, » lui-même avait fixé le chiffre et reçu du roi une vague promesse. Charpentier l'accuse de suivre l'opinion changeante du jeune monarque. Lambin trouve en effet, dans la Vie d'Hamilcar, au dernier chapitre du livre, des enseignemens tout autres que dans celle de Miltiade, placée en tête. En le nommant caméléon, sans insinuer, comme je viens de le faire, le motif possible de son opportunisme, Charpentier dépasse-t-il les bornes ?

Dans les discordes civiles, dit Lambin à l'occasion de Thémistocle, un bon citoyen ne doit pas suivre le conseil de Solon. Les fauteurs de tumulte, dans la république, sont des malades, c'est la partie saine qui procurera la guérison, il faut la conserver, et c'est en gardant, pour son compte, un esprit sain dans un corps à l'abri

du danger que Lambin entend contribuer au salut de tous. Il nous apprend dans une préface adressée à Henri III, alors duc d'Anjou, qu'il se dispense du service de la milice bourgeoise et aussi de payer les impôts extraordinaires qui videraient sa bourse sans remplir le trésor public. Il se déclare, en un mot, semblable au politique de la *Satyre Ménippée*,

> Qui a pris la robe fourrée,
> Au lieu de prendre le harnais,
> Qui se fâche quand on l'appelle
> A la porte, à la sentinelle,
> A la tranchée et au rempart.

Qu'il eût tort ou raison, je ne m'en soucie; on accordera que Charpentier, en le blâmant, même en l'appelant caméléon, ne mérite pas une indignation bien vive.

Vous ne faites pas assez attention à l'issue que peuvent avoir ces querelles! Ces paroles terminent une lettre fort belle de Charpentier à Lambin; leur citation est immédiatement suivie, dans le livre de M. Waddington, par le reproche d'*incroyables menaces*, qui sont bien loin, le texte le prouve, de la pensée de Charpentier.

Charpentier rend justice au rare mérite de Lambin comme philologue, mais en lui contestant l'esprit philosophique qu'il s'arroge à lui-même : « Adieu, mon cher Lambin, dit-il en terminant, si quelques passages dans cette lettre te déplaisent, songe que les meilleurs remèdes sont les plus amers; apprends que tu pourras lire et entendre de plusieurs plus que tu ne voudrais, parce que toi-même parles et écris contre tous avec une ardeur inconsidérée, *sans faire attention aux résultats que peuvent avoir ces querelles.* » Michelet, qui, pour condamner Charpentier, a emprunté ses documens au livre de M. Waddington, ne manque pas de citer cette phrase, qui, comme la plus accablante sans doute, termine la série des citations puisées toutes à la même source.

La première des citations faites par Michelet caractérise, suivant lui, Charpentier : « *Les mathématiques*, a-t-il dit, *sont une science grossière, une boue, une fange, où un porc seul* (comme Ramus) *peut aimer à se vautrer.* »

On n'y reconnaît cependant ni les idées ni le style de Charpentier, et malgré l'indication très précise qui l'accompagne, je n'ai pu la trouver dans ses œuvres. Il est question, à la page indiquée, des études mathématiques sans aucun terme de mépris pour elles. Ramus, dans son plaidoyer contre Charpentier, parlant lui-même des sciences mathématiques pour en vanter le profit et le mérite, conseille aux juges de visiter la rue Saint-Denis, la plus

riche de Paris et la plus belle. « Entrez, leur disait-il, chez un des marchands qui vendent aux Allemands, aux Anglais, aux Espagnols, aux Italiens, qui reçoivent toutes les monnaies et qui achètent des étoffes de toutes largeurs, mesurées à toutes les toises. Comment chaque jour peuvent-ils faire leurs comptes si complexes? L'arithmétique les rend faciles. Traversez le Pont-au-Change, demandez aux orfèvres le secret de leurs alliages et comment, nouveaux Archimèdes, par le poids ils calculent le titre. Les mathématiques leur enseignent à le faire. » Charpentier n'avait pas demandé la chaire du Collège Royal pour instruire les boutiquiers de la rue Saint-Denis et les orfèvres du Pont-au-Change; lui qui ne craignait pas de se répéter, s'il avait tenu à sa phrase, avait une belle occasion de la placer! Tout au contraire, dans sa réponse, à l'exemple de je ne sais quel Lacédémonien, il s'étonne que Ramus défende les mathématiques, lorsque personne jamais n'a songé à les attaquer.

On allègue contre Charpentier, comme dernière preuve jugée irrécusable, un discours prononcé vingt-deux ans après sa mort, par un ancien ami de Ramus, Monantheuil, sur la construction d'un bâtiment destiné au Collège Royal.

Monantheuil voudrait orner les salles des portraits des anciens professeurs. Il les nomme tous, et oublie Charpentier. Pourquoi? *Il est facile de le deviner, c'est parce que le Collège Royal aurait rougi de voir le portrait ou même d'entendre le nom d'un assassin reconnu pour tel et dont tout le monde exécrait la mémoire.*

Pour mettre en complète évidence la faiblesse des argumens acceptés en faveur d'une conclusion arrêtée d'avance, il était difficile de désirer une rencontre plus heureuse. On lit, en effet, dans le discours même de Monantheuil, à la page 52, non plus la liste de tous les professeurs du Collège Royal, mais des plus signalés seulement et des plus illustres. En quel lieu, dit-il, pourrait-on trouver aujourd'hui des Danès, des Oronce Finée, des Vicomercati, des Mercier, des Ramus, des Turnèbe, des Lambin, des Duret, des Charpentier?

Monantheuil, ancien ami de Ramus, rougirait, dit-on, de nommer Charpentier dans la liste complète des professeurs du Collège Royal, et quelques pages plus loin, quelques minutes plus tard, car le discours a été prononcé, il compte au nombre des grands hommes dont les pareils ne sont plus au monde, cet ignorant, ce vaniteux, cet envieux, cet hypocrite, cet assassin connu pour tel, et il ignore assez les adresses de la rhétorique pour redoubler sur ce nom odieux l'attention de l'auditoire en le plaçant le dernier de tous!

N'espérons plus rencontrer dans l'accusation une audace croissante, ni montrer dans une plus claire évidence le parti-pris de

tout interpréter et de tout traduire à la plus grande honte du pauvre Charpentier. Citons encore cependant le résumé de la carrière de Charpentier tracé par son accusateur :

Charpentier, cela est authentique, a acheté une chaire au Collège Royal, quoiqu'il sût bien qu'il n'était pas en état de la remplir; mais il lui fallait à tout prix le titre de professeur royal, si longtemps envié à Ramus. Repoussé par ceux dont il voulait devenir le collègue, bafoué en plein parlement et devant les principaux seigneurs de la cour, pour son ignorance à la fois et pour son impudence, mais soutenant que c'était uniquement pour sa religion qu'on le persécutait ainsi, il avait tenu bon, et avait pénétré de force dans la savante compagnie. Néanmoins, l'orgueil intraitable qui accompagnait chez lui la médiocrité du savoir avait reçu d'incurables blessures, il ne manqua désormais aucune occasion de se venger, découvrant sa haine avec un incroyable cynisme.

Si les ennemis de Charpentier avaient, de son vivant, écrit et publié de telles calomnies, ils lui auraient donné beau jeu, et les honnêtes gens auraient compris et pardonné, si loin qu'il fût allé, son emportement à les réfuter.

Charpentier avait peut-être dédommagé Dampestre, dont la démission presque forcée rendait vacante la chaire qu'il accepta sans empressement et qui devait diminuer ses revenus, mais il n'a pu acheter ce qui n'était pas et ne fut jamais à vendre.

Loin de se savoir hors d'état de la remplir, ce qui serait la preuve d'une rare modestie, il a fait dans sa chaire assez bonne figure pour que, trente ans après, un ami de Ramus, énumérant les professeurs illustres du Collège, ait terminé cette liste d'honneur par le nom de Charpentier.

Pourquoi aurait-il envié à Ramus le titre de professeur royal? Il surpassait tous les autres professeurs, c'est Ramus qui nous l'a appris, par le nombre de ses auditeurs et il recevait d'eux un salaire qui l'enrichissait. Pour combattre avec ardeur, avec passion quelquefois, mais avec une autorité respectée, les opinions de Ramus sur la dialectique et sur la pédagogie, il n'avait nul besoin du titre de professeur royal; en le recevant, il a fait ses conditions que l'on a acceptées, il ne le désirait donc pas à tout prix.

Attaqué violemment par Ramus, reçu impoliment par Lambin, il ne fut nullement repoussé par ses autres collègues. Mercier, Lambin, d'Aurat, Forcadell, Leger du Chesne et Salignac, assemblés au collège de Cambray, déclarèrent au contraire, à l'unanimité et avant le jugement, après avoir entendu un rapport de Lambin, que Charpentier, bien connu de tous, n'avait plus à faire ses preuves, et vingt ans après sa mort, Monantheuil, professeur au

Collège Royal, rendait à sa mémoire un glorieux et public hommage.

Si Charpentier avait été honni et méprisable, ses confrères de la Faculté de médecine, deux ans après sa lutte avec Ramus, ne l'eussent pas choisi pour doyen. Le sort, il faut le dire, jouait un rôle dans l'élection, mais il prononçait entre trois noms soigneusement choisis. Le sort désignait cinq docteurs qui, après avoir fait serment de choisir le plus digne, et soustraits par la rapidité de l'opération à toutes brigues et influences, choisissaient trois candidats entre lesquels le hasard prononçait. Charpentier fut le second doyen nommé par cette voie singulière, dont les résultats parurent assez bons pour que cent ans après Guy Patin, élu par la même combinaison de l'élection et du hasard, regardât ce succès comme le grand honneur de sa vie.

Charpentier a déclaré avec franchise devant le parlement son ignorance en mathématiques; c'est le contraire de l'impudence, et les juges, rendant hommage à son esprit heureux et facile, ont tenu pour certain qu'en s'y appliquant, en peu de temps il en saurait beaucoup.

Quand on est bafoué de cette sorte, la blessure n'est pas incurable.

Il a plaidé deux fois contre Ramus. Comme recteur, il a défendu avec fermeté les statuts de l'Université et obtenu gain de cause, malgré la présence de grands personnages amis de Ramus, et l'historien très impartial Du Boulay a vanté l'élégance de son discours. Dans sa seconde lutte, plaidant pour lui-même, il a défendu sa nomination au Collège Royal et excité l'admiration d'Estienne Pasquier, bon juge assurément, qui « vit débrouiller ce fuseau. » — « Grande cause, dit-il, et deux braves champions qui, sans ministère d'avocats, entrèrent en champ en présence du parlement et d'une infinité de peuple. En quoi je puis dire que ce fut à bien assailli bien défendu et à beau jeu beau retour. Tous deux parlant latin, furent ouïs par leur bouche avec une admirable facilité de bien dire. »

Ramus était, sans contestation, un des hommes les plus éloquens de son siècle, le XVIe siècle! Pasquier, témoin de ce beau tournoi, ne lui accorde aucun avantage.

Charpentier resta donc professeur. *Il avait tenu bon*, ce sont les premières paroles exactes que nous rencontrions dans les lignes jusqu'ici minutieusement suivies : elles seront aussi les dernières.

Charpentier n'a jamais été persécuté et ne s'est jamais plaint de l'être. Il a protesté sans cesse contre ceux qui mêlaient aux querelles littéraires, les seules dans lesquelles il fut engagé, des

questions qui y devraient rester étrangères. « Je ne parle pas, dit-il dans une de ses lettres, de ceux qui s'occupent moins de mon érudition que de ma religion. » Cette déclaration revient vingt fois dans ses écrits. Il reproche à Ramus de ne pas faire de même. « Chose inouïe jusqu'ici parmi les lettrés, lui dit-il, tu attaques ma fortune et ma personne! » Son orgueil, intraitable ou non, avait dans sa lutte avec Ramus reçu plus de satisfactions que de blessures, et les tragédies soulevées par son rival eurent toujours, dit-il, un résultat pour lui très agréable. Toutes les décisions ont été prises en sa faveur.

Ramus, en 1545, est condamné comme calomniateur d'Aristote; on lui interdit l'enseignement de la philosophie. Charpentier, jeune écolier, applaudit, triomphe et bafoue même son futur adversaire, en jouant son rôle dans des représentations théâtrales de mauvais goût, dit-on.

Ramus, au collège de Presles, introduit des méthodes nouvelles. Charpentier, recteur à l'âge de vingt-cinq ans, le cite devant le parlement, plaide contre son adversaire, le fait condamner, se dit fier du rôle qu'il a joué (*hæc summa est mihi gloria*), et sans fausse modestie, il triomphe.

Ramus, doyen au Collège Royal, cite à son tour Charpentier devant le parlement. Après avoir fait admirer son éloquence par un juge excellent et illustre, Charpentier entend le tribunal rendre hommage à son heureux esprit et proclamer son talent connu de tous. Cette fois encore il triomphe.

Ramus, exaspéré, soulève des difficultés de tout genre; il s'adresse au conseil du roi, et veut au moins imposer un programme. Charpentier enseigne à sa guise et triomphe.

Ramus est révoqué, non-seulement comme doyen, mais comme professeur. Défense lui est faite d'enseigner; il est exclu du collège de Presles, et Charpentier triomphe encore. Il eût été plus généreux de plaindre son ennemi et de lui tendre la main; mais où voit-on l'incurable blessure faite à son orgueil? Loin de découvrir sa haine avec un incroyable cynisme, il la cachait bien soigneusement quand il écrivait : « Veux-tu savoir, ami, pourquoi dans nos discussions je te nomme Thessalus? Je crains de voir au nom de Ramus tout le monde accourir, comme si nous voulions renouveler dans l'Académie les disputes religieuses sagement assoupies par l'édit royal. C'est pour cela que je cherche un nom inconnu à la foule ignorante. »

Charpentier meurt enfin. Son oraison funèbre est prononcée devant l'Université assemblée, devant ceux, dit-on, qui le connaissaient pour un assassin et qui vingt ans plus tard auraient rougi d'entendre prononcer son nom.

« Aucune perte plus cruelle, dit l'orateur, ne pouvait frapper les lettres ! » et parmi les louanges que la circonstance impose, il insiste sur son équité dans les luttes littéraires, sur sa modération dans la victoire. Quelle maladresse s'il parle d'un homme toujours vaincu et bafoué! Mais ce n'est pas à lui que l'illustre Turnèbe a dit : « Tu as été vaincu dans toutes les disputes, surpassé dans tous les combats, » c'est à Ramus.

Après un exil volontaire, il serait plus exact de dire : après une fuite rendue nécessaire par les persécutions redoublées, les massacres et brûlemens contre les huguenots, Ramus osa revenir en France; il y trouva de grandes tristesses : sa chaire au Collège Royal occupée par un ennemi, le collège de Presles, ce royaume qui naguère le rendait riche et fier, désert et mis au pillage. Il s'installa dans les bâtimens qui lui appartenaient, au milieu des débris de sa bibliothèque dispersée. C'est là qu'il fut assassiné, trois jours après la nuit du 24 août 1572. Des hommes armés brisèrent les portes, pénétrèrent jusqu'à sa chambre, au cinquième étage, pour lui faire subir un horrible supplice; ils ne dirent pas leurs noms ni par qui ils étaient envoyés, et les soupçons purent se porter sur les nombreux ennemis illettrés ou lettrés de Ramus.

Les historiens de la vie de Ramus, Nancel, Banosius et Freygius, ont raconté tous trois la mort de celui qui fut leur ami et leur maître; aucun d'eux n'a accusé Charpentier. Banosius, qui a écrit à Francfort en 1576, à l'abri de toute persécution, ne cache pas l'espoir d'une vengeance qu'il attend de Dieu. S'il avait connu l'assassin, ne l'aurait-il pas demandée aux hommes? Contre Charpentier d'ailleurs, mort alors depuis plus de deux ans, la plus légitime indignation aurait pu compter sur la justice, non sur la vengeance de Dieu, et n'aurait pas eu à l'attendre. C'est la populace qu'il a accusée (*plebs audacia furens*).

Quelques-uns, dit Freygius, attribuent la mort de Ramus à la vengeance de ses adversaires, mais la chose est douteuse, je laisse à d'autres le soin de l'éclaircir. Les auteurs mieux renseignés que Freygius, qui décident après trois cents ans ce qui pour lui restait douteux, semblent bien clairvoyans ou bien hardis.

Nancel enfin veut raconter brièvement la mort procurée par des sicaires payés, il ne dit pas par qui, pour n'insulter personne. Il écrivait vingt-six ans après la mort de Charpentier !

De nombreux historiens ont répété l'accusation dont Pasquier, qui l'a produite le premier, ne se fait nullement le garant. Plusieurs ont produit, pour remplacer les témoignages qui font défaut, un livre de Charpentier, considérable, au moins par le nombre de pages, dans lequel on a cru trouver un terrible argument.

Dans la préface datée du mois de janvier 1573, Charpentier, s'adressant au cardinal de Lorraine, glorifie la belle journée qui a lui sur la France au mois d'août précédent et qui a retardé la publication de son livre.

Charpentier approuve donc le massacre du 24 août et s'en réjouit. La passion politique et l'ardeur religieuse l'emportent chez lui sur les sentimens d'humanité et de modération qu'au milieu des discussions les plus vives, il a fait paraître dans tous ses écrits.

Faut-il en conclure que, lâchement vindicatif, il ait préparé et voulu le meurtre d'un ennemi depuis longtemps vaincu?

Faut-il croire que cet homme, toujours franc dans ses luttes littéraires, cet écrivain toujours soucieux de l'estime de ses lecteurs, qui, chargé d'une mission dont il est fier, la remplit mollement pour n'être pas accusé de poursuivre un ennemi, ait été capable, en même temps que du crime le plus odieux, de l'hypocrisie la plus basse?

Les lignes suivantes terminent en effet son livre: « La publication de ce livre a été retardée par plusieurs causes; la mort de Ramus et celle de Lambin sont survenues au moment où je mettais la dernière main à mon ouvrage, consacré en grande partie à les combattre, non sans âpreté quelquefois; pour n'être pas accusé de lutter contre des ombres et de triompher de leur mort qui me prive d'un aiguillon précieux dans mes études, j'aurais supprimé l'édition pour en faire une nouvelle, s'il n'avait pas fallu imposer une trop grande perte à mon libraire. »

Est-ce là le langage d'un assassin? Tant d'hypocrisie, s'il était coupable, lui permettrait-elle d'approuver la sanglante journée et d'y applaudir? Mais l'accusation, par un autre passage, prétend le convaincre sans appel. On lit, à la page 261, ces lignes adressées à Ramus :

« Grâce à Dieu, tes billevesées, malgré le fard dont tu savais les couvrir, seront bientôt chassées en même temps que leur auteur, ou plutôt elles ne sont déjà plus, et les honnêtes gens s'en réjouissent. Dieu veuille rendre leur joie durable, lui dont, je ne crains pas de le dire, tu as offensé la majesté par de tels écrits! ta punition est méritée, et la gravité du châtiment a compensé le retard de la vengeance. »

Ce n'est plus ici à la Saint-Barthélemy, c'est à la mort cruelle de Ramus que Charpentier semble applaudir, et sans consentir au raisonnement de ceux qui veulent y voir l'aveu d'un assassinat, s'il avait poussé un tel cri de vengeance et de haine, je me reprocherais le temps consacré à défendre sa mémoire.

Mais on reconnaît, si l'on y regarde de près, que ces lignes,

livrées au public au mois de janvier 1573, ont été écrites et imprimées avant la mort de Ramus. Charpentier l'a déclaré très distinctement en regrettant ses attaques trop acerbes contre un homme qui n'est plus. Il voudrait supprimer l'édition, et, ne pouvant le faire, il y introduirait de violentes injures! Cela implique contradiction, et l'hypocrisie n'expliquerait rien.

Il y a plus cependant, le livre contient huit cents pages. Pour qu'on l'imprimât entre le 1er septembre et le 15 janvier (Ramus mourut le 27 août), il aurait fallu que Charpentier, affaibli de corps et d'esprit, accablé déjà par la maladie dont il est mort l'année suivante, à cette époque où l'on imprimait à bras, eût pu faire composer, corriger et tirer une feuille par jour; il faudrait supposer en outre que, malgré cette activité, matériellement impossible peut-être dans l'imprimerie de Jacques du Puys, il eût accusé je ne sais quelles querelles avec le parlement d'avoir ralenti l'impression.

Le permis d'imprimer est du 2 janvier 1572. Est-il supposable que l'éditeur, après huit mois d'attente, se soit mis au travail avec une activité fébrile, le lendemain de la Saint-Barthélemy? Les livres d'érudition et de science, écrits en langue latine, s'imprimaient alors avec plus de lenteur, et nous avons vu Lambin, pendant l'impression d'un volume de sept cents pages, avoir le temps de laisser paraître les variations d'une opinion vacillante et les contradictions d'une volonté indécise.

Les lignes accusatrices se trouvent enfin dans le premier tiers du livre, et cela complète la démonstration, qui n'a rien de forcé.

Mais pourquoi raisonner si le fait est constant? Espérez-vous démontrer, dira-t-on, que l'allusion a précédé le meurtre?

Pour pénétrer le sens véritable du passage, il importe de le lire tout entier. Il s'agit de l'idée de Dieu, chez Aristote, Platon et Ramus. Charpentier s'adresse à Ramus et l'interpelle à chaque paragraphe en le nommant, comme toujours, Thessalus. « Ne comprends-tu pas, Thessalus? Quoi donc, Thessalus! Dieu, le vrai Dieu, Thessalus, qui a compté, comme tu le dis, les cheveux de ta tête, comprend tout par sa propre essence. » Et enfin : « Tu viens d'ajouter ton nom à je ne sais quels inconnus qui osent faire de Dieu l'auteur du mal. »

On peut, j'en conviens, par forme oratoire, apostropher un mort, mais discute-t-on avec cette familière vivacité contre une victime immolée la veille?

Mais comment Charpentier peut-il parler à l'avance du supplice de Ramus et de la vengeance divine? Le mot supplice alors était

synonyme de châtiment. Lorsque le directeur d'un collège rival, dans une amplification de rhéteur, déclarait Ramus *gravissimis suppliciis dignissimus*, il ne demandait pas certainement qu'on le précipitât sanglant du cinquième étage sur le pavé pour livrer en curée aux écoliers furieux son cadavre palpitant encore. S'il avait vu ce grand orateur condamné au silence, ce grand érudit privé de ses livres, ce tyrannique doyen expulsé de sa chaire, ce riche principal du collège de Presles déçu dans les desseins où il plaçait sa gloire, réfugié sans défense dans ses bâtimens déserts ou abandonnés aux vaches des villages voisins, cet orgueilleux professeur, après tant de traverses, offrant à l'université de Genève ses services qu'elle refuse, ému par de si graves supplices, le bonhomme Galland aurait appliqué son éloquence à en déplorer l'amertume. Quand Ramus, accusé d'avoir mêlé la littérature aux leçons de science et de philosophie, avait dit au parlement : « Telle est la discipline de mon école, si vous la jugez digne de graves supplices, tournez contre moi vos rigueurs (*omnes in me cruciatus convertite*), » avait-il la pensée de leur offrir sa tête?

Charpentier enfin, dans un discours prononcé en 1570, félicite le Collège Royal d'avoir été délivré de la tyrannie de Ramus et remercie Dieu qui l'a frappé (*Deo optimo maximo vindice*). Longtemps avant la Saint-Barthélemy, le supplice infligé à Ramus pouvait satisfaire la vengeance de ses adversaires, et Charpentier en rendait grâce à Dieu.

Le pusillanime Lambin mourut de la fièvre peu de semaines après le meurtre de Ramus. Si Lambin n'avait pas supposé capable de tout l'adversaire qui l'appelait Logodædalus, il aurait attendu tranquillement des jours meilleurs, et Charpentier, dit-on, est cause de sa mort. *Sa frayeur, sa maladie, sa mort, ne déposent-elles pas d'une manière saisissante contre cet homme violent et vindicatif, si prodigue de menaces, et qui ne menaçait pas en vain?*

De tels argumens ne déposent-ils pas, au contraire, contre l'accusation passionnée qui les accueille et les allègue? Charpentier, dès longtemps, n'avait que mépris pour la ridicule couardise de Lambin; loin de le menacer, il le ménage. « Je lui aurois depuis longtemps répondu, écrit-il; mais averti par moi pendant l'effervescence de nos guerres civiles, qu'il eût à apporter plus de prudence en parlant des affaires publiques, il a été tellement troublé que, le prenant en pitié, je me suis efforcé de le rassurer et de le soutenir. » Est-ce là le langage d'un homme implacable et violent qui rumine le dessein d'une cruelle vengeance ?

Charpentier a exprimé plus d'une fois ce sentiment. « Prends garde, lui écrivait-il ; nous vivons dans des temps difficiles, et cer-

taines paroles sont dangereuses. » Avertissement sage et raisonnable, bien éloigné de la menace, et que le meilleur ami alors aurait pu donner à son ami.

Charpentier, dit M. Waddington, *a déclaré à Lambin qu'il aimait mieux un protestant qu'un politique; Lambin, étant compté parmi ceux qu'on désignait ainsi, n'avait-il pas raison de trembler?*

Charpentier, dans deux lettres à Lambin, dont la seconde est fort belle, relève avec force son manque de courage et lui dit d'excellentes vérités : « Si tu es protestant, proclame-le hautement; assez de gens t'approuveront, en Angleterre, en Allemagne, en France aussi, hélas! Cacher sa pensée n'est pas d'un honnête homme.

« On ne se méprend pas sur la religion de ceux qui n'obéissent pas aux circonstances et au temps plus qu'à Dieu et à leur conscience.

« J'ai connu des protestans sincères, je n'ai pas cessé de les aimer.

« Choisis un port, mon cher Lambin, quel qu'il soit, même celui qui s'éloigne de nous. »

En songeant à ces virils conseils, à cette invitation à la franchise, à cet appel à la dignité et au courage, Lambin avait-il le droit de trembler jusqu'à en mourir? Il y a plus, loin de se montrer violent et haineux, Charpentier accorde à Lambin les louanges qu'il mérite, comme humaniste illustre et de premier ordre. « Je te cède, lui dit-il, la supériorité à corriger les manuscrits anciens, restituer, comme Aristarque, leur véritable éclat à Cicéron, Lucrèce, Horace et Plaute. Pour enseigner aux Grecs et aux Latins eux-mêmes comment on doit écrire et prononcer dans leur langue, chacun s'adressera à Lambin, non à Charpentier. »

Sa haine, qu'il ne cache pas, ne l'empêche nullement de reconnaître aussi le talent oratoire de Ramus; il le nomme « le Roscius de notre âge. »

Ramus fut en effet un grand orateur, les témoignages sont unanimes, quoique plus d'une fois, en parlant de lui, de bons juges, Turnèbe entre autres, aient prononcé le mot de comédien. De nombreux et éminens disciples ont honoré sa mémoire. Mêlant la dialectique à tout et condamnant d'un ton de maître, avec une sévérité pédantesque, tous ceux qui, obscurs ou illustres, morts ou vivans, en avaient, même dans la forme, ignoré ou méconnu les principes, confiant en lui-même, tranchant dans ses critiques, impérieux au-delà de ses droits, sa vie fut une longue lutte à laquelle il semblait se plaire. Ses écrits, délaissés aujourd'hui, ne méritent qu'une médiocre louange, mais pendant plus d'un demi-siècle d'innom-

brables écoliers ont appris la grammaire, la géométrie, l'arithmétique et étudié la dialectique dans les consciencieux et méthodiques traités composés pour ses chers écoliers.

Dans aucun genre, il n'a approché du premier rang, mais touchant à tout, il a tout remué, il s'est montré dans toutes les voies de la science ardent et sincère; entraînant les uns, stimulant les autres par une contradiction que nul ne pouvait mépriser, il a joué un rôle utile, et son nom, pour rester célèbre, n'aurait pas eu besoin de la tragique aventure dont, pour le plus grand nombre, il rappelle surtout le souvenir.

Trop peu compétent sur les mérites du savant humaniste Lambin, je n'oserais sur lui résumer mon impression; mais il m'est impossible de ne pas songer à lui lorsque je lis dans Montaigne, qui l'a connu : « Cettuy-cy, que tu vois sortir après minuit d'une étude, penses-tu qu'il cherche parmi les livres, comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage? Nulles nouvelles: il y mourra ou il apprendra à la postérité la mesure des vers de Plaute et la vraye orthographe d'un mot latin. »

Charpentier, caractère plus ferme et plus ardent, doit à l'injustice et à la haine une injurieuse célébrité. Ses écrits seuls, estimés des contemporains, n'auraient sans doute mérité que notre oubli.

Deux siècles plus tard, un poète honoré pour l'élévation de son talent et respecté pour la dignité de son caractère, était attristé par une calomnie infâme. Le sang de son frère, qu'il aurait pu sauver, disait-on, devait retomber sur sa tête. Les calomniateurs suivaient avec une joie cruelle le succès de leur odieuse invention. « Cette accusation est absurde, disait-on un jour devant Rivarol, M.-J. Chénier a tout fait pour sauver son frère! — Peu importe, répondit en riant le spirituel cynique, c'est un mauvais chat que nous lui avons jeté dans les jambes. »

Charpentier est bien loin de valoir Chénier, mais la même injustice rapproche leurs souvenirs. Il n'a pas plus tué Ramus que Marie-Joseph n'a fait périr André, et à une époque qui par tant de traits rappelle la terreur révolutionnaire, j'ose le déclarer, après avoir examiné toutes les pièces du procès, ceux qui l'ont accusé d'abord ont voulu lui jeter un mauvais chat dans les jambes.

J. Bertrand.

LA

PHILOSOPHIE DE MOLIÈRE

Les Grands Écrivains de la France, nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Regnier, de l'Institut. — *Œuvres de Molière,* nouvelle édition, par MM. Eugène Despois et Paul Mesnard, tomes IV et V, Paris, 1878-1880 (Hachette).

La collection des *Grands Écrivains de la France,* dirigée par M. Adolphe Regnier, de l'Institut, avec un soin scrupuleux et une autorité magistrale, continue à se développer lentement, mais régulièrement, et à s'enrichir chaque année de nouveaux volumes. Plusieurs ouvrages sont complètement terminés : Malherbe, Corneille, Racine, Mme de Sévigné, La Bruyère ; d'autres sont en voie de publication et se complètent chaque jour : le Cardinal de Retz et Molière. Les *Mémoires* de Saint-Simon viennent de commencer, et deux volumes ont paru l'année dernière ; on en fait espérer deux cette année. Avec une prudence qu'on ne saurait blâmer, les éditeurs ne voudraient rien entreprendre de nouveau avant d'achever ce qui est commencé. Cependant il serait bien fâcheux de faire attendre trop longtemps des écrivains tels que Pascal, La Fontaine et Boileau. Espérons qu'on se relâchera un peu de la sévérité actuelle et que, lorsque les ouvrages aujourd'hui commencés approcheront du terme, on ne craindra plus d'entreprendre quelque chose de nouveau.

On sait quel est l'esprit et l'objet de ces nouvelles éditions. Il ne faut pas y chercher des éditions usuelles, portatives, faites uniquement pour la lecture : ce sont des éditions savantes et définitives, destinées surtout à la recherche et à l'érudition. Il ne s'ensuit nullement qu'elles manquent d'agrément ; loin de là : elles offrent le plus vif attrait à la curiosité littéraire, elles renferment

tant de renseignemens neufs, piquans, originaux, elles éclairent surtout l'histoire littéraire d'un si grand jour qu'elles pourraient être appelées les *Mémoires de la littérature française*. Les notices biographiques et bibliographiques qui accompagnent chaque volume sont des monographies auxquelles on n'ajoutera guère. Ceux qui pensent qu'il n'y a rien à trouver en littérature n'ont qu'à étudier ces notices pour s'apercevoir combien de choses, au contraire, étaient à trouver ou tout au moins à rassembler pour l'historique précis et la critique savante de nos œuvres les plus populaires. On sait aussi que, pour quelques-unes de ces œuvres, l'établissement du texte véritable et primitif a été l'objet principal. Nous aurons maintenant des classiques français édités avec le même soin et la même exactitude que les œuvres de la littérature grecque et romaine.

Parmi les œuvres en cours de publication, nous avons cité les comédies de Molière, et, au nombre des volumes de la collection récemment publiés, il y a deux volumes de ce grand poète, les tomes IV et V, lesquels contiennent précisément les plus intéressantes et les plus importantes de ses œuvres : *Tartufe*, *Don Juan* et *le Misanthrope*. Dans notre désir de rendre hommage à cette noble entreprise littéraire sans trop sortir du cadre de nos études habituelles, nous avons essayé de rechercher dans ces trois chefs-d'œuvre la pensée philosophique et morale qui les anime; et, de même que nous nous étions occupé naguère de la psychologie de Racine (1), nous tenterons d'exposer dans les pages qui suivent ce que l'on peut appeler la philosophie de Molière.

Avant de nous circonscrire dans l'étude philosophique que nous entreprenons, disons cependant quelques mots de l'édition elle-même et des nouveautés qu'elle contient. Cette édition a eu du malheur; et les deux récens volumes s'ouvrent par de tristes souvenirs. Deux hommes, d'âge inégal, et qui à des titres divers étaient chers au monde lettré, ont été enlevés par la mort pendant qu'ils préparaient la suite de cette édition, dont ils avaient exécuté les premiers volumes. L'un, M. Adolphe Regnier fils, qui s'était appliqué à la suite de son père à la science profonde des textes, a disparu dans toute la force de la jeunesse; l'autre, M. Eugène Despois, si connu par la noblesse de son caractère et la finesse de son esprit, n'a pas survécu longtemps à son jeune collaborateur, et n'a pu payer à sa mémoire le juste hommage qu'il se promettait de lui rendre. De ces deux écrivains, l'un était chargé de la révision du texte; l'autre de la partie littéraire. Ces deux pertes si regret-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1875.

tables ont interrompu quelque temps la publication; mais l'œuvre ne pouvait rester en suspens, et deux autres écrivains, non moins dévoués que les précédens, ont accepté de continuer leur tâche: M. Desfeuille, ami de Despois, s'est chargé cette fois de la critique du texte; M. Paul Mesnard, si apprécié des lettrés pour ses charmantes notices sur Racine et sur Mme de Sévigné, a consenti d'accepter le même travail sur Molière. C'est à lui que nous devons les notices consacrées, dans ces deux derniers volumes, à *Tartufe*, à *Don Juan* et au *Misanthrope*. L'historique du *Tartufe* est une monographie d'une précision supérieure et d'un vif intérêt. Parmi les faits importans démontrés par M. Paul Mesnard, nous signalerons celui-ci : c'est l'antériorité du *Tartufe* sur *Don Juan*, malgré toutes les éditions, qui, ne tenant compte que des représentations publiquement permises, placent celui-ci avant celui-là. De là une erreur grave, généralement commise : c'est que la tirade de l'hypocrisie dans *Don Juan* serait une annonce et une ébauche de *Tartufe*, tandis que, dans la réalité, elle a été une récidive et une réplique. La notice sur *Don Juan* est l'étude approfondie et complète des diverses éditions de cette pièce célèbre et des variantes de Molière, qui ont tant d'importance au point de vue philosophique, ainsi que des diverses pièces qui ont pu servir de modèle. Enfin, dans la notice du *Misanthrope*, on trouvera non-seulement une étude historique, mais un modèle excellent de critique littéraire, dont nous profiterons largement dans notre propre étude. Au reste, on doit s'attendre que M. Paul Mesnard ne se borne pas à la pure érudition. Il introduit discrètement et finement la question d'art dans l'étude des faits, et sans manquer jamais aux devoirs stricts du bibliographe, il ne laisse pas prescrire les droits de la littérature et du goût.

I.

La comédie du *Tartufe* donne lieu à trois questions intéressantes : La comédie a-t-elle le droit de se mêler des choses divines et de prendre en main la défense de la vraie dévotion contre la fausse? — Peut-on, d'un autre côté, attaquer la fausse dévotion sans compromettre la véritable, les signes de l'une et de l'autre étant extérieurement les mêmes? — Enfin, Molière, en combattant l'hypocrisie, n'a-t-il pas eu, malgré toutes ses précautions et ses apologies, un dessein plus profond, et le *Tartufe* ne serait-il pas l'essai et la première escarmouche du grand combat du XVIIIe siècle contre l'église?

Tels sont les problèmes de philosophie morale qui se rattachent à la comédie de *Tartufe* et qui, indépendamment de la beauté lit-

téraire de l'œuvre, en font un document si intéressant dans l'histoire de l'esprit humain. La première question est celle dans laquelle se retranchaient, au temps de Molière, ceux qui ne voulaient pas entrer dans la question de fond, et dans la question plus délicate encore de tendances et d'intentions. Lors de l'interdiction des représentations de *Tartufe* par le premier président de Lamoignon, tandis que le roi était à l'armée, Molière pria Boileau, ami du président, de le présenter à celui-ci pour essayer de le désarmer. Boileau, dans une lettre à Brossette, cite les paroles mêmes de M. de Lamoignon : « Avec toute la bonne volonté que j'ai pour vous, dit-il, je ne saurais permettre de jouer votre comédie. Je suis persuadé qu'elle est fort belle et fort instructive ; mais il ne convient pas à des comédiens d'instruire les hommes sur les matières de la morale chrétienne et de la religion : *ce n'est pas au théâtre à se mêler de prêcher l'Évangile.* » On voit que le premier président ne mettait pas en doute la bonne foi et la bonne volonté de Molière, et que ses doutes ne portaient pas sur le danger de confondre la fausse dévotion avec la vraie, mais seulement sur l'inconvenance de mettre sur la scène comique des matières religieuses : le principe sur lequel il s'appuyait était la séparation du sacré et du profane. Permettre au théâtre de jouer l'hypocrisie, c'était lui donner juridiction sur les matières de piété : à qui appartient-il de distinguer le vrai du faux en matière de religion, sinon à la religion elle-même? Molière invoquait bien en sa faveur les traditions et les origines du théâtre qui, chez tous les peuples, est sorti de la religion : il rappelait le souvenir des mystères, qui souvent s'étaient joués dans les églises elles-mêmes. Mais depuis longtemps le théâtre s'était séparé du sanctuaire et s'était sécularisé. Il pouvait représenter des scènes religieuses quand il était lui-même un acte religieux sous l'autorité de l'église; mais depuis qu'il était devenu profane et mondain, s'arroger le droit de prêcher, n'était-ce pas empiéter sur le domaine spirituel, sur les droits de l'église? On le voit, la question du *Tartufe* n'est au fond qu'un de ces cas de conflit innombrables qui, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, ont mis aux prises l'église et la raison libre, le spirituel et le temporel. C'est en vertu d'un principe semblable que l'église se réservait le droit de juger les souverains et de décider les questions mêmes de droit civil, non pas en tant qu'intérêts temporels, mais, comme on le disait alors, *sub ratione peccati*, au point de vue du péché. C'est d'après ce même principe que l'église se considère encore comme investie, *jure divino*, du droit d'enseigner, et regarde comme une usurpation tout enseignement laïque. Le *Tartufe*, au contraire, était une revendication pour la raison profane du droit de séparer la vraie piété de la fausse, de flétrir celle-ci en respectant l'autre ; ce droit, il est vrai, n'avait

jamais fait défaut à la liberté profane, car les romans et les poésies satiriques, depuis Jean de Meung jusqu'à Régnier, avaient toujours raillé les cagots et les moines. Mais le théâtre était une tribune bien autrement imposante : c'était une concurrence directe à la chaire chrétienne. C'était l'émancipation publique de la parole. Sans doute le *Tartufe* n'attaque pas la foi; mais il ne relève pas exclusivement de la foi. Ce n'était pas le croyant, c'était l'homme du monde qui s'attribuait le droit de se défendre contre le faux dévot. L'église prétendait qu'à elle seule appartenait le privilège de défendre la vraie religion; mais le monde répondait que, toute question de piété mise à part, la famille, les intérêts et l'honneur étant menacés par la licence et la cupidité déguisées sous un manteau sacré, il y avait là des intérêts purement humains qui avaient le droit de se défendre par des armes profanes. En un mot, de même que la révolution a détruit plus tard toutes les juridictions ecclésiastiques et ramené au tribunal de la loi commune tous les délits, même ceux commis par les ecclésiastiques, de même Molière a revendiqué pour la juridiction de la comédie, c'est-à-dire de la raison libre, tous les délits moraux menaçant les intérêts et les droits de la société et des individus, lors même que ces intérêts auraient un côté commun avec les intérêts religieux. C'est donc une question qui relève d'une sorte de tribunal idéal des conflits et qui sera éternellement résolue en sens inverse par ceux qui veulent l'affranchissement de la raison et par ceux qui veulent que le gouvernement des choses humaines reste au pouvoir de la foi. Heureusement le nombre des esprits absolus est assez rare; autrement aucun progrès ne s'accomplirait dans le monde. Si on avait pu prévoir que *Tartufe* était une étape dans la voie de la sécularisation sociale, ce n'est pas la représentation qui eût été interdite, c'eût été l'ouvrage lui-même qui eût été brûlé et supprimé. Mais Louis XIV n'était pas encore sous le joug des dévots. Il était jeune; il aimait le plaisir, et il ne voyait pas de si loin. Il ne trouva pas grand danger à permettre à la comédie ce pas hardi et décisif, et une conquête nouvelle fut accomplie.

Le second point est plus délicat que le premier. Admettons qu'il soit permis à la comédie d'attaquer, à son point de vue, les vices qui relèvent de la religion. N'y a-t-il pas un autre danger bien plus grave en cette circonstance? Est-il possible de séparer la vraie dévotion de la fausse? Les traits lancés contre celle-ci ne viennent-ils pas rejaillir sur celle-là? Peut-on enfin combattre l'hypocrisie sans nuire à la religion? Cette objection se trouve exposée dans une brochure écrite plus tard contre *Don Juan*, mais dont le principal objectif est le *Tartufe :* « L'hypocrite et le dévot, y

est-il dit, ont une même apparence; ce n'est qu'une même chose dans le public; il n'y a que l'intérieur qui les distingue. » Or, comme cet intérieur ne se voit pas, on pourra toujours supposer, si on le veut, que le dévot est un hypocrite : c'est ainsi qu'on ne peut pas frapper l'un sans toucher à l'autre.

C'est surtout Bourdaloue qui, dans un admirable sermon sur l'hypocrisie, a développé avec un art profond et une émouvante dialectique cette grave objection contre le chef-d'œuvre de Molière. Dans ce sermon dont on ne sait pas exactement la date, mais qui ne doit pas être très éloignée de la représentation publique de *Tartufe*, c'est-à-dire dans les environs de 1669, Bourdaloue a pris pour sujet l'hypocrisie; mais avec une habileté qui témoigne qu'il appartient bien à son ordre, au lieu de prendre à partie, comme on s'y attendait, l'hypocrisie elle-même, il trouva moyen de parler contre ceux qui l'attaquent : « Au lieu d'employer mon zèle, dit-il, à combattre l'hypocrisie, j'entreprends de combattre *ceux qui raisonnent mal sur le sujet de l'hypocrisie*, ou en tirent de malignes conséquences, ou en reçoivent de fausses impressions, ou s'en forment de fausses idées au préjudice de la vraie piété. » Développant ces trois idées, Bourdaloue distingue trois sortes de personnes dans le christianisme : « les mondains et les libertins, » qui en sont les ennemis déclarés; « les chrétiens lâches, » qui ont peur de professer leur foi; et « les ignorants et les simples » qui se laissent séduire. Or pour ces trois sortes d'hommes, l'hypocrisie est un prétexte ou un scandale. « Les uns y trouvent la justification de leur impiété, les autres le prétexte de leur lâcheté, les troisièmes l'excuse de leur imprudence. » Voyons d'abord les libertins, les incrédules, les esprits forts, déjà si nombreux à cette époque, comme nous le verrons bientôt en parlant de *Don Juan*. Ceux-ci se prévalent de la fausse piété pour se persuader qu'il n'y en a pas de véritable ou du moins qui ne soit suspecte. C'est donc par intérêt personnel que le libertin appelle du nom de cagotisme ou de tartuferie toute espèce de piété. C'est que « l'impie étant déterminé à être impie, voudrait que le reste des hommes lui ressemblât, » et « parce qu'il y a des dévots hypocrites, il conclut que tous le peuvent être. » C'est là une sorte de raisonnement analogue à celui que Descartes, dans son doute méthodique, dirigeait contre la véracité des sens : Puisqu'ils nous trompent quelquefois, disait-il, ils peuvent bien nous tromper toujours. Par la même raison on ne peut dire qu'il existe un seul dévot véritable : car, plus il sera parfaitement hypocrite, mieux il jouera la dévotion? S'il n'est pas certain qu'elle est fausse, au moins doit-elle être suspecte, puisque nous n'avons aucun critérium pour nous assurer qu'elle

est vraie. Après avoir posé intrépidement cette redoutable objection, Bourdaloue y répond de haut et avec non moins de hardiesse : « Je veux, dit-il, qu'il n'y ait point de vraie piété dans le monde, ou qu'il n'y ait qu'une piété douteuse. Faut-il en conclure qu'on doive demeurer dans l'impiété et le déréglement? Non : il y a toujours un Dieu qui veut être adoré en esprit et en vérité : et quand tous les hommes lui refuseraient les justes hommages qui lui sont dus, ils ne lui seraient pas moins dus par chacun des hommes, et chacun des hommes ne serait pas moins criminel en les lui refusant. » C'est tout à fait dans le même sens et dans la même pensée que Kant a dit quelque part : « Il est absolument impossible de prouver par l'expérience avec une entière certitude, qu'il y ait jamais eu un seul cas où une action, extérieurement conforme au devoir, a reposé uniquement sur des principes moraux et sur le respect intérieur du devoir. Mais quand même il n'y aurait jamais eu d'action de ce genre, il ne s'agit pas de ce qui a lieu ou de ce qui n'a pas lieu, mais de ce *qui doit avoir lieu;* quand même il n'y aurait pas encore eu jusqu'ici d'ami sincère, la sincérité n'en serait pas moins obligatoire pour tous les hommes. » On voit que la question de l'hypocrisie posée par le *Tartufe* s'applique à la morale en général aussi bien qu'à la piété; je puis douter de la vertu des hommes comme de leur dévotion; mais la réponse est la même de part et d'autre : le libertin ne peut tirer aucun avantage de l'hypocrisie des faux sages ou de l'hypocrisie des faux dévots. Il doit se dire : « Leur vie n'est pas ma règle. Si ce sont de faux dévots, leur fausse dévotion n'est pas, à mon égard, un titre pour être un mauvais chrétien. » L'hypocrisie servant donc, suivant Bourdaloue, de prétexte et de justification aux libertins, il en conclut que c'est se rendre coupable contre la piété que de s'élever sans mandat contre l'hypocrisie : c'est ce qu'a fait Molière, auquel Bourdaloue fait ouvertement allusion dans un passage célèbre : « Voilà, chrétiens, ce qui est arrivé lorsque des *esprits profanes* ont entrepris de censurer l'hypocrisie, non pour en réformer l'abus, *ce qui n'est point de leur ressort,* mais pour faire une espèce de diversion dont le libertinage pût profiter (1). »

Après avoir prouvé aux libertins que, lors même que tous les

(1) Voici la fin du passage : « Voilà ce qu'ils ont prétendu, exposant sur le théâtre et à la risée publique un hypocrite imaginaire, ou si vous voulez un hypocrite réel, et tournant en sa personne les choses les plus saintes en ridicule, les pratiques les plus louables et les plus chrétiennes, lui donnant selon leur caprice un caractère de piété la plus austère, ce semble, et la plus exemplaire, mais dans le fond la plus mercenaire et la plus lâche : damnables inventions pour humilier les gens et les rendre tous suspects! »

dévots seraient trompeurs, la piété n'en serait pas moins un devoir, Bourdaloue revient sur cette concession apparente et soutient qu'il existe une vraie piété : « Grâces immortelles vous soient rendues, ô Seigneur! vous êtes encore connu en Israël. » On objecte la difficulté de distinguer en cette matière le vrai du faux : « Et pourquoi, mon cher auditeur, de deux partis prenez-vous toujours le moins favorable, et, sur un soupçon vague, pourquoi voulez-vous que ces dehors trompent toujours parce qu'ils trompent quelquefois? » Il reconnaît que ces exemples de vraie piété sont rares; mais « il y en a jusque dans la cour. » Ici, Bourdaloue ne s'aperçoit pas qu'il parle exactement comme Molière : celui-ci, en effet, n'avait-il pas dit :

> Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître;
> Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
> Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
> Regardez Ariston; regardez Périandre,
> Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre.

On ne pouvait donc pas reprocher à Molière ce que Bourdaloue condamne ici dans les libertins, à savoir de suspecter toutes les vertus et toutes les conduites, et d'étendre à tous les chrétiens ce qui n'est vrai que de quelques-uns. Molière ne dit même pas, comme Bourdaloue, que de tels exemples sont rares; il ne dit pas que, les apparences étant semblables, elles peuvent être toutes suspectes; au contraire, il sépare et tranche nettement entre la vraie et la fausse piété, et caractérise celle-ci par des traits si visibles qu'il faut le vouloir pour la confondre avec l'autre. Dira-t-on que, si Molière parle ainsi, c'est par acquit de conscience, pour faire passer le reste, pour insinuer plus facilement son venin? N'est-ce pas le cas de répondre à Bourdaloue par ses propres paroles : Pourquoi, mon cher prédicateur, de deux partis prenez-vous le moins favorable, et sur un soupçon vague, sans nulle preuve particulière, pourquoi suspectez-vous les intentions? Pourquoi ne pas prendre les paroles dans le sens où elles sont dites, quand elles sont exprimées avec autant de clarté et de force qu'elles le sont dans le discours de Cléante? Pourquoi voir là des stratagèmes et des ruses? Pourquoi imputer à Molière le plan machiavélique de faire une diversion dont le libertinage pût profiter? Est-ce là de la charité chrétienne? N'est-ce pas avoir deux poids et deux mesures? Si vous nous suspectez, pouquoi ne voulez-vous pas que nous vous suspections? Nous sommes à deux de jeu. Mais jamais l'église ne voudra traiter d'égal à égal avec le laïque. Jamais elle n'admettra la parité. C'est une impiété de soupçonner l'hypocrisie dans le dévot : c'est une œuvre pie de la dénoncer dans le comédien.

Négligeons le second point du sermon de Bourdaloue, qui porte sur les dévotions lâches, et passons au troisième, où Bourdaloue se porte de la défensive à l'offensive, et renvoie le reproche d'hypocrisie des jésuites, auxquels il s'adressait d'abord, aux jansénistes, d'où le coup était parti, avant Molière, par la main de Pascal. Ces représailles, ce retour offensif, cette habile diversion peuvent être loués comme fait de guerre et de stratégie, et au point de vue historique, c'est un trait curieux que ce renvoi réciproque d'une même injure; mais il faut dire que cette tactique, quelque heureuse qu'elle soit en elle-même, enlève beaucoup de force au sermon : il n'y a plus unité d'action. En voulant faire face à la fois et aux libertins, dont Molière était le soi-disant interprète, et aux jansénistes, qui étaient placés à un point de vue tout opposé et qui étaient aussi ennemis de Molière que les jésuites eux-mêmes, Bourdaloue risquait d'affaiblir l'effet cherché. C'était d'ailleurs un point de vue subtil et bien compliqué de prendre directement à partie les jansénistes comme hypocrites, tandis que d'abord les seuls adversaires étaient les libertins et les lâches. Jusque-là, l'hypocrisie n'était pas attaquée directement, mais seulement à cause des fausses conséquences qu'on en pouvait tirer; maintenant l'orateur se retourne contre l'hypocrisie elle-même; mais c'est seulement lorsqu'elle se présente à lui sous le masque janséniste. Qui peut ne pas voir là l'esprit de secte et de parti? Et d'ailleurs n'y avait-il pas aussi une espèce de contradiction, après avoir reproché aux libertins leurs jugemens téméraires, de porter soi-même un jugement aussi téméraire sur une secte dont le rigorisme sans doute pouvait être affecté chez quelques-uns, mais qui, chez la plupart, était l'œuvre d'une foi ardente? Si la dévotion d'un Pascal, d'un Saci, d'un Singlin était une dévotion hypocrite, à quelle devotion pouvait-on croire? Et quelle arme entre les mains des libertins? N'était-ce pas renverser soi-même les distinctions faites d'avance que d'appeler jansénisme « une spécieuse hypocrisie, » que de prendre les hommes de Port-Royal comme « des hommes qui, pour donner crédit à leurs nouveautés, prenaient tout l'extérieur de la piété la plus rigide, » comme « revêtus de la peau de brebis, » mais qui, au fond, étaient « des loups ravissans (1). » N'est-ce pas d'ailleurs un abus de mots et

(1) Boileau a renvoyé aux jésuites cette expression de loups dévorans dans son admirable épitaphe d'Arnauld :

Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'aurait jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même, ici, de son ouaille sainte
A ces *loups dévorans* n'avait caché les os.

un détournement artificiel de la vérité que de confondre l'hypocrisie et « les égaremens de la foi? » L'orgueil de l'hérésie est un vice que l'on peut blâmer; mais lorsqu'on parle d'hypocrisie, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et pour vouloir frapper deux adversaires à la fois, on s'expose à n'en toucher aucun.

Quoi qu'il en soit, le sermon de Bourdaloue est sans doute une vigoureuse riposte contre Molière et Pascal; mais allons au fond des choses et demandons-nous s'il en résulte quelque argument nouveau vraiment solide contre *Tartufe*. Si vous exceptez cet argument déjà discuté, que combattre l'hypocrisie « n'est pas du ressort de la comédie, » la thèse de Bourdaloue consiste à dire qu'en attaquant l'hypocrisie, on fournit un prétexte aux libertins. Cela peut être; mais que faut-il conclure de là? Que l'hypocrisie ne doit pas être blâmée? Ne sera-ce pas pour ce vice un singulier privilège? Sera-t-il le seul qu'il sera défendu de flétrir? De peur de discréditer la vraie piété par la fausse, couvrira-t-on la fausse du prestige de la vraie? Non, dira-t-on; mais c'est à l'église elle-même de faire le partage. Soit; mais lors même que c'est l'église qui parle, elle est, aussi bien que la comédie, en face du même problème: c'est que, les apparences étant semblables, on jettera toujours une sorte de soupçon sur tout le monde en démasquant quelques-uns. Le libertin pourra dire encore : Si la dévotion trompe quelquefois, elle peut donc tromper toujours; il peut suspecter celui qui parle, aussi bien Bourdaloue qu'un autre. On ne dira donc rien sur l'hypocrisie, et encore une fois voilà un vice qui bénéficiera d'une indemnité privilégiée.

Ce qui confirme le droit de la comédie et de la morale profane à combattre hardiment l'hypocrisie, c'est que seules elles peuvent le faire avec énergie et avec conviction. L'église, au contraire, est toujours embarrassée de combattre ce vice, qui se lie si étroitement à la vertu. La morale profane n'éprouvera aucun scrupule à dire que, si vous êtes libertin, il vaut mieux l'être franchement que de couvrir vos désordres des apparences de la piété. Mais comment l'église pourrait-elle conseiller de renoncer même à ces apparences? Le confessionnal blâmera le libertinage, mais ne détournera pas de la piété; au contraire, on conseillera d'y persévérer dans l'espoir que le bien finira par guérir le mal. Fort bien; mais, en attendant, un dévot libertin est précisément ce que nous appelons un hypocrite, un tartufe. De même aussi, les conversions forcées ou à demi contraintes, qui sont la conséquence inévitable de l'intervention du pouvoir civil en faveur de la religion, ne sont-elles pas des encouragemens à l'hypocrisie? Ne fût-ce que la faveur réservée aux uns aux dépens des autres, c'est déjà une invitation à feindre la foi que l'on n'a pas;

or l'église ne peut pas consentir à admettre que, dans un état gouverné par ses maximes, il n'y aura pas quelque avantage en faveur de ceux qui croient et qui pratiquent. D'ailleurs, il faut le reconnaître, si l'on devait renoncer aux pratiques extérieures aussitôt que la foi diminue et est ébranlée, ou quand on a des faiblesses morales, combien de pratiquans seraient réduits à devenir des libres penseurs? Or la pratique sans foi et sans piété n'est-elle pas précisément ce que les hommes appellent hypocrisie? Ce ne sont pas les jésuites, c'est Pascal lui-même qui conseille de faire comme si on croyait : « Vous voulez aller à la foi et vous n'en savez pas le chemin;.. apprenez de ceux qui ont été liés et qui parieraient aujourd'hui tout leur bien,.. suivez la manière par où ils ont commencé : *c'est en faisant tout comme s'ils croyaient*, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes; naturellement cela vous fera croire et vous abêtira. » On ne voit donc pas clairement, au point de vue religieux, ce que peut être l'hypocrisie. Le mal est dans le vice, mais jamais dans la piété, même extérieure. Corrigez-vous du vice, si cela se peut; fortifiez-vous dans la foi; mais ne renoncez jamais à la pratique et aux œuvres.

On voit que, sur ce point, il est difficile qu'il y ait accord entre la morale du monde et celle de l'église. Théoriquement, on blâmera l'hypocrisie de part et d'autre, mais d'une part avec énergie et conviction, et de l'autre avec une secrète complaisance. C'est pourquoi la comédie réclame impérieusement son droit; car elle n'admet pas de prescription ni d'accommodement pour ce que l'on peut appeler en morale « les lois existantes, » c'est-à-dire le droit humain, le droit des familles et des propriétés. De son côté, l'église proteste, sentant avec raison combien il est difficile de fixer une limite entre la vraie et la fausse piété; car la vraie piété serait la piété complète, animée par une foi sans mélange et soutenue par une vertu sans tache; or, si l'on ne permet la pratique qu'à ces conditions, autant dire qu'il ne doit pas y en avoir du tout. D'ailleurs, nul n'aime à flétrir soi-même ce qui a l'apparence de ses principes, fût-ce une menteuse apparence, de même que l'on ne repousse pas la flatterie, même lorsqu'on sait qu'elle est la flatterie. C'est pourquoi les dévots auront toujours quelque faible pour les hypocrites et n'aimeront pas les voir attaquer. M. Eugène Despois, dans son *Théâtre-Français sous Louis XIV*, a reconnu que les dévots avaient quelque raison de se formaliser du *Tartufe*, et il rapproche ingénieusement cette comédie de celle de Palissot au XVIIIe siècle sur *les Philosophes*. Il dit que les philosophes ont jeté les hauts cris aussi bien que les dévots; ils se sont dits calomniés et auraient bien voulu faire interdire la pièce, comme on a fait de *Tartufe*. Cet

exemple même prouve combien l'on juge mal dans sa propre cause et combien il est nécessaire que la police des travers et des ridicules soit exercée par un pouvoir indépendant comme la comédie; car jamais aucune opinion ni aucune secte ne fera la police sur elle-même.

Au reste, nous ne nous sommes placé jusqu'ici qu'au point de vue du droit strict, tel que l'exige la morale. Mais il y avait un autre droit bien supérieur qui dépassait toutes ces considérations : c'est le droit de l'art, qui est souverain dans sa sphère comme la religion dans la sienne. *Tartufe* devait-il être joué ou non ? C'est une question de police. Mais *Tartufe* devait-il être fait? C'est une question d'art. Ici, la conscience de Molière était souveraine et n'avait pas besoin de la permission de Bourdaloue. Le droit de peindre avec vérité et profondeur tous les grands côtés de la nature humaine est un droit primordial et imprescriptible, comme le droit pour le savant de poursuivre toute vérité. Si l'art ne récusait pas cette autorité extérieure de la religion ou de la morale, depuis longtemps il n'existerait plus. La statuaire serait interdite comme contraire à la pudeur; la comédie et la tragédie comme excitant les passions; la satire comme contraire à la charité; l'élégie amoureuse comme libertine; l'éloquence elle-même comme fardant la vérité par l'appel au sentiment (1). Nous avons voulu, en nous plaçant à notre point de vue, discuter la question du *Tartufe*, comme une question de casuistique morale, et nous croyons, à ce point de vue même, avoir établi le droit strict de Molière; mais quant à lui, il n'avait pas besoin de tant raisonner. C'est le sens comique, c'est le génie théâtral qui lui a inspiré *Tartufe*. C'est comme œuvre de vie qu'elle est sortie de sa pensée, et non comme plaidoyer abstrait. Il a dû discuter avec le pouvoir civil, et, pour le dehors, répondre aux préventions qui s'élevaient contre son œuvre et qui n'avaient rien d'esthétique. Quant au fond des choses, il ne relevait que de lui-même; car l'art aussi possède une autorité de droit divin.

Nous n'avons pas à entrer dans l'appréciation littéraire de *Tartufe*, qui n'est pas de notre ressort et qui ne rentre pas dans notre dessein. Elle a d'ailleurs été si souvent faite que je ne sais s'il y aurait quelque chose à ajouter. Mais peut-être est-ce une question de psychologie et de morale, autant que de goût, que de rechercher si Molière n'a pas dépassé la vérité, et chargé les couleurs dans la peinture de *Tartufe*, comme La Bruyère l'en a accusé dans ce portrait d'Onuphre, qui passe avec raison pour une critique de Molière.

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 avril 1870, le charmant travail de M. Martha, sur *la Moralité dans l'art*.

On a répondu que « l'optique du théâtre a ses lois nécessaires, et que si *Tartufe* n'est vrai que suivant ces lois, il ne doit pas l'être autrement (1). » Cette réponse est sans doute suffisante pour justifier Molière de certains détails secondaires. Assurément un habile hypocrite ne parlera pas tout haut de « sa haire et de sa discipline; » il s'arrangera pour les faire voir, ce qui sera la même chose. Mais au théâtre, on ne saurait ce que c'est qu'une haire et une discipline si l'on se contentait de les montrer aux yeux, il faut les nommer; c'est le cas de prendre à rebours le vers d'Horace : *Segnius irritant...* Mais si cette raison est suffisante pour les traits extérieurs du caractère, par exemple encore pour le mouchoir de Dorine, il me semble qu'elle ne suffit plus pour les traits moraux, s'ils étaient véritablement en contradiction avec le caractère du personnage, car on pourrait toujours justifier par cette même raison de l'optique théâtrale toutes les exagérations et même les contre-sens dans les caractères comiques. Or la critique de La Bruyère va jusque-là : « S'il se trouve, dit-il, un homme opulent à qui il a su imposer et dont il est le parasite, il ne cajole pas sa femme... il ne s'insinue jamais dans une famille où il y a à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir... il en veut à la ligne collatérale. » Je maintiens que, si ces critiques étaient justes au fond, il n'y aurait pas d'optique théâtrale qui pût justifier Molière d'aussi fortes exagérations. Mais ces critiques sont fausses, selon nous, non-seulement au point de vue de l'optique théâtrale, mais au point de vue de la vérité morale elle-même. Sans doute Tartufe n'a pas dû choisir exprès une famille qui rendait ses visées bien plus difficiles et plus audacieuses ; de plus, il n'a pas dû se proposer dès le premier jour de séduire la femme, d'épouser la fille, et de faire chasser et déshériter le fils. Il a pris la première dupe qui s'est présentée, et ce n'est que pas à pas qu'il a étendu ses toiles et accru ses ambitions et ses convoitises. Mais il faut n'avoir pas mesuré le fond de la sottise et de la crédulité humaines pour ne pas croire possible qu'un esprit prévenu et circonvenu comme Orgon puisse aller jusqu'à tout sacrifier, même un fils et une fille, aux artifices hardis et profonds d'une cupide hypocrisie! Ne sait-on pas jusqu'où peut se porter l'aveuglement de la superstition joint à l'entêtement de la bêtise? N'en a-t-on pas vu la preuve dans ce récent procès des spirites, où les dupes elles-mêmes n'étaient pas désabusées par l'aveu du charlatan, et où l'on entendit de la bouche d'une de ces dupes ce mot digne de Molière : « Mais je suis donc un imbécile! » C'est le propre de la fausse dévotion et du cagotisme

(1) P. Mesnard, *Notice*, p. 243.

stupide de sacrifier la famille aux prétendus intérêts de Dieu, et Molière a saisi avec génie et exprimé dans des vers admirables ce trait profondément vrai :

> Et je verrais mourir frère, enfant, mère et femme
> Que je m'en soucierais autant que de cela.

Quant à la tentative de séduction qui vient compliquer et compromettre les entreprises de Tartufe, elle est sans doute de sa part une faute et une imprudence; mais l'hypocrisie ne commet-elle pas d'imprudence? Et parce que Tartufe est méchant, faut-il qu'il soit infaillible? Au contraire, c'est d'ordinaire du côté des sens que l'hypocrisie se démasque; c'est par là qu'elle ne se contient plus : car c'est le propre du libertinage d'emporter toute prévoyance et de fermer les yeux sur le danger. Il ne faut pas oublier non plus que, pour le dévot libertin, il n'y a pas de vertu véritable; il ne voit pas grand mal dans la séduction qu'il médite; il prête aux autres ses propres désirs; il suppose que toute femme est prête à accepter le plaisir quand il est facile. Or si Elmire se prêtait aux propositions de Tartufe, où serait le danger? Pour ce qui est d'Orgon, il sait bien que « c'est un homme à mener par le nez. » On ne voit donc pas, malgré La Bruyère, ce qu'il y a de contraire au caractère de Tartufe dans les différens traits qu'il lui reproche. N'oublions pas enfin que Tartufe a pris ses mesures et qu'il a des armes toutes prêtes contre Orgon : c'est la donation d'une part et de l'autre la cassette compromettante. Or quelle invraisemblance y a-t-il qu'Orgon, dans son absolu et aveugle abandon, ait confié ses secrets et donné une partie de sa fortune à son dangereux séducteur? Si de telles captations n'étaient pas possibles, pourquoi les lois prendraient-elles tant de précautions contre les captateurs? Il me semble donc qu'il n'y a aucune faute psychologique dans la conception de *Tartufe*. Tout au plus peut-on dire que l'accumulation de toutes ces infamies, pour nous qui n'avons pu suivre pas à pas la sape creusée par le traître, a quelque chose de violent et peut-être d'excessif : c'est ici que la raison tirée de l'optique théâtrale vient achever la justification du poète. Le drame, surtout notre drame classique avec sa loi d'unité, ne permet pas toujours de suivre par degrés le développement d'une action et d'une passion : ici il faut accorder quelque chose à la fiction; mais ce n'est que la forme et non le fond qui a besoin de cette justification.

Il reste encore, à propos de *Tartufe*, une dernière question : c'est celle des sentimens personnels de Molière et de ses intentions

secrètes; nous y avons touché incidemment dans les pages précédentes; mais comme la même question se reproduira au sujet de *Don Juan*, nous l'ajournons pour la traiter à fond après l'examen de ce second ouvrage.

II.

Le *Don Juan* est l'œuvre la plus poétique de Molière : c'est même la seule où il y ait un grain de poésie, j'entends cette fleur d'imagination et de fantaisie qui manque un peu à notre théâtre, et surtout à nôtre théâtre comique. Est-ce une illusion de croire qu'il y a quelque chose de semblable dans le *Don Juan*, et ne serait-ce pas le souvenir de la musique divine que Mozart a su associer à cette fable dans notre imagination? Ne serait-ce pas aussi l'impression de la vieille légende espagnole dont Molière n'a pas amorti l'effet en la traduisant sous la forme comique et en l'assaisonnant du sel gaulois? Quelle que soit la cause de cette impression, toujours est-il que le *Don Juan* est animé d'un feu si rapide, d'une gaîté si audacieuse, d'une variété d'effets et de ton si peu ordinaire dans notre théâtre, d'une liberté de penser si singulière; il nous présente un caractère si nouveau et si brillant, une insolence de vice si élégante et si fière, en un mot, une peinture d'une telle couleur et d'une telle chaleur, que, malgré les Sganarelle et les Pierrot, qui font repoussoir, l'œuvre dans son ensemble n'en est pas moins poétique, comme *Don Quichotte*, malgré Sancho Pança.

Une telle pièce, presque improvisée, imposée à Molière par la nécessité de la concurrence, nous montre ce qu'eût pu être notre théâtre si, au lieu d'une imitation systématique des formes du théâtre antique, il se fût développé spontanément du sein de notre théâtre populaire. Personne ne peut sans doute se plaindre d'un système théâtral qui nous a donné *Cinna* et *Athalie*; mais l'imagination cependant aime à se représenter ce qui eût été si un Corneille ou un Molière, dégagés de toute obligation classique, n'eussent écouté comme Shakspeare que leur propre génie. et se fussent abandonnés à toute la liberté de l'invention. Mais peut-être est-ce là un regret injuste et vain; peut-être le génie, français ne pouvait-il arriver à toute sa perfection que dans une forme logique et régulière ; peut-être est-ce cette forme si nue et si sévère qui a obligé nos poètes à porter tous leurs efforts sur l'analyse savante des mœurs et des caractères. Quoi qu'il en soit, et tout en reconnaissant le mérite des méthodes savantes de notre théâtre, on aime à rencontrer une œuvre qui, par le hasard des circonstances,

plus que par l'intention expresse de Molière, doit toute sa beauté à sa liberté.

Don Juan est en quelque sorte la contre-partie du *Tartufe*. Dans *Tartufe*, Molière avait joué la fausse dévotion; dans *Don Juan*, il joue l'impiété. Il semble qu'il ait saisi cette occasion de répondre aux attaques dont *Tartufe* était l'objet. J'ai si peu voulu, semble-t-il dire, flétrir la vraie piété que j'ai mis ensuite sur la scène l'incrédulité brutale, l'impiété insolente, l'*athée foudroyé*. Ainsi l'athéisme et l'hypocrisie étaient l'un et l'autre et également flagellés. La vraie piété seule était mise à l'abri de toute atteinte et sortait au contraire de ce double combat plus pure et plus respectée. Nous ne savons si Molière a fait le calcul que nous lui prêtons; mais, s'il l'a fait, ce calcul ne lui réussit pas beaucoup; et *Don Juan*, bien loin de désarmer les ennemis du *Tartufe*, leur fournit de nouvelles armes.

C'était cependant une pensée hardie et profonde de mettre sur la scène le libertinage de la pensée uni au libertinage des mœurs. *Don Juan* est un document qui nous atteste l'existence et la puissance d'une secte de libres penseurs au XVIIe siècle. Quand nous nous représentons la société de ce siècle, telle que l'a faite l'autorité de Louis XIV, il semble que ce fût une société dominée par la foi et par une seule foi. La religion couvre tout. La libre pensée se glisse à peine et se laisse seulement deviner dans toute la littérature du siècle. Avant Bayle, on ne rencontre pas un représentant attitré du scepticisme en matière religieuse, et Bayle, lui-même, affecte de mettre la foi de côté et à l'abri. Les sceptiques tels que Charron, Lamothe le Vayer, Gassendi, sont des hommes d'église, croyans ou très discrets, que l'on n'est pas autorisé à compter parmi les incrédules. En un mot, rien de plus étrange pour nous que cette peinture hardie de l'athéisme dans un temps et au milieu d'un monde où il semble qu'il n'y eût pas d'athées. Et cependant un grand nombre de faits nous autorisent à croire que non-seulement l'incrédulité a existé au XVIIe siècle, mais qu'elle y a été puissante, qu'elle a préoccupé vivement les hommes religieux. En voici quelques preuves.

Que l'on lise dans Pascal le célèbre morceau qui commence par ces lignes : « Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent avant que de la combattre. » Peut-on croire que Pascal eût écrit ces pages si vives et saisissantes s'il n'eût rencontré autour de lui et connu de près des sceptiques en religion, s'il ne les eût crus redoutables, s'il n'en eût été lui-même effrayé? Il trouve que c'est là « un étrange renversement dans la nature de l'homme, » et il lui semble incroyable qu'une seule personne « pût y être. » Et cependant

l'expérience lui en montre « un si grand nombre, » que cela serait surprenant si l'on ne savait que la plupart « se contrefont et ne sont point tels en effet... Ce sont gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à *faire l'emporté :* c'est ce qu'ils appellent *avoir secoué le joug...* Prétendent-ils nous avoir bien réjouis de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fière et contente? » Ces gens, qui font les emportés, qui ont secoué le joug, qui disent d'une voix fière et contente qu'il n'y a pas de Dieu et que notre âme n'est que du vent et de la fumée, ne sont-ce pas les modèles de *Don Juan,* les incrédules mondains parlant si insolemment des choses divines, que quelqu'un, nous dit Pascal, répondit un jour à l'un d'eux : « Si vous continuez à me parler de la sorte, vous me convertirez : » mot que Duclos traduisit un jour à sa manière en disant des athées de son temps : « Ils en diront tant qu'ils me feront aller à la messe. »

Bossuet n'est pas un témoin moins précieux que Pascal pour nous attester l'existence de la libre pensée au XVIIe siècle. L'oraison funèbre d'Anne de Gonzague est un témoignage d'une singulière autorité. Cette princesse disait elle-même qu'il faudrait un miracle pour la ramener à la foi chrétienne. Évidemment Bossuet, comme Pascal, avait vu à la cour et autour de lui de vrais libres penseurs; il avait expérimenté, non en lui-même, mais chez les autres, cet état de fierté et de liberté de celui qui a secoué le joug ou qui croit l'avoir secoué et pour lequel la foi n'est plus qu'un état enfantin de l'esprit. Quelle peinture vive et quelle riposte orgueilleuse et imposante dans ce célèbre tableau : « Qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? Pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils ont succombé, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées?.. Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse : comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés et s'irrite par la défense... La liberté de penser tout ce qu'on veut fait qu'on croit respirer un air nouveau. On insulte aux faibles esprits, qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes. »

Parmi les sociétés où régnait la libre pensée, il y en a une particulièrement brillante et qui peut être considérée comme le vestibule du XVIIIe siècle : c'était le salon de la célèbre Ninon. Mme de Sévigné nous parle avec horreur de l'impiété de cette illustre personne et surtout de sa prétention à faire de Mme de Grignan la complice de son impiété. « Qu'elle est dangereuse, cette Ninon! si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous ferait hor-

reur... Elle trouve que votre frère a la simplicité de la colombe, il ressemble à sa mère : c'est Mme de Grignan qui a tout le sel de la maison, et qui n'est pas si sotte d'être dans cette docilité. » Le chevalier de Sévigné lui-même, malgré sa docilité, était entraîné dans le courant des impiétés de la jeunesse : « Il est dans le bel air pardessus les yeux; point de pâques. » On affectait même d'employer la semaine sainte à jouir de toutes les voluptés au point que Charles de Sévigné en exprimait son dégoût, que sa mère communique à sa fille en des termes d'une crudité incroyable. Chez lui, ce n'était que respect humain et fausse bravade; chez d'autres, c'étaient de vraies insultes préméditées, des étalages insolens d'impudicité et d'impiété. A tous ces faits ajoutez la curiosité qu'inspirait le nom exécré et redouté de Spinoza, que Condé, en Hollande, désira connaître (entrevue qui n'échoua que par accident), la visite que lui fit le poète Hénault, l'ami de Mme Deshoulières, laquelle elle-même, malgré ses brebis, n'en est pas moins citée par Bayle comme disciple d'Épicure et de Spinoza.

On voit par tous ces faits réunis, qu'on pourrait aisément multiplier, qu'il y a eu au XVIIe siècle un courant hardi de libre pensée qui ne se manifestait pas au dehors par des écrits, qui n'a jamais donné naissance à une secte ou à un parti, car alors l'autorité royale fût bientôt intervenue, mais qui se répandait dans le monde, parmi la jeunesse, chez les femmes, qui alimentait les conversations; c'est ce qu'on appelait le *libertinage*. Molière avait vu de très près, soit à la cour, soit chez Ninon, soit dans les coulisses du théâtre ou dans les soupers de cabaret, les jeunes seigneurs unissant la licence des mœurs à celle des pensées, vicieux et athées, fiers, hardis, intrépides, bravant tous les préjugés, comme les de Vardes, les Vivonne, les de Guiche (1). C'est là que Molière avait pris ses modèles : et c'est là sa part d'invention dans *Don Juan*. Dans la pièce espagnole, don Juan n'est pas un athée, mais un débauché : c'est pour ses vices et ses mœurs, et non pour sa foi, qu'il est puni. On parle bien d'un *Ateista fulminato*, qui se jouait, dit-on, dans les églises d'Italie les dimanches comme une œuvre de dévotion, mais cette œuvre aura disparu. Il est vrai que les deux pièces françaises, imitées de l'Italie et antérieures à Molière, œuvres de Dorimond et de Villiers, portent aussi le titre d'*Athée foudroyé*; mais ce nom est remplacé quelquefois par celui de *Fils criminel*, et dans l'analyse qui nous est donnée de ces deux pièces par M. Paul Mesnard, on ne voit pas que l'athéisme ou l'incrédulité jouent un grand rôle : on n'en cite pas un seul trait qui

(1) *Notice*, p. 31.

relève de cette idée. Il est probable que le mot athée est ici synonyme de criminel et que les auteurs n'y ont pas vu autre chose que la licence des mœurs. C'est donc Molière qui a conçu l'idée d'un grand seigneur systématiquement impie, bravant le ciel et la terre et niant ouvertement sur la scène l'existence de Dieu. C'était là une audace qui ne devait pas mieux réussir que celle de *Tartufe*. Les mêmes imputations de scandale et d'irréligion furent renouvelées, et la pièce fut obligée de disparaître après quinze jours de représentation.

On nous a conservé le virulent pamphlet qui fut écrit contre *Don Juan*, aussitôt après la première représentation, sous le nom d'un M. de Rochemont, mais attribué par quelques érudits à Barbier d'Aucourt, l'un des écrivains de Port-Royal. Nous y trouvons tous les griefs du parti dévot, qui, bien loin d'être désarmé par cette vive peinture de l'athéisme, n'y vit qu'une aggravation du scandale de *Tartufe*. L'auteur des *Observations sur le Festin de Pierre* (1) commence en jouant la légèreté et la malice; il feint de rendre justice à Molière et croit lui décocher les traits les plus sanglans sans se douter combien il accuse lui-même par là la pauvreté et la platitude de son esprit : « Il est vrai, dit-il, qu'il y a quelque chose de galant dans les ouvrages de Molière, et que, s'il réussit mal à la comédie, *il a quelque talent pour la farce.* » Ce n'est même là qu'une feinte concession, car il ajoute : « Quoi qu'il n'ait ni les rencontres de Gautier-Garguille, ni les impromptus de Turlupin, ni la bravoure du capitan, ni la naïveté de Jodelet, ni la panse de Gros-Guillaume, ni la science du docteur, il ne laisse pas de divertir quelquefois et de plaire en son genre. » Il lui reproche de n'avoir pas le talent de l'invention; mais il reconnaît qu'il traduit assez bien l'italien et parle passablement français. Malgré tout cela, il faut bien reconnaître le succès, et le critique avoue que Molière a eu du bonheur « de débiter avec tant de succès sa fausse monnaie et de duper tout Paris avec de mauvaises pièces. »

Bientôt, arrivant à des points plus sérieux et renonçant à la badinerie, l'auteur accuse ouvertement Molière de tenir école de libertinage et de faire de la majesté divine le jouet d'un maître et d'un valet de théâtre, « d'un athée qui s'en rit et d'un valet qui en fait rire les autres. » A la vérité, l'athée est foudroyé en apparence, mais en réalité, c'est lui qui foudroie les fondemens de la religion. Ce n'est pas du premier coup, c'est « par degrés que Molière a fait monter l'athéisme sur le théâtre. Mais la chasteté et la foi ayant entre elles, suivant Tertullien, une alliance étroite, c'est d'abord en

(1) *Œuvres de Molière*, tome v, page 217.

corrompant les mœurs que Molière s'est préparé à railler les mystères. La naïveté malicieuse de son Agnès a plus corrompu de vierges que les écrits les plus licencieux, et plus de femmes se sont débauchées à son école qu'à celle du philosophe d'Athènes (1). » Déjà, dans *l'École des femmes*, Molière raillait les mystères et se moquait « de l'enfer et de ses chaudières bouillantes. » Bientôt il alla plus loin et s'en prit à la dévotion elle-même. Mais c'est surtout sa dernière pièce, celle de *Don Juan*, qui est vraiment diabolique. C'est là que l'impiété et le libertinage se présentent à tous momens à notre imagination : « Une religieuse débauchée et dont on publie la prostitution, un pauvre à qui on donne l'aumône à condition de renier Dieu, un libertin qui séduit autant de filles qu'il en rencontre, un enfant qui se moque de son père et qui souhaite sa mort, un impie qui se raille du ciel et qui se rit de ses foudres, un athée qui réduit toute la foi à deux et deux font quatre, un extravagant qui raisonne grotesquement sur Dieu et qui par une chute affectée casse le nez à ses argumens, un valet bizarre dont toute la créance aboutit au moine bourru (2), » voilà toutes les horreurs dont la pièce est remplie et qui, suivant l'auteur du pamphlet, sont l'indice d'une conspiration secrète contre la religion.

On répondra sans doute à ces imputations que Molière a bien pu représenter un athée sur la scène sans faire profession d'athéisme, et qu'il y fait défendre la religion par Sganarelle; mais c'est là pour le critique un nouveau grief et plus grave encore, celui « d'avoir mis la défense de la religion dans la bouche d'un valet impudent, d'avoir exposé la foi à la risée publique; et « où a-t-il vu qu'il fût permis de mêler les choses saintes avec les profanes, de parler de Dieu en bouffonnant et de faire une farce de la religion? » On lui reproche aussi de n'avoir pas suscité quelque acteur « pour défendre la cause de Dieu et défendre sérieusement ses intérêts. Il fallait réprimer l'insolence du maître et du valet et réparer l'outrage qu'ils faisaient à la majesté divine. » Reste enfin le dénoûment que Molière peut invoquer en sa faveur; car, en définitive, c'est le méchant qui est puni; l'athée est foudroyé. « Mais ce foudre, répond l'accusateur, n'est qu'un foudre en peinture qui n'offense pas le maître et qui fait rire le valet. » Les mêmes reproches, les mêmes accusations se retrouvent dans la lettre du prince de Conti sur la

(1) L'auteur de ce pamphlet parle d'un philosophe d'Athènes qui se vantait, dit-il, que « personne ne sortît chaste de ses leçons. » Nous ne savons pas quel est ce philosophe.

(2) Le passage du *moine bourru* n'est pas dans l'édition publiée par Molière, mais il est dans l'édition de Hollande. C'est probablement un trait supprimé par Molière après la première représentation.

comédie : « Y a-t-il, disait ce prince de l'ancien camarade dont il avait encouragé les premiers essais, y a-t-il une école d'athéisme plus ouverte que *le Festin de Pierre*, où après avoir fait dire toutes les impiétés les plus horribles à un athée qui a beaucoup d'esprit, l'acteur confie la cause de Dieu à un valet à qui il fait dire pour la défendre toutes les impertinences du monde? Et il prétend justifier à la fin sa comédie si pleine de blasphème à la faveur d'une fusée qu'il fait le ministre ridicule de la vengeance divine; même, pour mieux accompagner la forte impression d'horreur qu'un foudroiement si fidèlement représenté doit faire dans les esprits du spectateur, il fait dire en même temps au valet toutes les sottises imaginables sur cette aventure (1). »

On voit que *Don Juan* ne fut pas plus à l'abri de la critique des dévots que ne l'avait été le *Tartufe*, mais peut-être, comme le dit un des apologistes de Molière, est-ce l'une de ces pièces que l'on continue à poursuivre dans l'autre : « A quoi songiez-vous, Molière, dit cet apologiste, quand vous fîtes dessein de jouer le *Tartufe?* Si vous n'aviez jamais eu cette pensée, votre *Festin de Pierre* ne serait pas si criminel... L'esprit de vengeance ne ferait pas chercher dans vos ouvrages des choses qui n'y sont pas. » Cette fois, Molière ne se soucia pas beaucoup de l'attaque; il ne mit pas la plume à la main pour se défendre comme il l'avait fait pour *l'École des femmes* et pour *Tartufe* lui-même : il laissa ce soin à des amis. Deux répliques furent adressées à l'auteur des *Observations* : l'une assez faible, l'autre un peu plus forte. Nous essaierons nous-mêmes, à notre tour, cette apologie, en empruntant à l'une ou à l'autre ce qu'elles peuvent avoir de bon.

Nous n'insisterons pas beaucoup sur l'imputation d'avoir mis sur la scène une religieuse qui a violé ses vœux; car il ne faut pas oublier que sur le théâtre italien et espagnol, dont la pièce est tirée, les auteurs ne se faisaient pas faute de faire paraître des religieuses et des moines; et si notre théâtre est devenu plus scrupuleux, c'est en grande partie à Molière qu'il le doit. En outre, lorsqu'Elvire paraît dans la pièce, le mal a été fait; la faute est passée, et elle ne demande qu'à la réparer; enfin, désabusée sur son amant, elle s'est jetée de nouveau entre les bras de Dieu pour expier son péché; et elle ne reparaît devant don Juan que pour essayer de le ramener au bien et à la vertu : elle ne pense plus qu'au salut pour elle-même et pour lui. On voit que Molière a employé toutes les adresses pour sauver ce qu'il y avait d'un peu hardi dans la peinture d'une religieuse amoureuse. Mais, dira-t-on, pour-

(1) *Sentimens des pères de l'église sur la comédie et sur les spectacles.*

quoi choisir précisément une religieuse? On en voit aisément la raison. C'est pour aggraver les torts de don Juan, en ajoutant le péché du sacrilège à celui du faux mariage et de l'abandon. Tromper toutes les femmes n'était que le fait du libertin; mais choisir une religieuse pour la tromper est un raffinement d'esprit fort qui rentre dans le caractère général de don Juan. Enfin la vocation même d'Elvire fournit à celui-ci un prétexte hypocrite et une excuse railleuse pour justifier sa trahison : « Il m'est venu des scrupules, madame, dit-il, et j'ai ouvert les yeux de l'âme sur ce que je faisais. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, j'ai rompu des vœux qui vous engageaient autre part, et que le ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris. J'ai cru que notre mariage n'était qu'un adultère déguisé, et qu'il nous attirerait quelque disgrâce d'en haut. » La critique qui s'adresse à dona Elvire tombe donc en réalité sur don Juan : c'est un des traits qui servent à dessiner son caractère d'impie et d'athée. La vraie question se déplace et se réduit à celle-ci : Molière devait-il mettre un tel caractère sur la scène, et était-ce approuver ce caractère que de le peindre?

Nous retrouvons ici le problème déjà discuté : la comédie a-t-elle le droit de porter sur le théâtre les choses sacrées, et de peindre, même pour les blâmer, les vices qui touchent à la religion? Nous persistons à croire qu'il n'y a point, même en cela, de terrain interdit, que tout appartient à la comédie et à l'art, et que la question n'est que dans l'exécution. Il ne s'agit donc pas de savoir si Molière avait le droit de mettre un athée sur la scène, mais si en faisant cela il tenait école d'athéisme. En peignant don Juan, Molière a-t-il voulu nous le faire admirer et nous le donner comme modèle? Le don Juan de Molière, comme le Néron de Racine, n'est pas sans doute un monstre hideux et repoussant : c'est comme le Satan de Milton, la méchanceté de l'âme sous les traits brillans de la grandeur et de la beauté. Et comment serait-il autrement un séducteur et le trompeur de toutes les femmes? Il le fallait beau, spirituel, intrépide, plein de grâce et d'élégance, le grand seigneur dans toute sa gloire, dans tout son triomphe. C'est un personnage plein de poésie, mais qui représente la poésie du mal. Fallait-il nous peindre un athée ignoble et stupide, un voluptueux brutal et grossier? L'un et l'autre de ces deux types eût-il été supportable au théâtre? Ce qui fait l'originalité du personnage, n'était-ce pas précisément ce mélange du libertinage de l'esprit et du libertinage des mœurs dans une même âme? Nous l'admirons sans doute, éblouis par l'éclat extérieur, mais sans tendresse, sans sympathie pour l'homme lui-même. Excepté cette générosité de sang qui le porte à la défense d'un homme succombant sous le nombre et qui est bien

le trait d'un gentilhomme, nulle part ailleurs. Molière ne lui a prêté un sentiment qui puisse faire illusion et qui nous le fasse aimer; c'est une âme glacée qui n'a rien d'humain; et si peu croyans que nous soyons, si peu d'effroi que nous inspire la foudre qui termine la pièce, je ne pense pas cependant qu'il y ait un seul spectateur qui regrette de le voir puni et son insolence humiliée. Sans doute, cette intrépidité d'impénitence qui brave le surnaturel lui-même a une sorte de grandeur sauvage qui nous impose, mais sans nous captiver; nous n'éprouvons pas pour lui ce sentiment d'admiration et d'enthousiasme avec lequel Lucrèce nous peint Épicure bravant les dieux et la superstition : *Tandem Graius homo...* Nous restons peuple devant ce spectacle; c'est là évidemment ce qu'a voulu Molière. Il a voulu flageller sinon l'athéisme, du moins l'impiété, l'audace sacrilège qui voit dans le ciel un ennemi, qui le brave, qui l'insulte, qui veut se jouer de lui. C'est là un vice qui peut se joindre à l'athéisme par une sorte de contradiction, mais qui ne se confond pas nécessairement avec lui.

Cependant il s'est rencontré, au XVIIe siècle, d'assez bons juges pour trouver après tout que don Juan n'est pas si méchant qu'on le dit, que le terme de scélérat dont il est appelé souvent est bien fort pour quelques péchés de jeunesse, et qu'enfin il est foudroyé pour bien peu de chose. Le châtiment ne serait donc pas en proportion des méfaits. S'il en était ainsi, on pourrait soutenir que Molière n'a conservé le dénoûment que par respect pour la tradition et par acquit de conscience, que son but a été de nous peindre un athée galant homme, un peu léger de mœurs (mais y a-t-il là de quoi pendre un homme?), intrépide et fier devant le danger, même celui des prodiges, en un mot l'un des plus beaux types de l'homme moderne, ayant séduit les poètes, un Byron, un Musset, comme il avait séduit toutes les femmes? Nous ne partageons nullement cette manière de voir. Molière ne pouvait en effet rendre don Juan plus coupable qu'en le faisant passer du vice au crime, mais il faisait alors un drame et non une comédie; et ce qu'il a voulu faire, c'est une comédie. Dans les pièces mises sur le théâtre avant celles de Molière, et qui sont imitées d'Italie, don Juan est appelé *le fils criminel*; et en effet, il frappe son père et lui donne le coup de la mort. Mais devant un tel crime, il n'y a plus ni libertin, ni séducteur, ni athée; il n'y a plus qu'un parricide; nous tombons dans le drame vulgaire et repoussant. Molière a dû rejeter ce moyen grossier de rendre don Juan odieux. En réalité, la méchanceté n'est pas tant dans les actions que dans l'âme : or Molière a eu soin de nous peindre une âme scélérate sans avoir besoin d'y joindre des actions. N'est-ce donc rien après tout que

la séduction des femmes, et Lovelace qui n'a pas d'autre vice et qui a même des parties de grandeur d'âme qui manquent à don Juan, n'a-t-il pas laissé un nom odieux? Joignez à ce vice le persiflage glacé par lequel don Juan accueille les plaintes si tendres et si touchantes d'Elvire, son insolence envers son père, sa sèche indifférence devant des paroles hautes et superbes, dignes de Corneille; et encore l'hypocrisie qui vient s'ajouter par la suite à tout ce beau caractère; ajoutez à cela le plaisir bas et brutal de faire renier Dieu à un pauvre pour de l'argent, et demandez-vous comment Molière aurait pu s'y prendre, le crime excepté, pour rendre don Juan plus odieux.

Mais, dit-on, Molière a mis l'athéisme dans la bouche de l'homme d'esprit, et il a fait défendre la cause de Dieu par un valet impudent et sot. Pourquoi n'a-t-il pas confié cette tâche à un homme éclairé et sérieux, comme le Cléante de *Tartufe?* Pourquoi n'y a-t-il pas de sage dans la pièce? L'un des deux apologistes de Molière répond très bien à cette objection : « Il eût fallu pour cela, dit-il, que l'on tînt une conférence sur le théâtre, que chacun prît parti, que l'athée déduisît les raisons qu'il avait de ne point croire à Dieu. La matière eût été belle... et l'on aurait écouté don Juan avec patience sans l'interrompre! » Molière en effet a compris qu'un plaidoyer en faveur de Dieu, exposé en forme par un représentant de la piété, eût été à la fois très froid et très inconvenant : car le raisonnement appelait le raisonnement, et don Juan n'eût pas été homme à rester court.

Soit; mais il n'en résulte pas moins, disent les adversaires, que la religion n'a d'autre défenseur qu'un sot valet, qui la rend ridicule par son ignorance et sa superstition. Cette critique porte encore à faux; et elle méconnaît une des conceptions les plus originales et les plus ingénieuses de Molière. C'est en effet Sganarelle qui représente le rôle du bon sens dans la pièce, comme Sancho dans le roman de Cervantès. Je ne dis pas que Molière ait eu ce modèle devant les yeux; mais on ne peut méconnaître quelque analogie. De part et d'autre, c'est le bon sens du valet qui met en relief la folie du maître, ici une folie généreuse qui peuple le monde de chimères, là une folie licencieuse qui insulte à toute piété et à toute vertu. Molière semble avoir pressenti cette parole profonde de Robespierre : « L'athéisme est aristocratique. » C'est en effet le gentilhomme qui est athée; c'est le pauvre diable qui est croyant. Dans les fausses idées de dignité du XVIIe siècle, on croyait que c'était rabaisser Dieu que de le faire défendre par un valet. Mais Molière, plus profond et plus chrétien que ses critiques, savait bien que le christianisme était la religion des petits; et il ne pen-

sait pas profaner la religion en plaçant la foi dans l'âme d'un domestique, même avec ce mélange de superstition naïve qui accompagne presque toujours la foi dans les classes populaires.

Et après tout, ce valet est-il si ridicule et si sot lorsque obéissant à la voix de sa conscience et faisant violence à la peur qu'il a de son maître, il ose lui faire la leçon en ces termes simples et forts qui vont presque à l'éloquence : « Je ne parle pas à vous, Dieu m'en garde ! vous savez ce que vous faites, et si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons ; mais il y a de certains petits impertinens dans le monde qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts parce qu'ils croient que cela leur sied bien ; et si j'avais un maître comme cela, je lui dirais fort nettement, en le regardant en face : Osez-vous bien ainsi vous jouer au ciel?.. C'est bien à vous, petit ver de terre, petit myrmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent ? Pensez-vous que, pour être de qualité,.. vous en soyez plus habile homme?.. Apprenez de moi qui suis votre valet que le ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort et que... — DON JUAN. Paix ! »

Ce dernier mot bref et irrité, par lequel don Juan coupe court à la prédication de son valet ne prouve-t-il pas qu'il a été touché au vif et que les paroles de Sganarelle ont été à leur adresse? Un discours en règle, fait par un sage de théâtre, aurait-il eu cet accent de vérité et cette sorte de dignité qui un instant met au-dessus de lui le plus humble des hommes ?

Mais que dire de la scène où Sganarelle, voulant prouver l'existence de Dieu, s'embrouille dans son raisonnement et finit, en tournant sur lui-même, par tomber par terre, donnant par là occasion à don Juan de triompher de lui par cette pauvre plaisanterie : « Voilà ton raisonnement qui a le nez cassé ! » N'est-ce pas faire rire aux dépens de Dieu ? Eh bien, non ! c'est encore là une scène admirable. Sganarelle exprime d'abord avec simplicité et avec force la preuve la plus frappante pour tous les hommes de l'existence de Dieu, celle dont Kant lui-même a dit que rien n'en saurait affaiblir la majesté : « Pour moi, monsieur, je n'ai jamais étudié, Dieu merci ! mais avec mon petit sens je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers et ce ciel que voilà là-haut?.. » Jusqu'ici, tout va bien, et Sganarelle, soutenu par la force de la vérité et du bon sens, trouve le mot juste et la raison décisive ; mais il veut aller plus loin ; il veut

pousser son argument, le développer : c'est alors qu'il s'embrouille: « Pouvez-vous voir ces artères,.. ces,.. ce poumon et tous ces ingrédiens qui?.. » Puis voulant prouver la force de la volonté, il tourne sur lui-même; c'est alors qu'il tombe. Est-ce là un trait indigne de la bonne comédie? Une scène commencée de si haut ne finit-elle pas par tomber dans la farce? Nous ne le pensons pas. Qui ne voit que ce jeu de théâtre a précisément pour objet de permettre à don Juan de se tirer de la dialectique de son valet par un sot quolibet? Eût-il été possible de faire réfuter Sganarelle par don Juan? Et quoi de plus conforme à l'impertinence de l'esprit fort que de trouver dans un accident extérieur et ridicule l'occasion de couper court par un coq-à-l'âne à une embarrassante controverse? Au fond, n'est-il pas évident que Sganarelle n'a pas été réfuté, pas plus qu'il ne l'avait été plus haut?

On remarquera que Molière a fait en général assez peu d'usage du rôle de sage dans ses comédies. Les Ariste sont des personnages fort secondaires dans son théâtre, et il est rare, même lorsqu'il les introduit sur la scène, qu'ils plaident la cause du bon sens par des argumens théoriques. Dans le *Tartufe* seulement, Molière a consenti à mettre dans la bouche de son Cléante une tirade apologétique qui lui a fourni les plus beaux vers du monde, mais dont il se serait dispensé s'il n'y avait pas eu pour lui une nécessité politique de distinguer la vraie et la fausse dévotion. Souvent même il ne charge personne de représenter le bon sens, et la morale ressort toute seule par la force de la fable et la vérité des caractères. Dans *l'École des femmes*, personne n'est chargé de dire à Arnolphe qu'il est un fou. Dans *George Dandin*, il n'y a pas non plus de sage en titre; c'est lui qui se dit à lui-même : « Tu l'as voulu! » Souvent aussi, en confiant à un de ses personnages le rôle du bon sens, il a soin d'y mêler des travers ou des ridicules, comme cela a lieu dans la réalité. Ainsi Chrysalde dit sans doute de bonnes vérités à sa sœur et à sa femme, mais il y mêle une grossièreté et une lourdeur d'esprit qui font que lui-même donne la comédie en même temps qu'il fait la leçon aux autres. De même, dans *le Misanthrope*, Philinte dit aussi ses vérités à Alceste, mais son propre caractère à son tour n'est pas moins blâmable que celui qu'il blâme. Ainsi il n'y a pas de temps perdu pour la comédie; tout est employé, tout le monde a sa part. La sagesse abstraite n'a rien de dramatique. C'est pour ces raisons que Molière mêle dans le Sganarelle de *Don Juan* la superstition et la peur à la croyance sincère. En retranchant « le moine bourru, » il a sacrifié à des scrupules puérils et peu littéraires un trait vif et vrai qui n'ôtait rien à la solidité de la philosophie populaire dont Sgana-

relle est l'interprète, mais qui s'y mêlait comme dans la réalité même, où la religion n'est jamais sans quelque mélange de superstition.

C'est aussi par de faux et frivoles scrupules que Molière a été obligé de sacrifier la scène du pauvre, ou du moins de la réduire dans les éditions imprimées à un texte insignifiant. Cette scène scandalisa parce qu'on y voit don Juan offrir un louis d'or à un pauvre, à la condition de prononcer un jurement. Ce détail, attesté par l'auteur des *Observations sur Don Juan,* qui avait assisté à la première représentation, se retrouve seulement dans les éditions de Hollande et donne seul son sens à la scène et au mot célèbre : « pour l'amour de l'humanité. » Cette scène n'avait évidemment dans la pensée de Molière aucune intention irréligieuse. Il avait seulement voulu présenter l'impiété de son héros sous la forme la plus odieuse, comme une tentative sur la conscience d'autrui et en même temps comme le témoignage d'un mépris profond de la nature humaine (1). L'impression est encore la même que dans les deux scènes de Sganarelle. C'est le grand seigneur qui est impie; c'est le pauvre qui refuse de nier Dieu. Cette tentative se renouvelle jusqu'à trois fois, et c'est don Juan qui cède; mais en cédant, il se dédommage et se venge par ce mot célèbre : « Va, je te le donne pour l'amour de l'humanité, » c'est-à-dire non par amour de ce Dieu auquel tu crois, mais uniquement parce que tu es homme et que j'ai pitié de toi. On peut se demander si ce mot ne relève pas trop don Juan et ne lui ôte pas quelque chose de l'odieux que l'ensemble du caractère doit inspirer pour justifier la punition finale. Mais il faut songer que don Juan est un homme et non pas un tigre. Un instant de pitié pour un misérable et le plaisir de braver encore Dieu dans la charité même n'ont rien de contraire au caractère général du personnage. Le libertin n'est pas avare; il est indifférent à l'argent; il donne facilement, et sa bonté indifférente n'a rien qui puisse racheter le bas plaisir qu'il se promettait en forçant un misérable à violer sa conscience et ou avouer son hypocrisie.

Il y a encore, dans le rôle de Sganarelle, un mot qui a beaucoup blessé les spectateurs de la première représentation et que Molière a fait disparaître dans les éditions imprimées : c'est le dernier mot de la pièce. Au moment où don Juan était englouti, frappé par la foudre, Sganarelle s'écriait : « Mes gages! mes gages! » L'auteur des *Observations* accusait à ce propos Molière « de braver la justice du ciel avec une âme de valet intéressé ... Voilà le

(1) On trouve dans *M. de Camors,* d'Octave Feuillet, un trait analogue inspiré par la même pensée, et qui pourrait bien être un ressouvenir de *Don Juan.*

dénoûment de la farce! » On peut dire, en effet, que Sganarelle, qui représente le croyant dans la pièce, doit l'être bien peu, puisqu'en présence d'un événement aussi terrible et un exemple aussi saisissant de la justice divine, il ne pense qu'à ses gages. Il semble donc que, pour Molière comme pour Sganarelle, le dénoûment n'est pas quelque chose de très sérieux, que c'est un foudre en peinture puisqu'il ne fait pas même peur à un valet grossier et superstitieux. On répondra peut-être que ce trait n'est pas de Molière et qu'il est emprunté à la comédie italienne; ce serait une faible excuse, car cette comédie ne pouvait pas avoir la grande et profonde signification que Molière a donnée à la sienne; on peut dire aussi plus solidement que, dans une âme vulgaire comme celle que Molière a voulu peindre, l'intérêt personnel éclate malgré tout. Néanmoins, nous croyons pour notre part que le trait n'est pas juste (1) et qu'il est né simplement du besoin de conserver le caractère comique de la pièce, qui dans la catastrophe tournerait à la tragédie; mais ce n'en est pas moins un démenti donné au caractère de Sganarelle, qui ne peut être en ce moment qu'épouvanté par le spectacle qu'il a devant les yeux et qui ne doit pas nous faire rire au moment où la vengeance divine éclate d'une manière si triomphante. Mais, après tout, le mot a été retranché, et nous n'avons plus le droit de l'imputer à Molière; car nous sommes libres d'expliquer ce retranchement par un assentiment donné à une juste critique, d'autant plus que le trait n'est pas original, mais emprunté.

Quant à la catastrophe finale, que les critiques donnent comme une farce sans autorité et sans valeur morale, ce n'est pas la faute de Molière si une statue qui marche, une terre qui s'entr'ouvre avec un tonnerre et des éclairs ne sont plus pour nous et n'étaient déjà pour les spectateurs les plus pieux du XVIIe siècle qu'un pur spectacle et une affaire de machine. Il est probable qu'en Espagne la légende primitive, dans toute sa superstition sauvage et matérielle, produisait une grande terreur. Si cette terreur a disparu devant le progrès de la raison, au point que les dévots eux-mêmes ne croyaient pas plus que nous à la statue et aux feux souterrains et matériels, en quoi Molière en serait-il responsable? Il importe peu d'ailleurs

(1) Il l'est d'autant moins que la mort d'un maître riche ne pouvait en aucune façon mettre en péril les gages d'un valet. On pourrait sans doute objecter que don Juan est un maître obéré, que, de plus, il est habitué à berner ses créanciers, que Sganarelle est lui-même créancier de don Juan, et que s'il ne l'a pas quitté plus tôt, c'est, comme il le dit lui-même (sc. I), parce qu'il a peur de lui. Nous répondons que, pour le valet, la mort du maître est précisément la seule chance qu'il ait d'être payé : un maître obéré n'est pas un maître ruiné, et c'est la succession qui paie.

que tous ces incidens soient pris au pied de la lettre. Il est évident que nous sommes dans le domaine de la convention comme dans les drames mythologiques. Nous ne croyons pas plus au monstre marin qui a dévoré Hippolyte qu'à la statue du commandeur. La mort d'Hippolyte en est-elle moins touchante? Ce qui importe dans le dénoûment de *Don Juan,* c'est que l'impie soit puni, c'est que le sacrilège et la méchanceté n'aient pas le dernier mot. La catastrophe physique, dont nous ne sommes qu'à moitié dupes, n'est que le symbole du châtiment moral que notre conscience réclame. Si la terreur ne va pas plus loin, c'est que Molière a voulu faire une comédie et non un drame.

Une dernière question qui se présente à nous et qui concerne à la fois *Tartufe* et *Don Juan,* c'est de savoir quelles ont été au fond les intentions de Molière. Aurait-il eu une arrière-pensée? En peignant en traits si énergiques la fausse dévotion qui ressemble tant à la vraie, en associant à tant d'esprit et à tant d'éclat l'incrédulité et l'athéisme, Molière n'aurait-il pas voulu atteindre la religion elle-même, et, par une sorte d'anticipation du XVIIIe siècle, faire œuvre de libre penseur? Ces deux pièces ne sont-elles pas l'œuvre d'un précurseur de Bayle et de Voltaire? Question délicate, difficile à résoudre et qui même ne sera jamais complètement résolue. Sans doute, il ne faut pas être médiocrement libre penseur pour attaquer aussi ouvertement l'hypocrisie et pour ne pas craindre de mettre le blasphème dans la bouche de son héros. Un dévot ne l'eût pas fait; mais un dévot n'eût pas fait de comédie; et il suffit d'avoir le feu du génie dramatique pour ne reculer devant rien de ce qui se prête au mouvement et à l'art du théâtre. Mais c'est là ce que j'appellerai la libre pensée désintéressée. Ce n'est pas celle de Voltaire, qui fait du théâtre un instrument de philosophie et qui a pour but de répandre le scepticisme. Dans Molière, au contraire, le théâtre est le but et non le moyen. C'est comme dramatiques que Molière a choisi l'hypocrisie et l'impiété pour objet de ses peintures, ou plutôt c'est son génie qui les a rendues dramatiques, car, sans lui, ce ne seraient que de froides abstractions. Molière s'est donc montré libre et hardi dans ces deux ouvrages, mais, encore une fois, de cette hardiesse qui est le propre du génie dramatique. Quant à aller plus loin et à conclure quoi que ce soit sur le fond des doctrines, c'est ce qui paraît difficile. Qu'un comédien fût quelque peu indifférent en matière de religion, nous n'avons pas de peine à le croire, n'eût-il écrit ni *Tartufe* ni *Don Juan :* mais cette indifférence de profession allait-elle jusqu'à l'incrédulité systématique, même en religion naturelle, et à un dénigrement volontaire et calculé de la religion chrétienne? Rien ne nous autorise

à cette conjecture. On dit bien que Molière avait traduit Lucrèce et qu'il avait appris la philosophie épicurienne avec Gassendi; mais Gassendi n'était épicurien qu'en physique; il était prêtre et croyant; on le voit défendre contre Descartes la preuve de l'existence de Dieu par les causes finales, et l'on a trouvé même quelque analogie entre cette preuve exposée par lui dans son *Syntagma* et la tirade de Sganarelle dans *Don Juan* (1). Molière n'a donc pas appris l'athéisme à l'école de Gassendi. Tout porte à supposer que, tout entier à l'administration de son théâtre et à la composition de ses pièces, il avait peu de temps de reste pour se livrer à la philosophie, qu'il n'en prenait que ce qui était conforme au bon sens; qu'il ne s'occupait pas non plus beaucoup de religion, mais que l'impiété insolente, jointe aux mauvaises mœurs (ce qui était fréquemment le cas), lui était désagréable; que la dévotion outrée, affectant l'horreur du théâtre, devait facilement se tourner pour lui en cagotisme et en hypocrisie; qu'en un mot, sur toutes ces questions, il était placé au point de vue mondain et latitudinaire, sans aucune hostilité systématique et en tout cas sans dépasser le déisme (2). Je ne vois rien de plus, pour ma part, dans les deux grandes comédies que nous venons d'analyser. Sans doute, c'était frayer une voie où d'autres devaient marcher plus tard avec une épée exterminatrice; mais il ne le savait pas, et ce n'était pas cela qu'il voulait. Léguer à la postérité de grands types de théâtre, telle était, nous le croyons, sa seule pensée et sa vraie ambition.

III.

On sait que Fénelon, dans la *Lettre à l'Académie française*, reprochait à Molière d'avoir donné « un tour plaisant au vice et une austérité ridicule à la vertu. » On sait que J.-J. Rousseau, reprenant cette thèse avec ostentation, en a tiré un violent réquisitoire contre Molière : « Après avoir joué tant d'autres ridicules, disait-il, il lui restait à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu. » Il résumait cette critique dans ces deux propositions : « Vous ne sauriez me nier deux choses : l'une, qu'Alceste, dans cette pièce, ne soit un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien; l'autre, que l'auteur lui donne un personnage ridicule. » Molière a donc voulu faire rire de la vertu? Cette opinion a été réfutée par Marmontel et par Laharpe. Ils recon-

(1) Page 142.
(2) Voyez Sainte-Beuve, *Port-Royal*, tome III, livre IIe, chapitre XV.

naissent qu'Alceste est l'homme vertueux de la pièce et aussi qu'il est quelquefois ridicule; mais ce n'est pas sa vertu qui est ridicule, ce sont les travers qui s'y joignent, c'est l'âpreté de ses critiques, l'emportement de son humeur, enfin ses propres faiblesses, puisque, fier comme il est, il se laisse jouer par une coquette.

Cette apologie de Molière est certainement judicieuse, et dans une certaine mesure elle est vraie; mais je ne sais si elle est suffisante et si elle va au fond de la difficulté, car il est certain qu'on rit d'Alceste même quand il a raison, quand il n'est que l'interprète de la justice et de la sincérité. Par exemple, dans la scène des portraits, où après s'être contenu longtemps pour ne pas faire scandale, il finit par éclater contre la méchanceté odieuse et perfide qui déchire les amis absens pour les accabler de caresses aussitôt qu'ils se présentent, n'est-ce pas Alceste qui a raison? Et cependant Célimène le persifle, au grand applaudissement des marquis, et nous ne pouvons nous-mêmes nous empêcher de le trouver plaisant. De même, dans la scène du sonnet, n'est-ce pas encore lui qui a raison? car Oronte est venu lui demander son avis en toute sincérité; il le supplie de ne pas le flatter et de le traiter comme un véritable ami. Alceste ne commence-t-il pas par employer toutes les précautions pour éluder cette insidieuse demande? N'a-t-il pas eu recours lui-même, l'honnête homme, à tous les faux fuyans avant de se déclarer ouvertement? Et lorsque, au risque de faire rire Philinte, il préfère la vieille chanson au sonnet alambiqué, n'a-t-il pas encore cent fois raison? N'a-t-il pas également raison de s'indigner contre Philinte lui-même en le voyant accabler de caresses quelqu'un dont il ne sait pas même le nom? Et si la chaleur de son sang généreux l'emporte à quelques mouvemens excessifs, n'est-ce pas la conséquence naturelle d'une indignation légitime?

On ne peut donc pas nier, ce semble, que, si Alceste est plaisant dans *le Misanthrope*, c'est bien *parce qu'il* est vertueux et non pas seulement *quoiqu'il* le soit. C'est sa vertu, sa droiture, sa délicatesse, qui l'expose au ridicule, qui fait rire Philinte et les marquis, qui nous fait rire nous-mêmes parce que nous nous mettons à leur place et que nous ririons comme eux si nous y étions. Voilà ce qu'il faut accorder à Rousseau. Mais si nous admettons ses prémisses, nous n'admettons pas les conséquences qu'il en tire.

L'erreur de Rousseau et en même temps des critiques qui lui répondent est de croire que l'on blâme nécessairement ce dont on rit et que l'on approuve ce dont on ne rit pas. C'est de prendre le rire comme un critérium du bien et du mal dans la comédie, c'est de ne pas distinguer deux espèces de rire : le rire bienveillant et le rire malveillant; c'est enfin de ne pas s'apercevoir que lorsqu'on

ne rit plus, c'est souvent une marque de blâme plus forte et plus profonde que le rire lui-même, car c'est le commencement du mépris. On ne rit pas de Tartufe, on le méprise; on ne rit pas de don Juan, on en a horreur tout en l'admirant; et, pour nous borner au *Misanthrope*, on ne rit pas de Célimène; c'est toujours elle qui règne, et même démasquée, humiliée, elle est encore souveraine, et c'est elle qui veut bien accorder sa main. En un mot, elle manie le ridicule, elle ne le subit pas. Quand Arsinoé, se croyant sûre de vaincre, vient avec une feinte sympathie lui proposer de s'amender en lui racontant ce qu'on dit sur elle, ce n'est pas Célimène, c'est Arsinoé qui est ridicule. Enfin, c'est à peine si l'on peut dire qu'elle est punie; on sent bien que ce n'est pour elle qu'un échec momentané, mais qu'avec sa beauté, son esprit, sa grâce et sa fortune, elle n'aura pas de peine à reprendre le sceptre des salons et à gagner de nouveau le cœur des hommes, et cependant on ne surprend en elle aucun vestige de remords, pas l'ombre d'un sentiment généreux; le cœur est absolument vide. Voilà donc un caractère qui ne provoque pas un instant le rire. Peut-on croire que Molière ait voulu nous le faire admirer? N'est-il pas évident, au contraire, qu'il veut nous le rendre, sinon odieux, du moins antipathique, et n'y a-t-il pas réussi? Dira-t-on de Célimène, comme Rousseau l'a dit de Philinte, que c'est le sage de la pièce? Est-ce là pour Molière l'idéal de la femme? Et si, comme on le dit, il a emprunté pour la peinture de ce caractère quelques traits à sa propre femme, ne sent-on pas qu'il a voulu, au contraire, flétrir la sécheresse d'un cœur glacé, incapable de comprendre le prix d'un cœur comme le sien? Si l'on prend à la lettre le principe que la comédie doit toujours faire rire et qu'elle ne blâme que par le ridicule : *castigat ridendo*, on demanderait alors avec raison si Célimène est comique, puisqu'on ne rit pas d'elle. Elle provoque le rire, dira-t-on, par ses observations malicieuses; oui, mais elle fait rire des autres, non d'elle-même; elle fait rire non-seulement des absens qui ne sont pas là pour se défendre, mais d'Alceste lui-même, qui vaut cent fois mieux qu'elle. Il y a donc du comique dans la pièce, mais ce comique n'est pas attaché ni proportionné à ce qui est vraiment vicieux; c'est l'égoïsme et la frivolité qui rient; c'est l'honneur qui donne à rire. Peut-on cependant soupçonner un seul instant Molière d'avoir voulu mettre la raison d'un côté et le ridicule de l'autre? Ce n'est donc pas de railler ou d'être raillé qui est le signe de ce qui doit être approuvé ou blâmé; il faut écarter cette apparence et aller au fond des choses.

Disons d'abord que l'on exagère quelque peu en disant, même avec l'auteur de la *Notice*, M. Paul Mesnard, qu'Alceste est « quelquefois

ridicule. » Ce terme dépasse la vérité. Alceste est quelquefois plaisant et risible ; mais il n'est pas ridicule. Il a toujours une dignité et une noblesse qui l'empêchent d'être ridicule. Lui-même nous dit qu'il est « plaisant, » mais rien au-delà. Le ridicule implique une certaine humiliation, une certaine honte, et lors même qu'Alceste donne à rire, il conserve toujours le front haut parce qu'il est dans le vrai, que c'est lui qui a raison et qu'il a pour lui la justice et le bon droit; lorsque nous rions de lui, c'est un rire sympathique et généreux qui n'a rien d'humiliant pour lui, et dont nous n'aurions aucune honte d'être l'objet nous-mêmes. En veut-on la preuve? C'est que Boileau tenait à honneur d'être le héros de la scène du sonnet et d'en avoir fourni lui-même à Molière le modèle dans une scène semblable, à laquelle celui-ci avait assisté (1). C'est encore que Montausier que l'on avait voulu irriter contre Molière en lui disant qu'il était joué sous le nom d'Alceste, s'en montra au contraire très fier et en remercia l'auteur. De plus, si, comme on le dit, Molière a pensé à lui-même dans son portrait d'Alceste, croit-on qu'il eût aimé à se tourner en ridicule si ce ridicule eût été du genre qui flétrit et qui abaisse, et non de ce genre qui se concilie avec la dignité de l'homme? Enfin, pour sortir du théâtre, n'arrive-t-il pas chaque jour dans le monde et dans le commerce de l'amitié que l'on prête à rire par certains défauts superficiels dont on est le premier à plaisanter soi-même, quand on est de bonne humeur? et si ces défauts ne sont que l'excès des bonnes qualités, ne sera-t-on pas fier de ce rire, comme si l'on vous attribuait par là même les qualités de vos défauts?

Si Rousseau se montre si susceptible pour les railleries dont Alceste est l'objet, c'est que, par une singulière illusion d'optique, il se les appliquait à lui-même. Il semblait que Molière l'eût deviné d'avance et eût voulu discréditer son rôle de censeur de mœurs, en le tournant en ridicule. C'est que pour Jean-Jacques, c'était en effet un rôle qu'il jouait; et ce rôle, qui n'était pas sans grandeur, n'était pas non plus sans quelque mélange de ridicule. Ce rôle venait chez lui de l'imagination et de la tête plus que de l'âme. Il devinait sans peine qu'on le plaisantait quand il n'était pas là; et il n'était pas loin d'avoir lui-même des doutes sur la sincérité de sa mission. Aussi n'entendait-il pas volontiers la plaisanterie. Il lut Molière avec cette humeur noire qu'il portait avec lui et qui lui faisait voir partout des persécuteurs. Philinte fut pour lui comme un ennemi personnel qui rabattait ses prétentions à la vertu et sa fastueuse misanthropie. Il traita donc Philinte comme il fit plus tard

(1) Boileau, lettre à M. le marquis de Mimeure, 4 août 1706.

Grimm et Diderot; il vit en lui un odieux égoïste et fournit ainsi à Fabre d'Églantine le type d'une comédie célèbre. Tournant ainsi au noir le caractère de Philinte, il exagéra le côté risible du personnage d'Alceste; il ne vit pas que le rire dont celui-ci est quelquefois l'objet est un rire de sympathie et de bienveillance au moins de la part du spectateur, et si d'autres personnages, comme Célimène et les marquis, croient avoir le droit de le persifler, ce n'est pas avec notre connivence, ou du moins, si nous rions avec eux, ce n'est pas avec les mêmes sentimens qu'eux.

S'il est vrai que le rire n'est pas toujours mauvais signe lorsqu'il ne s'adresse qu'à des travers légers et peu importans, et surtout à des travers qui viennent d'un cœur noble et généreux, cela est surtout vrai lorsqu'il a sa source dans les circonstances et dans les conditions du dehors plus que dans le fond du caractère lui-même, et c'est ce qui a lieu dans *le Misanthrope*. On dit qu'Alceste est risible, cela est vrai, mais pourquoi l'est-il? C'est ce qu'il faut rechercher. Est-ce sa faute ou la faute de ceux qui rient de lui? Voilà la question. Après tout, qu'y a-t-il de risible à dire aux hommes la vérité? Vous me demandez si vous avez fait un bon sonnet : est-ce ma faute s'il est mauvais? Vous ai-je demandé de me le lire? N'ai-je pas décliné tant que je l'ai pu l'honneur de vous écouter? Ne vous ai-je pas prévenu que j'étais un peu plus sincère qu'il ne faut? N'avez-vous pas dit : « C'est ce que je demande? » Que si j'ai exagéré en disant qu'on est « pendable » pour avoir fait un tel sonnet, n'en êtes-vous pas cause en me fatiguant de cette lecture? Le tort ne vient donc pas de moi, mais du milieu dans lequel je suis obligé de vivre, des conventions adoptées entre les hommes, en un mot, des habitudes du monde. C'est le monde qui trouve Alceste ridicule et qui le tourne en ridicule. Au fond il ne l'est pas : c'est le monde qui a tort, ce n'est pas lui.

Nous touchons ici à ce qui nous paraît être le vrai sujet du *Misanthrope*, à savoir le conflit de la vertu et du monde. Molière, en observateur profond, a été frappé de ce fait que la vraie vertu, la vertu rigoureuse et étroite, mise en conflit avec le monde, devient ridicule ou du moins prête à rire. Qui a tort dans ce conflit? Est-ce le monde? est-ce la vertu? Molière ne se charge pas de vous le dire : il n'est ni un prédicateur, ni un philosophe. Il est un peintre de mœurs: partout où il surprend un effet plaisant, il le note au passage et nous le présente sur la scène sans rien blâmer, sans rien approuver. Il nous montre les choses telles qu'elles sont, et n'est en cela ni plus moral ni plus immoral que la nature elle-même dont il est l'interprète. Ce qui est certain, c'est que la morale, d'un côté, nous commande sans doute de ne pas accabler de tendresses un homme que nous ne con-

naissons pas, de dire la vérité à qui la demande, de défendre les amis absens. Mais il est certain aussi que celui qui se donnera ce rôle de défendre partout la justice et la vérité se rendra ridicule et bientôt odieux. Il s'est fait parmi les hommes, par suite de la nécessité de vivre en paix, un ensemble de compromis qu'on appelle le code du monde, et c'est de ce code que La Rochefoucauld a dit que la société ne durerait pas un instant « si les hommes n'étaient pas dupes les uns des autres. » Non-seulement la sincérité toute crue est impossible, mais même une certaine grandeur d'âme, un certain excès de fierté, tout ce qui tend à dépasser la moyenne, tout cela, quoique respecté en apparence, offre toujours quelque nuance de ridicule et est facilement traité de donquichottisme. Dans ce conflit, ce ne sera jamais le monde qui aura tort, car l'arme du ridicule est son arme propre : c'est lui qui l'a forgée, façonnée, aiguisée, de telle sorte que nul acier n'est plus perçant, nul plus résistant; cette arme lui sert contre tous, mais nul ne peut la retourner contre lui. Mettez un héros de Corneille en face d'une jolie femme, d'une reine de salon, et dites-nous qui aura raison des deux. Or c'est là précisément le sujet du *Misanthrope*. C'est un héros de Corneille au sein d'une société frivole, un héros rongeant son frein, vaincu, raillé, humilié par une Dalila sans pitié. C'est la grandeur d'âme enveloppée de toutes parts dans le réseau invisible, mais inextricable, de ce qu'on appelle les convenances, la mode, le qu'en-dira-t-on, les habitudes reçues, en un mot ce réseau de la vie mondaine, où viennent s'embarrasser, s'user, s'effacer tous les caractères, se glacer à la longue toutes les chaleurs de l'âme, s'émousser tous les courages et toutes les vertus.

Ce qui rend ce conflit de la vertu et du monde plus piquant, plus plaisant, plus contradictoire, c'est que la vertu d'Alceste n'est pas du tout une vertu ascétique, une austérité exagérée, semblable à celle que peint Montaigne, « fantôme à effrayer les gens; » ce n'est pas la sainteté. S'il s'agissait en effet d'une vertu de ce genre plus préoccupée du ciel que de la terre, demandant à la nature et à la chair plus de sacrifices qu'elles n'en peuvent supporter, se mêlant au monde pour prêcher le mépris du monde, on comprendrait encore que le monde regimbât, ou du moins qu'il renvoyât aux prédicateurs attitrés le rôle de convertisseurs; un tel rôle chez un homme du monde aurait en effet quelque chose de prétentieux et légitimerait quelques représailles. Mais la vertu d'Alceste n'a nullement ce caractère; et lorsque récemment, sous prétexte de dévoiler le *secret d'Alceste*, on a eu l'idée d'y voir la peinture du jansénisme, on s'est trompé du tout au tout, et on a détruit précisément toute la philosophie de la pièce. Il n'y a pas trace de jan-

sénisme, ni même de dévotion dans Alceste. Il n'est nullement un solitaire de Port-Royal; il est lui-même un homme du monde; et sa vertu, toute rigoriste qu'elle est, est la vertu mondaine par excellence, la vertu de l'honneur. S'il se retire au désert, ce n'est pas pour prier Dieu, c'est pour trouver

un endroit écarté
Où d'être *homme d'honneur* on ait la liberté.

S'il blâme Philinte de ses procédés flatteurs et complaisans, c'est que

... tout *homme d'honneur* s'en doit scandaliser.

Il veut qu'on soit sincère

et qu'en *homme d'honneur*,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

C'est dans le même sens qu'il dit encore :

Je veux que *l'on soit homme* et qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre.

Ce qui l'indigne, c'est surtout la bassesse et la platitude :

. . . c'est une chose indigne, lâche, infâme
De s'abaisser ainsi jusqu'à *trahir son âme*.
. . . . . .
Non, non, il n'est pas d'âme *un peu bien située*
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée.

Lorsqu'il est menacé d'un duel par Oronte, il n'hésite pas un instant et ne manifeste aucun scrupule pour un acte condamné par la loi religieuse et par la loi de l'état. Lui-même, tout misanthrope qu'il est, passe sa vie dans le monde, fait la cour à une femme du monde, va même jusqu'à lui offrir sa main, après qu'il a connu toute sa légèreté. Il ne s'agit donc pas ici, quoi qu'on dise, d'une vertu surhumaine, exagérée et impraticable : il s'agit précisément de la vertu mondaine et profane, la vertu de l'honneur. C'est cette vertu elle-même, la seule que le monde reconnaisse, c'est celle-là qui lui devient à charge et qui appelle à son tour ses traits et ses railleries, lorsqu'elle se prend au sérieux et qu'elle veut être pure, sévère, sans mélange. Tous les excès d'Alceste ne sont que les

excès de l'honneur, rien de plus, et cependant le monde ne peut le supporter. Pour lui, « l'honneur n'est qu'une comédie, » et il le tourne en comédie. Mais, en définitive, qui a le dernier mot auprès de nous? N'est-ce pas encore celui dont nous avons ri d'abord, que nous avons plaint ensuite, celui qui a été trompé, abandonné, mais dont l'âme est supérieure à tout ce qui l'entoure et qui ne souffre que de cette supériorité même? N'appliquons donc pas ici les maximes ordinaires de la comédie : *le Misanthrope*, moins tragique que *Tartufe*, n'en est pas moins triste, car il finit tristement par le malheur du héros, puni pour avoir trop demandé au monde et lui avoir présenté dans toute sa pureté la vertu qu'il adore ou qu'il feint d'adorer.

Nous pouvons donc dire, avec l'auteur de la notice, M. Paul Mesnard, que le sujet du *Misanthrope*, c'est le monde lui-même et surtout le grand monde. Célimène, Philinte, Éliante, Arsinoé, Oronte, les marquis, sont tous, à des degrés divers et sous des formes différentes, les images du monde. C'est Philinte lui-même qui le dit :

Et quand on est du monde, il faut bien que l'on rende...

Célimène, c'est le monde lui-même dans ce qu'il a de plus exquis et de plus perfide, la beauté sans la bonté, l'esprit sans le cœur, la richesse et tous les dons du dehors sans aucun des dons de l'âme; c'est l'élégance et la grâce, le bon goût irréprochable, la diction juste, fine, perçante, la repartie implacable, la cruauté enjouée, la fierté feinte : c'est la coquette idéale, usant et abusant de tous ses dons, déchirant le plus noble cœur avec une grâce homicide, victime à la fin de ses ruses, mais prête à recommencer, n'ayant rien à craindre tant qu'elle aura vingt ans. Philinte, c'est l'homme du monde enjoué, aimable, complaisant, cherchant à faire plaisir à tout le monde, non point égoïste, comme on l'a dit, car il a pour Alceste une vraie amitié et ne manque même pas de générosité, puisqu'il est tout prêt à lui sacrifier l'amour d'Éliante, mais n'aimant pas le bruit et les affaires, et passant par-dessus la sincérité pour sauver sa bonne humeur et son repos. Arsinoé, c'est encore la femme du monde, qui a été jeune, qui ne l'est plus; qui a été belle, qui ne l'est plus; qui n'est arrivée à l'austérité que par le dépit, qui envie chez les autres les succès qu'elle n'a plus, qui cherche à se venger par les traits aiguisés d'une censure hypocrite, mais qui trouve trop forte partie, car la méchanceté elle-même a besoin de grâce et de jeunesse, et l'orgueil de la vie ajoute à l'esprit un éclat

triomphant que la malice pure ne saurait trouver. Enfin Éliante est encore une autre expression de la femme du monde, non pas la plus brillante, mais la plus douce; sensée, indulgente, agréable, promettant plus pour l'intimité et la sûreté de la vie; un peu effacée, n'ayant rien d'une reine de salon. Elle saurait comprendre Alceste, mais elle ne manque pas non plus de fierté; et lorsque celui-ci, avec une gaucherie peu aimable, s'excuse de ne pas lui demander sa main, elle sait bien riposter avec quelque vivacité :

Ma main de se donner n'est pas embarrassée.

Enfin Oronte et les marquis achèvent ce portrait du monde : c'est, d'un côté, la jeunesse superficielle, frivole, vide, la fatuité sotte, le bavardage inutile, et la médisance élégante; dans Oronte, il y a moins de légèreté et moins de frivolité; mais ces défauts sont remplacés par la ridicule prétention d'un poète de salon.

Qu'il y ait eu dans notre théâtre une comédie qui ait précisément pour objet la peinture du monde, c'est ce qui ne doit point étonner, car on peut dire que notre littérature tout entière est une littérature mondaine, née du monde et pour le monde. On a dit que nos écrivains du XVIIe siècle sont tous des écrivains de cour, que c'est pour la cour que nos chefs-d'œuvre ont été écrits. Cela ne peut être accordé que si l'on entend par cour le modèle et la perfection de la vie mondaine. C'est en effet en France que le monde est arrivé à sa perfection, et c'est la cour qui en a été le principal agent. Nulle part l'art de vivre en société, l'art de causer, l'art de plaire, l'art de peindre, l'art d'analyser, l'art de penser en commun, l'art de raisonner sur la vie, sur les mœurs, sur le cœur humain, en un mot l'art de la vie mondaine n'a été poussé si loin. Aussi notre littérature a-t-elle surtout excellé dans les œuvres essentiellement mondaines, les mémoires, les correspondances, les maximes, la comédie. La tragédie elle-même, au moins dans Racine, a le même caractère; elle est plus remarquable par la psychologie que par l'invention dramatique; plus par la science et par l'art que par l'imagination et la poésie. Corneille, Pascal et Bossuet sont seuls en dehors de ce type et le surpassent; encore peut-on dire que *les Provinciales* sont une œuvre de théologie mondaine et que les *Oraisons funèbres* elles-mêmes, malgré leur grand air, sont aussi, par les ménagemens habiles, par les éloges convenus, par la peinture merveilleuse de la vie de cour, par les grandes vérités profanes mêlées aux vérités sacrées, des œuvres faites pour le monde et inspirées par le monde. Dans cette littérature, il n'est

point surprenant que le chef-d'œuvre du théâtre comique ait eu pour objet la peinture du monde mis en regard de la générosité, de la loyauté et de l'honneur.

Notre théâtre a bien changé depuis Molière, et cependant il a toujours conservé le même caractère, au moins dans la comédie. On ne peint plus le grand monde, mais on en peint la contrefaçon et ce que l'on a appelé le demi-monde : c'est la cour d'aujourd'hui. S'il nous était permis de faire un rapprochement qui se présente à notre esprit, nous dirions que l'auteur dramatique de nos jours qui a mis *le Demi-Monde* sur la scène a rencontré, sans y avoir pensé sans doute, une situation analogue à celle qu'a voulu peindre Molière dans *le Misanthrope*. Nous ne pensons pas être coupable de profanation en faisant ressortir cette analogie. Le héros de la pièce moderne est lui-même une sorte d'Alceste, un peu trop naïf à la vérité (mais il vient d'Afrique); c'est une âme fière et même un peu farouche, c'est encore l'honneur dans toute sa délicatesse, sa rudesse, son austérité : comme Alceste, il tombe dans un monde frivole, plus que frivole; comme Alceste il aime au-dessous de lui et bien plus bas, car il ne s'agit plus d'une coquette, mais d'une courtisane. C'est une Célimène de bas étage, qui essaie de jouer la vraie. On retrouve encore dans *le Demi-Monde* la scène de la jalousie; de part et d'autre, c'est une lettre compromettante qui met aux prises les deux amans; de part et d'autre, l'héroïne se joue du héros : d'un côté, en n'avouant rien; de l'autre en avouant tout. On pourrait pousser plus loin la comparaison et retrouver dans *le Demi-Monde* une sorte de Philinte : c'est l'homme du monde moderne, qui dévoile à son ami tous les mystères du milieu où il vit et qui essaie d'éclairer et de protéger sa sauvagerie. Il voudrait le défendre de la fausse Célimène, comme Philinte défend Alceste de la vraie. Il accepte le monde où il vit, comme Philinte accepte le sien; mais ici, ce n'est plus cet enjouement naturel et aimable d'un homme bien né, « qui prend tout doucement les hommes comme ils sont, » c'est l'ironie sarcastique et froide de l'homme désenchanté qui a vu le fond de tout et qui vit avec le vice, quoique ayant encore au fond du cœur l'amour du bien. C'est une sorte de fusion entre Alceste et Philinte. Le dénoûment des deux pièces est semblable : comme Célimène, la baronne d'Ange est démasquée, humiliée. Comme elle, elle se retire devant sa défaite; l'une sauve sa beauté, sa jeunesse, sa royauté féminine; l'autre sauve sa fortune. Le sage de la pièce, de Jalin, épouse comme Philinte, l'Éliante de ce faux monde, la jeune Marcelle, qui a conservé des sentimens purs au sein de l'impureté; enfin le nouvel Alceste, comme l'autre, reste seul blessé au cœur, et avec bien

plus de droit que celui-ci de devenir misanthrope. Ainsi la pièce moderne explique et éclaircit la pièce ancienne : de part et d'autre, c'est bien la vertu et l'honneur aux prises avec le monde, vrai ou faux, peu importe. Ce conflit peut être comique ou tragique, suivant le poète. Molière a voulu faire une comédie ; le poète moderne a fait un drame : la pensée fondamentale reste la même.

Après ces explications, faudrait-il encore imputer à Molière la pensée coupable et frivole de faire rire de la vertu ? Verra-t-on dans l'auteur du *Misanthrope* un épicurien spirituel qui se joue de tout, qui veut que l'on ne vive que pour le plaisir, un Montaigne qui ne veut point de vertu farouche, un sage indifférent qui demande que l'on s'accommode des choses sans s'en émouvoir la bile ? Non, ce n'est pas la morale du *Misanthrope;* elle est tout autre ; je dirai même toute contraire. La voici : c'est que la vertu et l'honneur doivent se tenir à distance du monde, sans le fuir, qu'un cœur haut et bien placé ne doit pas disputer aux petits marquis la faveur des belles, qu'il ne doit pas se mêler aux caquets frivoles des ruelles et des salons ; que si les obligations sociales vous forcent à cultiver le monde, vous devez supporter ses travers sinon avec complaisance et connivence, au moins avec dignité, et ne pas vous mêler de lui pour qu'il ne se mêle pas de vous ; que si la sagesse fière et délicate veut se jouer au monde, elle y perd toujours quelque chose de sa dignité, et que, si elle veut le réformer, elle fait rire d'elle. Je pense pour ma part qu'Alceste finira par en tirer cette leçon. Après un accès de misanthropie qui le chasse pour un temps au désert, son âme haute et généreuse lui fera comprendre que c'est encore une sorte d'égoïsme que de ne vouloir jouir que de soi. Il sera rappelé au monde par le devoir ; il y rapportera non pas moins de délicatesse et d'honneur, mais moins de susceptibilité ; il apprendra à se faire respecter et écouter sans blesser personne ; il tiendra à distance les fats sans cervelle, les faiseurs de petits vers, les prudes et les coquettes ; il rencontrera quelque Éliante d'une âme forte et sérieuse, capable de le comprendre et de l'aimer. Il apprendra à dire la vérité sans colère, à défendre la justice sans ostentation, à être vrai sans jouer un rôle. Tel est l'Alceste idéal qui se cache au fond de l'Alceste réel, mais qui avait besoin d'une épreuve pour se dégager. Voilà la morale du *Misanthrope;* c'est une morale que ne désavouerait pas Epictète, et qui vaut bien celle de Rousseau.

PAUL JANET.

LES

ROYALISTES DU MIDI

SOUS LA RÉVOLUTION

II[1].

LE CAMP DE JALÈS.

I.

La vallée de Jalès, avec les hautes montagnes qui l'environnent, est un des sites les plus pittoresques du Vivarais. Desservie aujourd'hui par une ligne ferrée qui la met en communication directe avec Nîmes et autres villes du Midi elle semblait, en 1792, séparée de toute civilisation par sa ceinture de monts abrupts. On pouvait la comparer alors à un cirque immense, fermé de toutes parts et rendu inaccessible par une enceinte de murailles naturelles. C'est pour cela que les conspirateurs de Jalès y avaient établi le centre de leurs opérations.

A l'une de ses extrémités, on voyait, on voit encore un petit village, Berrias, où, malgré le voisinage des châteaux de Jalès et de Bannes, qui leur avaient longtemps servi de quartier-général, les royalistes ardens étaient en petit nombre. Dans les derniers jours du mois de juin de cette année, ce village, qui ne se soulevait pas assez vite au gré des contre-révolutionnaires, fut envahi par un dé-

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

tachement formé d'un certain nombre d'entre eux. Les citoyens qui pactisaient avec la révolution furent maltraités. On foula aux pieds des cocardes tricolores arrachées au chapeau des patriotes. La vie de plusieurs habitans de la commune fut menacée; on pilla diverses maisons. Ce mouvement isolé préludait à l'exécution d'autres plans. L'armée qui devait se réunir au premier signal était destinée à marcher sur le Puy, en se fortifiant en route de tous les mécontens. Le soulèvement devait s'effectuer dans la nuit du 8 au 9 juillet.

En vue de cette prise d'armes, le comte de Saillans, dès le premier jour de ce mois, envoyait de Saint-André-de-Cruzières, où il avait établi son quartier-général, des instructions et des ordres. A l'exception du château de Bannes, où, comme on l'a vu, le directoire de l'Ardèche entretenait une petite garnison, toute la vallée était en son pouvoir. Dans les auberges, les royalistes s'assemblaient tous les jours pour délibérer. A la porte des églises, ils affichaient nuitamment des proclamations incendiaires. Quelques-uns poussaient l'audace jusqu'à contraindre les curés constitutionnels à les lire en chaire. Ces proclamations signées du comte de Saillans, « chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, lieutenant-colonel commandant des chasseurs du Roussillon, gentilhomme de la chambre de Monsieur, commandant en second, au nom de Monsieur et Monseigneur comte d'Artois, dans le bas Languedoc, Vivarais, Velay et Gévaudan, » étaient conçues en termes choisis pour frapper les imaginations naïves, pour faire croire aux paysans que la révolution touchait à sa fin et que l'ancien régime allait revivre. Les royalistes ne prenaient presque plus la peine de cacher leurs projets. Ils circulaient librement, enjoignant aux habitans des communes qu'ils traversaient de s'armer pour la bonne cause, prédisaient de terribles vengeances aux hésitans et aux tièdes, leur envoyaient des lettres anonymes pour les menacer du pillage prochain de leur maison, se faisaient héberger chez l'habitant et obligeaient partout le percepteur des impositions à verser entre leurs mains le contenu de sa caisse.

Pour appuyer ce recrutement forcé, les curés réfractaires refusaient d'entendre en confession ceux qui ne voulaient pas partir. Ils excitaient les catholiques à verser le sang des patriotes, à ravager leurs propriétés.

— Cette fois, ça ira, murmuraient-ils; ceux qui rient aujourd'hui pleureront bientôt. A bas les patriotes! ajoutaient-ils; vous ne répéterez plus : « Vive la nation! » Si les protestans égorgent les catholiques, nous vous égorgerons aussi. »

Ils tenaient ces propos aux gendarmes eux-mêmes, essayaient de les détourner de leur devoir, leur faisaient honte de leur costume

et inspiraient autour d'eux une terreur telle que nul de ceux à qui ils s'adressaient n'osait les dénoncer au directoire départemental. Déjà les royalistes étaient prêts à occuper Bannes et Berrias; déjà, dans Saint-André-de-Cruzières, dans Naves, dans le Folcherand, l'autorité du comte de Saillans s'exerçait souverainement, et les autorités locales en étaient à se demander si les rumeurs qui faisaient allusion aux mouvemens royalistes étaient fondées. C'est à un incident inattendu qu'elles dûrent de connaître la vérité.

Ainsi qu'on l'a vu, le château de Bannes était occupé militairement. Au commencement de l'année, la famille du Roure, à qui il appartenait, l'avait abandonné, n'y laissant que son chargé d'affaires, un notaire nommé Fabrégat. Les royalistes s'y étaient alors installés. Se croyant inexpugnables dans cette forteresse plantée sur le roc, ils avaient fabriqué des balles avec les plombs des vitres puis tiré des coups de fusil sur les passans, aux cris de : « Vive le roi! » Le district de Joyeuse s'était empressé d'envoyer deux brigades de gendarmerie et une compagnie du 59e pour les en expulser. Cette petite garnison y était maintenant installée sous les ordres de deux officiers de gendarmerie, le capitaine de Bois-Bertrand et le lieutenant Roger. Elle s'efforçait de maintenir le calme dans le pays. Mais elle n'osait étendre son action au-delà d'un rayon très restreint, se sentant menacée par une force invisible et mystérieuse dont elle devinait l'existence sans pouvoir la saisir.

Le 1er juillet, un habitant d'un des hameaux de la commune de Bannes vint porter plainte à la gendarmerie cantonnée dans le château et déclarer que, durant la nuit, les arbres de son jardin avaient été coupés. Le lieutenant Roger, après avoir pris les ordres de son capitaine, se rendit sur les lieux afin de procéder à une enquête. Elle ne lui révéla rien quant au fait signalé, mais elle lui permit de constater qu'un nombreux rassemblement avait lieu à Saint-André-de-Cruzières, à quelques kilomètres de là, et que des hommes d'allures suspectes étaient réfugiés dans l'une des maisons de ce village. Il s'y transporta le lendemain avec un piquet de gendarmerie, trente hommes de la ligne, et quinze gardes nationaux de Berrias. Son entrée dans le village fut le signal d'un trouble extrême. De la maison vers laquelle il se dirigeait sortaient en fuyant une foule de gens. Il parvint à faire quelques prisonniers, dont il fouilla les poches. Dans celles de l'un d'eux, il trouva des papiers et les lut. Ils lui parurent si graves qu'il s'empressa de les envoyer aux autorités départementales en permanence à Joyeuse. Puis il retourna au château de Bannes.

Le lendemain, à la pointe du jour, le capitaine de Bois-Bertrand entendit sonner le tocsin et battre la générale. Bientôt il vit apparaître, marchant vers le château dont il avait la défense, une bande

conduite par un jeune officier, qui n'était autre que le chevalier de Melon et qui le somma, au nom du roi, d'avoir, lui et les siens, à évacuer le fort, sommation à laquelle il répondit par un refus énergique. Le chevalier de Melon mit alors le siège devant le château, s'empara du village, ordonna à la municipalité de cesser d'envoyer des approvisionnemens aux assiégés et d'en pourvoir sa troupe. Puis, ayant constaté que cette municipalité s'exécutait de mauvaise grâce, il lui fit défense formelle de s'assembler et de délibérer sur quelque objet que ce fût.

Bien qu'il y eût dans sa conduite une grande part d'initiative personnelle, elle était cependant conforme aux ordres qu'il avait reçus du comte de Saillans. L'expédition du lieutenant Roger sur Saint-André-de-Cruzières, l'arrestation d'un individu porteur de ses dépêches, avaient décidé le commandant de l'armée royaliste à hâter le mouvement qui ne devait éclater, d'après ses premiers plans, que dans la nuit du 8 au 9. Tandis qu'il envoyait de toutes parts de pressans avis pour précipiter la mobilisation de son armée, il chargeait le chevalier de Melon de s'emparer du château de Bannes, où il voulait se retrancher, comme dans un centre inexpugnable d'opérations.

Lui-même, à la tête d'une poignée d'hommes, se transportait dans la journée du 3 juillet sur Beaulieu d'abord, où il réquisitionna un détachement de garde nationale, sur Berrias ensuite. Ce village est situé au bas du rocher sur lequel s'élevait le château de Bannes. En y arrivant, le chevalier de Melon réunit les autorités et les notables; il leur signifia que toute la garde nationale devait se porter au secours des assiégeans de Bannes et contribuer à l'investissement du château. Ces pauvres gens n'osèrent résister; ils se décidèrent, pour éviter de grands malheurs, à envoyer vingt hommes à l'armée insurrectionnelle. Mais en même temps ils expédiaient un émissaire au directoire du département, afin de l'avertir. Leur résignation apparente ne les mit pas à l'abri des mauvais traitemens. Dans la soirée, le comte de Saillans s'étant rendu à Bannes, les exaltés pillèrent en son absence plusieurs maisons; ils y prirent des chevaux, des bœufs, du drap, du pain et se conduisirent comme des bandits.

A la fin du jour, la commune fut même le théâtre de scènes tragiques. Un envoi de vivres, destiné au château de Bannes, était arrivé à Berrias, escorté par quelques soldats du régiment de Dauphiné, qui ne savaient rien des événemens. La nuit les empêcha de continuer leur chemin. Ils s'arrêtèrent dans l'unique auberge de Berrias, tenue par un sieur Tournayre. Vers une heure, ils étaient attablés dans une salle basse, où, pour leur faire honneur, le maître d'école Ginhoux, ardent patriote, les avait rejoints, quand

la porte fut ébranlée soudain par des coups violens accompagnés de cris. Sur le conseil de Ginhoux, ils ne répondirent pas. Mais l'aubergiste, beau-frère de ce dernier, déjà retiré dans sa chambre, ouvrit une croisée et aperçut une bande d'environ deux cents hommes, commandée par un individu jeune encore, vêtu d'un uniforme bleu et blanc, à boutons jaunes, portant une épaulette de lieutenant. Il essaya d'abord de parlementer, mais des huées couvrirent sa voix, il prit peur et alla se cacher dans un grenier, où il passa toute la nuit, insensible aux cris et aux plaintes qui arrivaient à ses oreilles.

Il eut à peine disparu que la bande recommença à secouer furieusement la porte en criant :

— Vive le roi ! A bas la nation ! A bas la constitution !

Alors le maître d'école Ginhoux commit l'imprudence d'ouvrir et, s'adressant aux mutins, il dit :

— Ce n'est pas à une pareille heure qu'on vient chez les gens; il n'y a ici que de braves soldats qui exécutent les ordres qu'ils ont reçus.

Comme les braillards ne voulaient rien entendre et commençaient à proférer des menaces, Ginhoux prit un fusil et, s'il faut en croire l'affirmation de l'un des témoins entendus plus tard, lors de l'instruction de cette affaire, il les mit en joue et tira sur eux. Il est vrai qu'il n'en atteignit aucun. Mais il avait fourni un prétexte à leurs fureurs. Ils se précipitèrent dans la salle. Le maître d'école et ses compagnons furent arrêtés; on leur lia les mains et, tandis que l'officier faisait avertir le comte de Saillans de la capture qui venait d'être opérée, on les gardait à vue. Le comte de Saillans ordonna qu'on les conduisît auprès de lui. Il se trouvait en ce moment dans l'une des maisons de Berrias; il y avait passé la nuit et il était cinq heures du matin quand les prisonniers furent mis en sa présence, sur le seuil de cette maison.

— Vous avez enfreint les ordres du roi, leur dit-il durement; vous êtes dignes de mort. Un conseil de guerre va prononcer immédiatement sur votre conduite.

Une heure plus tard, après un interrogatoire sommaire, ces malheureux s'entendaient condamner à être sans délai passés par les armes, les soldats pour avoir escorté un convoi de vivres destiné à la garnison du château de Bannes, Ginhoux pour avoir tenté de les protéger contre une troupe d'énergumènes. On les ramena à l'auberge Tournayre, une chambre leur fut donnée pour prison; on leur fit savoir qu'en l'absence du curé non assermenté de Berrias, celui de Bannes allait venir les confesser. Mais il ne leur fut pas donné de l'attendre. Un attroupement s'était formé devant l'auberge. On vociférait, on voulait leur tête. Tout à coup,

quelques furieux se jetèrent dans la chambre sans que les factionnaires essayassent de faire résistance. Ginhoux et deux des soldats furent tués à coups de sabre, et l'un de ceux-ci précipité par la croisée. Les autres allaient périr de même quand le prêtre attendu arriva pour remplir les devoirs de son ministère. Il dut constater qu'un grand crime venait d'être commis. Il prit sous sa protection les deux condamnés qui survivaient à leurs compagnons, les fit ramener devant le comte de Saillans, auprès de qui il sollicita leur grâce. Elle lui fut accordée, mais à la condition qu'ils marcheraient et combattraient avec les royalistes.

Tel fut le sanglant prélude de la prise d'armes du Vivarais, meurtre inutile et odieux dont le souvenir fut souvent invoqué, à titre de justification, par d'autres assassins, dans les représailles qui suivirent. Après la défaite des royalistes, une instruction fut ouverte pour découvrir les auteurs de ce forfait. On arrêta plusieurs individus sur lesquels pesaient de graves soupçons. C'étaient pour la plupart de modestes artisans connus pour leurs opinions royalistes. Ils furent interrogés, opposèrent aux témoignages invoqués contre eux des dénégations énergiques et, en définitive, le meurtre de Berrias demeura impuni.

Au moment même où il venait de s'accomplir, on vit apparaître dans la commune la plupart des gardes nationaux que la municipalité contrainte et forcée avait fait partir la veille pour le château de Bannes. Après avoir fait acte de présence parmi les assiégeans, ils s'étaient sauvés pour rentrer dans leurs foyers. Leur désertion excita la colère du comte de Saillans.

— Si ces hommes ne retournent pas sur-le-champ là d'où ils viennent, dit-il au maire, je mets le feu à votre village, je vous en avertis.

On dut lui obéir, car il eût exécuté sa menace, convaincu de la nécessité de faire un exemple. Déjà les nouvelles que lui transmettaient ses lieutenans signalaient les difficultés qu'ils rencontraient pour obliger les paysans à aller au combat. Tant qu'il ne s'était agi que de promesses et d'engagemens pour l'avenir, ces braves gens s'étaient montrés résolus, presque enthousiastes. Mais maintenant qu'on leur demandait de passer des sermens et des bravades à l'action, ils y mettaient moins d'empressement. La crainte d'un danger couru pour une cause désespérée paralysait leur courage. Il fallait user de rigueur, employer la force pour les contraindre à marcher. Les partisans du comte de Saillans en étaient réduits à organiser de véritables razzias, des battues générales pour ramasser des soldats. Ils arrivaient dans les communes qui avoisinent Bannes, à Brahic, à Naves, à Gravières, au Folcherand, ils convoquaient les gardes nationaux.

— L'heure est venue de marcher, leur disaient-ils; prenez vos armes et suivez-nous. Si vous résistez, vous serez fusillés. Mais vous ne résisterez pas; vous ne voudrez pas vous révolter contre la volonté de Monsieur et de Monseigneur le comte d'Artois.

Quelques-uns se laissaient convaincre; mais le plus grand nombre prenait la fuite. Vainement, certains maires et des prêtres réfractaires secondaient de leur mieux les agens du comte de Saillans, leur désignaient les maisons où se cachaient les déserteurs, pressaient les récalcitrans et les traînards; ceux-ci se dérobaient au destin qu'on voulait leur faire subir. Les quinze mille hommes promis par Claude Allier au général royaliste ne figuraient, hélas! que sur le papier; on ne parvint pas à en réunir plus de quinze cents, décidés à jouer leur vie pour la cause royale.

Il est vrai qu'en devançant de plusieurs jours la date primitivement fixée pour une levée en masse, le comte de Saillans avait surpris les gens, insuffisamment préparés encore à ce qu'on attendait d'eux. Ils n'avaient pas eu même tous connaissance de ses ordres, dont plusieurs copies, saisies par le lieutenant Roger sur la personne d'un porteur arrêté par lui, avaient été expédiées au directoire du département.

Dans la matinée du 4 juillet, le comte de Saillans, en voyant réunis autour de lui, dans le camp formé sous le château de Bannes, quelques centaines d'hommes seulement, alors qu'il en avait espéré plusieurs milliers, put mesurer l'étendue de sa faiblesse. Il se plaignit amèrement aux chefs royalistes de la contrée qui l'avaient poussé à une action immédiate. Il adressa de vifs reproches à l'abbé Claude Allier, par les promesses duquel il s'était laissé tromper. Celui-ci répondit en promettant de nombreuses recrues pour le lendemain. Cette promesse ne toucha guère le comte de Saillans. Il commençait à douter du succès. Mais la partie était déjà trop vivement engagée pour qu'il pût l'abandonner. Il n'y avait plus qu'à tenter un coup de désespoir, afin d'obtenir un premier avantage qui pourrait seul amener des partisans à une cause déjà compromise.

Dès le matin, il réunit sa troupe dans l'église de Bannes, où la messe fut célébrée. On bénit ensuite solennellement un drapeau blanc, tandis que, debout près de l'autel, le comte de Saillans entonnait une hymne que l'assistance chanta avec lui. Cette cérémonie exalta les courages, déchaîna les imaginations. Des mesures furent prises pour investir étroitement le château de Bannes. Le chevalier de Melon proposa de conduire aux Vans les troupes disponibles, afin de piller cette bourgade qui, tour à tour, aux mains des royalistes et des patriotes, semblait plus favorable à ces derniers

et paraissait devoir devenir le point central de la résistance qui s'organisait déjà contre les bandes du comte de Saillans. Mais cette proposition fut repoussée; elle indigna même quelques gardes nationaux, qui disparurent sous le prétexte qu'ils ne voulaient pas s'associer à des brigands. L'idée de marcher sur les Vans fut abandonnée. Le comte de Saillans se contenta d'envoyer de tous côtés des détachemens composés d'hommes sûrs, chargés de lui ramener des soldats dont le rendez-vous était fixé à Saint-André-de-Cruzières.

Pendant ce temps, le directoire départemental prenait connaissance des pièces saisies sur l'un des individus que le lieutenant Roger avait arrêtés; elles lui révélèrent l'étendue et la gravité des périls qui menaçaient l'ordre légal. La plus importante de toutes était une proclamation du comte de Saillans appelant le peuple aux armes :

« Peuple fidèle à votre Dieu, à votre roi, levez la tête, disait le commandant de l'armée royale; assez et trop longtemps elle a été courbée sous le joug des plus vils tyrans; assez et trop longtemps, vous avez été le jouet de la faction la plus impie et la plus barbare. La patrie déchirée, la monarchie renversée, la religion horriblement persécutée, le trône avili, le roi captif et dégradé, tous les gens de bien opprimés demandaient au ciel et à la terre, depuis trois ans, les vengeurs de ces affreux attentats, de ces épouvantables désordres... Seuls vous tentâtes deux fois de réussir dans cette grande et glorieuse entreprise; mais vous ne pûtes avoir le succès désiré, parce que vous n'aviez pas de chefs, que vos moyens étaient insuffisans, qu'ils n'étaient pas combinés avec les forces invincibles des grandes puissances et des bons Français qui doivent les seconder dans toutes les provinces, parce qu'en un mot le moment n'était pas venu. Le voici, réjouissez-vous; que les méchans tremblent; le jour de la vengeance est arrivé, la foudre est prête, elle va éclater sur leurs têtes criminelles et les écraser. Vous manquiez de chefs, de moyens et d'appui; vous allez avoir tout cela. Nous sommes nous-mêmes un de ces chefs... Nous venons vers vous, peuple généreux et fidèle au meilleur comme au plus malheureux des rois, pour nous mettre à votre tête et diriger vos efforts... »

Ce préambule se continuait par l'énumération des griefs des royalistes : les encouragemens donnés dans le Midi aux protestans, les autels abattus, les ornemens du culte profanés, les églises incendiées, leurs curés emprisonnés, les châteaux mis au pillage et détruits, les clubs victorieux et triomphans. Venait ensuite une pressante invitation de s'armer pour la religion et le roi. Défense était faite de reconnaître les fonctionnaires publics établis par la constitution, de payer aucun impôt. Ordre enfin était donné aux

anciens tribunaux de reprendre leurs fonctions, le pouvoir des nouveaux étant un pouvoir usurpé.

Avec cette proclamation révélatrice avaient été saisies d'autres pièces, notamment des messages adressés aux lieutenans du comte de Saillans, leur faisant connaître les dispositions prises pour mener le complot à bonne fin.

« Que l'étendard de la contre-révolution soit déployé partout le même jour et à la même heure, » disait l'une de ces circulaires, qui prescrivait en même temps à M. de Blou de se mettre à la tête des royalistes de diverses localités. L'autre confiait le commandement de dix communes à l'abbé de la Bastide de la Molette, en enjoignant aux populations de lui obéir.

Après avoir lu ces pièces, le directoire départemental ne put douter de la réalité d'une vaste conspiration. L'avis que lui fit parvenir la municipalité de Berrias le convainquit que cette conspiration allait éclater. Il envoya sur-le-champ au président de l'assemblée nationale un messager porteur des pièces saisies, un autre au général de Montesquiou-Fézensac, général en chef de l'armée du Midi, qui avait son quartier-général sur la frontière de Savoie, à Bourgoin, dans l'Isère. Il demanda des secours à Marseille, à Montpellier, à Nîmes, à Mende. En les attendant, il distribua toutes les armes dont il put disposer à six cents volontaires levés dans le département et qui se préparaient à rejoindre leurs régimens; il les envoya à Joyeuse, où lui-même se transporta afin d'être plus près des événemens et, réunissant à ces volontaires quelques compagnies du 38e de ligne en garnison dans le département, il mit cette petite armée sous les ordres du lieutenant-colonel Aubry. Dans le premier conseil de guerre tenu à Joyeuse, on décida, après un sérieux examen de la situation, de ravitailler le fort de Bannes, de se porter sur les postes menacés par le comte de Saillans, afin de les défendre contre lui, et enfin d'établir un cordon de troupes entre son centre d'opérations et le département de la Lozère, d'où il pouvait attendre des secours.

Toutefois, ces préparatifs exigeaient quarante-huit heures que les royalistes pouvaient mettre à profit pour étendre et consolider leur action. D'autre part, les troupes envoyées contre eux n'étaient pas de premier choix. On avait tout à craindre d'elles, des attentats contre les personnes et les propriétés et même une défection. Des secours étaient donc nécessaires et impatiemment attendus. Par malheur, la désorganisation de l'armée était telle qu'il ne paraissait pas aisé de les réunir avec autant de promptitude et en aussi grand nombre que l'exigeaient l'imminence et la grandeur du danger. Le général de Montesquiou, partagé entre la nécessité de défendre la frontière contre une invasion possible et l'obligation de

la franchir qui pouvait à toute heure s'imposer à lui, n'avait pas trop du petit corps d'armée dont il disposait. Il n'en pouvait, il n'en voulait rien distraire; il fit partir cependant avec des ordres en blanc deux maréchaux de camp réunis autour de lui, le général de Chateauneuf-Randon et le général d'Albignac, en les autorisant à prendre sur leur route les troupes qui lui étaient destinées et à s'en servir contre l'insurrection, à la condition de les lui renvoyer dès qu'elle serait dispersée. Il écrivait en même temps au directoire de l'Ardèche :

« Vous aurez du canon, du courage, et je crois que M. de Saillans est un étourdi qui s'est montré trop tôt. Il faut bien vite balayer ces gens-là et vous mettre en état de remettre en marche les régimens qui sont destinés à Tourneux, de peur que le roi de Sardaigne n'y arrive avant nous. »

Le lendemain, sur une demande d'armes qui lui parvenait de Nîmes, il adressait au directoire du Gard cette lettre qui trahit son embarras et ses angoisses :

« Ayez, je vous prie, égard à ma position. J'ai à armer quinze nouveaux bataillons et l'augmentation de tous les autres. Je n'ai d'autre ressource que de ramasser tous les vieux fusils et de les raccommoder. C'est ce que je fais faire partout. M. d'Anselme m'en demande pour la défense du Var, et je ne peux lui en donner. Plaignez-moi donc et faites-moi la grâce de ne pas insister. J'espère que vous serez venu à bout des brigands de M. de Saillans. J'en attends des nouvelles avec impatience. Il est question dans ce moment d'un bien autre brigandage. On me demande pour le Rhin vingt bataillons. Si cela s'exécute, je quitte. Je veux bien mourir avec vous, mais non vous défendre sans troupes. »

Cette lettre fut portée à Nîmes par un lieutenant colonel, M. de Cascaradec, qui avait ordre de se tenir à la disposition du directoire du département du Gard. Déjà les généraux de Châteauneuf-Randon et d'Albignac s'étaient mis en route, l'un se dirigeant sur Privas, l'autre sur Joyeuse. Le premier passa par Vienne, d'où il expédia quatre-vingts dragons au Puy, pour aider à la défense de cette ville si elle était attaquée. Il fit arrêter à Pierrelate le régiment de La Fare, qu'il y rencontra se portant vers l'armée du Midi et qui dut se rendre à la citadelle du Pont-Saint-Esprit. Le second ne fit que traverser cette ville, y prit les gardes nationales du Gard qui s'y trouvaient, sous les ordres de deux des administrateurs de ce département et se dirigea vers Saint-Ambroix, où le rejoignit le lieutenant-colonel de Cascaradec, qui amenait de son côté la légion d'Alais.

A Saint-Ambroix, le général d'Albignac dut faire halte.

Entre cette ville et Joyeuse, où le directoire de l'Ardèche se

tenait en permanence, s'étend la vallée de Jalès, dans laquelle il n'osa s'aventurer, ignorant l'importance de l'armée insurrectionnelle. « Il s'agit, écrivait-il alors, de frapper un grand coup et de le faire promptement. Mais, pour cela, il faut nécessairement connaître nos forces. » Laissant sa troupe à Saint-Ambroix, il gagna Joyeuse en faisant un long détour. Il voulait se concerter avec le directoire de l'Ardèche. Quand il arriva à Joyeuse, il trouva la population et les gardes nationales rassemblées en cet endroit et aux Vans en proie au plus grand trouble. Depuis l'avant-veille, la garnison du château de Bannes avait capitulé, et cette place était au pouvoir du comte de Saillans.

Comment cela s'était-il fait?

Nous avons laissé le chevalier de Melon devant le château de Bannes avec une poignée de partisans. Le 5 juillet, le comte de Saillans était venu l'y rejoindre, et, comme nous l'avons dit, le capitaine de Bois-Bertrand, sommé de rendre le poste, avait répondu par un refus. Sans se laisser rebuter, le comte de Saillans, après être en vain revenu à la charge, fit savoir au capitaine qu'il désirait l'entretenir un moment. « Je parlerais à M. de Saillans avec plaisir, objecta le chef de l'armée patriote; mais je ne pourrais le faire qu'en présence de ma troupe; il peut venir; je réponds sur mon honneur qu'il ne lui arrivera rien. » Le comte de Saillans déclina cette offre. Un des officiers assiégés, le lieutenant Roger, proposa alors à son chef d'aller faire connaître au commandant royaliste les volontés de la garnison. Le capitaine de Bois-Bertrand y consentit.

Arrêté avec force insultes par le premier poste qu'il trouva sur son chemin, Roger fut cependant autorisé à rejoindre le comte de Saillans, qui l'attendait près de l'église de Bannes. Il lui déclara d'abord que le château ne se rendrait pas; il se plaignit ensuite des mauvais traitemens dont il venait d'être l'objet, malgré la parole donnée, sur la foi de laquelle il avait consenti à cette entrevue. Le comte de Saillans s'excusa de son mieux, et quand, après d'inutiles pourparlers, le lieutenant Roger exprima le désir de se retirer, il le fit accompagner par quatre officiers chargés de le protéger, après lui avoir annoncé toutefois qu'il se rendrait maître du château par escalade.

Que se passa-t-il alors dans l'esprit du capitaine de Bois-Bertrand? Les insurgés lui avaient pris ses chevaux, qui se trouvaient dispersés chez divers habitans du village; en dépit des approvisionnemens que lui envoyaient Bannes et Berrias, il pouvait craindre de manquer de vivres. Dans toutes les communes des environs, le tocsin sonnait. Il ignorait l'importance des effectifs employés contre lui. Il perdit tout sang-froid, oublia que le directoire départemental, mis par ses avis au courant des risques qu'il courait, ne pou-

vait manquer de lui envoyer des secours; il oublia surtout que la population de Bannes, celle de Berrias, lui étaient dévouées, qu'elles l'avaient prouvé en lui faisant passer des vivres. Après avoir échangé avec les assiégeans une fusillade qui coûta la vie à trois de ceux-ci, il se prêta à des pourparlers en vue d'une capitulation. En pareil cas, ouvrir l'oreille aux propositions de l'ennemi, c'est s'avouer vaincu. Le 7 juillet, on délibéra de part et d'autre, des lettres furent échangées. Enfin, le 8, la capitulation fut signée sans avoir été précédée d'aucune tentative de résistance.

Elle portait que la garnison de Bannes se retirerait en emportant ses armes et bagages, qu'elle suivrait la grande route pour se rendre aux Vans, que ses chevaux lui seraient restitués et qu'elle ferait, en se retirant, évacuer tous les postes non royalistes. Il était en outre stipulé que le chevalier de Melon la protégerait jusqu'à sa destination. Ces décisions s'exécutèrent conformément au traité qui les résumait, et le château de Bannes fut livré au comte de Saillans. Il s'empressa d'en prendre possession. Cette victoire était inattendue. Elle étonna les vainqueurs eux-mêmes et indigna les autorités légales, surprises par cet échec au moment où elles se préparaient à attaquer énergiquement l'insurrection. Elles dénoncèrent à l'assemblée nationale le capitaine de Bois-Bertrand en demandant qu'il fût traduit devant une cour martiale.

C'est dans ces circonstances que le général d'Albignac était arrivé à Joyeuse. Il releva les courages abattus, se concerta avec le lieutenant-colonel Aubry, qui commandait les troupes de l'Ardèche. Il fut décidé que celles-ci resteraient dans leurs positions, mais que celles que le général d'Albignac avait laissées à Saint-Ambroix marcheraient non sur le château de Bannes, mais sur Saint-André-de-Cruzières, où les royalistes se fortifiaient pour défendre la plaine de Jalès. Puis, il revint sur Saint-Ambroix par le long chemin qu'il avait suivi déjà et engagea ses opérations sans tarder.

Malheureusement, ces mesures suprêmes ne furent pas considérées par les patriotes comme suffisantes à laver l'injure qu'ils avaient reçue. Irrités et avides de vengeance, ils se portèrent sur les Vans pour en chasser les contre-révolutionnaires et s'y fortifier. Cette petite ville était le rendez-vous d'un grand nombre de prêtres réfractaires. Ils y travaillaient pour la cause royale. En apprenant que l'armée marchait contre elle, la population se souleva, se partagea en deux camps. Des scènes tragiques s'ensuivirent. Les royalistes menacés se réfugièrent dans le presbytère, tandis que les patriotes opéraient des perquisitions dans toutes les maisons suspectes pour y découvrir les rebelles. Le presbytère ne fut pas à l'abri de ces recherches. Ceux qui s'y trouvaient voulaient résister; ils n'en eurent ni les moyens ni le temps. On les arrêta et parmi

eux plusieurs prêtres qui vivaient depuis quelques semaines dans la commune de Naves, à 2 kilomètres des Vans, et qui étaient venus dans cette ville en apprenant la prise du château de Bannes par le comte de Saillans. L'un de ces prêtres fut sauvé par le capitaine de Bois-Bertrand, qui venait d'arriver et qui favorisa sa fuite. On donna aux autres pour prison une salle de la mairie, où ils furent gardés, au nombre de neuf, par une populace armée et bruyante que dépitait le succès des royalistes. Des individus convaincus d'être des espions du comte de Saillans périrent sous les coups de ces furieux. Déjà, la veille, un royaliste de Saint-Ambroix, que l'on conduisait prisonnier à Alais, avait été tué par ses gardiens.

Au reste, tout le pays, des Vans à Saint-André-de-Cruzières, était en proie à la guerre civile. Dans la plupart des communes, le tocsin sonnait sans interruption; de toutes parts grondait la fusillade; les mairies étaient assiégées par des gens qui demandaient des armes sans dire quel usage ils en voulaient faire. Un grand nombre de maisons étaient au pillage. Enfin, sur divers points, s'engageaient des combats isolés entre des détachemens rivaux, comme dans la commune de Meyranne, où trois jeunes gens appartenant au parti royaliste, fortifiés dans une habitation, soutinrent pendant cinq heures le choc d'une troupe nombreuse et lui tuèrent plusieurs hommes. Mais ce n'étaient là que de rares exemples d'énergie et de courage. Contrairement aux espérances du comte de Saillans et aux craintes du directoire de l'Ardèche, qui avaient cru l'un et l'autre que la prise du château de Bannes accroîtrait le prestige de la cause contre-révolutionnaire et serait le signal du soulèvement, la masse du peuple ne bougeait pas. Les menaces des agens royalistes, les appels désespérés de leurs chefs n'y pouvaient rien. La confiance manquait, comme si tous ces braves gens, qui pendant deux années de suite s'étaient laissé entraîner au camp de Jalès, eussent deviné l'incapacité de ceux qui les menaient et compris l'impossibilité de vaincre.

Dès le 4 juillet, circulaient des avis dans le genre de celui-ci: « Vous n'avez pas un instant à perdre, messieurs; rassemblez le plus de monde que vous pourrez, avertissez les campagnes; les protestans veulent d'ici après-demain exterminer nos frères les catholiques; au moment où je vous parle, il en est peut-être deux cents d'égorgés. Je vous le répète, vous n'avez pas un instant à perdre. » La signature du comte de Saillans figurait au bas de cette lettre mensongère. C'est qu'il fallait à tout prix entraîner les populations, les entraîner par l'effroi si la persuasion ne suffisait pas. Après la prise du château de Bannes, les appels devinrent plus pressans. La capitulation avait été signée le 8; le même jour, le comte de Saillans l'annonçait à toutes les municipalités qu'il croyait

dévouées à la même cause que lui. « Le fort de Bannes, leur écrivait-il, est au pouvoir de l'armée depuis onze heures. » Il leur ordonnait aussi de faire partir sur-le-champ des hommes armés, fixant l'effectif que chacune d'elles était tenue de fournir au rassemblement général qui se formait dans la vallée de Jalès, et il ajoutait : « lui déclarant que, faute par elle de le faire, elle sera déclarée responsable de tous les excès auxquels les protestans pourraient se porter. » En même temps, il faisait dire de tous côtés que « les patriotes qui annonçaient du repentir pouvaient se présenter à son camp, armés de leurs fusils, et qu'ils y seraient bien reçus. » Mais ces invitations restaient vaines, et, le 10 juillet, le commandant en second de l'armée royale agissant seul, contrairement aux ordres de son général en chef, sans y avoir été autorisé pas les princes, sans s'être concerté avec les contre-révolutionnaires des départemens voisins, n'avait pu réunir autour de lui plus de quinze cents hommes.

Le lendemain, dès l'aube, les forces envoyées par le département du Gard, rassemblées à Saint-Ambroix, se mettaient en route, sous le commandement du général d'Albignac, qui était revenu la veille de Joyeuse. C'est sur cette ville qu'elles allaient se porter, en traversant la vallée de Jalès. Elles devaient occuper au passage Saint-André-de-Cruzières, qui, par sa situation, commandait la vallée ; y laisser quatre cents hommes et deux pièces de canon, descendre ensuite sur le château de Jalès, s'en emparer, s'emparer aussi de Beaulieu d'abord, de Berrias ensuite, et en général de tous les postes importans qu'elles trouveraient sur leur chemin. A Berrias, elles seraient attendues par quatre cents hommes de l'Ardèche, restés eux-mêmes en communication directe avec Joyeuse, de telle sorte que le comte de Saillans, séparé des divers détachemens qu'il avait expédiés de toutes parts se trouvait cerné et réduit à la seule possession du château de Bannes, où il serait prisonnier.

Ce plan s'exécuta complètement, mais non sans coup férir. La petite armée du Gard, avant d'arriver à Saint-André-de-Cruzières, rencontra aux abords de ce village, sur la montagne de Saint-Brès, une bande nombreuse retranchée dans les gorges pour lui disputer le passage. Le combat s'engagea sur-le-champ et ne dura pas moins de trois heures. Le comte de Saillans avait envoyé là le meilleur de ses troupes, l'élite de ses officiers sous les ordres du chevalier de Melon et de Dominique Allier. La lutte devint acharnée. Les chefs royalistes furent héroïques. Ils communiquèrent à leurs soldats quelque chose de leur intrépidité. Il fallut employer le canon pour détruire les retranchemens derrière lesquels ils se défendaient. On y parvint, non sans peine. Cette ligne détruite, ils étaient à la merci de leurs ennemis. Ceux-ci s'élancèrent, gravirent la mon-

tagne au pas de charge, culbutant tout sur leur passage. Les royalistes prirent la fuite, malgré les efforts du chevalier de Melon et de Dominique Allier, qui, se voyant abandonnés, durent à leur tour se dérober à une mort certaine.

On crut d'abord que le premier se trouvait parmi les morts. Il était parvenu cependant à se sauver et à gagner les bois, guidé par Dominique Allier ; il se cacha pendant plusieurs jours, put se diriger ensuite sur Lyon et fut du nombre de ceux qui, sous les ordres du général de Précy, défendirent cette ville contre la convention. Fait prisonnier à la fin du siège, il fut passé par les armes et tomba en saluant ses exécuteurs du cri de : « Vive le roi ! » Quoique destiné à périr d'une manière aussi tragique, Dominique Allier devait vivre plus longtemps et prendre encore part aux conspirations qui suivirent celle du comte de Saillans.

Après ce succès, l'armée du Gard pouvait s'avancer librement. Enivrée par sa victoire, irritée par la résistance qu'elle venait de rencontrer, elle entra dans Saint-André-de-Cruzières très excitée et en désordre. Les habitans de cette commune, épouvantés par la bataille, étaient partis, laissant leurs demeures vides. Les vainqueurs imitant les barbares y mirent le feu. L'incendie détruisit en peu d'instans toutes ces maisons, sans qu'il fût possible d'en sauver une seule.

A dater de ce moment, l'armée continua son chemin sans trouver devant elle le moindre obstacle. Elle occupa d'abord le château de Jalès, le temps seulement de le livrer aux flammes, puis Beaulieu et enfin Berrias, où elle opéra sa jonction avec le bataillon de l'Ardèche. C'était le coup de grâce porté à l'insurrection. Mais, dans l'excès de leur joie, les vainqueurs déshonorèrent leur victoire en saccageant une partie de cette commune.

La famille de Malbosc était fugitive depuis la mort de son chef. Les trois maisons qu'elle possédait dans le village furent incendiées. Ce n'était là que le commencement des sinistres représailles qui allaient s'accomplir durant les jours suivans.

II.

Dans la soirée du 11 juillet, les bandes royalistes vaincues fuyaient dans toutes les directions, pêle-mêle avec des femmes et des enfans, chassés de leur demeure, cherchant un refuge dans les forêts dont étaient alors couvertes les montagnes qui environnent la plaine de Jalès. Le pittoresque bois de Païolive, situé au-delà de Berrias, sur la route des Vans, au milieu d'un formidable entassement de rochers, servit de refuge à une foule de ces malheureux. Ils vécurent plusieurs jours à la belle étoile, cachés dans les

corridors mystérieux qu'a formés la nature en cet endroit, dans les clairières protégées par les rocs amoncelés et enfouis sous les arbres.

D'autres parvinrent à regagner leur village pendant la nuit, à y rentrer sans être aperçus et à faire croire qu'ils n'en étaient pas partis. Il en est enfin, ce fut le plus petit nombre, qui se laissèrent prendre par les détachemens de patriotes répandus dans la campagne. On les massacra presque tous, sur les grandes routes, à l'entrée des bois, dans les fermes où ils demandaient l'hospitalité d'un moment. Il y eut ainsi bien des drames sanglans dont l'histoire ne connaîtra jamais ni le nombre, ni l'horreur, ni les victimes, et dont elle ne saurait rien si les documens officiels, parlant de celles-ci, ne portaient « qu'on en immola beaucoup. » Les survivans furent dirigés vers la citadelle du Pont-Saint-Esprit, où ils devaient attendre qu'on eût statué sur leur sort.

Parmi les fugitifs se trouvaient les chefs de la conspiration, les officiers du comte de Saillans, les membres du comité de Jalès, beaucoup de prêtres, le chevalier de Melon et Dominique Allier, dont nous avons indiqué déjà le sort, le frère de ce dernier, Claude Allier, curé de Chambonas, l'âme même du complot, qui, par ses folles ardeurs et ses illusions, avait hâté l'irréparable défaite, l'abbé de la Bastide de la Molette, un autre exalté comme lui, Perrochon, l'intendant-général de l'armée, plusieurs encore dont, à trois jours de là, le directoire de l'Ardèche allait mettre la tête à prix. En se retournant, ils pouvaient voir derrière eux, sur divers points de la contrée dont ils avaient fait un théâtre de guerre civile, de formidables incendies allumés. Saint-André-de-Cruzières était en feu; en feu aussi le château de Jalès; en feu plusieurs maisons de Berrias et de Bannes. Dans tous les villages de la plaine, le tocsin se faisait entendre; au son des cloches se mêlait le bruit de la fusillade dirigée sur les fuyards, combattans désarmés ou pauvres diables qui n'avaient pas voulu se mêler à l'action et dont les vainqueurs châtiaient la neutralité en mettant leur maison au pillage.

Pendant toute cette longue journée, le comte de Saillans avait en vain attendu des secours. Des hommes sur lesquels il comptait le plus, les uns s'étaient abstenus de répondre à son appel; les autres lui avaient fait savoir que, mandés à l'improviste et plus tôt qu'ils ne s'y attendaient, ils ne possédaient pas des forces suffisamment organisées pour pouvoir lui venir en aide. Quelques-uns lui avaient reproché sa légèreté, son mouvement prématuré, en rejetant sur lui la responsabilité de leur impuissance commune. C'est qu'en réalité il avait poussé la témérité et l'imprudence à l'extrême, en envoyant, le 3 juillet, des ordres de tous côtés, sans s'informer d'abord si ceux à qui il les adressait étaient en état de

les exécuter. Il était de ses partisans auxquels, ce jour-là, il ordonnait tout à coup, par un message, de « se mettre à la tête des mécontens et d'aller attaquer le Puy, dans la nuit du 8 au 9. » Et il ne s'était même pas préoccupé de savoir si la route très longue qui sépare l'Ardèche de la Haute-Loire était libre! Il avait encore écrit : « La contre-révolution sera faite partout le même jour, au moment où les armées de deux grandes puissances commenceront leurs opérations. » Et il avait négligé de s'enquérir de ce qui était préparé pour assurer la simultanéité de ces divers mouvemens. Jamais général d'armée n'a entassé au même degré folies sur folies.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si durant cette journée funeste il avait reçu, non les secours qu'il attendait, mais d'amers reproches. Lui-même en avait adressé à l'abbé Claude Allier, laissant éclater enfin, dans ce péril suprême, l'irritation qui gonflait son cœur. Il en était résulté entre lui et le prieur une vive querelle, à la suite de laquelle celui-ci avait disparu, humilié et désespéré de n'avoir pu réunir, au lieu de l'armée nombreuse et disciplinée qu'il ne cessait depuis deux mois de promettre, que quelques centaines d'hommes.

Pour ces diverses causes, le comte de Saillans ne pouvait, après la déroute de Saint-André-de-Cruzières, mettre en doute l'étendue de son malheur. Il était perdu et il le comprit. A la fin du jour, retranché dans le château de Bannes avec une poignée d'hommes, il était cerné de toutes parts, sans avoir pu conserver un seul des postes qu'il occupait la veille. Entre la place, son unique et dernier refuge, et la Lozère, où il espérait trouver des secours, s'étendait un cordon de troupes qui lui fermait l'accès de ce département. Alors il eut un cri de douleur et de colère dont les documens officiels nous ont transmis l'accent énergique et la forme brutale.

— Je suis f...! dit-il; on m'avait promis quinze mille hommes, et je n'en ai pas mille.

A bout d'expédiens, il se décida à imiter ce qu'il voyait faire autour de lui depuis le matin, à fuir à son tour et à se dérober ainsi aux douloureux traitemens dont il était menacé. Il fit part de son projet aux quelques hommes restés fidèles à sa fortune. Tous l'approuvèrent; aucun d'eux n'aurait pu conseiller un autre parti. Il rédigea une proclamation pour l'armée royaliste.

« Nous François-Louis, comte de Saillans, disait-il,.. voyant avec la plus grande peine les calamités qu'entraîne une guerre pour ainsi dire générale dans le royaume, notamment dans le Vivarais, les uns contre les autres, à causes de différentes opinions, je déclare en mon propre et privé nom que, fatigué des excès que le peuple éprouve, je demande que chacun rentre chez soi et qu'on y soit parfaitement libre et tranquille. Nous promettons de ne commettre

aucune hostilité, que je resterai dans mon château de Bannes, comme faisant partie de mon héritage; je déclare de plus que je ferai tous les sacrifices possibles pour faire cesser tous les brigandages qui se commettent de part et d'autre. C'est dans ce moment que tout rassemblement n'aura plus lieu et chacun rentrera dans sa maison.

« C'est dans ces sentimens, du plus profond de mon cœur, que j'exhorte tous les partis divisés à se réunir en vivant en bonne intelligence et nous en rapporter aux puissances qui nous prendront sous leur protection. »

Le style étrange de cette proclamation trahit le trouble qui dominait l'esprit du comte de Saillans au moment où il l'écrivait. Cet appel à la paix succédant à l'appel à la guerre qu'il faisait entendre la semaine précédente, cette prétention à considérer comme son héritage le château de Bannes, propriété de la famille du Roure, enfin la promesse d'y rester, solennellement faite, au moment où il se préparait à fuir, sont autant de traits qui permettent d'affirmer qu'en cet instant tout son sang-froid l'abandonnait ou qu'il cherchait à endormir la surveillance dont il était l'objet. Un de ses partisans se chargea de porter cette dernière manifestation du royalisme expirant aux quelques bandes qu'on disait être encore à Saint-Ambroix. Mais il ne put arriver au terme de son voyage. Rencontré en chemin par un détachement de l'armée patriote qu'il voulut éviter, il fut tué d'une balle au moment où il prenait sa course à travers champs.

Quelques heures après, par une nuit obscure, un orage éclata tout à coup. La pluie tombait à torrens, les éclairs se succédaient. Les soldats qui tenaient la campagne comme ceux qui assiégeaient le château renoncèrent à rester en plein air pendant cette bourrasque. Ils coururent se réfugier à Bannes et à Berrias, laissant libres les issues de la place. Le comte de Saillans jugea que l'occasion était propice pour s'enfuir. Il se procura des habits de paysan, il s'en revêtit et, après avoir fait partir devant lui sa petite garnison, il quitta le château de Bannes pour n'y plus rentrer. Il le quittait la rage dans le cœur. Il eut même le tort, au moment de s'éloigner, de songer à la vengeance.

Trois soldats du 38e de ligne, faits prisonniers durant la journée précédente, étaient incarcérés dans les caves du château. En partant, il donna l'ordre de les fusiller. Heureusement pour ces pauvres diables, parmi tant de gens pressés de fuir, personne n'eut le courage de pousser jusqu'au bout l'exécution de cet ordre odieux. Il se trouva même quelqu'un pour les mettre en liberté, alors que leur supplice commençait. L'un d'entre eux en fut quitte pour une blessure légère, les deux autres pour la peur. Une fois délivrés, ils se rendirent aux Vans, où ils firent connaître l'évacuation de la place

dont une forte escouade alla sur-le-champ prendre possession. Elle y trouva douze cents rations de pain, vingt grandes cuves d'eau et une quantité d'affiches imprimées.

En fuyant, le comte de Saillans n'avait conservé près de lui que quatre de ses compagnons, son domestique, deux prêtres, l'abbé Pradon, curé de Bannes, et l'abbé Boissin, curé de Puech, et un ancien carabinier nommé Nadal. Jusqu'au jour, il erra avec eux dans les bois. Le matin venu, il se dirigea, par des chemins de traverse, du côté de Villefort, d'où il espérait gagner un refuge qu'il s'était ménagé dans la Lozère. A sept heures, il se trouvait sur le territoire de la commune de Malons, quand il fut surpris au hameau des Aidons par une patrouille de gardes nationaux que commandait un ancien militaire, nommé Hyacinthe Laurent. Les fugitifs furent arrêtés et désarmés. Laurent les conduisit dans sa maison, située non loin de là et les interrogea. Le comte de Saillans se fit passer pour le curé de Barjac. Son interrogatoire terminé, il demanda à s'éloigner un moment. Laurent lui désigna une écurie. Il y entra et, croyant n'être pas vu, il cacha dans la crèche le portefeuille qu'il portait sur lui. Laurent, qui n'avait cessé de le surveiller, le fit conduire et enfermer dans une chambre. Il revint ensuite s'emparer du portefeuille, dont le contenu lui apprit que son prisonnier n'était autre que le comte de Saillans.

Accablé par l'évidence, celui-ci n'essaya pas de nier :

— Je suis en votre pouvoir, dit-il, voici ma croix; accordez-moi la liberté; je vous offre cinquante louis et fortune dans mon entreprise.

Comme Laurent résistait à ses offres, il lui sauta au cou et, en l'embrassant, le supplia de le sauver. Puis voyant l'inutilité de ses efforts, il fit mine de vouloir l'étrangler :

— Si nous étions seuls, reprit-il, et si je ne craignais tes camarades, ton affaire serait faite.

A cela se borna sa résistance; ses compagnons se nommèrent à leur tour. Alors Laurent fit battre la générale dans sa petite commune des Aidons, où se déroulait cet épisode, réunit une quinzaine d'hommes et se mit en route avec eux pour conduire les prisonniers aux Vans. Une estafette les précédait, annonçant sur son chemin la grande nouvelle qu'elle portait à Joyeuse, au directoire départemental en même temps que les papiers saisis sur le comte de Saillans. Le directoire, averti déjà de l'évacuation du château de Bannes, délibérait encore avec le général d'Albignac sur les moyens de rétablir la tranquillité publique. Il prit connaissance de la lettre de Laurent, des documens qui l'accompagnaient et décida qu'il se transporterait à la rencontre du chef des insurgés. Il décida également, que, vu la difficulté de garder sain et sauf dans le départe-

ment un prisonnier aussi notoirement compromis et de protéger ses jours, il le ferait partir sous bonne escorte pour Orléans aussitôt après l'avoir interrogé. Mais ces résolutions étaient à peine arrêtées qu'il apprit par un nouvel envoyé que l'agent des princes venait de périr, lui et ses compagnons, sous les coups d'une poignée de furieux, en arrivant aux Vans.

Tout le long de la route, l'escorte des prisonniers s'était grossie d'une foule de gardes nationaux qui ne cessaient de proférer contre eux des injures et des menaces. A l'entrée des Vans, on rencontra un énorme rassemblement de peuple animé des mêmes passions, avide de châtier les rebelles et de venger sur eux ses terreurs à peine dissipées. Cette petite ville avait subi depuis dix jours les plus cruelles angoisses, livrée tour à tour aux royalistes et aux patriotes, et menacée également par les deux partis. Définitivement vainqueurs, les patriotes attribuaient tous leurs maux au comte de Saillans et aux prêtres réfractaires. Déjà la veille, ils étaient allés, comme on l'a vu, arrêter neuf de ceux-ci, les avaient ramenés aux Vans et emprisonnés. L'heureuse chance du vétéran Hyacinthe Laurent leur livrait un coupable de plus et non le moins redoutable. Ils allèrent au-devant de lui, excités déjà par la nouvelle de sa défaite, possédés de ce sentiment d'implacabilité qu'engendrent dans le premier moment les victoires longuement disputées.

C'est parmi cette foule exaspérée et hostile que les prisonniers entrèrent dans la ville. Les commissaires du directoire, le maire, le juge de paix, plusieurs officiers essayaient vainement de contenir la populace. Pour avoir raison d'elle, il aurait fallu employer la force. On n'osa le faire, et c'est ainsi que la troupe de ligne, dont l'intervention eût empêché l'effusion du sang, assista, l'arme au bras, aux scènesqui suivirent, sans être appelée à les empêcher.

Les prisonniers avaient été conduits à la mairie. Mais, au lieu de les y faire entrer sur-le-champ, on les laissa d'abord sur la place de la Grave, au centre d'une bande d'énergumènes dont l'audace s'accrut en même temps que s'accentuait la faiblesse des pouvoirs publics. Quand ceux-ci purent mesurer l'étendue du danger qui menaçait le comte de Saillans et ses compagnons, il était trop tard pour les y soustraire. Entourés de toutes parts, menacés, maltraités, ils ne pouvaient plus être sauvés. Le juge de paix Coren-Fustier, le capitaine de Bois-Bertrand et le lieutenant Roger, qui se trouvaient aux Vans, déployèrent néanmoins une rare intrépidité pour les arracher à la mort; mais nul n'avait plus la puissance de commander aux passions. Ils y renoncèrent et disparurent, laissant les cinq malheureux aux prises avec les bandes patriotes, qui les tuèrent à coups de sabre et s'acharnèrent furieusement sur leurs cadavres.

Le même jour, un garde national royaliste, le capitaine Terron,

entreposeur des tabacs aux Vans, et trois autres citoyens de cette ville, Charray, Reynaud et Étienne Rivière, furent massacrés à la place où avait péri le comte de Saillans, tandis que les deux fils de Reynaud tombaient, à quelques lieues de là, sous les fureurs des patriotes.

Il y eut alors bien des crimes analogues que l'obscurité qui enveloppe ces temps lointains ne nous a pas permis de reconstituer complètement, mais dont les documens officiels portent assez de traces pour qu'ils ne puissent être révoqués en doute. Le nom de quelques-unes des victimes est parvenu jusqu'à nous. Ce fut d'abord l'abbé de la Bastide de Malbosc, prieur de Saint-Bauzéli. Après la mort de son frère, assassiné au Pont-Saint-Esprit, au lendemain du premier rassemblement de Jalès, ce prêtre, vieux et infirme, ayant refusé le serment civique, s'était retiré avec sa belle-sœur dans une petite propriété qu'il possédait à Bannes. Il vécut là jusqu'au mois de juillet 1792. La défaite du comte de Saillans l'obligea à fuir. Il se réfugia dans une caverne, au milieu des bois, ayant auprès de lui la veuve et les enfans de son frère, ceux-ci encore en bas âge. Ces malheureux vécurent ainsi pendant quinze jours, nourris par des fermiers des environs. Puis, avertis que leur retraite était découverte, ils revinrent une nuit à Bannes. Mais ce fut pour y trouver leur maison incendiée et, dans l'impossibilité de revenir sur leurs pas, se voir réduits à chercher un abri sous ses décombres. C'est là qu'on vint les arrêter, à la suite d'une dénonciation. L'abbé de Malbosc, entraîné sur les bords d'un ruisseau nommé le Tégoul, fut mis en joue par une douzaine d'énergumènes et fusillé sous les yeux de l'un de ses neveux, âgé de dix ans. Mme de Malbosc, envoyée à Paris, n'échappa à l'échafaud que grâce au 9 thermidor.

Ce fut ensuite l'abbé de la Bastide de la Molette et un de ses parens, le chevalier d'Entremaux. On sait avec quelle ardeur l'ancien gendarme, devenu chanoine d'Uzès et vicaire-général de Mgr de Béthisy, évêque de cette ville, avait pris fait et cause pour le mouvement royaliste. Dans la soirée du 12 juillet, il s'était enfui de Jalès, en même temps que l'abbé Claude Allier. Mais il n'eut pas une chance aussi heureuse. Des gardes nationaux suivaient ses traces. Ils l'arrêtèrent dans sa maison de campagne, sur la route de Langogne à Villefort, et avec lui le chevalier d'Entremaux, coupable seulement d'avoir accepté son hospitalité. On les mena tous deux à Joyeuse. Injuriés et maltraités en route, ils déployèrent le plus grand courage, ne cessant de demander des juges. Ils arrivèrent à Joyeuse, le lendemain, dans la matinée. C'était un dimanche. La messe constitutionnelle venait de finir. Pour échapper aux huées dont ils étaient l'objet de la part de la foule réunie sur la place,

ils se réfugièrent dans l'église, encore ouverte, avec l'espoir que les autorités locales viendraient les délivrer. Celles-ci ne purent ou ne voulurent pas intervenir. On obligea les deux infortunés à sortir du temple. On criait autour d'eux :

— Mort aux chouans! mort aux aristocrates!

L'abbé de la Bastide de la Molette eut le pressentiment très net du sort qui l'attendait. Il se jeta à genoux, les mains levées au ciel, en récitant les prières des agonisans. Un violent coup de sabre le renversa mourant sur le sol, où les bourreaux l'eurent bientôt achevé. Là, comme aux Vans, les soldats restèrent sans ordres et assistèrent les bras croisés à ces scènes de meurtre. Le chevalier d'Entremaux, qui se débattait avec désespoir, se tourna plusieurs fois vers eux :

— Je ne vous demande pas de me protéger, leur criait-il; je vous demande une épée, une épée pour me défendre contre ces scélérats.

Il finit par tomber percé de coups.

Déjà, depuis quatre jours, les prêtres arrêtés à Naves, au nombre de neuf et conduits aux Vans, comme nous l'avons raconté, avaient péri également victimes des fureurs populaires. C'étaient l'abbé Claude Bravard, sulpicien, directeur du séminaire Saint-Charles d'Avignon; l'abbé Pierre Lejeune, sulpicien aussi, professeur dans le même établissement; l'abbé Henri Clémenceau, curé de la cathédrale de Nîmes; l'abbé Jean Bonijol, chanoine d'Uzès; l'abbé Jacques Montagnon, curé de Valabre; l'abbé Faure-Michel, curé de Mons, l'abbé Laurent Drôme, vicaire de Saint-Victor-la-Cotte, l'abbé Victor Nadal, curé d'Arpaillargues, et enfin l'abbé Novi, vicaire à Aujac. Ce dernier avait à peine vingt-trois ans. Plusieurs de ces prêtres étaient restés étrangers à l'insurrection. Réfugiés dans le Vivarais, leur plus grand crime consistait dans le refus de prêter le serment constitutionnel. On les confondit tous dans les mêmes vengeances. Le 14 juillet, la populace envahit leur prison, les traîna au dehors et les mit en pièces avec une cruauté qui ne fut égalée que par la sérénité qu'ils opposèrent à la mort.

Touchées par la jeunesse de l'abbé Novi, quelques femmes essayèrent de le sauver en lui demandant le serment civique, en le lui faisant demander par son père.

— J'aime mieux mourir! répondit-il.

Et il périt comme les autres.

Une relation manuscrite que nous avons sous les yeux raconte que Boissy d'Anglas, alors procureur-général-syndic de l'Ardèche, qui se trouvait aux Vans ce jour-là, supplié d'arrêter ce carnage, se contenta de répondre :

— Le peuple est juste même dans ses vengeances.

Mais aucune preuve n'est donnée à l'appui de ce propos, et il est difficile de penser que le président de la convention qui eut le courage, le 20 mai 1795, de saluer la tête de Féraud avait préludé à cet acte héroïque par un acte d'insigne lâcheté.

Il semble que tant d'horreurs ne pouvaient être dépassées. Il appartenait aux terroristes d'Alais de prouver le contraire. Quoique éloignée du camp de Jalès et située dans un autre département, cette ville, placée sur la route que par deux fois les troupes du Gard avaient dû suivre pour marcher contre les insurgés, subissait le contre-coup des événemens. L'émotion y était vive, les clubs y dominaient. Depuis un mois, ils exerçaient une active surveillance, afin d'empêcher les contre-révolutionnaires d'aller grossir les bandes royalistes.

Le 5 juillet, le bruit se répandit que le comte de Saillans avait mis le siège devant Bannes, fait périr trois gendarmes et déclaré la guerre au gouvernement. Ces nouvelles déchaînèrent les passions révolutionnaires. Dans l'après-midi, deux individus, les sieurs Roure et Nias, furent arrêtés au moment où ils tentaient de sortir de la ville. Soupçonnés de ne la quitter que pour se rendre au camp de Jalès, poursuivis par la foule, ils allaient être pendus, quand la municipalité les sauva en les faisant enfermer dans la prison du fort d'Alais.

Quelques heures plus tard, une femme honorablement connue, Mme Gaillard, fut arrêtée dans les mêmes conditions. On saisit sur elle des cartouches, et, comme son mari, connu pour ses opinions royalistes, était absent depuis plusieurs jours, il fut aisé de deviner qu'elle allait le rejoindre sur le théâtre de l'insurrection. Une multitude bruyante, composée surtout de femmes et d'enfans, la ramena brutalement à la mairie; elle y fut interrogée par le juge de paix, puis envoyée au fort, où se trouvaient déjà, avec les individus arrêtés le matin, diverses personnes compromises et décrétées d'accusation. Dans le nombre, on comptait un gentilhomme de la localité, M. d'Esgrigny, soupçonné, à tort ou à raison, d'avoir participé au complot de Perpignan, fomenté l'année précédente par le comte de Saillans, encore inconnu.

Ces incidens aggravèrent l'excitation des esprits, entretenue par les clubs; elle s'augmenta le 7 juillet au passage à travers la ville des gardes nationales du Gard, que le général d'Albignac conduisait au camp de Jalès. Dans la soirée du 13, on apprit l'arrestation et la mort du comte de Saillans. Les maisons s'illuminèrent, les cloches furent mises en branle autant pour célébrer la victoire que pour annoncer l'anniversaire de la fédération.

Le lendemain, dans la matinée, les gardes nationales du district

arrivèrent pour fêter cette commémoration. En même temps, la légion d'Alais, partie pour aller combattre les royalistes, rentrait triomphalement, ses canons, ses fusils, les chapeaux des légionnaires pavoisés et couronnés de branches de laurier. Ces troupes assistèrent à la messe constitutionnelle, qui fut dite dans la prairie d'Alais. A une heure, elles étaient rentrées et dispersées dans la ville. C'est alors que des individus demeurés inconnus se mirent à la tête d'une bande d'environ deux cents hommes et les engagèrent, au nom de la nation, à faire œuvre patriotique, en mettant à mort les contre-révolutionnaires détenus dans la prison du fort. Cette proposition fut saluée de joyeuses clameurs. La municipalité fit preuve d'une criminelle faiblesse. Elle avait eu vent, dès la veille, de ces sinistres projets. Elle ne prit aucune mesure pour les conjurer, et trois fois chassés du fort, dans lequel une mystérieuse, mais certaine complicité les introduisit chaque fois, en abaissant le pont levis, les envahisseurs purent égorger tour à tour, quatre des prisonniers, Roure, Nias, d'Esgrigny et Mme Gaillard.

Ces deux derniers reçurent la mort dans la cour du château avec les traitemens les plus barbares. On les dépouilla de leurs vêtemens, on leur coupa la tête; puis, les deux cadavres jetés l'un sur l'autre dans une attitude indécente, la tête d'Esgrigny au bout d'une pique, celle de Mme Gaillard tenue à la main par les cheveux, les assassins allèrent promener dans les rues ces horribles trophées. Celui qui portait la tête de l'infortunée marchait en avant, dansant et criant :

— C'est moi qui l'ai fait ! c'est moi ! Vive la nation (1) !

Presque tous les habitans d'Alais, glacés par l'effroi, s'étaient enfermés chez eux. Les autorités demeuraient inertes. Une escouade de dragons ayant rencontré le hideux cortège, se rangea pour le laisser passer. La municipalité, qui s'était retirée après avoir promené le drapeau rouge dans la ville, ne donna des ordres décisifs que lorsque les scélérats, las de tant d'infamies, eurent abandonné les restes de leurs victimes dans le ruisseau, pour aller piller plusieurs maisons royalistes, qui restèrent également sans défenseurs. Les cadavres furent ensevelis dans la soirée, les têtes traînées dans les champs, où elles se perdirent. Plusieurs catholiques, activement recherchés par les assassins, purent rester cachés et fuir pendant la nuit.

Le lendemain, quand les administrateurs du Gard et le général d'Albignac traversèrent la ville, tout était rentré dans l'ordre. Les

(1) Ces tragiques détails sont extraits des procès-verbaux des séances de la municipalité d'Alais et d'une relation manuscrite, rédigée par un témoin oculaire.

auteurs de ces grands crimes avaient disparu. Il est à noter qu'à Alais pas plus qu'aux Vans et à Joyeuse, on n'osa les poursuivre ni même commencer une instruction pour les découvrir. C'est qu'il y avait alors deux justices. Les patriotes pouvaient être impunément criminels. Il n'en était pas de même des royalistes. On le vit bien après leur défaite, à la rigueur des vengeances exercées contre eux. On avait incendié Saint-André-de-Cruzières, diverses maisons de Berrias, le château de Jalès ; on incendiait maintenant celui de Bannes. Le général de Chateauneuf-Randon expédiait ses meilleurs soldats à Chambonas pour arrêter Claude Allier. Mais, celui-ci ayant disparu, il fallut se contenter de fouiller du haut en bas le presbytère, où l'on découvrit au fond d'une cachette pratiquée dans le mur la correspondance et les papiers du prieur, qui allaient permettre de reconstituer la conspiration de son origine à son dénoûment.

Les représailles que nous avons racontées indignèrent les cœurs honnêtes. Elles arrachèrent au général de Montesquiou une éloquente protestation. « En vous félicitant de vos succès, écrivait-il le 16 juillet de Bourgoin au directoire de l'Ardèche, j'éprouve une vraie douleur, en apprenant la manière dont M. de Saillans a expié ses forfaits. C'est un assassinat qu'on a commis au lieu d'un grand exemple qu'on aurait donné. Le peuple n'apprendra-t-il donc jamais à laisser aux lois le soin de sa vengeance ? » Dans une lettre au général d'Albignac, il revenait avec plus de force sur cette idée. « Je suis bien fâché que votre victoire ait été cruelle, disait-il. Il eût été superbe de livrer les coupables aux lois. A présent que les têtes les plus importantes sont abattues, je vous exhorte à arrêter, s'il est possible, le cours des vengeances. Je sais que ce n'est pas une entreprise facile, mais je sais aussi qu'elle est digne de votre vertu. Qu'une proclamation du moins rappelle le règne de la loi, sans laquelle il n'y a point de liberté. » Les commissaires de la Lozère, appelés de leur côté à apprécier les événemens, s'exprimaient en ces termes : « L'humanité souffre au moment où l'on reçoit de pareilles nouvelles et les vrais amis de la liberté seraient affligés qu'elle eût été violée dans toutes ces exécutions militaires. Quels que soient les coupables, il faut que les règles soient observées à leur égard. Mais enfin, la tranquillité va se rétablir, la chose publique ne court plus de dangers dans cette contrée, et nous nous arrêtons à cette idée avec complaisance pour perdre de vue les scènes désagréables qui pourraient troubler notre joie. »

Ces extraits de la correspondance officielle contiennent, à ce qu'il nous semble, des aveux qui méritaient de dénouer le récit de ces journées sanglantes. A l'heure où les assassins recevaient pour

tout châtiment les blâmes isolés qu'on vient de lire, le personnage qui avait arrêté le comte de Saillans fugitif et n'avait pas su protéger sa vie,é tait admis, en passant à Mende, aux honneurs de la séance du conseil général. Deux bataillons marseillais se trouvaient alors dans cette ville. On redoutait, à cette occasion, des excès de leur part. Mais ces craintes ne furent pas justifiées; tout se borna à un banquet et à des illuminations. L'assemblée nationale célébrait à son tour et à sa façon la victoire remportée sur les royalistes. Ignorant encore que les châteaux de Jalès et de Bannes avaient été brûlés, elle en ordonnait la destruction. Elle votait à Hyacinthe Laurent une récompense de 3,000 livres. Enfin, le 20 juillet, confirmant un arrêté du directoire de l'Ardèche, elle décrétait d'accusation cinquante-sept personnes ayant pris part au complot de Jalès.

Sur cette liste figuraient entre autres le comte de Connway, qui n'était pas entré en France, l'abbé La Bastide de la Molette et le capitaine Terron, de la garde nationale des Vans, qui avaient déjà péri, l'abbé Crégut, Louis Pellet, l'abbé Boissin, d'autres encore qui, lorsque le décret arriva dans l'Ardèche, avaient aussi payé de leur vie, dans des circonstances ignorées, leur participation à la prise d'armes de Jalès.

C'était le règne des exécutions sans jugement. Elles se continuèrent longtemps encore. Les municipalités suspectes furent suspendues; les administrateurs du district du Tanargue, dont faisait partie la vallée de Jalès, accusés de complicité avec les conspirateurs, furent remplacés. L'un d'eux, le procureur syndic, M. de Bournet, inaugura, en y portant sa tête, l'échafaud dressé quelques mois plus tard dans l'Ardèche; deux gentilshommes du pays, MM. de Brès et de la Vernède, furent fusillés. On dit que ce dernier vit creuser sa fosse et fut enterré vivant. Les ruines de Saint-André-de-Cruzières, condamnées à perdre le nom sous lequel ce village était désigné, prirent celui de Claisse. Après les grands coupables, on poursuivit les petits. Les prisons de l'Ardèche étaient pleines de pauvres gens qui se défendaient en déclarant qu'on les avait forcés à marcher. On ouvrait à la poste les lettres suspectes, et neuf mois après ces tragiques événemens, on procédait encore à des arrestations.

C'est ainsi qu'en avril 1793 un sieur Charousset se laissait surprendre dans une auberge de Bollene, département de Vaucluse, et était bientôt reconnu comme un des principaux complices du comte de Saillans. « On aura des preuves pour le faire guillotiner, » écrivait à son sujet le directoire de l'Ardèche. Conduit à Privas, il voyait se dresser contre lui un acte d'accusation redoutable, dans

lequel étaient relevés à sa charge des faits d'enrôlemens, de pillage et d'assassinats. Un des griefs était ainsi formulé : « Il a fait la contrebande avec Dominique Allier et gardé la maîtresse de ce dernier, fille des pays étrangers. »

Cette brève allusion à une aventure d'amour, sur laquelle il nous a été impossible de faire la lumière, est la seule de ce genre que nous ayons trouvée dans les nombreuses pièces à l'aide desquelles nous avons reconstitué ces tragiques événemens. La femme est absente des conspirations du Vivarais, et M. de Lamartine n'a écrit qu'un roman, lorsque étudiant l'histoire, non à travers les documens contemporains, mais à travers son imagination, il parle « de jeunes filles à cheval, vêtues et armées en amazones, parcourant les rangs, distribuant les signes de la révolte, et, les cœurs de Jésus sur la poitrine, les croix d'or au chapeau, réveillant, au nom de l'amour, l'héroïsme de l'ancienne chevalerie. » La vérité n'avait pas besoin de cette poétique mise en scène. Nous l'avons rétablie d'une manière irréfragable.

L'affaire de Saillans est la plus importante des conspirations royalistes du Midi. Conduite par des hommes moins légers que les émigrés, plus circonspects et plus prudens que les chefs qui la dirigèrent, elle pouvait réussir. Si elle avait réussi, elle aurait jeté sur Paris, à l'heure où la Vendée se soulevait, où les frontières s'ouvraient à l'invasion, une formidable armée royaliste, qui eût non pas rétabli l'ancien régime, mais changé le cours de la révolution. Les maîtres du moment le comprirent quand éclata à leurs yeux le danger qu'ils avaient couru. Aussi s'appliquèrent-ils à en conjurer le retour.

Convaincus que l'esprit royaliste n'était pas mort dans le Midi en même temps que le comte de Saillans, ils engagèrent la lutte contre lui par la terreur. Ils ne purent empêcher cependant son fréquent réveil. Après l'avoir successivement combattu à Arles, à Jalès, à Mende, à Lyon, après avoir employé, pour le refréner, les armes les plus meurtrières, ils étaient obligés de s'avouer qu'ils n'en pouvaient venir à bout. « Le complot subsiste encore dans sa presque totalité, écrivait l'un d'eux, à la fin de 1792. » Il ne se trompait pas. L'émigration espérait encore et entretenait l'agitation dans le Midi. Aux confins de la Lozère et de l'Aveyron, dans un village perdu au milieu des montagnes d'Aubrac, un ardent royaliste, un combattant des luttes passées, le notaire Charrier, recommençait à prêcher la révolte et préparait une nouvelle tentative en faveur de la royauté agonisante.

ERNEST DAUDET.

LA FRANCE

DANS L'OCÉAN-PACIFIQUE

TAHITI

Le 8 mars 1843, le maréchal Soult, duc de Dalmatie, président du conseil des ministres, recevait les deux lettres suivantes :

« Monsieur le maréchal,

« Voici une communication étrange que je reçois confidentiellement par un négociant qui promet de la tenir secrète jusqu'à nouvel ordre. Je ne l'ai reçue d'aucune autre source, et je n'ai nul moyen de l'expliquer. M. du Petit-Thouars aurait tout à fait pris l'initiative de ce procédé. — Recevez, je vous prie, monsieur le maréchal, l'hommage de ma haute et respectueuse considération.

« Baron Roussin. »

A Monsieur Chaucheprat.

« Monsieur,

« Je reçois à l'instant, par voie de Lima et de Londres, des lettres de Valparaiso, 30 octobre, et Lima, 14 novembre. Elles contiennent des nouvelles fort importantes et que M. le ministre de la marine sera probablement content, sinon d'apprendre, du moins de savoir.

« L'amiral du Petit-Thouars était arrivé le 29 octobre des îles Marquises; outre ces îles, il avait pris possession des îles de Tahiti.

Il paraît avoir été entraîné à cette mesure par l'avis qu'il avait reçu que d'autres devaient s'en emparer. L'amiral du Petit-Thouars préparait de nombreuses dépêches pour le gouvernement, et elles ont dû partir par le navire le *Vicomte de Chateaubriand*. Ma correspondance de Lima, qui m'est parvenue par Panama, a devancé ce navire.

« Je comprends toute l'importance de la nouvelle que je vous transmets, et, si nul autre que moi ne l'a reçue, vous pouvez assurer M. l'amiral Roussin que je ne la communiquerai à nulle autre personne que vous.

« Recevez, etc.

« ROUX DE CLAUSAY. »

La nouvelle était exacte. Après avoir pris possession, au nom de la France, le 1er mai 1842, de l'île Touata et du groupe sud-est des îles Marquises, le 2 juin suivant de l'île Nukahiva et du groupe nord-ouest, le contre-amiral du Petit-Thouars s'était rendu à Tahiti. Pomaré IV s'y débattait au milieu d'inextricables difficultés. Née le 28 février 1813, elle avait épousé, en 1834, Ariifaité, le plus bel homme de son royaume, mort en 1873. Son autorité, mal assise, était contestée par quelques-uns des chefs principaux; à ces embarras intérieurs s'ajoutaient les querelles religieuses et les convoitises inavouées des grandes puissances maritimes. L'occupation par la France des archipels voisins décida la reine à recourir à une mesure extrême qu'elle considérait comme une mesure de protection. Le 9 septembre 1842, elle adressait à l'amiral du Petit-Thouars la lettre suivante :

« Parce que nous ne pouvons continuer à gouverner par nous-mêmes dans le présent état de choses, de manière à conserver la bonne harmonie avec les gouvernemens étrangers, sans nous exposer à perdre nos îles, notre autorité et notre liberté, nous, les soussignés, la reine et les grands chefs de Tahiti, nous écrivons les présentes pour solliciter le roi des Français de nous prendre sous sa protection aux conditions suivantes :

« 1° La souveraineté de la reine et son autorité et l'autorité des chefs sur leurs peuples sont garanties;

« 2° Tous les règlemens et lois seront faits au nom de la reine Pomaré et signés par elle;

« 3° La possession des terres de la reine et du peuple leur sera garantie. Les terres leur resteront. Toutes les disputes relativement au droit de propriété ou des propriétaires des terres seront de la juridiction spéciale des tribunaux du pays;

« 4° Chacun sera libre dans l'exercice de son culte ou de sa religion;

« 5° Les églises existant actuellement continueront d'être, et les missionnaires anglais continueront leurs fonctions sans être molestés; il en sera de même pour tout autre culte : personne ne pourra être molesté ni contrarié dans sa croyance.

« A ces conditions, la reine Pomaré et ses grands chefs demandent la protection du roi des Français, laissant entre ses mains et aux soins du gouvernement français ou à la personne nommée par lui et avec l'approbation de la reine Pomaré, la direction de toutes ses affaires avec les gouvernemens étrangers, de même que tout ce qui concerne les résidens étrangers, les règlemens de port, etc., et le droit de prendre telle mesure qu'il pourra juger utile pour la conservation de la bonne harmonie et de la paix.

« *Signé :* POMARÉ.
« PARAITA, RÉGENT. — UTAMI, HITOTI, TATI. »

L'amiral du Petit-Thouars acceptait la demande de protectorat ainsi formulée, sous réserve de la décision de son gouvernement, qu'il avisait des faits accomplis et des mesures prises.

Le 25 mars 1843, le roi Louis-Philippe ratifiait dans un document contre-signé par M. Guizot, ministre des affaires étrangères, l'acceptation conditionnelle de l'amiral; le 14 octobre, M. Bruat, alors capitaine de vaisseau, débarquait aux îles Marquises en qualité de gouverneur des établissemens français de l'Océanie et de commissaire du roi près la reine des îles de la Société.

I.

L'Angleterre ne voyait pas sans ombrage la France prendre pied dans l'Océanie. L'entente cordiale n'excluait pas la méfiance, et le cabinet de Londres la poussait loin quand il s'agissait d'occupations maritimes. A cette époque, prévoyant peut-être par une sorte d'intuition secrète, devançant en tous cas les rapides développemens de la navigation, l'Angleterre visait à acquérir dans l'Océan-Pacifique des ports de relâche et des points stratégiques. Maîtresse du continent australien, elle tenait en échec Sumatra, Java, Bornéo, les îles de la Sonde et l'entrée du golfe de Bengale. Sa colonie du Cap lui assurait libre accès dans l'Atlantique sud et la mer des Indes. Dans le Pacifique, deux points importans éveillaient ses convoitises : les îles Sandwich, dans l'hémisphère nord; les îles Marquises et l'archipel des Pomotou dans l'hémisphère sud. Séparés par une étendue de mer de 800 lieues sans port d'atterrissement, l'archipel des Sandwich et ceux des Marquises et des Pomotou sont les deux clés du Pacifique. Au nord des Sandwich, 900 lieues de mer libre s'étendent jusqu'à la presqu'île d'Alaska. Des Pomotou

au continent américain, dans l'est, on compte 1,200 lieues; dans le sud, quelques îlots déserts, la mer libre et le pôle.

Aucun océan ne présente d'aussi vastes solitudes. Les jours, les semaines s'écoulent sans que le navigateur relève une terre à l'horizon. Entre ces archipels affleurent çà et là quelques *athols*, îlots madréporiques que des insectes invisibles édifient patiemment, gagnant quelques pieds en des siècles, poursuivant silencieusement une œuvre mystérieuse et confondant l'imagination par le calcul des temps qu'il a fallu pour dresser du fond de l'océan ces inébranlables assises qui défient les efforts des flots et lentement s'exhaussent. A ce travail continu des infiniment petits de la création se joignent les efforts puissans des plus effrayans phénomènes naturels. Par un étrange contraste, les volcans créent en quelques heures ce que des insectes édifient en des siècles. Les archipels du sud aussi bien que ceux du nord sont d'origine volcanique, et l'on peut suivre d'une île à l'autre les phases diverses de cette création, depuis celles où les éruptions sévissent encore jusqu'à celles où la lave, désagrégée par l'action continue des pluies et du soleil, s'est convertie en un sol fertile que recouvre une exubérante végétation.

Ces archipels sont-ils les cimes d'un continent englouti ou bien les assises récentes d'un continent naissant? La première supposition a rencontré de nombreux adhérens. Nous n'hésitons cependant pas à nous prononcer pour la seconde. Un séjour prolongé dans l'Océanie nous a permis de constater la marche régulière des phénomènes volcaniques, de les étudier de près et de noter l'accroissement constant des îles où ils se produisent. Pour être plus lent, le développement des athols n'en est pas moins soumis à des lois invariables. Dans l'archipel madréporique des Pomotou, des groupes d'îlots nouveaux apparaissent, et il n'est pas douteux que dans un avenir éloigné ces îlots ne se soudent et ne forment une seule île.

C'est surtout dans l'archipel des Sandwich, où le plus grand volcan connu, celui de Kilauea, est en pleine activité, que l'on peut suivre les phases diverses de la création volcanique. Chaque année la grande île de Havaï gagne sur l'océan, dont elle repousse les flots, élargissant sa ceinture de récifs et projetant au large ses puissantes coulées de lave, véritables fleuves de feu et de matières incandescentes. Nous avons vu, lors des grandes éruptions, des torrens de lave qui mesuraient près de 3 kilomètres de large, descendre des flancs des montagnes, comblant les ravins et les vallées, plongeant dans la mer avec le sifflement d'une barre de fer rouge, la refoulant lentement, accumulant les scories jusqu'à une hauteur de 300 mètres et formant un cap noir et menaçant là où peu de jours avant se creusait un golfe profond. On ne peut, sans y avoir

assisté se figurer la puissance de ces feux souterrains, l'amoncellement de matières qu'ils rejettent au dehors. Un fait seul en donnera une idée. L'île de Havaï compte deux montagnes, toutes deux supérieures en élévation au Mont-Blanc et toutes deux uniquement composées de laves et de scories. Si l'on tient compte qu'elles surgissent, non comme le Mont-Blanc, d'un plateau élevé et du centre d'un continent, mais de l'océan même, et qu'avant d'affleurer au niveau des flots il a fallu combler le fond de la mer, on se fera une idée de la quantité prodigieuse de matière en fusion que représente une pareille masse et de la puissance des forces mises en œuvre pour l'élever à une telle hauteur.

A 800 lieues de distance de l'archipel des Sandwich, les mêmes forces ont fait surgir de l'océan l'île de Tahiti et l'archipel des Marquises. Le terrain, de nature volcanique, est formé de laves poreuses, dont les cavités renferment des cristaux zéolithiques, des conglomérats en couches stratifiées composées de roches et de scories entremêlées de corail. On ne trouve pas trace de cratères récens. Tout semble indiquer que, depuis la dernière convulsion qui a donné naissance au Diadème, montagne basaltique, l'effort volcanique s'est déplacé et, son œuvre terminée, a laissé la nature accomplir la sienne.

Sous l'action combinée du soleil et des pluies, les scories désagrégées, les strates d'argile calcinée délayées par l'eau et entraînées dans les vallées ont formé un sol d'une richesse et d'une fertilité incomparables, envahi par une végétation puissante. Toutefois des siècles ont dû s'écouler avant d'assurer définitivement la conformation actuelle des archipels du Sud. A de longs intervalles, les volcans ont plus d'une fois bouleversé ces îles, incendié ces forêts, dévasté ces plaines, modifié la configuration du sol. On retrouve encore dans les débris de lave des branches d'arbre à l'état de charbon, des empreintes de fougères et même de coléoptères.

Quels furent les premiers habitans de ces archipels? S'il est vrai, comme l'affirment quelques savans, que l'existence de l'homme se soit manifestée simultanément sur les divers points du globe, cette manifestation n'a pu se produire que sur ceux de ces points où se trouvait un sol définitivement assis et réunissant les conditions nécessaires au maintien et à la continuation de l'espèce. Or nous avons constaté que, dans le Pacifique, ce sol est encore, en partie du moins, en voie de formation, et que les archipels sont comparativement de date récente. La conclusion qui s'impose est qu'ils ont dû être peuplés tardivement et par voie d'immigration.

A quelle race appartenaient les premiers occupans? On l'ignore, et les traditions de leurs successeurs ne nous apportent à ce sujet que des données confuses au début, et qui deviennent plus obscures

chaque jour. Ici, comme ailleurs, les légendes remontent à des antiquités fabuleuses, à des dieux dont les tribus aiment à se dire issues.

Dans un livre récent et dont il a été rendu compte ici même (1), M. le marquis de Nadaillac examine les diverses hypothèses auxquelles a donné lieu le peuplement de l'Amérique et de l'Océanie. On l'a attribué tour à tour aux Sibériens, aux Chinois, aux Indiens, Égyptiens, Phéniciens, Celtes, Scandinaves, Juifs même. Pour l'expliquer, on a ressuscité du fond des mers cette terre mystérieuse, l'*Atlantide*, abîmée dans les flots. Elle s'élevait, dit-on, au-delà des colonnes d'Hercule et s'étendait au loin dans l'Océan-Atlantique. Anéantie en une seule nuit par un déluge tel que les hommes n'en virent jamais de pareil, il ne subsisterait plus de ce vaste pont jeté entre l'Europe et l'Amérique que des cimes isolées, les Canaries, les Açores, les îles du Cap-Vert et Madère. C'est ce que racontèrent à Solon des prêtres égyptiens qui assignaient à ces événemens une date antérieure de neuf mille ans à sa venue en Égypte. Quoi qu'il en soit de ces hypothèses qui attribueraient à l'Europe et à l'Afrique le peuplement de l'Amérique et, par une supposition plus hardie et plus inadmissible encore, celui de l'Océanie, l'étude des temps présens nous atteste la disparition complète de ces premiers habitans et leur remplacement par une race bien différente. Les habitans actuels, les Kanaques, comme ils s'appellent eux-mêmes, du mot *kanaka*, qui dans leur langue signifie « homme, » les Kanaques n'ont occupé ces îles que vers la fin du XIIe siècle. Nous avons toute raison de les croire originaires de Sumatra.

On n'ignore pas que, dans la seconde moitié du XIIe siècle, les vastes plateaux de la Haute-Asie ont, à la suite d'épouvantables famines et de guerres sanglantes, déversé sur le monde alors connu ces terribles avalanches humaines qui, conduites par Tchingis-khan, ont envahi les Indes, la Perse, la Syrie, la Moscovie, la Pologne, la Hongrie et l'Autriche. Sur le versant opposé, le même phénomène s'est accompli. Ainsi qu'un flot pousse l'autre, l'émigration est descendue jusqu'à la presqu'île de Malacca, refoulant tout devant elle, acculant à la mer les populations éperdues qui n'ont plus trouvé d'abri que sur leurs bateaux. Le choc dut être terrible pour entraîner ainsi des millions de fuyards et pour les jeter sur les côtes de Bornéo, des Célèbes, des Nouvelles-Hébrides. Ils étaient si nombreux que les plus aventureux durent céder la place sur ces îles et gagner comme ils purent les îles des Fijis, des Navigateurs, Hervey, Tahiti enfin. Un dernier reflux en poussa quelques-uns

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1880.

aux îles Sandwich. Au-delà, il n'y avait plus rien que le continent américain; les vents contraires opposaient une barrière à leurs frêles embarcations.

Ainsi, d'une part, un vaste courant qui poussa, au XIIe siècle, les Tartares Mongols de l'est à l'ouest, et un courant en sens inverse qui se dirige de l'ouest à l'est. Le premier envahit l'Europe, le seconde inonda les Indes et refoula la population sur l'Océanie. Il y aurait une étude curieuse à faire sur ce double mouvement dont l'impulsion subsiste encore aujourd'hui, sur cette marche plus lente, mais constante, qui entraîne l'Europe vers l'Amérique, l'Amérique vers l'Océanie, le Japon et la Chine; puis, en sens inverse, on pourrait suivre les étapes successives du Chinois, qui envahit peu à peu l'Océanie, peuple une partie de la Californie, franchit la Sierra-Nevada, et dont l'avant-garde vient enfin s'implanter à New-York, Boston, Cincinnati, en dépit des efforts de la législation et des haines de race.

La théogonie tahitienne n'offre qu'un médiocre intérêt. Nous y retrouvons, comme dans toutes les îles de l'Océanie, le pouvoir absolu du chef confirmé ou tenu en échec par le pouvoir théocratique représenté par un grand-prêtre, sacrificateur, devin et prophète. Çà et là quelques légendes curieuses, telle que celle de Hanai, demi-dieu, sorte d'Hercule auquel on attribue des travaux gigantesques. A l'aide d'une ligne, il fit surgir de l'Océan les îles Gambier et les îles Marquises. Nouveau Josué, il contraignit le soleil à s'arrêter sur Tahiti, le saisit par un de ses rayons et l'attacha à un arbre au moment où il se levait à l'horizon.

Les premiers documens sérieux que nous possédons sur Tahiti sont dus au célèbre circumnavigateur anglais, Cook, qui relâcha quatre fois dans cette île, en 1769, 1773, 1774 et 1777. Trois chefs absolus se disputaient le pouvoir. Il finit par échoir entre les mains de l'un d'eux qui fit proclamer roi son neveu, Otuu, se réservant la régence (1770).

Otuu fut le chef et le fondateur de la dynastie actuelle. Parti en expédition une nuit, surpris par le froid, il contracta une bronchite dont il guérit partiellement, tout en conservant une toux opiniâtre. En souvenir de cette campagne, ses courtisans l'appelèrent *Po-maré*, la *nuit de la toux*. Otuu adopta ce sobriquet, qui devint le nom de sa dynastie (1).

A la naissance de son fils, Otuu, se conformant aux usages, abdiqua en faveur de son héritier, qu'il fit reconnaître sous le nom de Pomaré II, et continua à exercer le pouvoir en qualité de régent. Son fils et lui accueillirent avec faveur les missionnaires anglais et

(1) G. Cuzent, *Tahiti*, p. 48.

se convertirent au christianisme. Cette conversion faillit leur coûter la couronne. Défaits deux fois par les partisans du paganisme, ils ne durent qu'à l'intervention de l'Angleterre de l'emporter enfin en 1815. Le paganisme fut supprimé, les idoles brûlées, les *maraes* détruits et la religion chrétienne proclamée religion de l'état.

La fin du règne de Pomaré II ne répondit pas aux espérances que l'Angleterre avait conçues. A Tahiti, comme dans toutes les îles conquises à la civilisation, le débitant d'eau-de-vie suivait de près le missionnaire et n'y faisait pas moins de recrues. L'ivrognerie se propageait d'une façon effrayante. Pomaré II y succomba en 1821.

Son fils lui succéda sous le nom de Pomaré III. Sa tante était régente. Femme énergique, autoritaire et absolue, elle rappelle par plus d'un côté la veuve de Kaméhaméha Ier aux îles Sandwich. Elle aussi entreprit de relever l'autorité despotique, de résister aux empiétemens des missionnaires, qui rêvaient à Tahiti, comme aux Sandwich, l'organisation d'un gouvernement théocratique, seul capable à leurs yeux de tenir en échec les progrès de l'ivrognerie et l'influence désastreuse des aventuriers européens, dont l'exemple et les mœurs contrariaient leurs enseignemens. A huit cents lieues de distance, nous voyons des faits identiques aboutir aux mêmes conséquences. Une race douce et malléable, accessible aux influences extérieures, semble offrir à la civilisation une conquête facile et pacifique, et pourtant c'est par milliers que se comptent les victimes. Il semble que, par une loi fatale de l'humanité, le progrès ne puisse s'accomplir que lentement; partout où sa marche est violentée, comme le char de Jaggernauth, il écrase les retardataires. L'histoire nous montre, en Europe, la civilisation grandissant péniblement, rejetant à chaque étape successive, sous forme de débris, les préjugés qui entravent sa marche, les institutions mêmes dont dont elle s'est servie pour avancer. Ici, nous la voyons parcourir en quelques années plus d'espace qu'ailleurs en un siècle, ne rencontrant devant elle aucune résistance, appelée, désirée de tous. Le paganisme avait vécu; il s'écroulait de toutes parts. L'abus atroce provoquait la réaction violente. On avait soif de vivre, de respirer, de secouer ce joug écrasant.

Les missionnaires trouvent la voie ouverte. Ils sont bien accueillis par une population lasse des excès d'une théocratie sans règle morale, d'un despotisme sans frein. Il semble qu'ils n'aient qu'à semer pour récolter. En peu d'années, les habitans passent d'une nudité presque complète à l'usage des vêtemens européens. Détail tout extérieur; mais dans ces quelques années la dépopulation fait des ravages effrayans. Les sauvages, aussitôt vêtus, contractent des maladies inconnues parmi eux; la pneumonie, la bronchite font des milliers de victimes.

En 1774, Cook estimait la population tahitienne à 240,000 âmes. Son calcul se fondait sur le chiffre des guerriers que le chef Toouha embarquait sur une flotte de deux cent dix pirogues de guerre destinées à opérer une descente sur l'île Moorea. En 1797, les missionnaires anglais portent à 50,000 la population de l'île. Elle n'est plus que de 10,000 en 1838 (1), lors du séjour des corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*. Le dernier recensement l'évalue à 9,551 (2).

Le contact avec les blancs amène les maladies vénériennes. L'eau-de-vie, le plus terrible des poisons pour ces races des climats chauds, les décime. C'est une grande erreur de croire que la civilisation se présente aux races barbares uniquement par ses bons côtés. Il n'en est rien. Elle pénètre autant par ses vices, que le sauvage greffe sur les siens propres, que par ses vérités élevées et ses théories morales.

Nous avons vu la vraie lutte s'engager moins entre le Kanaque réfractaire et la civilisation envahissante qu'entre le missionnaire blanc et l'aventurier blanc, entre la religion et l'eau-de-vie se disputant l'indigène. Les missionnaires l'emportent. Instructeurs du peuple, n'est-ce pas à eux de l'initier à cette civilisation nouvelle dont ils sont évidemment les représentans les plus autorisés? Pour bien juger leur œuvre, il importe de se rendre compte des obstacles dont ils avaient à triompher. D'une part, le paganisme vaincu, mais tenant encore par mille racines, les appétits sensuels comprimés, mais non éteints; et de l'autre, leurs compatriotes, avides de gain, impatiens de tout contrôle, bien autrement redoutables pour eux que les Kanaques. Plus religieux que politiques, plus croyans qu'expérimentés, les missionnaires voient dans leur propre domination le salut de la race qu'ils convertissent; ils taillent dans la Bible une sorte de gouvernement théocratique; ils empruntent aux lois de Moïse un code civil; ils croient pouvoir réformer les mœurs à coups de décrets.

C'est ce que tentaient les missionnaires américains aux îles Sandwich. Aux Sandwich, comme à Tahiti, ils se trompèrent; mais une partie de leur œuvre subsiste encore aujourd'hui, et de leurs fautes il ne reste que le souvenir.

Pomaré III vécut peu. Sa sœur Aimata lui succéda, en 1825, sous le nom de Pomaré IV. Elle avait alors douze ans. C'est sous son règne que s'accomplirent les événemens dont nous avons parlé et que, par l'acceptation du protectorat, la France prit pied dans l'Océanie.

(1) Ellis, *Polynesian Researches*.
(2) *Annuaire de Tahiti*, 1879, p. 147.

Les missionnaires et les résidens anglais ne pouvaient voir sans inquiétude et sans dépit le protectorat de la France s'étendre sur un archipel civilisé et colonisé par eux. Ils avaient mis à profit le long délai exigé alors par les communications avec l'Europe; les actes de l'amiral du Petit-Thouars étaient subordonnés à la ratification du roi et n'avaient jusque-là qu'un caractère essentiellement provisoire. Ils s'en autorisèrent pour agir sur l'esprit mobile de la reine et des principaux chefs, leur démontrer que l'établissement du protectorat n'était autre chose que l'aliénation et la perte de leurs droits de souveraineté. Pomaré, jusqu'alors de leur part l'objet d'une considération passablement dédaigneuse, devint tout à coup une reine, sœur, par le rang, de la reine d'Angleterre, investie de droits et de responsabilités sacrés. Les bâtimens anglais lui rendirent les honneurs dus aux souverains, et on n'eut pas de peine à la faire revenir sur sa détermination première. Quittant Tahiti, elle se réfugia aux Iles sous le vent, attendant les événemens.

En France, le gouvernement regrettait que l'amiral n'eût pas purement et simplement arboré le pavillon français au lieu du pavillon du protectorat. On estimait l'attitude prise comme dangereuse, en ce sens qu'elle compromettait la France vis-à-vis de l'Angleterre sans lui donner une compensation réelle par une prise de possession définitive. Ces regrets, connus ou devinés par l'amiral, le décidèrent à profiter des circonstances nouvelles que lui offraient le revirement de la reine et la résistance des grands chefs.

En arrivant à Tahiti, le commandant Bruat se trouva en présence d'un désaveu de l'acte du 9 septembre 1842 et d'une résistance à main armée, soutenue et encouragée par les Anglais. La lutte s'engagea avec vigueur; des rencontres sanglantes eurent lieu à Mahauta, à Punaauia, et les hostilités ne cessèrent que par la prise du fort de Fautaua, emporté par les Français.

En France, l'opinion publique s'émut. Le gouvernement, qui comptait sur une occupation pacifique et qui redoutait des complications avec l'Angleterre, manifesta hautement son déplaisir. L'amiral du Petit-Thouars fut désavoué et son rappel décidé.

Nous trouvons dans la *Revue rétrospective* une dépêche de l'amiral qui prouve bien que la passion de parti faisait fausse route en affirmant qu'il n'avait fait qu'exécuter des instructions secrètes en prenant possession des états de Pomaré, et que son désaveu, bien ou mal entendu, n'était pas une lâche contradiction du cabinet du 29 octobre, ni une comédie à laquelle l'amiral n'eût pu se prêter sans compromettre son honneur. Cette dépêche est datée du Callao, 6 juillet 1844.

« ... J'espère dans la justice du roi et de son gouvernement. S'ils ont été prompts à me frapper, ils me réhabiliteront sans

doute lorsqu'ils connaîtront toute la vérité, lorsqu'ils auront sous les yeux le tableau des intrigues mises en jeu pour rendre illusoire le protectorat de la France, lorsqu'ils verront que, si je laissais subsister le *pavillon couronné* que l'on avait fait hisser par Pomaré, l'autorité protectorale eût été plus tard un pouvoir subalterne aux yeux des étrangers, hérissé de difficultés et d'embarras pour la France, dont le gouvernement n'eût pas tardé à se fatiguer. Ils reconnaîtront enfin, je l'espère, que dans une position *aussi difficile qu'inattendue,* livré à moi-même à 4,000 lieues de France, je ne pouvais agir autrement sans forfaire à l'honneur et sacrifier indignement les intérêts du roi et du pays. »

« On a dit que j'ai outre-passé mes instructions; mais Votre Excellence sait fort bien que *je n'en avais d'aucune espèce,* et je n'ai donc pu les suivre et encore moins les outre-passer. Je n'avais pour guide que cet invariable et antique mandat de tout chef d'escadre : protéger les intérêts français, et faire respecter notre pavillon. Je m'y suis religieusement attaché et je n'en ai point forcé l'interprétation; dans l'isolement où je me trouvais, pour bien me pénétrer des intentions du gouvernement, je priai M. le commandant Bruat de me communiquer ses instructions, qu'il mit officieusement à ma disposition pendant trois heures.

« La lecture de ces documens m'apprit le regret éprouvé par le gouvernement de ce que je n'eusse pas mis d'abord le pavillon français au lieu du pavillon du protectorat; je crus dès lors remplir ces instructions en mettant à profit des circonstances que l'intrigue et la mauvaise foi avaient fait naître pour prendre mon premier arrêté par lequel j'ai placé le pavillon français sur tous les points de protection et de défense des îles de la Société et réservé le pavillon du protectorat pour tous les monumens civils d'un usage commun; j'ai suivi en cela la pratique observée par les Anglais à Corfou et dans les îles Ioniennes. »

II.

La question religieuse compliquait singulièrement la question politique. Le 4 mars 1797, les premiers missionnaires protestans avaient débarqué à Tahiti et commencé, dans des conditions exceptionnellement favorables, leur œuvre de propagande religieuse. En 1798, cinq nouveaux missionnaires anglais étaient venus les rejoindre, huit autres arrivaient en 1801. En 1805, ils adoptaient, d'accord avec Pomaré II, l'alphabet tahitien et faisaient imprimer à Londres le premier livre destiné aux écoles, dont le nombre croissait chaque année. Des résistances partielles, des révoltes locales entravaient,

sans l'arrêter, l'œuvre de propagande. Lorsque, en 1824, le commandant Duperrey visita Tahiti à bord de la corvette la *Coquille*, il fut frappé des changemens survenus. « L'île de Tahiti, écrivait-il dans son rapport officiel, est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle était du temps de Cook. Les missionnaires ont totalement changé les mœurs et les coutumes de ses habitans. L'idolâtrie n'existe plus parmi eux, et ils professent généralement la religion chrétienne. Les femmes ne viennent plus à bord des bâtimens; elles sont d'une réserve extrême lorsqu'on les rencontre à terre. Les mariages se font comme en Europe, et le roi lui-même est assujetti à n'avoir qu'une épouse. Les femmes sont admises à la table de leurs maris. La secte infâme des Arreoys n'existe plus; les guerres sanglantes que ces peuples se livraient et les sacrifices humains n'ont plus lieu depuis 1816. Tous les naturels savent lire et écrire; ils ont entre les mains des livres de religion traduits dans leur langue et imprimés soit à Tahiti, à Uljéta ou à Eiméo. De belles églises ont été construites, et tout le peuple s'y rend deux fois par semaine avec une grande dévotion pour entendre la prédication. L'on voit souvent plusieurs individus prendre note des passages les plus intéressans des discours. »

A la même époque, un mouvement identique se produisait aux îles Sandwich sous l'impulsion des missionnaires américains. En Europe, on suivait avec une curiosité sympathique cette initiation de peuples barbares à la civilisation; on rendait publiquement hommage aux efforts heureux des missions protestantes. En 1826, M. Guizot, faisant ressortir les caractères qui distinguent des missions catholiques les missions protestantes, s'exprimait ainsi :

« Le premier de ces caractères, celui qui me frappe d'abord, c'est que nos missionnaires ne vont point faire de conquêtes au profit d'une église déjà puissante; ils n'étendent point la domination d'un gouvernement ecclésiastique; ils n'importent pas même, chez les peuples qu'ils s'appliquent à convertir, une discipline extérieure déjà réglée, un gouvernement ecclésiastique tout fait. Ils leur portent seulement la foi et la morale de l'évangile; ils prêchent une doctrine pour les esprits, une règle pour les actions; ils travaillent à réformer l'homme intérieur, l'homme moral, l'homme libre: c'est à Dieu seul et à l'évangile qu'ils lui demandent de se soumettre; ils laissent ensuite à la parole qu'ils ont semée le soin de faire le reste et d'organiser la société chrétienne selon les lieux, les circonstances, les possibilités. J'en pourrais citer de nombreux exemples : le plus récent est celui qu'a offert l'île Tahiti, où la société tout entière, religieusement et moralement réformée par les missions évangéliques, a réformé à son tour son organisation

extérieure et civile spontanément et comme il lui convenait. Les missions catholiques ont porté aux païens la foi et un maître, tandis que les missions évangéliques leur portent la foi et la liberté (1). »

L'établissement du protectorat devait fatalement modifier cet état de choses, non par le fait du gouvernement français d'alors, peu soucieux de propagande religieuse, mais par l'impossibilité matérielle et morale de dénier libre accès dans l'archipel aux missionnaires catholiques impatiens de se mesurer avec leurs rivaux et de leur disputer leurs conquêtes. Déjà Chateaubriand avait prêché la croisade nouvelle et signalé au zèle de la société des missions ces terres peu connues : « Tahiti, écrivait-il dans la préface de son *Voyage en Amérique*, a perdu ses danses, ses chœurs, ses mœurs voluptueuses. Les belles habitantes de la nouvelle Cythère sont aujourd'hui, sous leurs arbres à pain et leurs élégans palmiers, des puritaines qui vont au prêche, lisent l'Écriture avec des missionnaires méthodistes, controversent du matin au soir et expient dans un grand ennui la trop grande gaîté de leurs mères. On imprime à Tahiti des bibles et des ouvrages ascétiques ! »

On sent percer dans ces appréciations le déplaisir que lui causent les progrès du protestantisme et la nonchalante insouciance avec laquelle il juge les faits religieux qui ne répondent pas à son sentiment du beau. L'auteur du *Génie du christianisme* ne va pourtant pas jusqu'à regretter ouvertement les changemens survenus, mais d'autres affirmaient ce qu'il ne disait pas et reprochaient aux missionnaires anglais d'avoir substitué au paganisme antique des mœurs sévères. Un des compagnons de voyage de Duperrey, M. Lesson, correspondant de l'Institut et chirurgien en second à bord de la *Coquille*, appréciait ainsi les résultats obtenus :

« Le cachet qui caractérisait ces peuplades a disparu sous un vernis de dissimulation que leur a porté la ferveur du rigorisme des prêtres protestans. Si les missionnaires, de quelque couleur qu'ils soient, sont aujourd'hui un vrai non-sens parmi les populations civilisées, que pense-t-on que doivent être ces hommes sans talent, sans élévation dans l'âme, à idées rétrécies et bigotes, agissant comme des énergumènes au milieu des peuplades de la mer du Sud, leur portant, disent-ils, le pain de l'évangile, pain lourd et indigeste pour des estomacs qui n'y sont pas préparés? Combien je regrette, pour ma part, la physionomie native des peuplades océaniennes que gâte chaque jour le contact des Européens! Certes,

(1) Troisième rapport à la Société des missions évangéliques. (Assemblée générale du 14 avril 1826. Discours de M. Guizot.)

cette vie molle et efféminée des Tahitiens, ce libertinage qu'on leur reproche, étaient encore loin de celui de nos villes et de la corruption de notre civilisation. Chez eux l'habitude convertissait en un cérémonial de politesse cette prostitution dont on a exagéré les résultats! »

Si les uns reprochaient aux missionnaires protestans d'ennuyer les indigènes et de substituer au libertinage commode et facile d'un passé regretté l'austérité des mœurs présentes, d'autres, au nom d'intérêts privés, se disaient lésés et réclamaient une règle moins sévère. Le commerçant suivait le missionnaire et trouvait fort mauvais que l'observance du dimanche, les services religieux, la fréquentation des écoles, empêchassent les indigènes de se consacrer au travail qu'il attendait d'eux et qu'il rétribuait peu. A Tahiti, comme aux îles Sandwich, la vie est facile; l'indigène trouve en abondance et sans labeur ce qui est nécessaire à son existence. La douceur du climat l'affranchit de toute prévoyance. Les besoins limités et facilement satisfaits n'éveillent point en lui d'idées de convoitise, d'ambition, de richesses; aussi borne-t-il ses efforts à s'assurer le strict nécessaire et comprend-il peu la nécessité d'un travail rémunérateur. Il a fallu éveiller en lui des besoins nouveaux, créer des exigences matérielles, élargir son horizon borné à la satisfaction des appétits pour l'amener à défricher la terre, à cultiver le sol, à planter, récolter, à quitter ses îles pour s'embarquer à bord des navires baleiniers, pour aller fabriquer sur des îlots déserts l'huile de noix de cocos. Ce fut l'œuvre du temps; elle est loin d'être achevée, à Tahiti surtout; au début, elle fut lente, difficile, et les commerçans impatiens se joignaient à ceux qui regrettaient les mœurs faciles pour accuser et dénigrer l'œuvre des missionnaires.

Ces accusations, ces dénigremens étaient de nature à encourager les missionnaires catholiques, dont le zèle n'avait d'ailleurs pas besoin d'être stimulé. Une première tentative faite en 1826 aux îles Sandwich avait échoué. Le gouvernement local s'était refusé à laisser débarquer les missionnaires catholiques. Le 2 juin 1833, un décret de la propagande, confirmé par le pape Léon XII, confiait à la maison mère de Picpus la tâche gigantesque de convertir au catholicisme toutes les îles de l'Océan-Pacifique, depuis les îles Sandwich jusqu'au tropique antarctique et depuis l'île de Pâques jusqu'à l'archipel Roggewein, dont Kotzebue et Krusenstern avaient cependant déjà démontré la non-existence.

A la fin de 1833, les missionnaires catholiques s'embarquaient à Bordeaux pour le Chili et de là gagnaient les îles Gambier, première étape sur la route de Tahiti. En 1836, ils abordaient à Papeité et sollicitaient une autorisation de séjour qui leur fut refusée. Con-

traints de s'éloigner, ils réclamaient et obtenaient l'intervention de la France. Le capitaine du Petit-Thouars, commandant la frégate la *Vénus*, imposait en 1838 une convention en vertu de laquelle les missionnaires catholiques devaient être admis à Tahiti et traités sur le même pied que les missionnaires protestans.

A Tahiti et aux îles Sandwich, la situation était la même. L'année précédente (1837), le commandant du Petit-Thouars avait exigé et obtenu du roi Kaméhaméha III la libre admission des missionnaires catholiques. Dans les deux archipels, la lutte s'engageait entre les missions protestantes et les missions catholiques, qui se disputaient la suprématie. Elle atteignait promptement un degré de violence qui mettait en péril les institutions et le gouvernement lui-même. La question religieuse se compliquait d'une question commerciale dont la France avait pris l'initiative et qui menaçait d'une dépopulation rapide les îles de l'Océanie. En 1830, le commandant Laplace exigeait en effet du gouvernement des Sandwich d'admettre les eaux-de-vie à un droit d'entrée qui ne pouvait excéder 5 pour 100 de la valeur.

En agissant ainsi et en engageant son gouvernement dans cette voie, le commandant Laplace croyait-il, de bonne foi, ouvrir aux produits français un débouché de quelque importance? S'il le crut, et c'est sa seule excuse, il se trompa fort. Imposer par la force l'admission des missionnaires catholiques et la libre introduction des eaux-de-vie, c'était créer dans l'esprit de ces populations une choquante confusion d'idées, mettre une arme redoutable dans les mains des missionnaires protestans et prendre l'initiative d'une mesure fiscale dont la honte était pour la France et le profit pour l'étranger. Nous avons pu constater par nous-même les tristes résultats obtenus, l'impopularité qui en rejaillit alors sur notre pays, et qui subsiste encore. En vertu des traités conclus avec l'Angleterre et les États-Unis, toute concession faite à la France devait s'étendre de droit à leurs nationaux. Il en résultait que les spiritueux anglais et américains, tels que le genièvre, l'eau-de-vie de grain, antérieurement prohibés, entraient dans la consommation après avoir acquitté le droit de 5 pour 100 de la valeur. La France n'ayant aucun commerce direct avec les îles, le traité restait lettre morte en ce qui la concernait; mais il n'en était pas ainsi pour l'Angleterre et surtout pour les États-Unis. Chaque année, plusieurs centaines de navires baleiniers américains relâchaient dans le port de Honolulu et débarquaient des spiritueux dont la consommation, partout et toujours dangereuse pour les indigènes, le devenait plus encore par l'abus résultant du bon marché et par l'excessive chaleur d'un climat intertropical. Si la France s'était proposé pour but de développer le commerce de ses rivales, de hâter la dépopu-

lation de l'archipel et d'assurer la prédominance des États-Unis aux îles Sandwich, elle n'eût pu adopter une mesure d'une réussite plus prompte et plus infaillible. En peu d'années, la mortalité fit des progrès tels que force fut bien de se rendre à l'évidence et de résilier cette clause du traité. Mais, aujourd'hui encore, dans toute l'Océanie, les adversaires de l'influence française ont constamment à la bouche le dicton de : *French priests and french brandies,* prêtres français, eaux-de-vie françaises.

La question religieuse à elle seule soulevait déjà bien assez de difficultés et, en apparence, d'insurmontables complications. On le vit par le retentissement de l'affaire Pritchard, dont les discussions passionnées, en France et en Angleterre, mirent un moment en péril l'entente cordiale des deux pays et le trône du roi Louis-Philippe. A la distance où nous sommes du théâtre des événemens et de ces événemens eux-mêmes, on s'étonne que de si petites causes aient pu produire de si grands effets, et qu'une rivalité religieuse dans un coin perdu de l'Océanie ait soulevé des passions si vives. Pour le comprendre, il faut tout d'abord se rendre compte que la lutte n'était pas circonscrite à l'île de Papeité, mais qu'elle s'engageait simultanément sur les principaux points de l'Océanie. Aux îles Sandwich, les missionnaires américains avaient évangélisé l'archipel, fondé des temples, des écoles, converti la totalité de la population. A Tahiti, les missionnaires anglais avaient fait de même. Le protestantisme s'était implanté dans l'Océanie, il y était maître, partant jaloux d'une suprématie conquise par de rudes labeurs, des sacrifices considérables et un dévoûment auquel on ne saurait trop rendre hommage. Appelé, accepté par ces populations alors barbares, il avait introduit la civilisation, prêché la religion chrétienne, converti les chefs et le peuple, substitué des lois sages à d'atroces coutumes, triomphé de mœurs dissolues, proclamé la sainteté du mariage, du serment, le respect de la vie humaine, fait cesser les guerres de tribus à tribus et régner l'ordre et la paix. Leur œuvre achevée, sur ces terres par eux conquises, initiées à la civilisation, les missionnaires protestans se voyaient tout à coup menacés par des concurrens qui proclamaient hautement leur œuvre mauvaise, leurs doctrines fausses, leurs dogmes impies et qui prétendaient tout détruire pour tout reconstruire à nouveau. Ils eussent été plus que des hommes, ils eussent douté d'eux-mêmes et de leur foi en n'opposant pas une résistance vigoureuse à ces tentatives. Les chefs et le peuple leur étaient acquis; les uns et les autres repoussaient ces nouveau-venus qu'on leur imposait par la force, et qui se présentaient à eux sous de fâcheux auspices. Ils encouragèrent ces dispositions hostiles. Abrités derrière les droits

incontestables des chefs ou du roi, ils opposèrent une résistance sourde à l'admission des missionnaires catholiques, et quand la force eut triomphé de cette résistance, ils luttèrent avec énergie pour entraver une propagande active.

On a souvent agité la question de savoir si la rivalité religieuse n'a pas eu pour résultat d'aviver la foi et de hâter la conversion au christianisme des peuples de l'Océanie. Témoin pendant quatorze années de ces luttes, nous dirons en toute sincérité ce qu'il en est. Appelé à prendre une part active, en qualité de ministre dirigeant, dans le gouvernement de l'archipel le plus important de l'Océanie, de celui où ces luttes ont eu le champ le plus vaste, nous exposerons le résultat de notre expérience et de nos observations. Cela nous sera d'autant plus facile que nous comptions dans les deux camps des amis sérieux, des hommes dont le zèle et la foi nous ont laissé des souvenirs d'estime et d'admiration.

Les Kanaques sont facilement accessibles aux idées religieuses. Isolés pendant des siècles du reste du monde, perdus au centre de l'Océanie, face à face avec les plus terribles phénomènes physiques dont leur ignorance leur cachait les lois, sur ces terres vierges d'une admirable beauté, sous ce climat incomparable, ils créèrent de toutes pièces une théogonie cruelle et barbare. Comparativement simples au début, leurs rites religieux n'offrirent bientôt plus qu'un mélange confus de pratiques bizarres dont la signification se perdait dans la nuit du passé. Des dieux tyranniques et capricieux gouvernaient sans merci une population sans règle morale. La terreur tenait lieu de foi. Des cérémonies sanguinaires, des restrictions imposées par les chefs et les prêtres au gré de leur fantaisie, formaient un ensemble religieux qui ne reposait que sur l'aveugle superstition du peuple et le despotisme non moins aveugle de ceux qui le gouvernaient. Les Kanaques croyaient à une autre vie, si c'est y croire que de redouter un pouvoir toujours malfaisant attribué aux morts.

Un Dieu naissait de chacune de leurs frayeurs. La déesse des volcans engloutissait leurs villages, dévorait leurs récoltes, semait sur son passage la stérilité et la mort. On retrouve dans leurs traditions des notions vagues de la création du monde, d'un déluge, mais ils n'avaient ni la croyance simple et nette des Indiens de l'Amérique à l'existence d'un grand Esprit, maître souverain des cieux et de la terre, ni l'idée païenne d'un dieu, maître des dieux, trônant, comme le Jupiter antique, dans l'Olympe soumis à ses lois. Aucune idée philosophique ne se dégageait du chaos informe de leurs superstitions.

A Tahiti, la secte odieuse et grotesque des Arreoys protestait à

sa manière contre un culte sanguinaire, érigeait la débauche en loi, l'infanticide en droit, et promenait de tribus en tribus ses triomphales orgies et ses vices dégradans. Mais, en dépit de ces revendications insensées de la chair contre des pratiques superstitieuses et cruelles, le fond religieux subsistait sévère et dur pour tous. La forme, en revanche, s'effondrait de toutes parts. Chefs et peuple étaient las de ces croyances et de ces rites; ils accueillirent comme des libérateurs les premiers missionnaires qui leur révélèrent une religion de paix et d'amour. Si austère dans la forme, si dogmatique dans le fond que puisse paraître le protestantisme aux races méridionales de l'Europe, il fut avidement reçu par ces races indigènes, plus frappées de la simplicité de son culte, de l'ensemble de ses prescriptions que de son manque de cérémonies et de pompes extérieures. Les missionnaires américains et anglais débarquaient sur ces îles avec leurs familles; leurs femmes secondaient leurs efforts et promptement conquéraient par leur exemple, par leur douceur et leur charité, les femmes indigènes réduites à un indescriptible état d'abjection. Elles les relevèrent à leurs propres yeux et à ceux de leurs maîtres; elles leur enseignèrent le respect d'elles-mêmes, la sainteté du mariage, leurs devoirs et aussi leurs droits, qu'elles ignoraient. En peu d'années, tout était changé. Il n'en fallut pas dix pour convertir les Sandwich et les archipels du Sud.

Des succès si rapides n'étaient pas sans danger. Les missionnaires protestans, quelques-uns du moins, ne s'en tinrent pas là. Ils avaient converti, ils voulurent gouverner. La confiance des chefs et du peuple leur rendait la tâche facile, mais ils ne surent pas résister à la tentation naturelle de fonder un gouvernement théocratique. Ils rêvèrent, eux aussi, leur Paraguay. Ce fut leur faute. Derrière eux marchait l'avant-garde de la civilisation, négocians aventureux, matelots sans aveu, émigrans de toute classe et de toute condition, pour qui toute terre nouvelle est une Golconde; acharnés à la poursuite du lucre, spéculant surtout sur les vices des indigènes, âpres au gain et le demandant à tous les métiers, ils s'irritaient des restrictions imposées par les missionnaires, dénigraient leur œuvre et leurs prétentions à gouverner, lesquelles, par des fautes inévitables, affaiblissaient leur prestige religieux.

En agissant comme ils le firent, en donnant à leur propagande, au fond très désintéressée, l'apparence de convoitises politiques, les missionnaires protestans s'engagèrent dans une voie dangereuse. On le vit bien aux îles Sandwich où, menacés par le catholicisme au point de vue religieux, par l'immigration européenne au point de vue politique, ils en furent amenés par une série de fautes à se poser en champions de l'annexion aux États-Unis et en adversaires décidés du gouvernement auquel ils n'avaient plus part. On le vit

à Tahiti, où, sous l'empire des mêmes influences, ils revendiquèrent l'intervention de l'Angleterre et suscitèrent sous main des résistances qui aboutirent à une guerre civile. Reconnaître leurs torts, ce n'est pas condamner leur œuvre. Elle eut deux phases. La première mérite l'admiration, la seconde impose des réserves.

Est-ce à dire que l'importation du catholicisme dans ces îles, déjà converties à la foi chrétienne, fut un bien? Non, à n'examiner que le côté religieux. Quatorze années de notre vie se sont écoulées parmi ces peuples, et nous devons dire que la foi parmi eux a été s'affaiblissant, que les missionnaires catholiques ont bien réussi à ébranler leur confiance dans le protestantisme, mais que, sauf dans un petit nombre de cas exceptionnels, ils n'ont pas substitué une croyance à une autre. Année par année, nous avons pu constater cet affaiblissement de la foi, ce détachement des idées religieuses, cette facilité à admettre, du protestantisme, ce qu'en disaient les prêtres catholiques et du catholicisme, ce qu'en disaient les pasteurs protestans. En voyant les hommes de race blanche en qui, pendant de longues années, ils avaient eu une confiance absolue, se combattre, se dénigrer, s'accuser réciproquement d'ambition et de convoitises déguisées sous le masque de la religion, les Kanaques en sont venus à ne plus les croire que dans le mal qu'ils disent les uns des autres et à donner créance à ces aventuriers qui, enveloppant dans une même haine la religion et ses ministres, leur prêchent de parole et d'exemple le mépris de l'une et des autres.

Lorsqu'en 1860 l'Angleterre, jalouse de la suprématie commerciale des États-Unis aux îles Sandwich, entreprit de la combattre, elle crut bien faire en envoyant à Honolulu une mission anglicane dirigée par l'évêque Staley. La reine Emma appartenait à l'église anglicane, le roi s'y ralliait; leur exemple entraîna l'adhésion des principaux chefs et d'une partie de la population indigène, toujours prête à suivre l'impulsion venue de haut. Dans ces symptômes significatifs d'indifférence religieuse et d'engoûment passager, l'évêque Staley et son clergé ne virent que des conversions nombreuses, qu'un signe des temps, qu'un éclatant triomphe remporté sur l'austérité méthodiste et sur l'église catholique. La presse religieuse anglaise retentit de chants de victoire. Qu'en advint-il? Après la mort de Kaméhaméha IV, les églises anglicanes se vidèrent; on prêcha dans le désert, et les Kanaques revinrent à l'indifférence dont la rivalité des sectes est la principale cause. A quelque point de vue que l'on se place, on admettra qu'il eût mieux valu pour ces peuples rester protestans, mais chrétiens, que de cesser d'être protestans sans devenir catholiques, et que les faibles recrues ainsi faites ne compensent pas le détachement des masses.

III.

En 1866, l'auteur de ces lignes reçut une intéressante communication du gouverneur de nos établissemens dans l'Océanie. Frappé des progrès rapides du commerce et de l'agriculture aux îles Sandwich, le gouverneur nous écrivit pour nous demander de le renseigner sur les mesures prises par nous. A huit cents lieues de distance, tous deux, compatriotes, appelés à gouverner des populations de même race, sous des climats identiques, nous pouvions et nous devions nous prêter un mutuel concours. Il se heurtait aux difficultés que nous avions rencontrées au début; mais alors qu'aux îles Sandwich nous entrions dans une voie de prospérité commerciale, à Tahiti tout languissait. L'immigration était nulle, les bras manquaient aux plantations péniblement fondées, les capitaux faisaient défaut, et les efforts les plus persévérans aboutissaient à des résultats nuls. L'examen auquel nous dûmes nous livrer alors nous permit de constater les causes d'infériorité et d'impuissance qui pesaient et pèsent encore lourdement sur notre colonie. En les signalant ici, non pas au nom de théories préconçues, mais au nom d'une expérience acquise par quatorze ans de travail, d'études et de tâtonnemens, nous pensons faire œuvre utile. Pourquoi les moyens qui ont porté si haut la prospérité des îles Sandwich, rétabli leurs finances, créé un mouvement commercial, agricole et maritime important, attiré l'émigration, seraient-ils inefficaces dans nos archipels du Sud? La race est la même, le sol est le même, mêmes aussi le climat et les productions.

Le budget des recettes et des dépenses de Tahiti se soldait en 1879 par un chiffre de 900,000 francs. Ce chiffre est presque décuplé aux Sandwich. L'exportation de sucre atteint à peine 20,000 fr., elle dépasse 8 millions à Honolulu. On compte dans l'île de Tahiti trois usines à sucre et deux machines à égrener le coton; aux Sandwich, il y en a plus de cent, et nombre de plantations sucrières donnent un bénéfice net de 200 à 300,000 francs par année. Et cependant, aux îles Sandwich, le gouvernement local a dû tout faire par lui-même, résister aux convoitises américaines, maintenir son indépendance, éviter de donner prise par une mauvaise administration à des plaintes, à des conflits qui mettaient en danger l'autonomie; pour cela, assurer la sécurité des biens et des personnes, créer une police, une armée, une magistrature, encourir de grosses dépenses, tandis qu'à Tahiti, le protectorat résolvait toutes ces questions, assurait ces services et permettait de faire

concourir toutes les forces vives au développement matériel du pays, assuré de son indépendance garantie par une grande puissance. Que de fois avons-nous vu, aux îles Sandwich, nos efforts entravés, contre-carrés par les représentans de l'Angleterre et des États-Unis, par les réclamations des gouvernemens étrangers prétendant s'immiscer dans des questions d'administration intérieure, désireux d'exercer leur influence et de faire prévaloir leurs idées. Quand, au nom du gouvernement, nous affirmions hautement notre volonté bien arrêtée de nous tenir en dehors des questions religieuses, de limiter le rôle de l'état à l'impartialité la plus stricte, la France nous reprochait de ne pas encourager le développement de la mission catholique; les États-Unis nous accusaient d'entraver l'œuvre de propagande des missionnaires protestans, l'Angleterre réclamait pour les anglicans des privilèges et des droits nouveaux.

A Paris, on s'irritait de nos résistances à la libre admission des eaux-de-vie et au droit élevé qui les frappait; à Londres et à Washington, on réclamait la prohibition absolue; les journaux américains entretenaient une agitation annexionniste, mettaient leur gouvernement en demeure d'agir et de s'emparer d'un archipel civilisé par leurs missionnaires et où leurs comptoirs, leur commerce, leurs capitaux et leur immigration primaient tous les autres. C'est au milieu de ces difficultés chaque jour renaissantes qu'il fallait diriger, gouverner, imprimer l'impulsion, développer les ressources matérielles d'un pays dont la prospérité croissante éveillait les convoitises étrangères, et dans lequel on chercherait vainement aujourd'hui un adulte ne sachant pas lire, écrire et compter. Nos établissemens de l'Océan-Pacifique du Sud n'ont pas eu à traverser ces épreuves. Le champ était libre. On pouvait agir sans crainte et sans entraves. Le problème était autrement simple. Pourquoi et comment n'a-t-on abouti qu'à de si médiocres résultats?

Une première faute a été de confier au début l'administration de la colonie naissante à des hommes mal préparés par leur éducation première à cette tâche délicate. Nous prions ici nos lecteurs de ne pas s'y méprendre : nous n'attaquons personne, nous discutons un principe. Nul n'a plus que nous le respect des admirables qualités de notre marine, mais nous tenons pour certain que ces qualités mêmes ne sont pas compatibles avec l'administration d'une colonie. Élevés dans le respect d'une discipline sévère, d'une hiérarchie très marquée, dans le sentiment d'une responsabilité absolue et du droit à une obéissance passive de la part de leurs inférieurs, nos officiers de marine ne sauraient, du jour au lendemain, s'affranchir d'une tradition qui fait leur grandeur et leur force morale. Dans

quelque situation que vous les placiez, ils y apporteront les idées, les habitudes, la discipline dont ils sont imbus depuis leur enfance, et ces qualités admirables dont, à l'époque de nos revers, ils ont donné dans Paris assiégé l'étonnant spectacle. Ceci dit, rendons-nous compte de ce qu'est une colonie et de ce qu'est Tahiti.

Situés à plus de 3,000 lieues de distance de la métropole et en dehors des grands courans commerciaux, les archipels de la Société sont habités par une race molle, indolente, vivant sans besoins sur un sol sans culture. Une terre riche, fertile, un climat tropical tempéré par les brises de l'Océan, des mœurs faciles, l'oisiveté, bercent et endorment l'activité humaine. La population, rare et clairsemée, trouve sans efforts à sa portée tout ce qui est nécessaire à une existence d'où le froid et la faim sont bannis. Nuls besoins de luxe; la nature seule en fait les frais; l'air, la lumière, la chaleur, les beaux sites, les fleurs éclatantes et leurs parfums, les fruits savoureux sont à tous sans labeur et sans peines. Tout est facile, sauf le travail; tout est simple, hormis l'effort. Transporté dans ce milieu, l'Européen lui-même sent son énergie faiblir, les ressorts de sa volonté se détendent; volontiers, lui aussi, il s'abandonnerait à cette influence molle et dissolvante, n'était que d'autres besoins, d'autres ambitions, le stimulent et le pressent. L'homme civilisé ne revient jamais à l'état de nature; il peut retomber à l'état de bestialité, ainsi le font ces matelots déserteurs, ces écumeurs de mer jetés par le hasard des vents et des flots sur les îles de l'Océanie, vivant avec les sauvages, plus sauvages et plus cruels qu'eux, mais il n'est pas d'exemples de l'homme civilisé retournant à l'état simple, d'ordinaire contemplatif, des races primitives. Au milieu d'elles, il est meilleur ou pire qu'elles, mais il est autre.

Dans ces archipels dépeuplés par le contact avec la civilisation, — nous en avons dit la cause, — la population décroît chaque année. On peut, par des mesures énergiques, ralentir, arrêter pour un temps cette dépopulation; nous en avons fait l'expérience aux îles Sandwich, mais il n'est, croyons-nous, au pouvoir de personne d'en supprimer les causes. Cette loi fatale suit son cours; en Afrique, en Amérique, en Océanie, nous la retrouvons la même. L'immigration seule comble les vides, superposant lentement une race à l'autre en attendant l'heure de la substitution absolue. On sait comment se recrute l'immigration sur ces terres lointaines. Les aventureux de toute classe, les déclassés de toute origine, les impatiens, ceux que la civilisation comprime, ceux à qui une organisation sociale savante et compliquée mesure l'air, la place et l'espace, ceux-là forment l'avant-garde. Derrière eux, les spéculateurs hardis, les négocians en quête de débouchés nouveaux, les émigrans maîtres d'un petit capital, désireux de le convertir en

grandes propriétés, les gens de métier alléchés par la perspective de gros salaires et de petites dépenses.

Tels sont les élémens dont se compose une colonie naissante, élémens hétérogènes et disparates dont il s'agit de tirer le meilleur parti possible, qu'il faut diriger dans leur voie et réunir dans un effort commun : le développement moral, intellectuel et matériel du pays. Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas là de l'emporter de haute lutte, de lancer à l'assaut de la barbarie toutes ces forces brutales et impatientes, d'abattre l'Indien à coups de fusils comme dans le Far-West, pour s'approprier son champ, ou l'Inca pour lui ravir son or. L'œuvre est autre, bien autrement compliquée, mais aussi bien autrement humaine: protéger l'indigène contre la violence ou la fourberie, tout en faisant leur place à ces nouveaux venus; entraîner dans la lutte contre la nature ces forces violentes qui sont un danger dans une civilisation comme la nôtre parce qu'elles y restent souvent sans emploi et que la discipline militaire leur répugne, mais qui deviennent une bonne fortune pour une colonie. Ce sont les rôdeurs de prairies qui, les premiers, s'enfonçant dans les plaines de l'Ouest, ont découvert et colonisé le Kansas, l'Arizona, conquis le Texas et annexé la Californie aux États-Unis. Ce sont les rudes bûcherons du Maine qui ont peuplé la région des grands lacs, de même que l'écume de Londres a envahi l'Australie et donné un continent à une île. Qu'étaient ces Espagnols, compagnons de Balboa, aventurier lui-même, qui, les premiers, franchissant le Darien, découvraient le Pacifique et en prenaient possession au nom de la couronne d'Espagne? et les soldats de Pizarre, les matelots de Magellan, tous ou presque tous soldats ou matelots d'aventure, qui dépensaient au loin et au profit de leur pays une énergie sans emploi dans leur pays même?

Étant donnés ces élémens divers, et ce sont invariablement les mêmes que l'on retrouve à la naissance de toutes les colonies, on peut se former une idée juste des mesures générales à prendre et des aptitudes multiples de ceux appelés à les mettre en œuvre. Il n'y a rien là qui ressemble au mécanisme savant d'un état social tout organisé, dont les rouages fonctionnent sans choc et sans heurt, en vertu d'une impulsion partie de haut et par l'intermédiaire d'une hiérarchie où chacun a son rôle, sa place assignée. Il faut créer, il faut gouverner, mais sans faire sentir trop lourdement la main; il faut laisser une large part à l'initiative individuelle, accepter les ennuis qu'elle cause en compensation des services qu'elle rend, éviter les conflits, détendre autant que possible les liens d'une discipline trop rigoureuse, tolérer beaucoup, s'effacer souvent, n'intervenir qu'en cas d'absolue nécessité et alors avec une énergie proportionnée aux résistances.

Ce n'est là le fait ni d'un soldat, ni d'un marin, et l'histoire de nos colonies le prouve. Esclaves de la discipline, exécuteurs fidèles des ordres qu'on leur transmet, ils ont administré nos colonies avec zèle et dévoûment, avec une intégrité absolue, mais sous eux et par eux nos colonies sont restées stationnaires; or, toute colonie qui ne progresse pas recule. Le repos, le *statu quo* sont l'apanage des nations parvenues à leur apogée, et qui n'ont plus qu'à descendre.

Pénétrons plus avant dans le détail des faits. Pourquoi l'immigration affluait-elle aux Sandwich et faisait-elle défaut à Tahiti? Aux Sandwich, on l'encourageait, on l'appelait, on la facilitait. L'émigrant n'avait pas, en débarquant, à demander de permis de séjour, à justifier de ses moyens d'existence. Il pouvait aller, venir, sans être entravé dans sa liberté d'action. Les règlemens de police étaient simples; du moment qu'il s'y conformait, il était en règle. A Tahiti, on exigeait de lui des formalités sans nombre. Il n'était que toléré au début; de là à être surveillé il n'y a pas loin. Il devait justifier de ses moyens d'existence, expliquer d'où il venait, ce qu'il entendait faire, à quel genre d'industrie il comptait se livrer. J'assistais un jour sur les quais de Honolulu au débarquement d'une goëlette arrivant de Tahiti. Parmi les passagers je reconnus à ses allures un compatriote; je l'interrogeai en français; tout heureux de trouver quelqu'un qui parlât sa langue, il me raconta son histoire. Après un séjour au Chili, il s'était rendu à Papeité. A peine débarqué, on lui demanda entre autres questions s'il avait des capitaux. « Si j'en avais, je ne viendrais pas ici. » Cette brusque réponse parut un peu séditieuse. On l'accueillit assez mal; ennuyé des formalités qu'on exigeait de lui, il se lassa; quinze jours après, il partait pour Honolulu. Je le revis deux ans plus tard. Il avait gagné une assez jolie somme pour un ouvrier, environ 25,000 francs, et possédait en outre un terrain qu'il plantait en cannes à sucre, à la suite d'un contrat passé avec une plantation voisine qui lui achetait ses produits. Il me dit qu'il espérait dans cinq ans avoir assez d'argent pour établir un moulin.

Ce n'est pas là un fait isolé. Une petite île dépendant de l'archipel Havaïen est louée à bail, pour un long terme, par une famille anglaise précédemment établie dans l'archipel de la Société. Le chef de cette famille disposait de capitaux assez considérables et voulait se livrer à l'élevage du bétail. Il faut pour cela de grands terrains. Promené pendant six mois de l'un à l'autre, découragé par les exigences méticuleuses de l'administration tahitienne, il avait, lui aussi, quitté notre colonie pour émigrer aux Sandwich.

On a cru bien faire, en effet, en transportant dans notre colonie

les traditions et les prescriptions administratives de la métropole. Elles ont, dans une certaine mesure, leur raison d'être en France, elles ne l'ont pas là-bas. Ces rouages sont trop compliqués; il y aurait avantage à les simplifier et à diminuer du même coup le nombre des fonctionnaires. Sauf un très petit nombre, il y aurait avantage aussi à les recruter parmi les colons eux-mêmes, plus directement intéressés aux progrès commerciaux et au développement agricole du pays, dont le sol est admirablement approprié à la culture du coton et de la canne à sucre. En 1875, Tahiti exportait pour plus d'un million de francs de coton égrené, dont 247,000 en France. Dans le premier semestre de 1878, l'exportation était tombée à 31,000 francs pour la France. L'industrie sucrière ne produit presque rien, alors qu'aux îles Sandwich elle est une des principales sources de la prospérité du pays et que chaque année on crée des plantations nouvelles. Les bras et les capitaux font défaut à l'agriculture; l'immigration seule peut amener les uns et les autres. C'est elle qu'il importe d'encourager, et c'est elle que nos prescriptions méticuleuses, nos exigences bureaucratiques tiennent le plus souvent à distance. Le sol n'est pas plus riche, le climat n'est pas plus doux, la vie n'est pas plus facile aux Sandwich que dans notre colonie nouvelle. Si l'immigration s'y porte de préférence, si les capitaux y affluent, si l'exportation grandit chaque jour, la cause en est moins dans le traité de réciprocité conclu avec les États-Unis et qui assure aux sucres havaïens la libre admission sur le marché de San-Francisco que dans une législation très simple, des impôts modérés, la mise en valeur des terres et des lois de naturalisation qui permettent à l'émigrant de s'identifier avec la population et de prendre part, comme électeur et comme éligible, sous certaines conditions de cens électoral, à la vie politique du pays. Les lois ne créent pas l'immigration, elles l'attirent ou la repoussent. A Tahiti, on n'a rien fait pour l'attirer. Redoutait-on, dans l'état précaire que constituait le protectorat, l'introduction d'un élément étranger hostile à son maintien? Peut-être. Ces préventions doivent disparaître aujourd'hui. La France n'a plus rien à redouter de ce côté. Ces archipels sont terres françaises; il dépend de nous qu'ils deviennent riches et prospères. Abandonnons, parmi nos anciens erremens, ceux que l'expérience a condamnés, empruntons aux pays voisins les mesures qui leur ont si bien réussi. Un champ nouveau s'ouvre à notre activité et à nos efforts; il est de nature à tenter de nobles ambitions.

C. DE VARIGNY.

LA

MARINE FRANÇAISE

AU MEXIQUE

III[1].

LES PREMIERS ÉVÉNEMENS DE MATAMOROS A L'ÉVACUATION.

On a vu à quel point la possibilité d'une intervention immédiate des États-Unis avait préoccupé le maréchal. Le prompt dénoûment des affaires de Matamoros l'avait peut-être empêchée d'avoir lieu. Mais la menace n'en restait pas moins suspendue sur le Mexique, et Matamoros était toujours pour ces hostiles voisins la clé de la frontière du Nord. Il était très vrai que les Américains avaient rassemblé sur la rive gauche du Rio-Grande tout ce qu'il fallait pour qu'une armée franchît le fleuve en un instant. A raison de quinze à vingt chalands pour un pont, il y avait vingt-cinq passages tout préparés. Il existait de plus, presque achevés et comme voies stratégiques, deux chemins de fer dans le Texas, l'un de Brazos Santiago à Brownsville, l'autre prolongeant une des anciennes voies ferrées de l'intérieur jusqu'à Eagle-Pass. L'insolence des propos était extrême chez les officiers américains. Ils annonçaient tout haut leur prochaine entrée en campagne, et, de fait, toutes leurs précautions étaient prises pour se mettre en marche dès que le président des États-Unis en donnerait l'ordre, ou même sans

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier et du 1er février.

ordre, dès que cela serait le bon plaisir du général Sheridan. En revanche, sur la frontière, le Mexique manquait de tout. Il n'avait même pas comme barrière fictive la délimitation possible des eaux du fleuve, à leur milieu, en américaines et mexicaines, car les tournans du Rio-Grande forcent les navires à longer l'une et l'autre rive. Le plus important eût été de se tenir, au moins par la mer, en communication avec Bagdad, qui était le meilleur point de débarquement. Or il eût fallu pour cela au moins quatre bateaux de rivière armés comme l'*Antonia*, et on ne les avait pas. L'ennemi le savait bien, et de peur qu'on ne se les procurât, il tentait la nuit de faire passer du côté américain tout le matériel flottant. Un canot portait du Texas une corde sur un bateau amarré au Mexique, puis on le halait au Texas, où il était mis sous le séquestre de la douane américaine de Clarksville, comme prise faite par les libéraux. Les quelques bateaux dont on disposait au besoin se louaient à des prix si exorbitans que les propriétaires gagnaient la valeur du navire en moins d'un mois. Ce n'eût encore rien été, mais il y avait à craindre que ces vapeurs ne prissent le pavillon américain, ce qui eût interdit de s'en servir davantage. Ce fut ce qui leur arriva bientôt à l'exception de l'*Antonia*. Dès lors, non-seulement Matamoros ne pouvait plus expédier ni recevoir ses marchandises, mais les bateaux de la rive texienne refusaient même de lui porter ses lettres. Quand l'*Antonia* aurait imité les autres vapeurs, il n'y aurait plus aucun moyen d'envoyer de Bagdad des renforts à Matamoros. On pouvait prévoir cette éventualité, car l'*Antonia*, qui, outre ses hommes avait reçu les équipages de l'*Alamo* et de la *Camargo*, se trouvait armée par les matelots de l'*Adonis* et de la *Tisiphone*, ce qui paralysait ces deux bâtimens. Il devenait donc urgent de réclamer nos marins; mais le général Mejia se disait trop faible, refusait. Il ne manquait point de raisons. La ville était peu sûre. On remarquait que tous les anciens confédérés réfugiés, qui semblaient autrefois le plus ennemis des fédéraux, avaient demandé et obtenu leur pardon et étaient tous contre nous. De plus, les colonnes françaises qui se dirigeaient vers Matamoros, s'étant arrêtées aux environs de Monterey et de Saltillo, les libéraux s'étaient reformés et se préparaient à une nouvelle attaque. Pris entre eux et les Américains, n'ayant reçu pour tout renfort que trois cent quinze Mexicains déguenillés qu'il lui faudrait plutôt garder qu'ils ne garderaient Matamoros, le général Mejia se décourageait et se prétendait abandonné. L'administration mexicaine ajoutait à ces difficultés par son ineptie et sa mauvaise foi. Les débarquemens à Bagdad, les communications entre les navires de guerre et la côte devenaient presque impossibles. En effet, la barre du Rio-Grande est tellement mauvaise qu'on ne peut la franchir sans trop de danger avec les

embarcations ordinaires qu'à d'assez rares intervalles. Aussi les bateaux du pays faits exprès pour franchir la barre servaient aux communications dès que le trajet devenait dangereux pour les canots. Or un nouveau capitaine de port, nommé par Mexico et arrivé récemment de Vera-Cruz, M. Godinez, notoirement connu comme ennemi des Français, s'était empressé de mettre toutes les entraves possibles dans le service du port, avait défendu aux bateaux la communication avec la rade et supprimé la correspondance entre le stationnaire et Bagdad. Les embarcations du pays étant déjà quelquefois paralysées par le mauvais temps, les nôtres devaient l'être bien davantage. Enfin le temps était affreux; le *Tartare* allait revenir éreinté de Nautla, l'*Adonis* et la *Tisiphone* fatiguaient beaucoup. Nos bâtimens n'étaient pas assez puissans pour le service d'hiver sur cette côte.

Il y avait, pour surveiller cette inquiétante situation, un homme énergique et sincère dont les manœuvres des Américains faisaient bouillir le sang: c'était le commandant Collet, de la *Tisiphone*. D'après les instructions qu'il avait reçues et qui étaient la copie d'une dépêche confidentielle du maréchal du 28 août, il était d'avis que, si le général Sheridan prêtait nettement son appui aux libéraux, le canon français devait lui répondre. Il ne remarquait pas, dans son état d'irritation morale, que les termes assez nets de la dépêche étaient singulièrement atténués par un post-scriptum écrit de la main du maréchal. Ce paragraphe disait que la flibusterie ne nous regardait pas d'une manière directe et que nous ne devions faire sentir notre action au nom de la France qu'après avoir protesté s'il y avait lieu. De plus, le commandant Collet ne devait pas oublier dans quels redoutables embarras il entraînerait ainsi son pays sans aucune espérance de retraite et sans laisser à l'empereur la moindre porte de sortie. Les conséquences d'une résolution violente du commandant de la *Tisiphone* étaient si graves, que le commandant Cloué intervint de ses conseils. Il lui dit qu'il le croyait autorisé, sans nul doute, à rendre coup pour coup, mais que, si on ne s'attaquait pas à lui, tout en agissant contre nos alliés les Mexicains, il ne le jugeait obligé qu'à protester et à venir aussitôt à la Vera-Cruz rendre compte à son chef direct de la tournure que prenaient les événemens.

Ces conseils, qu'on les écoutât ou qu'on les négligeât, arrivaient à leur heure. Les régimens noirs américains, suivis de Cortina, d'Escobedo et de leurs partisans, venaient de prendre Bagdad. Ces régimens, accompagnés de leurs officiers, ce qui n'avait pas lieu de surprendre, car c'étaient tous aventuriers et gens sans aveu, d'une indiscipline notoire, avaient subitement envahi Bagdad, pen-

dant la nuit, par deux points de la rive du fleuve. Tous venaient du Texas. La garnison de Bagdad était, en partie, sinon tout entière, complice du coup de main. La plupart des autres employés mexicains étaient dans le complot. L'administration de la douane, composée, par l'ordinaire aberration du pouvoir central, d'individus qui servaient autrefois Cortina, le capitaine du port, Godinez, en première ligne, ne demandaient pas autre chose que le retour du célèbre partisan. Les postes mexicains, surpris, avaient été massacrés ou faits prisonniers, le gros de la garnison enlevé dans sa caserne d'un seul coup de filet, le commandant de la place arrêté dans sa maison particulière. Pour les régimens, hommes de sac ou de corde ou anciens esclaves, prendre Bagdad était peu, l'important était de le piller. Ce qui fut fait. Le général Weitzel, sous prétexte de rétablir l'ordre, avait alors expédié un détachement de cent cinquante autres noirs, mais ce détachement n'avait pu résister à la contagion et s'était mis à piller lui-même. Peut-être le général Weitzel n'avait-il pas auprès de lui une seule troupe dont il fût sûr pour s'opposer à des désordres qui ne sont plus de notre époque. Le drapeau américain ne flottait pas d'ailleurs sur la rive mexicaine. Des dépôts ou magasins publics, on avait passé aux maisons particulières. Les officiers eux-mêmes avaient pris la direction du pillage, sans doute pour avoir leur part. Afin, disaient-ils, de mieux protéger les propriétés, les Américains avaient fait transporter tout ce que contenaient les maisons de Bagdad sur la rive texienne d'abord, puis à Brownsville et à Brazos. C'est ainsi que des négocians avaient trouvé à Clarksville et à Brazos des marchandises à leur marque qu'on ne leur avait pas rendues. On citait un colonel qui aurait fait échapper un négociant français, M. Legrand, à condition qu'il lui donnerait sa voiture et qui, pour plus de sécurité, s'était fait délivrer d'avance un reçu de 200 piastres. La lassitude, le dégoût des violences ayant amené une tranquillité relative, les Mexicains dissidens s'étaient présentés. Escobedo avait nommé pour la forme un Mexicain, Enrique Mejia, au commandement de la place. Un déserteur français, Sainclair, s'était intitulé capitaine du port et président du tribunal des prises, et il en avait été de même pour les autres emplois. Quant à la partie de la garnison impériale mexicaine, qui n'avait pas voulu entrer dans les rangs des libéraux, elle était au Texas, internée par l'autorité américaine qui, en cela, exécutait les lois de la neutralité. Dès que l'état de la mer le lui avait permis, le commandant Collet s'était rapproché de terre autant que possible pour être prêt à recueillir les réfugiés et à châtier les bandits s'ils se montraient, Lorsqu'il avait vu des marchandises livrées au pillage sur la côte, il avait cru devoir tirer, afin qu'on ne pût pas dire que de tels actes s'é-

taient passés impunément sous ses yeux, mais la dévastation n'en avait pas moins continué, et il avait cessé son feu dans la crainte d'atteindre le village et des habitans inoffensifs.

Il était assez difficile de donner sa signification réelle à un semblable événement. L'agglomération des troupes noires sur la frontière en était sans doute la cause par la perspective du pillage, mais il n'avait pas eu l'aveu direct des autorités américaines. On pouvait même croire que ce fait excessif amènerait avec lui son remède, que le cabinet de Washington le désavouerait, que les généraux Sheridan et Weitzel s'apercevraient que leurs soldats les déshonoraient. On pouvait supposer que, si Bagdad eût été pris régulièrement, avec ordre et sans pillage par les troupes américaines noires et blanches, c'eût été un fait de la plus haute gravité et dont la conséquence était une guerre très prochaine, mais que le débarquement d'une soldatesque sans frein mettrait moralement de notre côté tous ceux qui, aux États-Unis, ne voulaient pas être rangés parmi les assassins et les voleurs. Cette appréciation, généreusement indignée, du sac de Bagdad nous permettait de n'y pas voir une agression préconçue des Américains contre nous; c'était son principal avantage. Quant aux Américains, ils allaient nier toute praticipation à la subite invasion de leurs troupes et tenter toutefois d'en profiter.

Ce qui donnait pour nous à cet événement une gravité immédiate, c'était la présence dans le Rio-Grande, — où ils se trouvaient pris entre Matamoros, qu'un sort semblable à celui de Bagdad attendait peut-être, et Bagdad, occupé par les libéraux, — des vingt-huit Français de l'*Antonia*. Retenus par le général Mejia, pas assez impérieusement réclamés par le commandant Collet, ils n'étaient pas encore à bord au commencement de janvier 1866, malgré les injonctions très catégoriques du commandant Cloué. Le 4 cependant, ils étaient arrivés à Bagdad, et l'officier qui les commandait, M. de la Bédollière, était allé prendre des ordres à bord de la *Tisiphone*. Pendant que le mauvais temps l'y avait surpris, les libéraux s'étaient emparés de Bagdad. Après l'attaque, l'*Antonia* avait été le refuge d'une partie de la garnison. Montée par ses vingt-huit matelots, que commandait un brave homme, le second maître canonnier Le Guyec, elle avait reçu quarante Autrichiens et deux officiers, douze Mexicains chargés de l'artillerie de la place et cent cinquante soldats. Les quarante Autrichiens et les douze Mexicains étaient destinés à composer l'armement de l'*Antonia* après l'évacuation de nos marins si on avait eu le temps de l'exécuter. L'avis du second maître Le Guyec était de sortir du Rio-Grande et d'aller en rade. L'*Antonia* se fût sans doute échouée sur la barre, mais la *Tisiphone* serait parvenue à recueillir tout le monde, et nous n'aurions

pas eu plus tard dans le fleuve un détachement dont le retour était problématique. L'avis des officiers autrichiens et mexicains fut différent, et Le Guyec céda. L'*Antonia* parvint à se mettre en sûreté, mais non sans combattre, et eut deux hommes tués. Le lendemain, M. de la Bédollière retournait à terre, afin de prendre ses dispositions pour faire rentrer ses hommes à bord de leurs bâtimens, lorsque, après avoir passé la barre, il apprit d'un homme, qui ne s'aventurait qu'avec beaucoup de précautions, qu'il n'avait qu'à s'en retourner bien vite pour ne pas tomber entre les mains d'Escobedo, dont les soldats occupaient le village. On n'apercevait en effet aucun des nôtres sur le bord de la rivière. Le poste mexicain était abandonné. Il semblait qu'il n'y eût pas âme qui vive à Bagdad. Le pavillon américain lui-même n'était pas hissé sur l'autre bord à Clarksville. Dès que le canot de M. de la Bédollière eut changé de route, le pavillon américain fut hissé sur la rive texienne.

Le commandant Collet allait porter la peine de cette échauffourée et de la situation critique où se trouvaient les hommes de l'*Antonia*. Il fut accusé de négligence dans l'exécution des ordres qu'il avait reçus, rappelé sur-le-champ à Vera-Cruz et remplacé dans son service par le capitaine du *Tartare*. Le commandant Collet avait eu peut-être surtout le tort d'être sur les lieux, de se trop émouvoir de ce qu'il voyait et de ne pas être assez dans les confidences et les intentions de la diplomatie. S'il y eût été davantage, il aurait été guéri de la tentation de susciter un conflit franco-américain et se fût incliné, comme le commandant Cloué avait forcément la sagesse de le faire, devant l'excessive difficulté de résister ouvertement aux empiétemens des États-Unis. On sait en effet qu'une correspondance plus que vive avait été échangée entre le commandant Cloué, lors de son arrivée à Matamoros, et le général Weitzel. Celui-ci avait trouvé irrespectueuses les lettres du commandant Cloué, qui avait refusé, de son côté, de recevoir du général américain une lettre non signée. Le commandant Cloué avait cru devoir soumettre cette correspondance au ministre. Une première dépêche partie de Paris, le 3 novembre, lui avait permis d'entrevoir ce qu'on lui répondrait. Il s'agissait dans cette dépêche de ce qu'il y avait lieu de faire au sujet de certaines réclamations des États-Unis. Le ministre des affaires étrangères, que son collègue de la marine avait consulté, admettait en principe que, le gouvernement de l'empereur Maximilien étant aujourd'hui régulièrement constitué, c'était à lui que le gouvernement de Washington devait adresser ses réclamations, et que, de notre côté, refusant de servir d'intermédiaires, nous étions fondés à déclarer que, s'il ne voulait point rentrer en relations avec le cabinet de Mexico, il n'avait qu'à saisir de ses griefs l'ex-président Juarez, qu'il persistait à considé-

rer comme chef du gouvernement mexicain; mais que nous ne pouvions nous désintéresser ainsi de la question, car ce serait autoriser le gouvernement de Washington à attaquer le gouvernement de Maximilien, et nous ne pourrions rester en dehors du conflit; qu'il fallait donc jusqu'au bout rester intermédiaires officieux également acceptés à Mexico et à Washington. Le ministre ajoutait en conclusion optimiste qu'il était d'ailleurs permis d'espérer que les incidens motivant les plaintes des États-Unis tenaient à des circonstances d'un état provisoire qui ne se renouvelleraient pas. Plus tard, en réponse à la correspondance Cloué-Weitzel, le ministre des affaires étrangères reconnaissait encore que la modération et le respect des lois internationales avaient été du côté du commandant Cloué, et c'était dans ce sens qu'il s'en était expliqué avec le ministre des États-Unis, chargé de se plaindre auprès de lui de l'attitude de nos autorités militaires sur le Rio-Grande. Il lui paraissait essentiel toutefois, pour prévenir le retour d'incidens semblables, que nos autorités s'abstinssent, autant que possible, d'entrer en rapports directs avec les autorités fédérales du Texas, dont nous ne saurions nous dissimuler le mauvais vouloir et l'hostilité politique. Des explications échangées de cabinet, à cabinet sur les incidens qui se produiraient encore s'inspireraient toujours de plus de calme et de prudence qu'il n'était possible d'en attendre de ceux qui s'y trouvaient personnellement engagés. Ces lettres modérées eussent calmé, en lui donnant à réfléchir et pour peu qu'il n'eût pas abdiqué toute prudence, le plus fougueux adversaire des États-Unis. Empreintes de cette sérénité de ton, de cette élévation dans la forme et de cette sagesse digne et conciliante qui semblait moins se plier aux circonstances qu'elle ne les dirigeait, ces dépêches prouvaient assez que le débat entre les Américains et nous allait se vider à Paris s'il n'était déjà en voie d'apaisement et de compromis. C'est en se conformant à l'esprit de ces dépêches que le commandant envoyait le *Tartare* prendre la place de la *Tisiphone* au Rio-Grande, et non en suivant les inspirations alors très emportées du maréchal.

Celui-ci en effet, dans une lettre adressée au général Mejia, ripostait à la prise de Bagdad par un mépris absolu de certaines protestations américaines. Dans les premiers jours de janvier, le général Mejia avait fait prisonniers dix-sept libéraux, qui, pris les armes à la main, devaient d'après la circulaire du maréchal, du 11 octobre précédent, être fusillés. Ils avaient passé devant une cour martiale qui les avait condamnés; seulement la sentence était allée recevoir sa sanction à Mexico. Aussitôt les Américains s'étaient émus. Le général Weitzel protesta au nom du monde entier civilisé contre un pareil acte de barbarie qui infligerait à jamais au pou-

voir que représentait Mejia une marque d'infamie. La mise à mort de Mexicains combattant dans leur propre pays et pour son affranchissement contre une nation étrangère devait être vouée à l'exécration universelle. Il ne permettrait pas que cela se fît sous ses yeux sans protester au nom de son gouvernement de la façon la plus solennelle. Le maréchal adressa simplement au général Mejia la dépêche suivante : — « D'après les ordres de l'empereur, vous ferez exécuter le jugement prononcé par la cour martiale. Sa Majesté vous félicite de votre énergie et de votre prudence et compte toujours sur votre dévoûment. » — Le maréchal lui apprenait en même temps que la solde de ses troupes allait être payée et que l'emprunt qu'il avait contracté à Matamoros était approuvé. C'était le fortifier matériellement et moralement, s'il était attaqué de nouveau. C'était aussi mettre les Américains en demeure de se prononcer.

Le *Tartare* partait avec un simple rôle d'observation à jouer et la mission assez délicate de reprendre, par le territoire américain, nos hommes de l'*Antonia*. Bagdad, étant au pouvoir des libéraux, il lui était défendu de communiquer avec Matamoros par le Rio-Grande. Dans les rapports officiels qu'il aurait avec le commandant de Brazos et dans le cours de la conversation, il avait à sonder cet officier général pour qu'il consentît soit à faire passer une dépêche au général Mejia, soit à permettre à nos hommes de nous revenir par le Texas. Dans ce cas, il était probable qu'on exigerait qu'ils rentrassent sans armes. Ils devaient alors les jeter à l'eau avant de toucher le bord américain, et le second maître Le Guyec non-seulement ne devait pas arborer le drapeau français, mais le détruire, s'il en avait un. Il devait être entendu que les Américains protégeraient et feraient escorter nos hommes. Le blocus n'étant pas déclaré, le capitaine du *Tartare* n'avait pas à visiter de navires. Il pouvait observer si quelques-uns d'entre eux ne transportaient pas de personnel. Mais comme le Rio-Grande était aussi bien américain que mexicain, il n'avait point à rechercher si les soi-disant émigrans étaient plutôt pour le Texas que pour le Mexique. Le capitaine du *Tartare*, M. Delaplanche, était plus capable que tout autre de bien s'acquitter de ces différens soins, car il allie à un esprit original un sens pratique excellent. Très sage et très vigoureux à la fois, il parlait parfaitement anglais et connaissait personnellement plusieurs des principaux chefs américains. Toutefois il allait être arrêté par un malentendu. A peine arrivé à Brazos, il alla voir le général Clarke, qui le reçut très poliment, fit transmettre immédiatement sa demande du passage des hommes de l'*Antonia* par le Texas au général en chef en l'assurant que celui-ci s'y montrerait favorable. Ce fut alors qu'en causant de différens

sujets, le général lui apprit que, sur la requête de citoyens américains, Bagdad venait d'être régulièrement occupé par le régiment du colonel White. Il ne s'agissait que de maintenir l'ordre, et le choix du colonel White était excellent. Le général Clarke ne faisait point, en outre, difficulté de dire que cette occupation de Bagdad lui était désagréable et que les Américains s'en iraient avec plaisir si une force impérialiste suffisante voulait prendre leur place. Il n'y en avait pas moins, cette fois, une flagrante violation de la neutralité, car, à la rigueur, l'invasion désordonnée des noirs pouvait s'appeler un accident. Le capitaine Delaplanche n'hésita pas à le déclarer au général Clarke et, se voyant éconduit par d'évasives réponses, il n'insista plus sur l'objet particulier de sa mission, protesta par écrit et revint en toute hâte à Vera-Cruz prévenir le commandant Cloué.

Celui-ci était déjà instruit de l'incident et croyait que le *Tartare* lui apportait la nouvelle de la prise de Matamoros. Il fut tenté de le renvoyer, mais ce bâtiment avait un besoin urgent de réparations et alla pour quelques jours à la Havane. L'*Adonis* partit pour le Rio-Grande avec les mêmes instructions que le *Tartare*. Il portait en même temps au général Mejia une dépêche qui était un ordre de se dessaisir des marins de l'*Antonia*. Il devait trouver en arrivant toutes les difficultés aplanies. Bagdad venait d'être rendu aux impériaux de la façon la plus simple. Au premier bruit de son occupation par le colonel White, le colonel autrichien Kodolich s'était offert au général Mejia pour aller demander des explications au général Weitzel. Celui-ci avait prétendu, loin que la neutralité fût violée, n'avoir occupé Bagdad que sur la demande formelle et écrite du général dissident Escobedo, qui ne se sentait pas assez fort pour protéger les personnes et les propriétés de Bagdad. C'était, à peu de chose près, ce qu'avait dit le général Clarke au capitaine Delaplanche. Il avait montré la lettre d'Escobedo au colonel Kodolich en ajoutant qu'il était prêt à rendre la place à une troupe régulière impérialiste, ne fût-elle que de vingt-cinq hommes. Le colonel Kodolich, ayant rendu compte de sa mission à Mejia, avait reçu le commandement d'un petit corps expéditionnaire dont faisaient partie les marins de la *Tisiphone* et s'était transporté avec deux vapeurs de Matamoros à Bagdad, dont il avait repris possession au nom de l'empereur, le 25 janvier. Les Américains évacuaient Bagdad au moment où les impériaux quittaient Matamoros. Les eaux étant basses, le trajet des deux vapeurs, par suite d'échouages successifs, avait été long. Les libéraux en avaient profité pour faire le pillage de Bagdad et n'avaient repassé sur l'autre rive qu'une demi-heure avant l'arrivée de la troupe du colonel Kodolich.

L'*Adonis* dès lors n'avait plus qu'à attendre le *Tartare*, dont le rôle se réduisait à surveiller Bagdad et à le protéger au besoin.

A quel sentiment les Américains venaient-ils de céder? Avaient-ils voulu revenir sur l'acte vraiment odieux de l'invasion de Bagdad, ou s'étaient-ils inquiétés des vivacités et des préparatifs du maréchal? Savaient-ils que le *Lutin*, partant en même temps que l'*Adonis*, portait une dépêche que le capitaine devait remettre au commandant en chef des troupes américaines sur la frontière du Texas, si ses forces occupaient encore Bagdad? Il est plus probable que l'action diplomatique du cabinet de Washington se faisait sentir au Texas comme celle du cabinet français s'était manifestée dans les derniers événemens. Le gouvernement de l'empereur Napoléon avait reçu, en effet, les assurances officielles que, malgré les sympathies avérées des généraux qui commandaient au Texas pour les ennemis de la cause que nous soutenions, il n'y aurait point intervention des États-Unis dans la question mexicaine. Ces assurances négociées entre les deux cabinets recevaient leur exécution.

Le départ de nos forces pour le Nord avait laissé le Midi libre, et le Tabasco en avait profité pour commencer les préparatifs d'une expédition contre le Yucatan. L'expédition s'organisait dans le Tabasco, le Chiapas et à Minatitlan. Les libéraux comptaient opérer un soulèvement dans le Yucatan à l'aide des nombreux adhérens qu'ils y avaient. Alejandro Garcia et les Chiapanteros avaient promis des troupes pour le mois de février. Ces troupes, se joignant à celles du Tabasco, devaient battre le canton de Jonuta, piller Palizada, passer par Marmontel et Champoton et, de là, soulever le Yucatan. Les libéraux de Campêche étaient prêts, et Alejandro Garcia était à San-Juan-Bautista pour régler toutes les dispositions.

D'un autre côté, Arevalo, qui était à la Havane, songeait à un coup de main sur Carmen. Il avait toutefois offert ses services aux Tabasqueños, qui ne les avaient point acceptés; mais cette fois Pratz, à San-Juan-Bautista, était d'avis de l'accueillir pour opérer une diversion utile à l'intérêt général.

C'en était trop, et les ménagemens qu'on avait eus jusqu'alors pour le Tabasco ne pouvaient aller jusqu'à le laisser libre de reconstituer à son profit seul toute une république fédérative au sud du Mexique, tandis que notre domination était ailleurs si précaire et tellement battue de tous côtés d'ennemis secrets et acharnés. Mais que faire? En revenir à ce projet si longtemps controversé d'une expédition contre le Tabasco était un coup bien décisif. Le Tabasco était fort, et avec nos forces partout éparpillées et à toutes distances, relativement nous étions faibles; puis il en coûtait de frapper cruellement et sans retour des gens qui n'avaient pas semblé

toujours nous être décidément hostiles et dont quelques-uns même avaient affiché leurs sympathies pour nous. Le maréchal crut trouver un moyen terme dans une opération contre Tlacotalpam. Située sur la rivière d'Alvarado, non loin de Tuxtla, surveillant le cours supérieur de la rivière et de ses affluens, interceptant la contrebande si active de l'intérieur entre la province de Vera-Cruz et le Tabasco, Tlacotalpam était, entre nos mains, la véritable sentinelle avancée de notre domination au midi. Nous montrions aux Tabasqueños de quoi nous étions capables et recouvrions à leurs yeux le prestige quelque peu perdu de nos armes. Ils sauraient alors, en face de la diminution de leurs ressources et serrés par notre voisinage, s'il était convenable pour eux de nous braver plus longtemps.

Dès le mois de décembre, le maréchal avait demandé au commandant Cloué quelles forces la marine pourrait mettre à sa disposition. Le commandant avait proposé de faire remonter à Tlacotalpam la canonnière la *Tempête*, en station à Alvarado, la *Pique*, la *Tactique*, qui eussent porté deux cents hommes de débarquement avec trois ou quatre pièces de 4 rayées sur affût de campagne et les deux chaloupes à vapeur de Vera-Cruz armées d'un canon de 4. Mais autant, l'année précédente et sans relâche depuis lors, le commandant Cloué avait témoigné d'ardeur et d'initiative pour l'expédition de Tabasco, autant il se montrait peu enclin à celle de Tlacotalpam. Il s'agissait, en effet, de savoir ce qu'on ferait de Tlacotalpam. C'était la quatrième fois qu'on allait le prendre. En 1862, après s'en être emparé, on l'avait évacué deux fois par suite de l'impossibilité de se procurer des vivres, les habitans ayant abandonné le pays. En 1864, sur la promesse d'une protection efficace de notre part, les habitans étaient restés, mais la garnison laissée par le commandant Maréchal était retranchée sur la place de l'Ayuntamiento, dont un côté est formé par le bord de la rivière, et elle y avait été assiégée jour et nuit. Au bout de vingt-huit jours de cette occupation trop peu sérieuse, on s'était rembarqué, et les habitans avaient eu à souffrir des vengeances des dissidens. Si, cette fois, on n'avait que l'intention de prendre la ville sans la garder, les habitans, pensant que nous les abandonnerions encore, ne nous verraient venir que d'un très mauvais œil; puis, à quoi bon cette expédition nouvelle sans lendemain, sinon à constater une fois de plus notre impuissance? Le commandant Cloué, consulté par le maréchal, allait dire son avis avec sa franchise ordinaire. Il devait se concerter pour l'expédition qui se faisait à la fois par terre et par mer avec le commandant supérieur de Vera-Cruz, le chef de bataillon Kmarec. Tous deux s'éclairèrent de l'opinion de M. Gaude, capitaine de la *Tempête*, en station à Alva-

rado depuis deux ans, et du lieutenant Waldéja, servant à Vera-Cruz et ayant fait la dernière expédition de Tlacotalpam. En ce qui regardait le plan de campagne, il n'y avait pour la marine aucune difficulté à remonter jusqu'à Tlacotalpam et à s'en rendre maître. La position fortifiée du Conejo, située à mi-chemin entre Alvarado et Tlacotalpam et dominant le cours de la rivière, n'était pas un obstacle sérieux. Nous essuierions son feu probablement sans aucune perte en remettant sa prise au retour des canonnières, si nous jugions que cela dût nous retenir trop longtemps en allant à Tlacotalpam. Les bâtimens de l'expédition étaient ceux qu'avait indiqués le commandant. De son côté, le capitaine Testard, commandant la colonne expéditionnaire, devait s'acheminer par la Estanzuéla et Casamoloapam. Il partirait deux jours après l'ordre reçu, et, ayant opéré la jonction de ses divers détachemens vers San-Julian, il s'emparerait de la Estanzuela, où se trouvait la principale force de l'ennemi, puis se dirigerait de là sur Casamoloapam et enfin sur Tlacotalpam. Le trajet total, à partir de la Soledad, serait de sept jours. Chemin faisant, pour assurer ses derrières, il devait laisser cent hommes à la Estanzuéla et cent cinquante à Casamoloapam, ce qui lui faisait continuer sa route entre ce dernier point et Tlacotalpam avec trois cent cinquante hommes seulement; mais c'était assez. Toutefois, si Tlacotalpam était facile à prendre, il fallait le garder. Dans l'opinion du commandant de Kmarec et du commandant Cloué, la conséquence de l'expédition devait être l'occupation du pays pour assurer le ravitaillement de Tlacotalpam et des autres garnisons et afin que les habitans se trouvassent engagés à rester chez eux et à s'occuper sous notre protection du commerce et de la culture. Pour cela il fallait répartir les forces ainsi qu'il suit : cent hommes à la Estanzuela, cent cinquante à Casamoloapam, cent à Tlacotalpam, avec une canonnière, sans compter celle qui serait à Alvarado, soixante-quinze hommes au Cocuite et vingt-cinq au Conejo; en tout, quatre cent cinquante. On occuperait le Conejo, parce que la route de San-Andres et d'Acayucan était ouverte aux libéraux qui viendraient là inquiéter nos communications par eau entre Alvarado et Tlacotalpam. Il en était de même du Cocuite, d'où l'ennemi eût menacé Medellin et Vera-Cruz.

Qu'allait répondre le maréchal? On pouvait déjà le prévoir par le peu de forces qu'il mettait à la disposition du commandant de Kmarec pour opérer par terre. De plus, ces forces (six cents hommes) devaient être prises dans les garnisons des environs du chemin de fer, depuis Cordova jusques et y compris Vera-Cruz, et momentanément remplacées dans les garnisons par des soldats congédiés qui attendaient la première occasion favorable pour rentrer en France. On ne voyait pas trop alors avec quelles troupes on occuperait les

points dont on devait s'emparer, car le maréchal avait indiqué pour Tlacotalpam seulement deux compagnies mexicaines, dont le premier homme n'était pas encore levé. En revanche, les difficultés augmentaient. On venait d'apprendre d'Alvarado que le général Garcia, dans le cas de l'expédition contre Tlacotalpam, comptait se retirer sur San-Andrès. Il avait affiché à la population l'ordre de reculer devant nous et l'avis que quiconque nous fournirait des vivres serait fusillé. Son projet, comme on l'avait présumé, était d'empêcher les communications entre Tlacotalpam et Alvarado. Le maréchal répondit par l'ordre pur et simple de faire l'expédition. Encore diminuait-il le nombre des troupes. Il annonçait, il est vrai, pour garder Tlacotalpam, le seul point dont il parlât, trois cents hommes d'infanterie mexicaine sous le colonel Camacho et deux cent cinquante cavaliers du colonel Figuerero. Il invitait le commandant Cloué, comme si la chose eût été la plus aisée du monde, à prendre des mesures pour éviter la désertion dans les troupes mexicaines, quand elles seraient en garnison à Tlacotalpam et à protéger ainsi qu'à ravitailler sûrement la ville avec les canonnières. Comme concession, il l'autorisait à régler comme il l'entendrait, et s'il le fallait absolument, les garnisons d'Alvarado et du Conejo, mais lui recommandait de n'y pas employer les troupes qui devaient concourir à l'expédition. Comme il n'y en avait pas d'autres, où prendre celles qui étaient nécessaires? On pouvait admettre dès lors que l'expédition de Tlacotalpam n'avait point, dans la pensée du maréchal, de portée sérieuse, et qu'il ne jouait en la faisant qu'une de ces hésitantes parties auxquelles on se croit forcé pour gagner du temps, mais pour lesquelles on désire faiblement, si même on ne les craint, les faveurs de la fortune. Il était également trop certain que les troupes mexicaines, une fois seules, seraient attaquées constamment et cernées, ne se procureraient des vivres pour les hommes et les chevaux que par la rivière d'Alvarado, sous la protection éventuelle de nos canonniers, qu'elles fondraient alors sous la désertion, et qu'une nouvelle évacuation s'ensuivrait.

Mais à la guerre il faut obéir, quelque opinion qu'on puisse avoir du résultat. Le 22 mars, le commandant Cloué partit de Vera-Cruz pour Tlacotalpam. Il avait avec lui la canonnière la *Tempête*, capitaine Gaude, armée d'un canon rayé de 30, deux rayés de 12, deux rayés de 4, un obusier de 12, la *Pique*, capitaine Lagrange, un canon rayé de 30, un canon de douze, deux de 4, deux mortiers de $0^{m},22$, la *Diligente*, capitaine Renault, un canon rayé de 30, deux canons de 4, la *Tactique*, capitaine Rouault-Coligny, un canon de 30 rayé, un obusier de 30, un rayé de 12, deux canons de 4, la chaloupe à vapeur l'*Augustine*, capitaine de Fitz-James, un canon rayé de 4, la compagnie de débarquement du *Magel-*

lan, cent trente et un hommes et deux canons rayés de 4, celle de la *Tisiphone*, soixante-quatre hommes et un canon rayé de 4, celle de l'*Adonis*, quarante-trois hommes et un canon rayé de 4, une section du génie colonial de trente sapeurs, ce qui formait comme total des compagnies de débarquement onze officiers, deux cent soixante-huit hommes et quatre canons. Le 24 mars, au matin, l'escadrille entrait dans la rivière d'Alvarado, essuyait sans s'arrêter le feu du Conejo et mouillait à midi devant Tlacotalpam. La garnison s'était contentée de décharger ses armes sur elle en se retirant avec précipitation. La plus grande partie des habitans s'était réfugiée dans l'intérieur. Personne ne voulant communiquer avec nous, le commandant ne put avoir de nouvelles de la colonne expéditionnaire du capitaine Testard. On lui envoya seulement demander l'assurance qu'il ne tirerait pas sur la ville. Le commandant le promit à la condition qu'il ne serait commis aucun acte d'hostilité contre nous. C'était aux habitans à veiller sur les mauvais sujets qui pouvaient les compromettre. Le commandant ajouta qu'à chaque balle il répondrait par un obus.

D'ailleurs le vide se faisait autour de nous. Il n'y avait personne en ville pour prendre en main l'autorité civile. Les gens qui eussent pu le faire étaient partis, et aucun de ceux qui restaient ne voulait accepter, de peur de se compromettre. Il ne se présentait enfin personne pour nous vendre des provisions. Le commandant Cloué, tenant Tlacotalpam sous ses canons, se résolut à ne l'occuper que lorsqu'il aurait des nouvelles certaines de la marche du capitaine Testard. Dès le lendemain, il envoyait la *Tactique* porter à Alvarado une dépêche pour le maréchal. En allant et revenant, cette canonnière était accueillie au Conejo par un feu plus vif que ne l'avait essuyé l'escadrille. L'ennemi avait eu le temps de se porter en nombre au Conejo, dont il connaissait l'importance. Le même jour, la *Diligente* et l'*Augustine* s'acheminaient en remontant la rivière vers Casamoloapam afin d'aller à la rencontre possible de la colonne Testard. Les eaux étaient très basses; la *Diligente* s'échoua souvent et dut s'arrêter à environ 4 milles de Casamoloapam, à un endroit où la rivière est entièrement fermée par un banc qui va d'une rive à l'autre. Elle était alors à un tournant de la rivière à 2,200 mètres de Casamoloapam, c'est-à-dire à une très bonne distance pour son canon rayé de 30. Elle ne tira pas, car cela eût été sans utilité. Pendant tout son voyage, surtout à partir d'Amatlan, qui est à peu près à mi-chemin de Tlacotalpam à Casamoloapam, la *Diligente* avait été accompagnée le long des rives par une nombreuse cavalerie faisant de la fantasia, ce qui donnait à penser que le capitaine Testard n'était pas dans les environs. Toutefois aucun de ces cavaliers n'avait tiré, quoique la *Diligente* et sa

conserve eussent dû souvent ranger des berges hautes, recouvertes de buissons épais d'où on eût pu leur faire impunément beaucoup de mal. L'*Augustine*, qui sondait continuellement pour guider la canonnière, s'était trouvée souvent dominée de manière à n'avoir personne à l'abri. On ne pouvait s'expliquer cette modération de la part des libéraux que par la crainte de voir le commandant Cloué prendre contre Tlacotalpam des mesures de représailles, si on lui tuait du monde sur la *Diligente* et l'*Augustine*. En résumé, la course de ces deux petits bâtimens jusqu'à Casamoloapam, n'apportait aucune espèce de nouvelle de la colonne Testard. Toutes les communications étaient gardées par terre, de manière à nous laisser dans l'ignorance la plus complète de ce qui se passait dans le pays. Quelques pauvres gens auxquels on avait parlé, ou ne savaient rien, ou ne disaient rien par suite de la défense d'avoir aucune communication avec nous, sous les peines les plus sévères. Le général Alejandro Garcia avait en effet proclamé que les relations qu'on aurait avec nous, même les plus innocentes, feraient encourir la peine de mort. Le 27 au soir seulement, après le retour de la *Diligente*, une pirogue passant le long du bord apprit au commandant Cloué que la colonne Testard était arrivée à Casamoloapam. Le commandant fit aussitôt repartir la *Diligente* et occupa Tlacotalpam. Il s'y installait quand il reçut du capitaine Testard un billet ainsi conçu : « Je suis à Casamoloapam. J'ai détruit de nombreux ouvrages. Je crois utile de laisser une troupe assez forte à Casamoloapam qui peut être tourné. Il y a une grande crainte dans le pays. Les troupes sont très fatiguées. » Le commandant lui écrivit de laisser à Casamolopam ce qu'il jugerait convenable de son monde et de venir avec le reste à Tlacotalpam.

La colonne du capitaine Testard arriva tout entière le 30 mars, au matin. Dès qu'il n'avait plus jugé la présence d'un petit corps nécessaire à Casamoloapam pour assurer ses derrières, le capitaine l'avait en effet rappelé à lui. Il n'avait rencontré sur sa route aucune résistance, bien que plusieurs points eussent été tout récemment fortifiés comme si l'ennemi avait voulu s'y maintenir. Il est probable que les libéraux, après avoir laissé à dessein ce passage libre, se reformaient derrière. On venait d'apprendre que le lendemain du départ du détachement de Casamoloapam, l'ennemi était rentré dans la place. En même temps que la colonne Testard, le commandant avait reçu de Vera-Cruz, par Alvarado, la troupe régulière mexicaine du colonel Camacho. C'étaient cent quarante hommes, mais privés de tout. Ils n'avaient ni sergens, ni caporaux, ce qui rendait leur emploi très difficile. Il y avait bien un fusil par homme, mais les cartouches n'étaient pas de calibre. Les fusils étaient rayés, et les cartouches à balle ronde, trop petite. Ces fusils

n'étaient d'ailleurs que des armes de traite, tels que les Anglais les vendent aux nègres de la côte d'Afrique, valant de 6 à 10 francs pièce et plus dangereux pour ceux qui s'en servent que pour l'ennemi. Les pauvres soldats n'avaient, en outre, ni une gamelle, ni un bidon, absolument rien pour faire cuire leurs alimens, ni tentes, ni effets d'habillement, ni approvisionnemens de guerre. Pas plus de médecin que de médicamens. Cette troupe, dont le colonel disait qu'on avait laissé les meilleurs soldats à Puebla, ce qui était regrettable, car Tlacotalpam ne pouvait manquer d'être attaqué, était, ainsi dénuée, le chef-d'œuvre administratif de l'incurie mexicaine. Celle du colonel Figuerero, qui avait suivi la colonne Testard, n'inspirait, à cause de son chef, aucune confiance. Cet officier supérieur devait se faire payer des hommes qui n'existaient pas ou n'existaient plus dans son corps. Il avait prétendu et écrit avoir deux cent cinquante hommes et n'en alignait que deux cent dix-neuf. Il alléguait en vain qu'ils étaient dans les hôpitaux, aux environs de Vera-Cruz. On avait le droit de ne pas le croire. On savait trop ce qui se passait d'ordinaire dans sa troupe lorsqu'elle était près d'Alvarado. On n'y voulait ni docteur, ni remèdes, quand les soldats étaient malades. On ne disait rien quand ils étaient morts et on continuait à toucher leur solde. C'était tout profit. Par économie, on ne nourrissait pas les soldats, et c'était le motif qui, un an auparavant, avait fait déserter la garnison d'Alvarado tout entière. Le commandant ne pouvait qu'informer le commandant supérieur de Vera-Cruz de la complète détresse de la troupe Camacho et le prier de s'adresser à qui de droit pour y porter remède.

On était à Tlacotalpam, mais la situation s'annonçait pour l'avenir telle qu'on l'avait prévue. Nous acquérions la certitude que le général Garcia s'était fait aimer en ce pays et qu'on l'y regrettait; cela rendait notre rôle d'autant plus difficile. Les habitans continuaient à s'isoler de nous. Le peu qui consentaient à causer avec nous disaient : « Vous nous avez abandonnés, il y a deux ans, en dépit de vos promesses, et livrés à la vengeance des libéraux. Malgré cela, la majorité serait encore avec vous, si elle croyait ne pas être encore abandonnée de nouveau; mais vous venez de traverser le pays sans occuper les points dont il faut être maître pour le dominer. Nous en concluons que vous ne voulez pas plus que précédemment y demeurer, et vous ne pouvez pas rester dans cette ville sans une grande force, Tlacotalpam étant vulnérable partout. C'est pourquoi nous nous tenons à l'écart en attendant que les événemens se dessinent. »

Il n'était que trop vrai que Tlacotalpam était presque sans défenses et les troupes mexicaines chargées de le garder parfaitement insuffisantes. Déjà la désertion se mettait parmi elles. Trois

soldats de Camacho avaient disparu, soit par suite du dénûment où ils se trouvaient, soit à cause de la perspective de ce qu'ils auraient à souffrir plus tard. Ils apprenaient, en effet, que, pendant la saison des pluies, la ville de Tlacotalpam était inondée au point que les rez-de-chaussée devenaient inhabitables et qu'on ne circulait plus qu'en pirogue. Il était donc nécessaire d'installer confortablement et solidement la garnison de Tlacotalpam, si on ne voulait qu'elle désertât tout entière dès que nous ne serions plus là.

Dans ce double dessein, le commandant Cloué avait écrit au commandant Kmarec et faisait abattre le bois taillis qui entoure la ville. C'était là un travail considérable, car il fallait au moins un espace libre de 200 mètres en dehors des maisons, et la longueur de la ville était environ de 2 kilomètres. On prenait en même temps le Conejo, et c'étaient les compagnies de débarquement de la *Tisiphone* et de l'*Adonis* qu'on chargeait de cette besogne, en les renvoyant à Vera-Cruz rejoindre leurs bords. Elles descendirent la rivière sur la *Tactique*, et, le 2 avril, s'arrêtèrent au Conejo, où se trouvaient déjà la *Pique* et la chaloupe à vapeur l'*Augustine*. Le débarquement des compagnies s'opéra au pied même de la position, et le capitaine Berge, de l'infanterie de marine, qui avait fait l'expédition des années précédentes, servit de guide aux assaillans pour gravir les hauteurs par les sentiers sous bois. En moins de cinq minutes, on fut maître du Conejo. L'ennemi n'y avait laissé qu'un petit poste d'observation, qui s'était replié à l'arrivée des bâtimens. On n'y trouva qu'un vieux canon en fer, trop lourd pour qu'on l'emportât, et qui fut précipité du haut de la falaise en bas, sans tourillons ni bouton de culasse. Les autres canons, qui étaient sans doute sur affûts roulans, avaient été emmenés à l'intérieur et peut-être enterrés. On ne trouva qu'un affût brisé à quelque distance du Conejo. Malheureusement cette position du Conejo, qui domine la rivière, est dominée elle-même par une série de collines à l'intérieur et était par suite impossible à défendre, à moins qu'on n'y mît beaucoup de monde et qu'on n'établît autour des ouvrages fortifiés.

On chassait aussi des partis ennemis qui s'embusquaient hardiment aux environs de Tlacotalpam. Dans la nuit du 2 au 3 avril, le commandant Cloué envoyait deux embarcations armées en guerre et trente tirailleurs algériens au village de Santa-Rita, de l'autre côté de la rivière, où s'étaient établis quarante cavaliers dans le dessein d'enlever ceux de nos gens qui allaient à la recherche des provisions. Les tirailleurs surprenaient et tuaient un factionnaire, puis essuyaient une décharge en abordant le village, où ils tuaient encore une autre sentinelle. Mais l'ennemi, dont les chevaux étaient restés sellés, venait de quitter la place. Une seconde expédition,

faite en plein jour, avait achevé d'éloigner les libéraux, du moins pour quelque temps.

Ces petits succès étaient loin de répondre à l'impatience du maréchal et n'assuraient pas davantage notre domination. Le maréchal écrivait au commandant Cloué qu'il lui donnait quinze jours pour purger et organiser le pays. Il ne songeait pas que l'ennemi était insaisissable, qu'il s'éloignait quand nous allions à lui et revenait quand nous n'étions plus là, qu'il avait de la patience et attendait. La population se défiait et nous fuyait comme si nous eussions eu la lèpre. On ne voulait se prêter à rien. C'était la résistance d'inertie la plus complète. Encore si nous eussions dû rester! Mais on savait que nous partirions, et on se doutait que la troupe de Camacho ne tiendrait pas et déserterait. Aussi était-il impossible de constituer une municipalité. Les Mexicains, qu'on avait convoqués, n'étaient pas venus et avaient fait répondre au commandant qu'ils se compromettraient rien qu'en l'écoutant. Des trois employés des douanes qu'on avait nommés d'office, l'un avait refusé sous le prétexte que sa mère était malade, les deux autres étaient venus et repartis par le vapeur de Vera-Cruz. Ils avaient cédé à de secrètes et très sérieuses menaces. Le colonel Camacho était très honnête et très brave, mais humilié de son dénûment et frappé de cette excessive et silencieuse opposition que nous avions en face de nous. Il venait d'offrir sa démission au ministre de la guerre si on ne lui envoyait tout ce dont il avait besoin. Quant aux hommes de son bataillon, ils avaient une peur extraordinaire du climat et continuaient de disparaître. On était obligé de les faire garder par des Égyptiens, ce qui ne pouvait durer longtemps, car il viendrait un jour où les Égyptiens devraient partir pour retourner à leur ancien poste sur la route de Vera-Cruz à Cordova. Pourtant, et c'était là le fait d'obscurs meneurs qui correspondaient peut-être à Mexico avec l'entourage du maréchal, le bruit courait que quelques-uns des chefs libéraux, tels que Garcia et Gomez, avaient l'intention de quitter leur parti pour la cause impériale. Le commandant leur eût fait un pont d'or. On disait aussi, pour pallier la désertion de la troupe de Camacho, que cela arrivait à toute troupe mexicaine dépaysée et venant des hautes terres, que d'ailleurs on désertait également chez les libéraux. Mais les libéraux, qui ne se gênaient pas, levaient de force de nouveaux soldats, de sorte que la victoire resterait, sans doute après notre départ et peut-être sans combat, au chef dont la troupe déserterait le plus lentement. Or, ce ne semblait pas devoir être le bataillon Camacho qui se regardait comme envoyé à Tlacotalpam pour y mourir de la fièvre. L'ennemi était malheureusement si bien fait à notre façon d'agir qu'aussitôt

après le départ du capitaine Testard de Casamoloapam, il était rentré dans la ville et avait frappé de fortes contributions ceux des habitans qu'il accusait de s'être compromis avec nous. Autant pour se mettre un peu au large que pour donner la main, s'il était possible, à une colonne autrichienne, qui opérait du côté de Tuxtepec, le commandant Cloué se décida à pousser une reconnaissance par Amatlan jusqu'à Casamoloapam. Peut-être aussi, en occupant de nouveau Casamoloapam, voulait-il obtenir du maréchal l'ordre qu'il sollicitait si vivement de lui de ne point quitter encore le pays avant d'y avoir rien établi de durable. Le 7 avril, la *Diligente* partit avec une colonne de cent fantassins (tirailleurs et égyptiens) qu'elle déposa à Amatlan. Cinquante hommes de notre cavalerie mexicaine de Figuerero avaient suivi la rive. A deux heures de l'après-midi, ce même jour, la colonne complète, infanterie et cavalerie, entrait à Casamoloapam, que l'ennemi venait d'abandonner depuis une demi-heure. Après avoir mis la rivière entre eux et les nôtres, les libéraux firent un feu nourri de mousqueterie qui blessa un Égyptien, et se retirèrent à Chatallanguiz. Cette occupation fortuite de Casamoloapam ne pouvait se prolonger que si les ordres du maréchal l'autorisaient. Or le maréchal, tout en approuvant la manière de penser et d'agir du commandant Cloué, lui écrivit qu'il n'avait point de troupes à lui donner et lui enjoignit de se concentrer à Tlacotalpam et de revenir le plus tôt possible à Vera-Cruz. Comme on n'avait en outre aucune nouvelle de la colonne autrichienne de Tuxtepec, les forces franco-mexicaines quittèrent Casamoloapam le 13 avril.

Il n'y avait plus dès lors, puisqu'on allait partir, qu'à installer le bataillon Camacho dans la position défensive la meilleure possible, et le commandant Cloué fit pousser activement par ses marins et ses soldats le débroussaillement en forme d'abatis reconnu indispensable pour défendre les approches de la ville. C'était une rude tâche, car le bois, très fourré, se composait de beaucoup de gros arbres à fibre très dure. Les soldats du génie fortifiaient au fur et à mesure une série de petits postes pour lesquels il eût fallu deux cents ou deux cent cinquante hommes de bonnes troupes, armés de fusils à bonne portée. Où les trouver? Le bataillon Camacho n'avait plus que cent vingt-deux soldats très indécis, que nous continuions à garder. Une partie des soldats de Figuerero, armés de ces petites carabines de 0^{m},50 de long et de 60 à 80 mètres de portée, dont on n'eût pu se servir efficacement si Tlacotalpam eût été sérieusement attaquée, étaient envoyés en garnison à Alvarado à la place de trente Égyptiens, qui n'y avaient été mis que provisoirement et qu'on renvoyait à Vera-Cruz. La compagnie de débar-

quement du *Magellan* partait en même temps que les Égyptiens pour rejoindre son bord.

Ces diminutions de forces enhardissaient le général Garcia, qui, avec plusieurs centaines d'hommes, rentrait à Amatlan et envoyait des éclaireurs jusqu'à Tlacotalpam. Le 17 avril, la *Diligente* et la *Tactique* partirent avec cent cinquante hommes pour Amatlan, mais les eaux avaient tellement baissé que les deux canonnières ne purent arriver qu'à portée de canon de la ville. Le débarquement se fit sans accident, et la troupe occupa la ville. Mais l'ennemi, toujours parfaitement informé de tous nos mouvemens, avait pris, depuis plusieurs heures, la route de Casamoloapam. Malgré cette fuite calculée et éternelle à notre approche, l'ennemi n'était nullement rejeté au sud du Rio-Papaloapam. Il nous surveillait au contraire, et, à mesure que nous nous éloignerions, devait reprendre toutes ses anciennes positions. Pour qu'il se soumît, il eût fallu occuper des points s'appuyant les uns sur les autres, car les libéraux n'eussent pu alors conserver dans leurs rangs tous les bras qu'ils enlevaient à l'agriculture, ainsi qu'aux nombreuses usines à coton et à cannes qui couvrent la riche vallée arrosée par le Papaloapam et ses affluens. Mais il ne s'agissait que de partir, et la colonne Testard n'était déjà plus libre de ses mouvemens si elle suivait par terre la même route qu'elle avait prise en venant. Les inquiétudes du maréchal à cet égard se trahissaient par les différens itinéraires qu'il lui traçait et dont il laissait le choix au commandant Cloué, en insistant pour que le capitaine Testard ne rencontrât pas l'ennemi. Le commandant se décida à faire partir la colonne Testard, dont l'état sanitaire n'était pas excellent, de Tlacotalpam à Alvarado par eau et d'Alvarado à Medellin et à la Vera-Cruz, où elle arriva en effet sans encombre.

Il n'y avait plus qu'à laisser le colonel Camacho à ses propres forces, ou à peu près, pour garder Tlacotalpam. On le lui signifia assez lestement en lui disant que la colonne Testard était partie pour continuer ses opérations et qu'il avait en conséquence à prendre le commandement militaire de Tlacotalpam. Outre son bataillon et les postes fortifiés qu'on avait élevés, il aurait la cavalerie de Figuerero, l'appui de plusieurs canonnières et on demanderait des renforts pour lui. Le colonel se mit à faire des tranchées et répondit qu'au besoin ses hommes se battraient. Mais la ville, en revanche, était à la fois désespérée et exaspérée. On nous criait: — « Pourquoi êtes-vous venus? Si encore vous nous laissiez quelques Égyptiens? » On ne voyait que des pirogues en train d'opérer les déménagemens des habitans, le seul fait d'avoir vécu à côté de nous étant un crime pour eux. La disette les obligeait de plus à quitter la ville, où il n'arrivait plus rien. Toutes les routes par

terre et par eau étaient interceptées. Tlacotalpam, qui fournissait autrefois le maïs à Alvarado et à Vera-Cruz, le recevait au contraire de ces deux villes, avec d'autres denrées, mais en quantités très faibles et à des prix exorbitans. Le colonel Figuerero, moins confiant que Camacho, vint demander au commandant Cloué, la veille de son départ, la permission d'aller à Vera-Cruz pour affaires. Cette permission ayant été refusée sous prétexte que le départ de nos troupes rendait précisément sa présence nécessaire à Tlacotalpam, le colonel expédia du moins, sauf à les suivre, à la première occasion qui s'offrirait, sa selle argentée et ses objets précieux. En résumé, les seules forces réelles que le commandant Cloué laissait au colonel Camacho étaient les canonnières, la *Tempête*, la *Pique*, la *Diligente* et la chaloupe à vapeur l'*Augustine*, qui devaient, par Alvarado le ravitailler et le maintenir en communication avec la mer. Après avoir donné pour instructions à ces bâtimens d'être en garde contre les pièges qu'on ne manquerait pas de leur tendre, le commandant Cloué partit de Tlacotalpam, le 24 avril, sur le petit vapeur *Vera-Cruz*, pour rejoindre le *Magellan*.

Cette expédition avortée allait avoir ses conséquences fâcheuses. L'expédition que le Yucatan, dans un premier entraînement, avait préparée contre le Tabasco, retardée tout d'abord, n'allait plus avoir lieu. De leur côté, les dissidens qui s'étaient disposés à la résistance, allaient probablement, pour utiliser leurs dépenses et leurs préparatifs, s'emparer de Jonuta, dont la garnison désertait journellement à l'ennemi avec armes et bagages. En quelques jours, il était parti vingt-huit hommes. Ces déserteurs, sollicités par de fortes primes d'un certain chef de bande Brito, autrefois commandant à Champoton, allaient grossir ses rangs. La perte de Jonuta pouvait entraîner celle de Palizada et amener la ruine du commerce de Carmen. Si on avait à reprendre Jonuta, ce serait pour la quatrième fois depuis le commencement de la guerre. A Carmen, soit par infatuation naturelle, soit par suite de nos échecs, l'autorité militaire mexicaine refusait de s'entendre avec les capitaines de nos bâtimens. Le préfet politique, ne sachant que devenir avec les hommes et le matériel qu'on lui avait envoyés en vue d'une expédition sur Tabasco, était enclin à s'en défaire bien plus qu'à les garder et avait envoyé une goëlette à Vera-Cruz pour y prendre des ordres et surtout de l'argent, les caisses de Carmen étant, selon ce qu'arrive en pareils cas, complètement vides.

En face de ces trahisons ouvertes ou cachées, de ces faiblesses perfides, de cette hésitation générale et du peu de foi qu'on avait en l'avenir de notre cause, nous ne pouvions que nous tenir en garde contre les menées secrètes, demander à Mexico la destitution des traîtres, encourager ceux qui nous demeuraient fidèles ou qui n'é-

taient encore qu'indécis. Mais il y avait aussi, de notre part, à cause de ces luttes stériles, de ces tergiversations, une tendance à tout lâcher, à livrer à eux-mêmes les Mexicains, qui ne faisaient rien pour consolider l'empire qu'ils s'étaient donné. Nous ne pensions pas assez que nous le leur avions plutôt imposé et qu'avec plus de suite dans les idées et dans l'énergie des efforts du chef qui nous commandait, nous eussions pu à l'heure favorable, avec l'appui sincère de ces mêmes Mexicains qui nous irritaient et nous fatiguaient aujourd'hui, fonder d'une façon durable pour l'avenir cet empire que nous n'avions qu'échafaudé à nos risques et périls. Le colonel Camacho prouvait alors, par sa belle défense de Tlacotalpam, ce que l'on pouvait attendre de certains hommes au Mexique. Deux jours à peine, après le départ des troupes françaises, l'ennemi s'était campé dans les bois autour de la ville et tirait de là des coups de fusil. Il s'était embusqué pareillement au Conejo et au Midero, qui, bien que détruits comme fortifications, offraient un abri sûr de 200 mètres de broussailles. Pour être maître de ces hautes terres, il faut avoir le pays qui est derrière, et nous ne l'avions pas pris. Les libéraux fusillaient impunément de là tous les navires qui passaient. Aussi aucun bâtiment à voiles ne voulait plus remonter la rivière. Les deux seuls petits bâtimens à vapeur qui s'étaient hasardés jusque-là à faire le trajet d'Alvarado à Tlacotalpam refusaient de continuer parce qu'ils s'étaient vus criblés de balles malgré l'escorte d'une canonnière. D'ailleurs Tlacotalpam, où il n'y avait plus de commerce possible, était désert. Malgré les ordres du maréchal et les réclamations du commandant Cloué, la troupe de Camacho était dans le même dénûment qu'à son arrivée. C'était à croire l'autorité civile de Vera-Cruz de connivence avec Garcia et les dissidens de la rivière d'Alvarado. Du 24 avril au milieu de mai, l'ennemi n'avait cessé de se renforcer et faisait des attaques partielles toutes les nuits pour harceler la garnison, la tenir sur pied et l'épuiser de fatigue. Les quatre officiers qui étaient avec Camacho se montraient pleins de zèle et d'activité, mais il leur fallait être tout pour leurs troupes, officiers, sergens instructeurs. On ne s'en battait pas moins. Ce qui rendait surtout critique la situation du colonel, c'est que nos trois canonnières ne pouvaient prolonger longtemps leur séjour dans le haut de la rivière. Les équipages n'y eussent pas résisté; ils avaient déjà 38 degrés de chaleur à l'ombre sur le pont, et étaient atteints par les fièvres. Il fallait de plus blinder les canonnières, qui perdaient de temps en temps un homme, tué ou blessé, au passage du Conejo. Mais la maladie était plus inquiétante que le feu. Le dénûment des soldats ne changeait pas. Le ministre de la guerre, comme seul secours, avait répondu au colonel Camacho de recruter ses sergens et ses caporaux à Tlacotalpam. Un ministre

de Juarez n'eût pas mieux dit. A ce moment, au 17 mai, le colonel Camacho avait cinquante-trois malades et perdait l'appui de la chaloupe l'*Augustine*, qui courait trop de dangers à faire le trajet de la rivière. Elle devait même, pour aller à Alvarado, dans ce dernier voyage, être abritée à bâbord de la *Pique*. On avait une autre raison de la rappeler à Vera-Cruz. C'était de remplacer la seconde chaloupe l'*Amélie*, qui ne pouvait plus aller sans réparations. Le 15 mai, avant le jour, sur les trois heures du matin, Tlacotalpam était enfin attaqué par des forces considérables. L'ennemi s'était avancé jusqu'aux barricades aux cris de : « Vive la république ! » entendus des canonnières. Un obus heureux de la *Diligente* avait paru déterminer sa retraite en incendiant en même temps cinq ou six cabanes en paille situées dans les faubourgs. Pendant cette attaque, un feu très nourri, partant de la rive opposée, avait été dirigé sur les canonnières. La *Pique* avait eu un homme grièvement blessé. Déjà, ce même jour, en venant d'Alvarado, et en passant sous le Miadéro, elle en avait eu deux autres atteints. La retraite de l'ennemi n'était que momentanée. Dès le même soir, il tiraillait aux avant-postes et tenait en éveil la garnison harassée de fatigue. La troupe de Figuerero s'était bien comportée, un peu trop bien. Elle avait hissé sur une de ses défenses un pavillon avec un emblème de mort et ces mots : « Nous ne voulons pas de quartier ; nous ne ferons pas de quartier. » Cette résistance vigoureuse et prolongée devait recevoir sa récompense. Au commencement de juin, l'ennemi était moins pressant. En même temps, on envoyait des renforts au colonel Camacho, mais quels renforts ! Cent hommes envoyés de Mexico et que les désertions à leur arrivée à Vera-Cruz avaient réduits à soixante-quinze, et dans ces soixante-quinze il y avait vingt-sept sous-officiers et caporaux et quarante-huit prisonniers faits à l'intérieur. C'étaient ces gens-là que l'on envoyait à Tlacotalpam pour y défendre la cause de l'empire. Trois compagnies rurales levées près de Vera-Cruz étaient un peu meilleures. Il y avait enfin une centaine de bons fusils, des munitions et des médicamens, deux obusiers de 12 non rayés. Il y avait aussi la saison des pluies, alors complètement prononcée, et qui protégeait la ville contre l'ennemi, car on souffrait moins de l'inondation à Tlacotalpam que les libéraux sous les bois ou en rase campagne ; on pouvait donc jusqu'à un certain point et en comptant sur la fermeté dont le colonel avait donné des preuves, s'autoriser des circonstances pour lui retirer l'appui constant des canonnières. La *Pique* et la *Diligente* furent rappelées, et la *Tempête* seule, qui continuait sa station à Alvarado, dut aller de loin en loin à Tlacotalpam.

Cette résistance de Tlacotalpam était une exception dans la façon

de se comporter habituelle des Mexicains qui s'étaient ou se disaient ralliés à l'empire. Partout ailleurs, ils ne montraient dans le Sud qu'une inertie pleine d'embûches. Du reste, la nouvelle, venue d'Europe, d'une prochaine évacuation du Mexique par les Français, les remplissait, à bon droit, d'inquiétude. Ils s'étaient assez avancés, ne voulaient point se compromettre davantage. L'expédition projetée par le Yucatan contre le Tabasco était complètement abandonnée. Les matelots levés avaient été congédiés, les vivres amassés, vendus. Le général Casanova, qui commandait à Campêche, déclarait qu'il n'avait d'ordre, ni de Vera-Cruz, ni du gouvernement mexicain, pour faire l'expédition. Il ajoutait, avec la mauvaise foi qu'on met aux justifications difficiles, qu'il n'avait pu compter sur le concours de la marine française. Cela n'était pas vrai. Il s'était bien gardé de demander ce concours, car il savait d'avance qu'il lui serait acquis et que les bâtimens en station à Carmen et à la Frontera n'eussent pas manqué de suivre les opérations de près et de soutenir les impériaux. Il semblait, au contraire, avoir agi de manière à reculer indéfiniment l'expédition. Après avoir dispersé les troupes et les vivres, il objectait qu'il n'était plus prêt et que la saison était trop avancée. Pressé par le commandant Cloué, qui, même alors, ayant ses canonnières disponibles, jugeait encore possible l'entreprise contre Tabasco, il proposait, loin d'aller en avant, d'évacuer Jonuta et d'en établir la garnison à Palizada. Avoir Jonuta, c'était tenir Palizada, mais la réciproque était fausse, car l'ennemi, maître de Jonuta, empêchait toutes les coupes de bois de descendre à Palizada et de là à Carmen. Était-ce donc une avance que la prévoyante prudence du général Casanova faisait aux libéraux? On était porté à le croire. Un peu plus, on l'eût su, car le commandant Cloué, en transmettant ces hésitations du général au maréchal Bazaine, se disait prêt à appuyer le Yucatan s'il voulait marcher. Il ne fallait qu'un ordre décisif venant de Mexico et il n'eût peut-être pas été trop tard pour que Tabasco fût soumis. L'ordre ne vint pas. Il était dit que les influences occultes, qui avaient jusqu'alors protégé le Tabasco, s'exerceraient même à cette heure où, tout triomphant, l'état souverain de Tabasco promulguait, par la bouche de Garcia, un décret d'expulsion contre les Français établis sur son territoire.

Le parti qui, à Mexico, plaçait ses meilleures espérances dans la fortune possible du maréchal et rêvait pour lui de chimériques destinées, voyait sans ennui la prochaine évacuation du Mexique par les troupes françaises. Il ne songeait tout au plus à les retenir que le temps nécessaire à l'accomplissement de cette révolution électorale qui était le but de ses efforts et qu'elles pouvaient appuyer de leur présence. Les prétentions du Tabasco ne l'offusquaient pas.

Elles s'humilieraient d'elles-mêmes, à un moment donné, devant le pouvoir qui les aurait ménagées et qu'elles seraient appelées à élire. Maximilien, au contraire, était toujours le faible souverain dont il fallait dévoiler l'insuffisance et surveiller les actes. Lui disparu, la place se faisait nette et telle qu'on la voulait. Aussi, influençant, sans l'entraîner entièrement toutefois, l'esprit du maréchal, ces ambitieux à courte vue obtenaient de lui qu'il s'isolât du souverain dont la défense et la consolidation eussent dû être son premier soin. Ainsi, le maréchal avait ses chiffres particuliers pour expédier ses dépêches et interpréter celles qu'il recevait. Il voulait en effet que le gouvernement mexicain ne connût de sa correspondance que ce qu'il jugeait à propos de lui en communiquer. Il se faisait informer des moindres mouvemens des bâtimens que l'Autriche laissait à Vera-Crux à la disposition de l'empereur. La *Novara*, qui avait amené Maximilien au Mexique, avait été remplacée par le *Dandolo*, corvette à batterie couverte de dix-huit canons. Le *Dandolo* allait-il à la mer à cause de l'état sanitaire peu satisfaisant de Vera-Cruz, le maréchal s'enquérait s'il n'était pas secrètement parti pour quelque mission diplomatique ou militaire inconnue et tenait à ce qu'on ne sût point qu'il demandait ces renseignemens. De son côté, Maximilien, non moins défiant, cherchait à connaître les actions et les projets du maréchal, et sur toutes les lignes télégraphiques il existait des embranchemens aboutissant à un bureau télégraphique du palais. Les dépêches adressées au maréchal arrivaient ainsi au cabinet de l'empereur en même temps qu'au quartier-général. On croit voir l'antagonisme de ces faibles prétendans qui s'épuisent l'un contre l'autre en luttes puériles, tandis que s'avance à grands pas l'ennemi qui doit prendre leur place.

Nous avons poussé aussi loin que possible le récit des événemens du Sud. Il nous faut maintenant revenir au Nord et passer par les mêmes alternatives de succès et de revers jusqu'à ce que la chute de Matamoros serve, pour ainsi dire, de signal à la défection et à la capitulation des autres villes du littoral du Mexique.

Tampico n'avait jamais cessé d'être plus ou moins inquiété. Au mois de janvier 1866, les libéraux, sous les ordres de Mendez, ayant réussi à tromper sur leur marche le commandant Chopin, du bataillon d'Afrique, et le capitaine Jacquin, de la contre-guérilla, avaient attaqué avec un succès complet les positions de Tancasnequi et de Tantoyuquita. La compagnie de cent cazadores, qui les défendait, avait été battue et avait perdu trente hommes. Les magasins de marchandises avaient été complètement pillés et incendiés. La perte s'élevait à 2 millions, et ce qu'il y avait de plus regrettable, c'est que nos conseils et nos assurances de protection

avaient surtout déterminé les commerçans de Tampico à choisir Tancasnequi comme entrepôt. Mendez, toutefois, avait été tué et remplacé par La Gazza comme chef des dissidens dans le Tamaulipas. La perte de leur général avait décidé les libéraux à la retraite; mais, pour échapper à leurs cruautés, tous les habitans qui avaient cru à notre protection s'étaient enfuis dans la Sierra. Peu après, au mois de mars, la *Tisiphone* avait porté soixante-dix hommes de la contre-guérilla à Tampico. L'ennemi avait échoué dans une attaque contre la petite ville d'Altamira, mais les habitans, craignant un retour offensif des libéraux, s'étaient presque tous réfugiés à Tampico. Le général La Madrid était alors venu de Mexico avec cent quatre-vingt-dix hommes et deux pièces de campagne, et l'on était rassuré jusqu'à nouvelle alerte.

Tuspan se trouvait dans une situation analogue à celle de Tampico. On ne pouvait envoyer au préfet les munitions et les hommes qu'il demandait au commandant Cloué, après s'être inutilement adressé au gouvernement de Mexico, qui ne lui avait pas répondu. Il était pourtant probable que, faute de ces cent cinquante à deux cents hommes, la ville se rendrait sans combat pour éviter l'incendie et le massacre que les libéraux infligeaient, après les avoir prises, aux villes impérialistes. Quelques-unes, dans le département de même de Tuspan, s'étaient déjà prononcées contre l'empire, et toute la Huesteca était en pleine insurrection.

On sait qu'après le conflit franco-américain, au sujet de Bagdad, le *Tartare* était allé prendre la station du Rio-Grande. Il avait pour mission de protéger Bagdad par mer et devait entretenir avec les officiers américains du Texas des relations officieuses et même amicales. Tout de ce côté était devenu singulièrement tranquille. Escobedo, qui n'avait pu ramasser que quatre à cinq cents hommes, s'était mis en marche sur Monterey. Les communications entre Bagdad et Matamoros se faisaient très facilement par terre et par eau. Les petits vapeurs avaient repris leurs voyages réguliers, et l'*Antonia* avait été rendue au commerce, La grande agitation des mois précédens n'avait tenu qu'à l'aide prêtée aux dissidens par Weitzel et Clarke. Ces chefs une fois destitués, tout était rentré dans l'ordre. C'est qu'au fond la nation américaine ne voulait point commencer une nouvelle guerre pour le bon plaisir et le plus grand avantage de ces chefs et de ces bandes aussi nombreuses qu'indisciplinées, qu'elle désirait, au contraire, licencier le plus tôt possible. Le général Sheridan, commandant en chef le district, était venu à Brownsville et avait licencié les régimens noirs, de sorte qu'il ne restait plus que cinq mille hommes de troupes régulières sur la rive texienne. En avril, la rade de Bagdad, couverte un an auparavant de plus de deux cents navires, était complète

ment déserte. Le *Tartare* s'y trouvait en tête-à-tête depuis un mois avec un brick danois et demandait son rappel. Au mois de mai, Matamoros paraissait en pleine sécurité, et le voisinage des troupes françaises dans le Nord, qui permettait à la garnison de faire des excursions, ôtait toute probabilité à un coup de main sur Bagdad. Dans une de ces excursions, la bande de Cortina avait manqué être complètement détruite et laissait au pouvoir des impériaux cent quatre prisonniers. Les Autrichiens, désormais jugés inutiles, avaient quitté Bagdad, et la *Sonora* les avait portés à Vera-Cruz, au nombre de quatorze officiers, trois cent trente-trois hommes et soixante chevaux et mulets. Le *Tartare* était autorisé à rentrer et transportait les cent quatre prisonniers de Cortina, qu'on mettait dans les prisons du fort Saint-Jean-d'Ulloa. Malheureusement, au mois de juin, tout changeait de la façon la plus grave. Matamoros devait recevoir du général Jeanningros, alors à Monterey, un convoi de munitions et de vivres. Le général Mejia eût désiré ne pas aller au-devant de ce convoi que les troupes françaises eussent escorté; mais le général Jeanningros avait exigé que la garnison de Matamoros tendît la main à ses troupes. Seize cents Mexicains étaient alors sortis sous les ordres du général Olvera, étaient tombés au milieu de différens corps libéraux qui s'étaient réunis à l'improviste au nombre de quatre mille hommes et avaient été complètement détruits. Le général Mejia ne disposait plus dès lors que de quatre cents hommes, ce qui était insuffisant pour défendre la ville. Il avait appelé à lui la garnison de Bagdad, mais il se privait ainsi de ses communications entre Matamoros et la mer, car il n'était pas douteux que l'ennemi n'occupât Bagdad. L'*Adonis*, expédié de Vera-Cruz en toute hâte, n'eut pas à secourir Matamoros. Quand il arriva, la ville venait de se rendre. Elle avait été investie le 23 juin, et presque aussitôt une partie des lignes avait été abandonnée par la garde nationale chargée de les défendre. A ce moment, le général la Gazza, qui commandait les troupes ennemies sous les ordres de Carbajal, avait envoyé à Mejia une sommation de se rendre, affirmant qu'il n'y aurait aucun désordre et que les propriétés seraient respectées. Une députation du commerce avait appuyé cette sommation près du général en lui faisant observer que, puisqu'il ne pouvait résister efficacement, il fallait éviter que la ville ne fût prise d'assaut. Le général s'était refusé énergiquement à rendre la ville à Carbajal, tout en se déclarant prêt à traiter avec Escobedo ou un chef honnête du parti libéral. Le général Getty lui ayant proposé des vapeurs pour le conduire, ainsi que sa garnison, à Bagdad, il avait refusé en se disant assez fort pour opérer sa retraite par terre avec les soldats qui lui resteraient fidèles. Il avait répété à plusieurs reprises et d'un air belliqueux

et résolu qu'il ne remettrait jamais la ville à un misérable tel que Carbajal et que, si on l'attaquait, il saurait montrer qu'il était toujours Mejia.

Le lendemain, n'ayant pas été attaqué, il céda aux sollicitations des habitans et consentit à partir. Il s'en allait attristé, moins vaincu que découragé par l'inutilité de cette lutte d'un an qu'il avait soutenue et s'étant acquis les sympathies et les regrets des Mexicains et des étrangers. C'était le 24 juin. Pendant que Mejia partait, le consul de France et toutes les personnes compromises se réfugiaient à Brownsville. En rade de Bagdad, Mejia avait trouvé l'*Adonis* et s'y était embarqué avec un certain nombre de troupes mexicaines et trente personnes de sa suite.

En résumé, Mejia avait quitté Matamoros en y abandonnant toute son artillerie de trente pièces de canon en parfait état avec toutes les munitions. C'était pour les libéraux un succès dont le contre-coup se fit immédiatement sentir partout à la fois. Des troupes chaque jour plus nombreuses se portèrent sur Tampico. Déjà les libéraux avaient enlevé Panuco et y avaient fait un massacre général. De là ils s'étaient portés sur Tampico, qu'ils serraient de très près; Tuspan était tout à fait compromis. Tout le pays aux environs, sans en excepter cette fois la moindre ville, s'était prononcé contre l'empire, ce qui n'avait pas eu lieu depuis trois ans. Le district de Temapache lui-même, qui avait toujours fourni les plus braves soldats et les meilleurs défenseurs à Tuspan, s'était jeté dans les bras de l'ennemi. Il est vrai que de Mexico on écrivait au commandant Cloué : « Ne vous préoccupez pas de Tuspan, » auquel cependant on n'envoyait ni munitions ni soldats, tandis que l'ennemi, parfaitement approvisionné, faisait une énorme consommation de poudre. Les troupes de la garnison n'étaient plus payées et menaçaient de passer aux libéraux. Le préfet espérait tenir cinq jours, et le commandant lui expédiait la *Tactique* avec deux cents hommes de Mejia qui devaient aller à Tampico si Tuspan était pris à leur arrivée.

Tlacotalpam était également dans la situation la plus triste. L'ennemi tenait la campagne et coupait les vivres à la ville. Il forçait les rancheros à emmener leurs troupeaux de bœufs dans l'intérieur à tel point que l'approvisionnement de Vera-Cruz était menacé. L'eau douce manquait, car l'ennemi était maître de la source d'où on l'apportait à Tlacotalpam. La garnison et les habitans ne buvaient plus que l'eau saumâtre du fleuve. Les communications avec Alvarado devenaient extrêmement difficiles, l'ennemi ayant maintenant une pièce au Conejo et une au Miadero, et devant en avoir bientôt deux autres qu'il faisait venir de Minatitlan. Il était rare que la *Pique* ou la *Tempête* ne reçussent pas, en pas-

sant, quelque boulet dans leur coque. Ce qui se passait aux environs de Vera-Cruz et à Vera-Cruz même est à peine croyable. Le 5 juillet, des prisonniers de guerre employés au nettoyage de la ville se révoltaient. Un d'eux était tué par un Égyptien, et l'ordre se rétablissait. Mais c'était une manœuvre convenue avec les dissidens qui se tenaient aux alentours de la ville, afin qu'on leur livrât une des portes par où ils auraient pénétré pour s'emparer des autorités et piller en même temps les caisses de certaines maisons de commerce mal notées par eux. L'ennemi explorait la campagne par bandes de cinquante à soixante hommes et s'avançait la nuit jusqu'aux murailles de la ville, très faciles à escalader. Une de ces bandes avait même campé au cimetière pendant quinze heures. Le capitaine Morisson, commandant supérieur à Vera-Cruz, avait dû demander quelques hommes au commandant Cloué pour maintenir la ville, où régnait une grande fermentation, la plus grande partie de la population nous étant opposée. Le commandant lui avait envoyé un peloton de marins créoles et une pièce de 4 rayée. En dehors de ce détachement, la garnison de Vera-Cruz ne se composait plus que de quarante hommes de la compagnie indigène du génie de la Martinique et de cent vingt-cinq Égyptiens, en tout cent soixante-cinq hommes, pour une ville populeuse et toute dévouée à Juarez. Le capitaine Morisson avait télégraphié à Orizaba, où résidait le lieutenant-colonel Roland, commandant des terres chaudes, pour lui demander du monde. Cet officier supérieur avait simplement répondu qu'il n'avait personne. Il pouvait en résulter que les communications de Vera-Cruz avec l'intérieur fussent bientôt coupées. En effet, le 8 juillet, le village de la Purga était attaqué, ce qui avait retardé le train de Mexico. Quoique l'ennemi eût été repoussé, il fallait s'attendre, et sur une plus grande échelle, au renouvellement de ces tentatives. De plus, on était forcé d'employer désormais quarante Égyptiens pour la sécurité des trains, vingt au train montant et vingt au train descendant. Il devenait de la dernière urgence d'obtenir du maréchal une troupe, quelle qu'elle fût et quelque danger que pût courir sa santé, pour garder Vera-Cruz.

Ce fut à ce moment que l'impératrice Charlotte partit pour l'Europe. Elle allait, disait-on, y rétablir sa santé chancelante, mais, en réalité, y chercher des secours pour Maximilien. Il y a des événemens qui résument une situation sous une forme sensible. Tel fut ce départ dans sa tristesse et son abandon. L'impératrice avait fait tout ce que peut faire une femme avec l'insinuante énergie de ses conseils, le charme de son esprit, la décision de son caractère. Elle ne partait que pour lutter de nouveau sur un autre terrain et prête à revenir dès que sa tâche, qu'elle y eût réussi ou non, serait terminée. Le 15 juillet, le commandant Cloué l'attendait à Vera-

Cruz, d'où elle s'embarquait sur le paquebot de Saint-Nazaire. Dès la veille, afin qu'aucun incident ne vînt retarder l'embarquement de l'impératrice, le commandant Peyron, chargé du service maritime français à terre, avait fait appeler le capitaine du port mexicain et lui avait demandé s'il avait un canot pour sa majesté. Il n'en avait pas. — S'il avait des hommes? Pas davantage. Le commandant Peyron dit alors qu'il fournirait le canot et les hommes, mais que le pavillon français flotterait à l'arrière et le pavillon mexicain devant. Le 15 juillet, sa majesté, qui avait déjeuné à Paseo del Macho, n'arriva à Vera-Cruz qu'à deux heures. Elle descendit du chemin de fer et se dirigeait vers le môle pour s'embarquer, lorsqu'elle s'arrêta tout à coup et entra dans le bureau français de la direction du port, où elle fit appeler le général Marin, préfet maritime mexicain. Le général sortit bientôt très pâle et très ému et vint dire au commandant Cloué que sa majesté faisait des difficultés à cause du pavillon. Il pouvait en coûter en effet, à l'impératrice du Mexique, de ne point même quitter sous son pavillon impérial ce sol où elle avait régné, où elle régnait encore. Le commandant Cloué voulut entrer chez l'impératrice pour lui expliquer ce qui s'était passé, mais le général Marin, qui avait peut-être accusé la marine française d'avoir tout voulu prendre sur elle, le supplia de n'en rien faire. On échangea naturellement ce pavillon de poupe contre un pavillon mexicain, et l'impératrice s'embarqua immédiatement. La foule était compacte. Les marins formaient la haie. Le silence le plus complet régnait. Il ne fut pas poussé un seul vivat. C'est à peine si quelques chapeaux se soulevèrent. Une voix essaya de crier : « Vive l'impératrice! » Personne ne lui répondit, bien que le môle fût couvert d'autant de monde qu'il en pouvait contenir. Sa majesté paraissait douloureusement impressionnée. Pendant le trajet du môle au paquebot, le canon du *Magellan* à Sacrificios et les cris de : « Vive l'empereur ! » que les matelots de la *Pique*, mouillée près du fort, poussèrent de la mâture, réussirent à distraire un instant l'impératrice. Arrivée au paquebot, elle garda un quart d'heure auprès d'elle le commandant Cloué, et le congédia en lui annonçant qu'elle serait de retour dans trois mois. A cinq heures du soir, le paquebot partait pour l'Europe.

L'attitude de la population de Vera-Cruz dans cette circonstance révélait assez ses dispositions intimes. Il s'organisait en ville, et presque ouvertement, un complot pour piller la caisse de la douane, enlever les personnes de marque et égorger les employés français. Ce complot fut découvert par un sous-officier de la contre-guérilla qui avait été admis sans difficultés à y participer. Les conspirateurs, au nombre de quarante, ou cinquante se réunissaient dans une maison en face du théâtre. C'était là que demeurait leur chef, un

ancien prisonnier de Puebla, conduit en France, puis gracié, nommé Théran. Le commandant militaire de Vera-Cruz savait si peu ce qui se passait, qu'informé du lieu de la réunion, il ignorait que ce fût la maison d'un homme aussi dangereux que Théran. Bien qu'on ne fût pas encore au mois d'octobre, il eût été bon que le commandant des terres chaudes se trouvât à son poste. En vain on lui demandait du monde, il répondait : « C'est comme cela partout. Je ne peux rien, car je n'ai pas assez de troupes, et Vera-Cruz est ce qui m'inquiète le moins, à cause de la marine. » Que pouvait faire cependant la marine, une fois la garnison enlevée, sinon menacer la ville d'un bombardement qui ne se fût pas accompli? De plus, les dissidens, après avoir pillé, s'en seraient allés. Du reste, le commandant supérieur disait vrai. Ses troupes, en trop petit nombre, avaient besoin d'être partout et n'étaient nulle part. Tous les postes entre Jalapa et Vera-Cruz s'étaient prononcés contre l'empire. Des bandes de brigands arrêtaient les bœufs et les provisions. Pour la première fois depuis plusieurs années, on venait d'être obligé de faire entrer en ville un troupeau de bœufs afin d'assurer l'alimentation pendant quelques jours. Le 29 juillet, Medellin, village à deux lieues de Vera-Cruz, sur une branche du chemin de fer, était attaqué, et, pour le dégager, il fallait envoyer trente Égyptiens de la garnison déjà si restreinte. Alvarado était pris. Les canonnières la *Tactique* et la *Diligente* étaient arrivées trop tard pour le secourir. Elles l'avaient repris, mais ne pouvaient y mettre de garnison. Comme c'était le point de ravitaillement de Tlacotalpam, il eût fallu que le colonel Camacho y envoyât des troupes, mais il était hors d'état de le faire. Le colonel et ses soldats, très émus de la chute de Matamoros, s'étaient liés ostensiblement avec les libéraux et ne restaient si longtemps à leur poste que par point d'honneur. La *Tempête*, qui était à Tlacotalpam même, avait sa coque avariée, une partie de son équipage sur les cadres. Le séjour de la rivière devenait mortel pour, elle et elle allait rentrer pour être démolie, n'étant plus d'ailleurs d'une utilité indispensable au colonel Camacho, qui avait assez d'infanterie et de cavalerie pour évacuer la ville. En tout cas, Tlacotalpam devait être perdu au premier jour.

Tampico succombait. Il n'avait point reçu de secours autre que le *Mosquito*, dont la présence rassurait la ville, mais qui ne pouvait sauver la place assiégée par deux mille dissidens. Le 1er août, avant le jour, l'ennemi avec lequel s'entendait la partie mexicaine de la garnison avait envahi le fort Iturbide, situé dans la partie sud-est de Tamipco et, de là, toute la ville, sans tirer un coup de fusil. Il n'y avait plus à tenir que la position à l'ouest de la ville, le fort

Casamata, occupé par le capitaine Langlois et la contre-guerilla. Au départ du *Mosquito* qui apportait ces nouvelles à Vera-Cruz, le capitaine Langlois espérait tenir jusqu'au 8 août, bien que l'ennemi dût être renforcé par cinq cents hommes qui, de la rive droite, se dirigeaient de Tampico-Alto sur Pueblo-Viejo. Un grand nombre de dissidens étaient armés de carabines revolvers à six coups. Le *Mosquito*, qui ne ramenait qu'une dizaine de personnes, avait été traversé d'un bord à l'autre par un boulet de 24 du fort Iturbide. Il ne s'agissait pas de reprendre Tampico pour le perdre quinze jours plus tard, mais il fallait sauver les deux cents Français, habitans et soldats qui, avec le capitaine Langlois, se trouvaient au fort Casamata dans la situation la plus critique. En effet, par une imprévoyance bien extraordinaire, si cela ne se fût passé au Mexique, le fort de Casamata était à peine approvisionné de vivres et de munitions de guerre. Il n'avait qu'une semaine de provisions avariées et au 1er août vingt coups de canon. Encore en avait-il tiré six au commencement de l'action, ce qui les réduisait à quatorze.

Le maréchal, instruit des faits, mit à la disposition du commandant Cloué deux cents hommes d'infanterie du colonel Rolland à Orizaba. Mais c'était trop peu de monde pour essayer de reprendre Tampico et trop pour le seul coup de main hardi et prompt qu'il y avait à tenter en faveur de nos soldats. D'ailleurs, très pressé sur tous les points, le colonel manifesta le plus vif désir de garder ses hommes. Le commandant n'insista pas et expédia aussitôt à Tampico l'*Adonis*, la *Tactique*, la *Diligente* et le *Mosquito*. Les instructions de l'*Adonis*, qui, à cause de son tirant d'eau, ne pouvait entrer en rivière, étaient de faire franchir la barre aux canonnières, s'il y avait lieu. Cela fait, elles devaient éteindre le feu du fort Iturbide, qui, au sud-est de la ville et au tournant du fleuve, était occupé par l'ennemi, puis se mettre en communication avec la garnison assiégée dans la partie ouest et ne rester que le temps nécessaire pour sauver le monde et l'enlever. Avec le fort Iturbide c'était une partie de canon de 30 rayé à jouer, et il fallait la jouer à coup sûr. Le commandant Cloué, que la situation de Vera-Cruz alarmait, n'avait pas l'intention de le quitter lorsqu'il reçut du maréchal une lettre où se déguisait mal une vive anxiété au sujet de Tampico. Il comprit qu'il devait partir, et se mit en route avec le *Magellan* et la *Pique*, la dernière canonnière qui lui restât.

Cependant les jours s'écoulaient, et la position du capitaine Langlois, plus grave que ne l'avait annoncée le *Mosquito*, s'était encore compliquée. Il était assiégé à la fois dans le fort de Casamata et dans la caserne de l'Octavo, où s'était réfugiée une partie de la garnison mexicaine demeurée fidèle. Or les provisions mises dans le

fort de Casamata, un mois auparavant, se composaient de trente jours de biscuit et d'eau pour soixante hommes. Au 1er août, le biscuit était en partie avarié, et il y avait à nourrir cent quatre-vingt-dix hommes de la contre-guerilla et cinq cent vingt Mexicains. Il est vrai que, le 1er août, le premier jour de la lutte, deux cents Mexicains avaient déserté et que onze Français s'étaient fait tuer à leur poste, au fort Iturbide. Le soir, un officier, M. de Lorne, et vingt et un soldats français avaient péri dans une reconnaissance autour du fort. Le troisième jour, il avait encore déserté deux cents Mexicains, et il n'en restait plus, en défalquant les malades, que soixante-dix capables de combattre. La ration de la troupe était réduite à une galette de biscuit. Dès le principe, les ressources du fort en vivres avaient été partagées entre le fort et la caserne de l'Octavo, où il n'y avait aucun approvisionnement, sauf une citerne de bonne eau. Pendant le jour, les communications entre les deux points étaient à peu près impossibles, l'ennemi balayant de son feu l'espace qui les séparait. On communiquait la nuit avec moins de risques. Quoiqu'on eût fait une visite dans les magasins des environs, on n'avait trouvé ni farine, ni maïs, seulement un peu d'eau-de-vie. Il avait fallu songer à tuer et à essayer de saler les cinq ou six chevaux qui restaient dans la caserne. En artillerie, le fort avait une pièce de 24 sans munitions, deux pièces et deux canons-obusiers de 12, dont un hors de service, ces pièces convenablement munies de poudre et de projectiles. A l'Octavo, il y avait une pièce de 12, un obusier de 16 et un canon-obusier de 12, mais on avait renoncé à se servir de ces trois pièces, qui ébranlaient trop fort la caserne. Les munitions étaient si mauvaises que les projectiles ne pouvaient être lancés qu'à très peu de distance. Pour la mousqueterie, on avait des cartouches, à condition de ne pas les prodiguer. Le premier jour, les Français furent sommés de se rendre purement et simplement. On leur promettait la vie sauve. M. Langlois avait refusé. Le troisième jour, les travaux d'approche de l'ennemi cernaient la caserne et le fort; ses barricades, armées de canon, étaient tout près. Le 10, nouvelle sommation. Une lettre du général Pavon offrait au capitaine Langlois de sortir de ses positions avec les honneurs de la guerre et de partir pour Vera-Cruz sur le petit vapeur mexicain le *Vera-Cruz*, qui était alors dans la rivière. Nouveau refus du capitaine. C'est ce jour-là qu'arrivèrent les canonnières. L'ennemi coula aussitôt deux bateaux dans la passe. Malgré ces obstacles, le 7, au matin, la *Diligente* et la *Tactique* franchirent la barre avec le *Mosquito*, éteignirent le feu du fort Iturbide et continuèrent leur route. La *Diligente* et la *Tactique* étaient beaupré sur poupe et le *Mosquito*

à bâbord des deux, car on n'attendait d'attaque que de tribord. Mais l'ennemi avait établi une batterie à bâbord, à l'endroit appelé Las Piedras. Ayant leur artillerie disposée pour tribord, les canonnières durent essuyer le feu de cette batterie, à laquelle le *Mosquito* seul put repondre. Au même moment, les pièces du sud et de l'ouest du fort Iturbide, qui n'avaient pas eu encore occasion de tirer, ouvrirent leur feu sur les canonnières qui avaient dépassé le tournant du fleuve et qui arrivèrent ainsi sous la ville, où elles furent accueillies par un autre feu très vif de canon et de mousqueterie partant des barricades. Les canons rayés des canonnières eurent bientôt engagé l'ennemi à cesser son feu et à se tenir à l'abri. Les canonnières se turent elles-mêmes. La ville étant bâtie en amphithéâtre, il était impossible de voir Casamata. On savait de plus les troupes libérales fort nombreuses. Tenter de communiquer de vive force avec les nôtres dans une pareille situation était à peu près impraticable. Le lieutenant de vaisseau Révault, commandant la *Diligente* et le plus ancien des trois capitaines, fit hisser le pavillon blanc et convint avec ses deux collègues que si, dans une heure, personne n'était venu, on amènerait le signal de trêve et on ouvrirait de nouveau le feu contre la ville. Cela allait être fait, quand le général Pavon envoya un de ses officiers parler au capitaine Révault. Celui-ci, se fiant avec une énergie singulière à la simple parole d'honneur des Mexicains, se fit conduire à la caserne de l'Octavo, où était M. Langlois, apprécia la position désespérée de cet officier et parvint, non sans peine, il est vrai, à le convaincre qu'une plus longue résistance ne conduirait à rien et que le mieux à faire était d'accepter les conditions les plus honorables qui aient jamais été obtenues. Il est certain que, n'ayant pas le millier d'hommes nécessaire pour occuper et garder Tampico, il n'y avait rien de mieux à faire que de se retirer avec tous les honneurs de la guerre et de ne pas compromettre, pour un résultat impossible, la vie de braves soldats. Suivant la convention qui fut dressée, les troupes s'embarquèrent le lendemain, à trois heures, emmenant même avec elles deux canons-obusiers de 12. Pour rendre les honneurs aux soldats de M. Langlois, les troupes mexicaines, au nombre de deux mille cinq cents hommes, étaient rangées en ligne sur tout le parcours et dans le plus grand ordre. Elles avaient très bonne mine. Ce n'étaient pas des bandes, mais bien des troupes avec lesquelles il fallait compter. Le général Pavon fut d'une courtoisie parfaite et avait pris toutes ses mesures pour éviter un conflit, ce qui était nécessaire, car la contre-guerilla avait accumulé bien des haines contre elle dans les environs de Tampico. Il avait menacé ses soldats de faire fusiller même celui d'entre eux dont le

fusil partirait par inadvertance. Lorsque les canonnières eurent repassé la barre, le *Magellan*, qui venait d'arriver devant Tampico, prit à son bord les débris de la garnison, composée de trente officiers et cent soixante-seize hommes de la contre-guérilla; quatre-vingts officiers, vingt et un hommes de cavalerie et trente hommes d'infanterie mexicaine, trente femmes et enfans appartenant plus ou moins à ces troupes, et quinze réfugiés civils divers. La tranquillité se rétablit d'ailleurs assez vite à Tampico pour que le consul, M. de Saint-Charles, et l'agent des paquebots transatlantiques pussent engager le capitaine de la *Sonora* à remonter devant la ville et à faire ses opérations comme auparavant. Le commerce de Tampico se consola facilement de nous voir partir, car les routes devenaient libres par l'intérieur, et quels que fussent les droits à payer, il y avait de gros bénéfices assurés. Si le port de Tampico restait ouvert, il allait devenir un des principaux ports, au grand détriment de Vera-Cruz, par où entraient les marchandises étrangères.

L'évacuation de Tlacotalpam suivit de près la chute de Tampico. La ville était attaquée le 10 août. L'attaque avait été repoussée, mais le colonel Camacho n'espérait pas résister plus longtemps et paraissait complètement découragé. Il avait deux cent cinquante hommes malades et blessés, le reste démoralisé. L'autorité mexicaine de Vera-Cruz lui envoyait enfin des instrumens de chirurgie, mais point de munitions pour son artillerie. C'était dérisoire. La *Tempête*, occupée à garder Alvarado, ne pouvait communiquer avec lui et ne passait d'ailleurs le Conejo qu'avec de très grands risques. Cela ne pouvait durer. L'évacuation fut résolue. On récoltait ainsi ce qu'on avait semé, car le commandant Cloué n'avait laissé ignorer à personne que toute garnison laissée à Tlacotalpam pendant l'hivernage était fatalement vouée à la mort et que, pour ces motifs, les dissidens eux-mêmes en 1864 avaient dû évacuer la ville après l'avoir reprise. La *Pique*, la *Tempête*, la *Tactique* et la *Diligente* partirent d'Alvarado et, se soutenant les unes les autres pour affronter l'artillerie du Miadéro et du Conejo, remontèrent à Tlacotalpam. En passant au Conejo, la *Tactique* eut un boulet à la flottaison et la *Pique* ses plaques de blindage de mousqueterie traversées par un boulet qui blessa un homme assez grièvement. Elle semblait avoir le monopole de ces sortes de mésaventures.

Le colonel Camacho et M. Gaude, le capitaine le plus ancien de la *Tempête*, arrêtèrent les dispositions à prendre pendant la journée de suspension des hostilités convenue entre le général Garcia et le colonel Camacho. Le 18, l'évacuation avait lieu, laborieuse et

traversée par un fort coup de vent. La rivière était si agitée que les canonnières avaient peine à marcher et qu'il fut impossible à la cavalerie de Figuerero de passer au paso Miadero. Il fallut qu'elle vînt camper vis-à-vis d'Alvarado, mais de l'autre côté de la lagune, sous la protection des canonnières. Ce fut de là qu'après le coup de vent elle passa à Alvarado sans accident, à l'aide de toutes les pirogues mises en réquisition. Les canonnières revinrent à Vera-Cruz. La *Tempête* resta à Alvarado.

Cette évacuation permettait de secourir Tuspan avec la garnison de Tlacotalpam, devenue libre, mais on trouva préférable de laisser à Alvarado la troupe de Camacho, qui avait beaucoup de malades, et d'envoyer celle de Figuerero prendre son ancien poste sur notre ligne de communication, près de Medellin. Le général Callejo, préfet de Tuspan, demandait toutefois des secours immédiats. C'était avouer qu'on renonçait à s'occuper de Tuspan. De fait, on était débordé de tous côtés. Le 21 août, ce même Medellin avait été attaqué par la bande de Prieto forte de deux cents hommes. Deux maisons avaient été brûlées et les rails enlevés en trois endroits pour couper la communication avec Vera-Cruz. La faible garnison de trente-sept hommes avait eu des tués et des blessés.

Comme toujours, — cette fois en attendant la troupe de Figuerero, — vingt cavaliers égyptiens avaient été détachés de Vera-Cruz pour Medellin. La situation de Vera-Cruz était plus inquiétante ou, pour mieux dire, plus humiliante que jamais. Prieto, avec ses guérillas, venait souvent camper à petite portée de canon des murailles. Il avait écrit à un habitant riche de lui envoyer un cheval tout sellé, et l'habitant s'était exécuté parce qu'il avait aux environs des propriétés nullement protégées. On enlevait à notre fournisseur deux cents bœufs sur l'Alameda, et pour les ravoir, il payait 10 piastres par chaque bête à cornes. L'ingénieur du chemin de fer de Vera-Cruz à Jalapa était enlevé, relâché moyennant 500 piastres de rançon et chargé de recommander au directeur de la compagnie qu'il n'oubliât pas de payer à l'avance sa contribution mensuelle de 100 piastres s'il ne voulait pas qu'on brûlât son chemin. Il eût fallu des troupes à tout prix pour faire cesser cet état de choses; mais il n'en venait point, et le maréchal, importuné des demandes qu'on lui adressait, répondait que tout cela finirait quand, avec le retour de la belle saison, les troupes qui rentraient en France traverseraient Vera-Cruz. Il ajoutait que, jusque-là, il ne se souciait pas d'exposer ses soldats à l'influence d'un climat meurtrier. — C'était de la franchise.

La situation de Tuspan était pourtant de plus en plus compromise. Les forces ennemies n'étaient plus qu'à 20 lieues de la place,

contre laquelle elles s'avançaient en s'augmentant de tous les petits détachemens qui existaient déjà dans la province, ce qui pouvait faire deux mille hommes. Le 26 août, une première attaque avait eu lieu. Le préfet se plaignait, non sans raison, d'être abandonné, et la ville était travaillée par des meneurs qui n'hésiteraient pas à se prononcer. Les chefs de Tampico s'acheminaient de leur côté vers Tuspan et se prétendaient sûrs d'avoir la garnison pour eux. Le *Mosquito*, dans de pareilles circonstances, ne pouvait rester seul à Tuspan, d'autant plus que l'appui qu'il lui prêtait devenait illusoire. Le *Phlégéthon* alla le chercher et le fit sortir de la rivière, bien que le général Callejo lui demandât de le laisser encore vingt-quatre heures. Mais, au fond, le général était enchanté du départ de ce petit navire, car c'était pour lui un moyen de s'excuser à nos yeux et un prétexte pour traiter. Il traita en effet aussitôt avec les libéraux.

Les troupes de Camacho et de Figuerero, qui eussent pu être fort utiles à Tuspan, ne devaient pas servir à grand'chose là où on les avait laissées. Elles se fondaient par la désertion et la maladie. Le colonel Figuerero, pressé par le capitaine de la *Tempête* de se rendre à Medellin, arguait du piteux état de sa cavalerie et ne paraissait point disposé à partir. Sur deux cent vingt-trois hommes de Camacho qui occupaient Alvarado, cent cinquante seulement, au 24 août, étaient valides. Au 7 septembre, ils étaient réduits à quinze ou vingt, et le colonel Camacho prévenait le capitaine Gaude qu'il partait pour Vera-Cruz, afin d'y demander des secours et qu'il reviendrait bientôt. Il était beaucoup plus probable qu'il ne reviendrait point, car, à son passage à Vera-Cruz, il ne donnait aucun signe d'existence au commandant Cloué.

A Jonuta, la garnison s'était soulevée, le 11 août, à l'instigation de ses officiers et avait proclamé la république. Cette troupe se composait de soixante-six hommes et de deux pièces d'artillerie. Aussitôt après cette proclamation, elle avait marché sur Palizada, lui avait imposé une contribution de 500 piastres et s'était retirée sur Macuspana. Le capitaine de la *Tourmente* allait à Jonuta, mais n'y pouvait rien organiser, il n'y trouvait pas d'ennemis, mais la plus grande inertie parmi les habitans. D'ailleurs, y eût-on envoyé de Carmen une nouvelle garnison qu'elle se fût prononcée comme l'ancienne, d'autant plus que les troupes de Carmen étaient composées d'anciens soldats de Régulès, transplantés au Yucatan, transformés là en soldats de l'empire et qui ne se tenaient tranquilles à la lagune que parce qu'ils avaient peur des canons de notre bâtiment stationnaire.

Par suite de la défection de Jonuta et de Palizada, la présence

de la *Tourmente* à la Frontera n'avait plus d'autre but que de veiller sur la douane établie à bord du *Conservador*. Il est vrai qu'il s'agissait de la perception de quelques mille piastres qui, dans les circonstances actuelles, n'étaient pas à dédaigner. Mais, les routes de l'intérieur appartenant aux libéraux et la douane de Vera-Cruz étant de connivence presque ouverte avec Alvarado, par où se faisait la plus active contrebande, cette perception baissait sensiblement et allait se réduire à fort peu de chose.

La fin de notre occupation au Mexique semblait indiquée d'une façon si naturelle et si logique que ceux mêmes qui nous étaient restés fidèles jusque-là et qui se sentaient de la sympathie pour nous songeaient le plus naïvement du monde à nous abandonner. Les notables de Carmen venaient trouver le lieutenant de vaisseau Cahagne, du *Brandon*, et lui demandaient quelle attitude il prendrait vis-à-vis d'eux, dans le cas où ils feraient pacifiquement leur adhésion au gouvernement républicain. Le capitaine leur répondit qu'il leur enverrait des coups de canon, parce qu'il ne pouvait leur permettre de changer leur forme actuelle de gouvernement. Les inquiétudes de Carmen se comprenaient. Sa garnison de soixante-dix hommes n'était pas sûre, et, de plus, le chef dissident Prieto, dont la troupe avait été renforcée par les déserteurs de Jonuta, paraissait avoir repris son ancien projet de l'envahissement du département de Campêche par Palizada et Sabanqui. Le Tabasco allait ainsi exécuter contre le Yucatan le projet d'invasion que le Yucatan avait formé contre lui. Carmen craignait, avec quelque raison, que les Tabasqueños, dès qu'ils seraient maîtres de toutes les rivières, ne forçassent le commerce entier à passer par chez eux, n'étant pas assez mal avisés pour laisser le bois descendre à la lagune et y payer les droits. Alors cette pauvre île de Carmen, déjà grevée de droits d'importation exorbitans, eût perdu l'exportation de ses bois, sa dernière branche de commerce. La première à se prononcer pour l'empire, elle ne voulait pas être la dernière à se prononcer pour la république, et il y avait presque injustice à ne pas la laisser faire. La seule considération était que le Yucatan se fût prononcé aussitôt après elle, et il y avait intérêt à retarder ce moment. Le *Brandon* était donc encore utile à Carmen pour la maintenir dans la soumission.

Le sentiment du terme prochain de notre domination, corroboré par la nouvelle officielle de notre évacuation dans un espace de temps déterminé, était si répandu que, partout où nous n'étions plus, les choses reprenaient, en dehors de nous, leur cours ordinaire. A Tampico, déjà le commerce trouvait d'immédiates compensations à notre départ. A Tuspan, les libéraux, s'occupant d'élections, por-

taient comme préfet politique notre ennemi, le vieux Carlos Llorente. A Matamoros, d'où l'*Adonis* venait de ramener quelques débris de la troupe du général Olvera, le gérant de notre consulat, M. Hartemberg, et quelques Français, la tranquillité régnait tout au profit des libéraux, qui s'approvisionnaient par le Texas de tout ce dont ils avaient besoin. De même que les confédérés recevaient autrefois par le Mexique ce qui leur était nécessaire sans que les fédéraux pussent s'y opposer, de même les libéraux tiraient des États-Unis par cette frontière tout ce qu'ils voulaient sans qu'il nous fût permis d'y mettre obstacle.

Comme on ne renonce qu'à la dernière extrémité à un pouvoir longtemps exercé, nous avions songé à bloquer les différens ports qui venaient de nous échapper, mais cela ne se pouvait faire sans une notification de blocus et surtout sans des forces effectives qui nous manquaient. Si le blocus d'Alvarado, où se trouvait une canonnière, était facile, celui de Tampico était presque impossible à garder à cause du mouillage. Le vent du nord forçait le bâtiment à partir. Une fois le bloqueur hors de vue, le blocus était levé, et il y eût toujours eu dans la rivière de Tampico quelque bâtiment étranger pour constater le fait. Nous avions agi ainsi sur la côte d'Amérique pendant la guerre de la sécession, et il était trop juste que les Américains nous rendissent la pareille. Le blocus levé de fait, il eût fallu le notifier de nouveau. Enfin, le mouillage, en cas de mauvais temps, étant à 20 lieues de Tampico, on ne pouvait songer à faire admettre un blocus à cette distance. Il y avait aussi, ce qui était fort délicat à remplir, l'en-tête de la déclaration de blocus : « Vu l'état de guerre entre la France et (?) » Ce point d'interrogation était toute une question politique soulevée, car on ne pouvait être en guerre, même fictivement, avec le Mexique, au moment où cette question du Mexique allait avoir une fin. Ces considérations firent abandonner toute idée de représailles par voie de blocus.

Dès lors, les bâtimens n'avaient plus qu'à se concentrer à Vera-Cruz en attendant que les événemens décidassent du rôle qu'ils auraient à jouer. Au commencement de novembre 1866, le *Magellan*, le *Phlégéthon*, l'*Adonis*, le *Brandon*, la *Pique*, la *Diligente* et la *Tactique* avaient rallié à Vera-Cruz le guidon du commandant Cloué. On démolissait la *Tempête*, qui finissait sa laborieuse carrière par une épidémie. Six hommes et un de ses officiers, le second du bord, mouraient de la fièvre jaune. La *Tourmente* quittait la Frontera qu'on laissait à son libre arbitre, et le *Tartare*, ayant d'assez graves avaries de machines à réparer, restait seul à Carmen, où il avait remplacé le *Brandon*.

Il n'entre pas dans notre cadre de raconter au long les événemens politiques, et nous ne ferons qu'esquisser ceux de ces derniers temps. Le 26 octobre, l'empereur Maximilien quittait sa capitale et s'arrêtait à Orizaba. Mais le bruit courait qu'il allait abdiquer et qu'il poursuivrait alors son voyage jusqu'à la Vera-Cruz, pour s'y embarquer. Ses bagages étaient même arrivés, et le commandant Nauta, de la frégate autrichienne le *Dandolo*, avait reçu l'ordre de prendre toutes ses dispositions pour recevoir sa majesté, qui serait allée à Saint-Thomas d'abord, puis à Cadix. Le 30, la nouvelle arrivait que le départ de l'empereur n'aurait pas lieu avant quinze jours et bientôt après qu'un grand changement s'était fait dans les intentions de sa majesté, qui retournerait à Mexico. D'où venait ce changement? Qui l'avait inspiré? On dit que ce fut le maréchal. Quelle que pût être la déception des espérances qu'il avait conçues, ces espérances n'étaient point complètement anéanties tant que l'empereur Maximilien resterait provisoirement sur son trône. Puis, tant qu'il y resterait, l'armée d'occupation ne semblait devoir partir qu'à la limite extrême qu'on avait spécifiée, et son chef, demeurant naturellement à sa tête, ne serait point dans la cruelle alternative de renoncer définitivement, en partant avec elle, au rôle que les événemens pouvaient l'appeler à jouer ou de poursuivre ce rôle à tout hasard et comme un simple particulier, en restant au Mexique sans elle et sans son prestige. La dépêche qui ordonnait l'évacuation immédiate et complète fut donc un coup de foudre que la résolution de Maximilien de ne point abdiquer ne pouvait atténuer. Cette abdication semblait être en effet une conséquence forcée de l'évacuation et devoir même la précéder. Si elle avait lieu, on avait le champ libre pour obtenir par des négociations des garanties pour nos nationaux et les Mexicains compromis dans notre cause. Le ministre de France, M. Dano, et le général Castelnau eurent à ce sujet, et autant en leur nom qu'en celui du maréchal, une entrevue avec l'empereur Maximilien à Puebla. Après les avoir écoutés. Maximilien leur dit en souriant : « Vous me venez trouver de la part du maréchal, et c'est lui qui m'invite à rester. » Il leur tendait en même temps une lettre, où le maréchal lui conseillait de ne pas abdiquer, d'armer Marquez et Miramon, et lui proposait des armes. Il n'est pas croyable que de mesquines considérations d'argent aient influencé le maréchal, mais les souverains aiment à récompenser ceux même par qui ils se savent secrètement menacés, des conseils d'ambition qu'ils en reçoivent. Maximilien se montra reconnaissant envers le maréchal en lui achetant son palais de Buena Vista 100,000 piastres. L'expédition se liquidait moins brillamment pour la France. Au moment du départ, à Paseo del Macho,

six mulets tout harnachés, cent-quarante-cinq bâts neufs et soixante-dix-neuf vieux se vendaient aux enchères six réaux (4 francs). Ce n'était pas cher.

L'évacuation ordonnée avait, en effet, suivi son cours, et dès le mois de février, les transports étaient arrivés. L'escadre cuirassée de l'Océan était également venue peut-être pour garder contre l'imprévu, en lui donnant un caractère tout militaire, cette évacuation qui se faisait dans les conditions désarmées d'un départ d'émigrans, peut-être aussi parce que son chef avait désiré venir. Il était difficile d'ailleurs de remettre en des mains plus fermes et plus courtoises que celles de l'amiral de la Roncière la surveillance et la direction d'un pareil mouvement de troupes et de navires. Dès le premier jour, l'amiral comprit que le commandant Cloué, avec sa longue expérience des hommes et des choses au Mexique, son intelligente et rare activité, était, pour l'évacuation, l'organisateur indiqué et sans égal. Il le laissa donc faire, et sa présence, au lieu d'être un contrôle, ne fut qu'un bienveillant appui pour le commandant de la division. Les vaisseaux accélérèrent seulement de leurs corvées et de leurs chaloupes à vapeur l'opération générale. En trois semaines, tout était terminé. Le dernier bâtiment-transport chargé de troupes était parti pour la France. Le 16 mars, vers quatre heures du soir, l'escadre cuirassée de l'Océan et les bâtimens de la division étaient en appareillage sur rade de Sacrificios. Il y avait eu la veille un coup de vent du nord, la mer était encore agitée, le ciel gris; on apercevait au loin les murailles blanches de Vera-Cruz, tout près, l'îlot de Sacrificios avec sa cabane d'hôpital et les tombes de nos marins dans le sable. On allait partir. Enfin! Et pourtant on éprouvait une sorte de regret mélancolique. N'était-ce point à ces rivages, où l'on ne reviendrait peut-être plus, que l'on avait souffert et combattu en rêvant par instans la réalisation possible de belles espérances désormais évanouies! L'escadre cuirassée s'ébranla la première en ligne de file. Les bâtimens de la division, le *Brandon*, le *Tartare*, l'*Adonis*, la *Tactique*, la *Pique*, la *Tourmente* et la *Diligente*, la suivirent de près en formant sur sa gauche une seconde ligne. Le *Magellan* appareilla le dernier. C'était un hommage rendu au commandant Cloué, qui n'abandonnait qu'après tous les autres ces plages lointaines où, pendant trois ans, il avait eu la plus rude part et la première dans les dangers et les fatigues. L'amiral l'avait voulu ainsi, réservant comme récompense au commandant Cloué la justification de cette vieille parole française : « Il fut à la peine, c'est bien le moins qu'il soit à l'honneur. »

HENRI RIVIÈRE.

REVUE LITTÉRAIRE

LES ROMANS DE MISS RHODA BROUGHTON.

Adieu les amoureux! — Fraîche comme une rose. — Joanna. — Le Roman de Gilliane Traduction de Mme C. du Parquet; Paris, 1880-1881. Calmann Lévy.

« Qui l'a faite? Quiconque il soit, en ce a été prudent que il n'y a point mis son nom. » Je parle de l'anonyme qui traduisit pour la première fois en notre langue, — à ce qu'il croyait, — un roman de miss Rhoda Broughton, il y a de cela tantôt six ou sept ans. L'auteur anglais, assurément, méritait mieux. Non qu'elle ait égalé, parmi ses illustres devancières, l'auteur de *Jane Eyre* ou l'auteur d'*Adam Bede;* on peut même assurer, et sans aucun espoir d'être démenti par l'avenir, qu'elle ne les égalera pas. Mais à quelque distance d'*Adam Bede* et de *Jane Eyre*, qui pourraient bien être les chefs-d'œuvre du roman anglais contemporain, il y a place, heureusement, pour des œuvres fort honorables encore. C'est de quoi le lecteur conviendra, nous l'espérons, s'il veut bien lire même *Nancy* dans la traduction anonyme, et surtout *Adieu les amoureux! — Fraîche comme une rose*, — et *Joanna*, dans l'agréable traduction de Mme C. du Parquet. Outre quelques-uns des mérites ordinaires à la plupart de ces romans de mœurs dont l'Angleterre est la patrie d'élection, il y reconnaîtra des qualités originales et qui n'appartiennent bien qu'à miss Rhoda Broughton. Deux ou trois de ces récits sortent certainement de la moyenne et valent la peine d'être distingués dans le torrent de ces romans pieux, ou plus exactement piétistes, dont les filles de clergymen inondent périodiquement le pays du *Common Prayer Book*, ce qui leur est une manière, — lucrative à la fois en ce

monde et profitable dans l'autre, — d'abaisser l'orgueil de leur cœur charnel, de terrasser le démon et de glorifier Dieu. Ce sont, je crois, quelques-unes de leurs expressions favorites.

Les mérites ordinaires d'un bon roman anglais, on les connaît, et le compte en est réglé depuis longtemps.

Les romans anglais sont honnêtes, d'abord, et sans vouloir ici faire aucune confusion de la morale et de l'art, j'ose avancer ce paradoxe que, dans le temps où nous sommes, c'est peut-être quelque chose, pas grand'chose, mais pourtant quelque chose. La lecture des romans anglais, en général, repose, apaise, console, et même quelquefois fortifie. On dit, à la vérité, que les romans de miss Rhoda Broughton auraient fait un peu scandale et tranché sur l'uniformité des productions édifiantes par l'audace des situations et la liberté du langage. Mais j'ai quelque peine à le croire. Car il faudrait alors que la lecture des *Soirées de Médan* m'eût étrangement corrompu le goût et perverti le sens moral. L'une des héroïnes de miss Rhoda Broughton, quelque part, en frappant du pied, traite le mot « convenable, » de petit, de lâche, et de servile. Elle a tort, j'y consens, mais puisqu'elle est en colère! Une autre, dans un autre roman, émet cet aphorisme que « le mariage décidément est une chose haïssable. » Il est évident qu'elle se trompe. Mais puisqu'elle n'en finit pas moins par être heureuse en ménage, et même, au dénoûment, puisqu'on la voit descendre « la pente de la vie, l'œil fixé sur ce Dieu redouté, mais bon, que l'on discerne à travers le voile de ses œuvres magnifiques! » est-ce là de quoi choquer, ou seulement effaroucher, le plus austère puritanisme? mais non pas même quand ailleurs on aurait habillé plaisamment quelque homme d'église et traité le recteur de Plass-Berwynn d'imbécile, sans plus de façons? A moins qu'il ne fût réglé, comme le prétendait un jour Macaulay, que la morale anglaise, tous les six ou sept ans, doit devenir féroce, et la vertu britannique éprouver le besoin de se rassurer sur elle-même en opposant sa raideur à la facilité de nos mœurs continentales? Il résultera donc de là que les romans de miss Rhoda Broughton ne sont pas un prêche perpétuel, comme ceux de miss Yonge, par exemple, ni même, si vous le voulez, ce qu'on appelle une morale en action. Au surplus, soyez certains qu'ils contiennent tout autant de sermons qu'un lecteur français en puisse raisonnablement supporter. Il y a de bien jolis détails dans *Joanna*, et cependant, déjà, la matière d'édification y tient une si large place, — comme si l'auteur eût jugé qu'il était temps enfin pour elle de cesser de scandaliser ses respectables compatriotes, — qu'il est à craindre que tout le monde, en France, n'ait pas la patience d'aller jusqu'au bout du récit.

Un autre mérite, et bien souvent loué, des romans anglais, c'est la fidélité scrupuleuse et aussi l'habileté rare avec laquelle ils rendent

l'aspect extérieur des choses. On serait tenté de dire que ce don n'est pas moins particulier, moins spécial, moins unique dans la littérature contemporaine aux romanciers anglais que jadis aux petits maîtres hollandais dans l'histoire de la peinture. C'est l'art de se laisser faire et de transporter directement sur la toile ou de fixer par des mots l'impression des choses telle qu'on la reçoit, presque involontairement. Pour le bien sentir, ce sont des exemples insignifians par la nature même des objets représentés qu'il convient de choisir : « Joanna a besoin de pleurer, et elle se sent soulagée par les larmes qui coulent en grosses gouttes sur ses garnitures de crêpe et qui s'arrêtent tout à coup quand elle s'aperçoit qu'un gras et bel enfant frisé, assis en face d'elle, la regarde obstinément et effrontément, comme s'il se demandait s'il est permis à une grande personne de pleurer. » Voici un bout de conversation que je détache de ce même roman de *Joanna* — pour compenser ce que j'en ai dit tout à l'heure :

« — On se passe difficilement de la société des militaires quand on y a toujours été habituée, dit pompeusement Mrs Moberley. Ces enfans appartiennent à l'armée, leur père était officier !

« — Dites qu'il était le chirurgien du régiment, s'écrie l'honnête Diana.

« — Je ne nie pas qu'il fût docteur, mais cela n'empêche pas d'être militaire.

« — Personne ne fait grand cas des docteurs, rétorque Diana. Qui de nous voudrait danser avec le docteur Slop?

« — Vous savez aussi bien que moi qu'ils ont rang d'officier, s'écrie avec chaleur Mrs Moberley, et leur uniforme est beaucoup plus beau.

« — Ce n'est pas la même chose, répète obstinément Diana, et toutes les fois que je vous entendrai dire que papa était officier, j'expliquerai tout de suite qu'il n'était que chirurgien militaire. »

Ce n'est rien, et ce dernier trait sans doute est moins encore : « Cependant les taquineries cessent, les deux enfans se retirent dans l'embrasure d'une fenêtre, où ils font si peu de bruit que Joanna, qui va s'assurer de la cause qui les tient si tranquilles, les trouve occupés sérieusement à essayer qui gardera le plus longtemps un centime sur son nez. » Mais c'est justement parce que ce n'est rien que c'est quelque chose, — justement parce que ces détails en eux-mêmes sont de nul prix, justement parce qu'il n'y a pas dans ces quelques lignes un seul mot qui peigne, je veux dire qui vienne pour l'effet, — justement parce que cela n'a de mérite enfin que d'avoir été vu, senti, aimé, compris et rendu.

Et de là nous pourrions déduire une comparaison, qui serait peut-être instructive, entre le *réalisme* des romans anglais et le *naturalisme* de nos romans français. C'est dommage que les romans de miss Rhoda

Broughton ne nous en offrent pas l'occasion naturelle. Mais, quelles que soient leurs qualités, ils n'ont vraiment pas assez d'étoffe : ils ne sont pas, si je puis ainsi dire, d'une substance assez forte. Il ne suffit pas, en effet, que des romans soient faciles, agréables, émouvans même à lire, pour porter le poids de ces sortes de discussions; il faut encore qu'ils donnent à penser; et le plus ardent admirateur des romans de miss Rhoda Broughton n'oserait leur accorder cette louange. Ce sont les romans du grand écrivain qui vient de mourir, George Eliot, et de préférence même, — je crois pouvoir le dire, — à ceux de Dickens ou de Thackeray, qu'il faudrait prendre. Alors on verrait clairement ce qu'il y a de différence entre nos réalistes français, qui copient de parti-pris et comme seul digne d'être copié, ce qui est rare, curieux, singulier à noter, et les réalistes anglais, qui ne s'attachent qu'à ce qu'ils voient à travers l'émotion de leurs souvenirs intimes : voilà pour la forme; — ce qu'il y a de différence entre l'intérêt superficiel que les romanciers français prennent à leurs personnages et la communauté de vie morale que les romanciers anglais entretiennent avec les leurs; voilà pour le fond. « Il n'y a pas de nouveauté qui puisse valoir cette douce monotonie où chaque chose est connue et aimée parce qu'on la connaît, » dit quelque part l'auteur du *Moulin de Dorlcote;* et l'auteur d'*Adam Bede :* « Oui! Dieu merci, l'amour humain est comme les puissantes rivières qui fécondent la terre : il n'attend pas que la beauté vienne à lui, mais il s'élance et la porte avec lui. » Tout le réalisme anglais, tout le naturalisme hollandais peut-être, est comme enfermé dans la circonvolution de ces deux formules. Mais convenez qu'il n'y a rien de moins familier à nos romanciers français que l'un ou l'autre de ces deux axiomes.

Ces différences tiennent à plusieurs causes, très complexes, que ce n'est pas ici le temps de débrouiller, mais dont voici, sauf erreur, l'une des principales, et qui peut en même temps être comptée parmi les traits caractéristiques du roman anglais. Ce sont des romans psychologiques. On n'entend pas toujours bien le sens de ce mot. Aussi dit-on volontiers que les romans anglais manquent d'action. Il se pourrait qu'on fût injuste. C'est parce que nos romans français, en général, commencent au point précis où finissent les romans anglais. Même quand ce sont des romans dignes d'être appelés psychologiques, — et non pas des poèmes en prose, ou des plaidoyers, ou des romans d'aventures, — on peut observer que nos romanciers prennent ordinairement des caractères tout formés, qu'ils jettent dans le train de la vie du monde, et dont ils étudient les modifications successives au contact des événemens et des hommes. En Angleterre, ce qu'il semble que l'on étudie beaucoup plus volontiers, c'est comment les caractères se forment et par quelle suite insensible de transitions l'enfant devient un homme et la jeune fille une femme. C'est peut-être une des raisons pourquoi enfans et jeunes filles jouent un rôle si considérable dans un si grand nombre de romans

anglais. Faites la part des exceptions; il ne s'agit que d'indiquer une direction générale.

Prenez maintenant *Nancy*, qui n'est pourtant pas, il s'en faut de beaucoup, le meilleur entre les cinq ou six romans de miss Rhoda Broughton. Rien de plus simple, ou même de plus banal, que le sujet. Il peut tenir en quatre mots : une toute jeune fille épouse un homme de vingt-cinq ou trente ans plus âgé qu'elle : c'est tout. Que croyez-vous qu'un romancier français tirât de la donnée, réduite à ces seuls termes? ou, car je poserai peut-être mieux la question d'une autre manière, de quel point pensez-vous qu'il partît? Selon toute vraisemblance, et presque toujours, car la situation n'est pas neuve, du moment précis, où, toute illusion étant détruite, l'un ou l'autre des deux époux n'aperçoit plus d'une union disproportionnée que les inconvéniens et les charges. Là-dessus, relisez *Indiana*. Mais l'auteur anglais, au rebours. C'est d'avant le mariage qu'elle part. Et comme après tout elle ne saurait s'empêcher d'être de son pays, c'est-à-dire de tourner un peu son récit à la morale, elle dessine et présente ses caractères par les côtés qu'il faut pour que rien ne s'oppose irrémédiablement au bonheur de cette jeune femme et de ce vieux mari. Le mariage a lieu : Nancy Grey devient lady Tempest; un nom bien mal choisi, pour le dire en passant, et qui jure étrangement avec le caractère vrai de la personne. Cependant il n'est guère naturel que cette enfant s'éprenne vivement de ce vieillard. Tout le roman est donc consacré, sans qu'il s'y mêle que fort peu de drame, à l'étude subtile du curieux travail d'une âme honnête sur soi-même pour accorder son bonheur avec son devoir, et quand ce point d'équilibre psychologique est une fois atteint, le roman est terminé. La conclusion, c'est qu'il se pourrait bien qu'en dépit de tant de chefs-d'œuvre du roman français, le théâtre fût pourtant chez nous, depuis Corneille, l'art national par excellence. En Angleterre, et depuis *Robinson Crusoé*, depuis *Pamela* surtout, c'est le roman. Il n'y a d'action pour nous que si nous voyons, même dans le roman, poindre et grandir le drame. Mais le drame intérieur cependant? la lutte de soi-même contre soi-même? ce combat qu'il faut soutenir pour devenir enfin le maître de ses désirs? pourquoi ne l'appellerons-nous pas drame, aussi bien, et pourquoi ne sera-ce pas action? Ce drame intérieur, c'est celui que les romanciers anglais excellent à représenter, inhabiles au contraire, maladroits presque tous, et je dirai même radicalement impuissans à construire, à ménager, à dénouer le drame extérieur. Voyez plutôt le décousu de tels romans de Thackeray, de l'*Histoire de Pendennis* ou de *la Foire aux vanités*, et voyez encore par quels incidens de mélodrame vulgaire Dickens a gâté quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, *la Petite Dorrit*, par exemple, ou *Dombey et Fils*, pour ne citer que ceux qui me reviennent en mémoire.

L'originalité des romans ou, pour mieux dire, de quelques-uns des

romans de miss Rhoda Broughton, c'est qu'ils contiennent ce drame et par conséquent provoquent un peu de cet intérêt de curiosité qui nous a tout l'air d'être ce que le lecteur français exige d'abord du romancier. De ce point de vue, tels romans de miss Rhoda Broughton, *Adieu les amoureux!* par exemple, ou encore *Fraîche comme une rose*, que pour notre part nous préférons à tous les autres, malgré quelques longueurs, semblent écrits pour le public français. Ce ne sont plus de ces récits où l'on voyait défiler toutes les classes de la société tour à tour, et qui promenaient le lecteur de l'hôpital et de la prison pour dettes aux salons de la banque et de l'aristocratie, trop heureux quand on ne lui faisait pas faire à la suite de la famille Pendennis ou de la tribu des Dorrit un voyage de plusieurs chapitres sur le continent. Mais, au contraire, par le petit nombre des personnages en jeu, par la concentration de l'intérêt, par le sacrifice du détail à quelques scènes capitales, par la rapidité de l'action enfin, et par son unité, ce sont des romans comme on les aime en France, moins réels, mais non pas moins vrais peut-être; d'une observation moins particulière et moins britannique, pour ainsi dire, mais non pas pour cela moins juste; moins curieux sans doute aux yeux de la critique, parce qu'ils sont moins originaux, mais plus intéressans pour le grand public des lecteurs, parce qu'ils sont plus courts et surtout plus émouvans. *Joanna*, nous l'avons dit, est plus anglais. On regrettera vivement que la dernière partie n'y réponde pas aux deux premières. La peinture de la *Villa Portland*, des dames Moberley, de cet intérieur de province où le sort ennemi jette la pauvre Joanna, miss Rhoda Broughton n'a pas tracé de plus joli tableau, dont les tons soient plus justes et l'effet plus heureux. Mais elle m'a gâté son héroïne en la transformant je ne sais en quel « ange gardien » de l'homme qu'elle aime, qu'un obstacle insurmontable l'a empêchée d'épouser, qui s'est marié depuis, et qu'elle continue trop naïvement de vouloir guider vers « la splendeur éclatante. » Au moins si Anthony Wolferstan, — c'est le nom du bien-aimé, — n'était pas colonel des grenadiers de la garde! Il n'y a pas d'ailleurs de défaut plus ordinaire aux romans de femme, et c'est presque un signe auquel ils se reconnaissent. Les débuts presque toujours en sont singulièrement heureux, de vraies trouvailles bien souvent, une manière hardie, large, et neuve de poser le sujet, puis tout à coup vous perdez terre, l'imagination reprend ses droits, et les figures, comme on dit, tournent au type. C'est fini. Nous voilà lancés dans les espaces, dans le bleu sombre comme dans *Joanna*, dans le noir, comme dans *Adieu les amoureux!* quelquefois aussi, mais plus rarement, dans le rose. Charmant défaut, dans la conversation, — mais particulièrement désagréable, et grave, dans le roman. On dit alors, depuis Horace, que les caractères ne se tiennent pas, — *non servantur ad imum*, — vieille remarque, vieille citation, vieille vérité.

Je ne répondrais pas qu'il ne fût assez facile, trop facile de signaler le même défaut dans *Adieu les amoureux!* à savoir, la même soudaine déviation dans le dessin des caractères. Mais, après tout, puisqu'il échappe à la lecture et qu'on ne l'aperçoit qu'à la réflexion, passons, et disons que le roman est des plus courts, des plus vifs, des plus serrés que nous connaissions parmi les romans anglais.

Une jeune fille, miss Lénore Herrick, orpheline dès l'enfance, impérieuse, fantasque, audacieuse, s'éprend, non pas d'un jeune homme,— les jeunes hommes sont d'ordinaire mal partagés, mal traités, assez insignifians, quand ils ne sont pas ridicules, de pauvres sires, dans les romans de miss Rhoda Broughton, — mais d'un homme dont le caractère, façonné par une expérience déjà longue, est aussi volontaire, dominateur et absolu que le sien. Elle l'amène pourtant, de coquetteries en coquetteries, et malgré qu'il en ait, à l'amour. De la rencontre, ou plutôt du choc de ces deux caractères, l'un et l'autre dominés par une passion profonde, mais incapables également de se plier aux exigences l'un de l'autre, jaillissent naturellement des défiances, des soupçons, des colères, des outrages. Vous diriez de ces deux amoureux qu'ils se haïssent encore plus qu'ils ne s'aiment, qu'ils éprouvent plus d'humiliation d'aimer que de plaisir d'être aimés, et que leur orgueil à tous deux résiste contre cette fatale abdication de la personne et cette dépossession du moi par où cependant il faut bien que tout amour humain se termine. On retrouve des traits de cette curieuse manière d'aimer dans *Joanna*, mais surtout dans le *Roman de Gilliane*. C'est comme une marque où l'on reconnaît les romans de miss Rhoda Broughton. A la vérité, c'est devenu, dans *le Roman de Gilliane*, et même un peu déjà dans *Joanna*, ce qu'on appelle procédé, mais à l'origine, et dans *Adieu les amoureux!* c'était trouvaille et c'était invention. J'achève en quatre lignes une sèche analyse du roman : car je ne voudrais détourner personne du plaisir de le lire. Les coquetteries de Lénore irritent son fiancé jusqu'à l'offense. Ils rompent et se séparent pour ne plus se rencontrer qu'une fois, par hasard, au cours d'un voyage en Suisse, et se dire l'éternel adieu, Lénore avant de mourir et l'amant avant de devenir l'heureux époux d'une petite cousine, moins séduisante, mais moins coquette et plus soumise, probablement, que sa fiancée d'autrefois. La morale, je pense, est assez claire; un prédicateur ne la déduirait pas mieux : jeunes filles, ne soyez point trop coquettes, et vous souvenez que la parfaite épouse anglaise doit obéir à son mari.

S'il ne s'agit, quand on ouvre un roman pour le lire, que de perdre une heure ou deux assez agréablement, il est bien possible que l'on voie dans *Adieu les amoureux!* le meilleur des romans qu'ait donnés jusqu'ici miss Rhoda Broughton. Mais si c'est l'auteur à qui l'on s'inté-

resse et dont on cherche à voir les qualités sous le jour le plus favorable, il faut passer par-dessus la singularité du titre, un peu prétentieuse, et lire : *Fraîche comme une rose*. C'est aussi le roman d'une jeune fille et l'histoire d'un mariage manqué, je veux dire qui manque deux fois, mais qui finit par se conclure. J'aime mieux ce dénoûment. Se marier, c'est moins poétique, moins romanesque, moins romantique assurément que de mourir phtisique dans « la haute et froide vallée de l'Engadine, » mais là où l'observation ne fait que se jouer, pour ainsi dire, à fleur de peau, là où l'on glisse, comme dans les romans de miss Rhoda Broughton, sans jamais appuyer bien profondément, là enfin où l'on conte une histoire plutôt que l'on ne construit une œuvre, je n'aime pas qu'au moment où je commençais de prendre un vif intérêt à leur sort, on vienne ainsi méchamment me tuer mes personnages. J'ai donc été très aise de voir Esther Craven épouser Saint-John Gerard.

Elle est d'ailleurs très finement contée, cette histoire, et délicatement esquissé, ce caractère de jeune fille. Coquette elle aussi, comme Lénore Herrick, mais coquette naïve, et presque sans le savoir, non plus par besoin de dominer, mais au contraire par besoin d'être aimée, de se sentir entourée d'affections attentives, d'une protection toujours présente, et d'un amour toujours vigilant. Orpheline, vivant avec son frère dans une modeste ferme du pays de Galles, Esther Craven est adorée de Robert Brandon, qu'elle n'aime pas, mais à qui cependant elle s'engage, parce qu'il l'aime, parce qu'il est bon, parce qu'il est importun surtout, le pauvre et honnête Bob, et quoiqu'il ait des « souliers bien mal faits. » Un jour, d'anciens amis de son père, qui par hasard se sont souvenus d'elle, invitent la jeune fille à venir passer quelque temps auprès d'eux à la campagne. Sir Thomas et lady Gerard ont une pupille, miss Constance Blessington, et un fils qu'on appelle Saint-John! Un bien joli nom! ne peut s'empêcher de penser Esther, un nom bien plus joli que Bob. Et la voilà toute prête à se faire aimer de Saint-John, d'autant plus que, dans ce vieux château, sir Thomas est toujours en colère, lady Gerard toujours somnolente, miss Blessington imperturbablement correcte et glaciale. Elle réussit. Son malheur veut seulement qu'en s'engageant à Saint-John, elle n'ait oublié que de parler de Bob, et le jour où Saint-John, averti par la très froide, mais très jalouse miss Blessington, l'interroge à ce sujet, il s'ensuit une rupture et le naufrage des espérances d'Esther.

Ce qui est original ici, c'est le détail, que malheureusement nous sommes obligé de supprimer, c'est surtout la prise douloureuse que ces aventures quotidiennes, banales, vulgaires exercent pourtant sur l'imagination du lecteur. Cela tient à ce que l'auteur, non sans art, a placé toutes ses héroïnes dans cet âge intermédiaire, encore si voisin de l'enfance, où la jeunesse reçoit la première et dure leçon de l'expérience

et de la vie réelle. Toutes ou presque toutes, Esther Craven ou Lénore Herrick, le coup qui les frappe les étonne pour ainsi dire plus encore qu'il ne les blesse. Elles ont peine à croire que le malheur ne soit pas un rêve. Et leur consternation est celle d'un enfant qui, pour la première fois, mis en présence de la mort, comprend qu'il n'y a rien d'éternel et qu'il vient de disparaître quelqu'un du cercle de ses habitudes et de ses affections. Elles sont donc capables de se faire elles-mêmes du mal! on n'aura donc plus pour leurs fautes cette inépuisable indulgence qu'elles avaient rencontrée jusqu'ici partout autour d'elles! on les jugera donc désormais sur leurs actes et non plus sur leurs intentions! C'est ainsi qu'il se mêle à la douleur d'Esther Craven je ne sais quel sentiment d'étonnement en même temps que d'effroi de l'avenir, et ce sont toutes ces nuances de la douleur, habilement assorties, qui donnent au caractère son originalité pathétique.

C'est au lendemain même de la rupture qu'une dépêche rappelle brusquement Esther auprès de son frère qui se meurt. Elle part, mais divers incidens la retardent, et tout est fini quand elle arrive. Obligée de recevoir l'hospitalité chez la mère de Bob, dont l'intérieur méthodiste est agréablement peint, quoique un peu en caricature, elle cherche un moyen de gagner sa vie et devient dame de compagnie chez une lady Blessington, tante précisément de la rivale qu'elle a connue chez les Gerard. Il paraît que Saint-John maintenant doit épouser miss Blessington. Il se montre cependant, et l'ançien amour aussitôt renaît entre Esther et lui. C'est vainement qu'ils essaient d'y résister et même qu'ils se séparent une seconde fois; une grave maladie d'Esther précipite le dénoûment. Saint-John revient pour la troisième fois, et c'est miss Blessington, comme jadis Robert Brandon, que l'on sacrifie à l'éternel égoïsme de l'amour.

Le Roman de Gilliane est bien inférieur à ceux dont nous venons de parler. Il nous fournit toutefois l'occasion d'achever de caractériser l'auteur en disant deux mots du genre auquel elle s'est visiblement consacrée. Ce que miss Rhoda Broughton semble étudier presque uniquement, en effet, dans ses romans, et ce que l'on pourrait appeler son domaine psychologique réservé, c'est la coquetterie. Toutes ces jeunes filles sont coquettes, mais chacune d'elles à sa façon. Esther Craven, c'est la coquetterie qui s'ignore; Lénore Herrick, c'est la coquetterie qui provoque les hommages et qui se plaît à user de son pouvoir; Joanna, c'est la coquetterie qui veut gouverner vers le bien et diriger vers l'idéal l'homme de son choix; Gilliane, enfin, dans ce dernier roman, c'est la coquetterie la plus naturelle et la plus permise, qui veut triompher des préventions et complaire aux yeux d'un juge défiant. On a fait cette remarque plus d'une fois, que les romanciers anglais ne ressemblaient pas mal à des mineurs toujours à la recherche de quelque filon pro-

ductif. « Ils n'obéissent pas à une vocation, ils sont en quête d'une manière et d'un succès (1). » Et quand ils ont trouvé cette manière, ils s'y tiennent, car, puisqu'il ne s'agit que de réussir, de quoi se soucieraient-ils encore quand ils ont une fois réussi? L'auteur d'*Adieu les amoureux* et de *Fraîche comme une rose* moralise agréablement sur les dangers d'être coquette. Notez d'ailleurs qu'il y a manière et manière. Le mot quelquefois sert assez improprement à désigner ce que l'on appellerait mieux l'originalité, la personnalité d'un grand artiste et cette part de soi-même qu'il ne peut s'empêcher de mettre dans ses œuvres. Il sert plus souvent et plus justement à désigner un ensemble de procédés raisonnés, acquis et voulus que l'on applique sans beaucoup de travail et comme mécaniquement à la reproduction non pas tout à fait des mêmes sujets, mais, pour parler le langage qui convient ici, à la fabrication de produits similaires. C'est un peu le cas de miss Rhoda Broughton.

Ajoutons quelques mots. On aura sans doute remarqué combien étroite à la base et combien fragile est l'intrigue de tous ces romans. Ils sont construits sur une pointe d'aiguille. Je ne veux pas précisément dire par là qu'ils soient vides d'événemens, mais bien que le choix, que l'enchaînement, que le rapport de ces événemens est singulièrement arbitraire. Presque dans tous ces romans, il suffirait d'un geste, il suffirait d'un mot pour que l'intrigue s'achevât et que l'aventure fût dénouée. Pourquoi personne ne prononce-t-il ce mot, ou ne fait-il ce geste? On ne saurait vraiment le dire, si ce n'est parce qu'il faut que le roman, bon gré, mal gré, s'étende au-delà des modestes proportions d'une nouvelle et remplisse, de quelque façon que ce soit, un nombre de pages déterminé. Voici par exemple Esther Craven: elle aime Saint-John, elle en est aimée : vingt fois l'occasion s'est offerte, et toute naturelle, de rompre avec Robert Brandon et de dégager la promesse qu'elle lui a faite, — promesse vague, arrachée plutôt à son impatience qu'à sa compassion même et nullement à son amour, — pourquoi ne l'a-t-elle pas saisie? Je serais embarrassé de le dire, et miss Rhoda Broughton aussi. Voici Joanna, dont le mariage ne manque avec sir Anthony Wolferstan que parce qu'elle apprend un jour, tout à fait inopinément, qu'il y a je ne sais quelle tache sur le nom de son père, une tache dont elle se reprocherait de déshonorer l'écusson des Wolferstan? Il faut donc qu'elle ait attendu jusqu'à dix-huit ou vingt ans pour savoir ce qu'était son père, et cela, demeurant sous le toit de sa propre tante, la meilleure, la plus indiscrète et la plus bavarde des femmes. Et c'est de la mère de Wolferstan elle-même qu'elle apprendra cette nouvelle. Et Wolferstan lui-même l'apprendra pour la première fois. Tout cela

1) Ed. Scherer, *Études critiques sur la littérature contemporaine.*

est trop artificiel, trop léger de construction, ce sont là de ces incidens que l'on combine à volonté, mais qui ne sont ni la représentation de la vie même dans sa réalité, ni la déduction logique des caractères tels qu'ils nous sont donnés.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'il y ait bien des longueurs dans les romans de miss Rhoda Broughton. Et j'appelle ici longueurs, — car il n'est presque pas un mot de la langue littéraire qu'il ne faille aujourd'hui définir avant de l'employer, — les descriptions, peintures, épisodes enfin de toute sorte qui ne servent à rien, absolument à rien, qu'à grossir un volume toujours, et décourager l'attention du lecteur. J'ai cité la description de l'intérieur des Moberley dans *Joanna*, de l'intérieur encore des Brandon dans *Fraîche comme une rose*. Elles sont bien faites, amusantes, et vraisemblablement fidèles, comme ces portraits dont nous n'hésitons pas à garantir la ressemblance, quoique nous n'ayons pourtant jamais rencontré l'original. Mais elles sont parfaitement inutiles, puisqu'elles ne nous font avancer d'un pas ni dans la connaissance du caractère intime des personnages, ni dans la connaissance même d'un milieu dont on ne leur fait pas subir l'influence. Je pourrais multiplier les exemples : il suffira d'un seul. Esther Craven, cherchant une place de dame de compagnie, fait insérer une annonce dans un journal, et voilà miss Rhoda Broughton qui part de sa meilleure plume : « Et maintenant, cet avertissement parcourt en long ou en large le monde civilisé, pénètre dans les cafés, dans les hôtels, dans les maisons particulières, confondu avec ces paragraphes nombreux comme les sables de la mer, qui... » Vous comprenez bien qu'il n'y a pas de raison pour que l'on s'arrête, une fois lancé dans cette voie. C'est un développement de collège, une matière à mettre en vers latins. Si quelqu'un dépose une dépêche au bureau du télégraphe, je puis partir du même style : « Et maintenant cette dépêche parcourt en long et en large... » ou si j'embarque mes personnages sur un paquebot : « Et maintenant, livré aux hasards de la mer, etc... » Le procédé est renouvelé de Dickens, il est vrai, mais pour l'employer, ce n'est pas trop d'être Dickens lui-même. Et quand ces sortes de descriptions n'importent pas au récit, pour avoir le droit de les risquer, il faut, comme Dickens lui-même, avoir cette vision poétique et cet art d'animer l'insensible qui caractérise en effet à un si haut degré l'auteur de *Martin Chuzzlewitt* et de *David Copperfield*.

Enfin, et quoique ce soit toujours une témérité grande que de vouloir juger de la manière d'écrire et du style d'un écrivain dont nous n'avons pas parlé la langue dès l'enfance, puisque l'on dit que le style de miss Rhoda Brougthon n'a pas, en Angleterre, le suffrage des connaisseurs, je crois volontiers ce qu'on en dit. Et même à travers une traduction le lecteur s'apercevra, je n'en doute pas, à chaque page de *Fraîche*

comme une rose et d'*Adieu les amoureux!* d'un singulier mélange de prétention et de vulgarité. Non qu'il n'y ait des pages charmantes, quelques descriptions d'une fraîcheur tout anglaise, et quelques bouts de dialogue d'un accent vif, net et juste. Mais il est trop évident que miss Rhoda Broughton se travaille à dire de bons mots et qu'elle n'y réussit pas toujours. Écrire que le « salon du matin, à Felton, est ainsi nommé parce qu'on s'y tient le soir, » cela passerait en France pour une plaisanterie de petit journal, et je ne pense pas que ce soit beaucoup meilleur, ni d'un goût beaucoup plus fin en Angleterre. Ou bien encore, dire que « le train rapide qui emporte Esther vers une nouvelle existence est saupoudré comme certains gâteaux, » j'ai peine à me figurer que ce soit en aucune langue une façon bien simple ou bien piquante de signifier qu'il neige. Il me paraît, d'ailleurs, à ces signes, qu'on en est en Angleterre où nous en sommes nous-mêmes. Nous aussi nous, écrivons de ce style à la fois précieux et brutal, entortillant de périphrases les choses les plus simples, comme de mauvais imitateurs de Marivaux, et de ci, de là, laissant s'échapper quelque mot vulgaire, emprunté de l'argot de la rue ou de l'atelier, qui fait bien le plus étrange effet. Mais le sujet est de ceux qui demanderaient un volume.

Contentons-nous donc de dire, qu'en dépit de toutes ces critiques les romans de miss Rhoda Broughton sont certainement à lire. *Adieu les amoureux!* et *Fraîche comme une rose*, incontestablement, sont des œuvres fort honorables. Irons-nous d'ailleurs jusqu'à soutenir, pour expliquer l'estime assez modérée qu'il semble que l'on en fasse en Angleterre, ce paradoxe, après tout fort soutenable, que les compatriotes d'un écrivain vivant n'en sont pas toujours les meilleurs juges, ni surtout les juges sans appel? Il faudrait pour cela qu'indépendamment des qualités de forme qu'on leur dispute, ces romans eussent une profondeur d'originalité qu'ils n'ont véritablement pas. Ce sont d'agréables récits, et voilà tout. Il est d'ailleurs un moyen de concilier les éloges dont les romans de miss Broughton nous paraissent dignes et les critiques dont ils ont été l'objet en Angleterre : c'est de faire la part très large au bon goût, au tact, et à l'habileté de sa traductrice. Et, de fait, rien ne sera plus juste.

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1881.

Si les hommes qui ont l'orgueil de conduire les affaires des peuples mettaient un peu de prévoyance dans leur ambition, ils redoubleraient de vigilance, d'attention, même, si l'on veut, d'inquiétude, à mesure qu'ils se croient mieux assurés du succès. Ce n'est pas tout, en effet, d'avoir réussi, d'avoir triomphé des obstacles et des contestations passionnées, d'avoir fondé un régime dont la première, la plus évidente raison d'être, à vrai dire, a été d'abord l'impossibilité de tout autre régime. Avec le succès, — ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on le remarque, — s'élèvent des questions plus graves, plus épineuses. Il s'agit de savoir ce que deviendra ce régime laborieusement établi, quel caractère il prendra, s'il s'adaptera aux mœurs, aux goûts, aux intérêts du pays, ou s'il ne sera que la domination bruyante, agitatrice, d'un parti infatué de victoire et de pouvoir. C'est le problème qui se débat avec la république telle qu'elle existe depuis quelques années, et pour ceux qui suivent la marche des choses, non à la manière des optimistes complaisans, mais d'un regard calme, sans malveillance comme sans illusion, l'expérience n'est peut-être pas absolument décisive encore. La question est engagée; elle l'est plus que jamais à l'heure qu'il est dans ce tourbillon d'influences contraires, de faux conseils, de calculs équivoques et de passions intéressées qui représentent toute la politique du jour, qui peuvent décider de l'issue définitive de l'expérience.

Le mal le plus caractéristique, le plus grave du moment pour le succès de la république, n'est pas sans doute précisément la violence des actes ou des idées, quoique la violence fasse quelquefois de singulières apparitions dans nos affaires; il y a heureusement désormais dans les mœurs, dans l'instinct public, dans un certain état tempéré de civilisation, un frein pour de trop crians excès. Le danger le plus sérieux, le plus immédiat, c'est la confusion des conseils, l'abus de l'esprit de parti se traduisant en incohérences parlementaires, l'impatience de changement, le besoin de tout remettre en doute, tantôt les lois constitutives de l'administration ou de la magistrature ou de l'armée, tantôt

le système électoral; c'est cette inconsistance des choses et des hommes qui fait qu'on ne sait plus, ni quelle est la politique extérieure et intérieure de la France, ni s'il y a un ministère et ce qu'il représente, ni quel est le rôle, quels sont les rapports des principaux pouvoirs publics; c'est, en un mot, cette incertitude universelle où l'on finit par ne plus distinguer ce qui pourra arriver demain, parce qu'on ne voit pas bien ce qui se passe aujourd'hui et qu'on ignore encore plus qui dispose de ce lendemain énigmatique. Voilà le danger! Y a-t-il réellement une crise? n'est-elle que suspendue ou ajournée dans l'intérêt de l'emprunt nouveau qui vient d'être ouvert? C'est la question qu'on s'est adressée entre curieux depuis une semaine, à l'occasion de la proposition qui a pour objet de substituer le scrutin de liste au scrutin d'arrondissement dans les élections prochaines. Il n'y a que peu de jours, une note d'une agence semi-officielle a pris soin de nous prévenir que M. le président de la chambre des députés avait rendu visite à M. le président de la république à l'Élysée, que l'entretien avait duré plus de deux heures, qu'il avait été très cordial, — et la note ajoutait, non sans une certaine solennité un peu bizarre : « Tout porte à croire que *les deux présidens se sont entendus.* » Qu'est-ce à dire? Il y a donc deux présidens dans l'état, et ces deux présidens ne s'entendaient pas, puisqu'ils ont eu besoin de se réunir en conférence diplomatique pour chercher à s'entendre! Encore se sont-ils effectivement entendus, comme on l'a dit? Il ne le semble guère, puisqu'au lendemain de la note paraissait un récit non moins authentique de l'entrevue précisant les raisons très sérieuses par lesquelles M. Jules Grévy a maintenu son opinion en faveur du scrutin d'arrondissement, tandis que M. Gambetta a plaidé la cause du scrutin de liste. C'est là un étrange spécimen de l'entente des « deux présidens» dans l'ordre constitutionnel tel qu'on le pratique. D'un autre côté, que pense le ministère de tout cela? Quelle est son attitude dans cette affaire? M. le président du conseil a fait, lui aussi, sa visite à la commission nommée par la chambre; il a comparu pour déclarer à peu près qu'il n'avait rien à dire en ce moment! La vérité est que le ministère est divisé en deux camps, les uns restant avec M. le président de la république, les autres suivant M. le président de la chambre des députés, et, pour ne pas précipiter le conflit, M. le président du conseil, parlant au nom du cabinet, s'est réservé le droit d'avoir une opinion, — un peu plus tard, selon les circonstances. L'entente, à ce qu'il paraît, est la même partout, entre les ministres comme entre les « deux présidens! »

De toute façon, que la crise dont on a parlé un instant soit ajournée ou précipitée, elle n'existe pas moins, elle est dans le fond des choses; elle est la conséquence immédiate de cette proposition de réforme électorale dont on n'avait prévu d'abord ni le caractère ni les effets. D'un côté sont ceux qui, avec M. Gambetta pour chef ou pour auxiliaire pré-

pondérant, poursuivent la campagne engagée en faveur du scrutin de liste; de l'autre côté sont tous ceux qui prétendent que demander à M. le président de la république et à la chambre l'abandon du scrutin d'arrondissement, c'est leur demander de renier l'origine de leurs pouvoirs, que ce serait changer sans nécessité un régime électoral qui a produit la situation actuelle, les deux scrutins républicains de 1876 1877, et se livrer à l'inconnu. Le point noir ou obscur dans la réforme nouvelle, en effet, c'est ce défi à l'inconnu, cette grande aventure électorale tentée pour obtenir du pays quelque manifestation mal définie, pour avoir une majorité mieux disciplinée, mieux disposée à soutenir des desseins qu'on ne dit pas. Le scrutin de liste par lui-même a sans doute des avantages; il peut imprimer aux élections un caractère plus politique en dégageant le vote demandé au pays des influences locales et personnelles qui en atténuent souvent la signification. C'est assurément dans les intentions les meilleures que ce retour à un mode de suffrage plus d'une fois éprouvé a été conçu et proposé. L'inconvénient du système aujourd'hui est d'avoir pour ainsi dire changé de sens en chemin, de s'être compliqué de toute sorte d'élémens équivoques, de ressembler, contrairement à la pensée du premier promoteur, à un expédient de domination, de préparer un déplacement dans les rapports des pouvoirs, dans les conditions de stabilité constitutionnelle. Et qu'on voie bien comment les conséquences s'enchaînent. Une fois la brèche ouverte, tout le monde veut essayer d'y passer. Les uns se bornent à la révision de la loi électorale, les autres vont aussitôt jusqu'à la révision de la constitution, — et sur un point du moins ceux-ci ne laissent pas d'être jusqu'à un certain degré assez logiques. Si on change le système d'élection de la chambre des députés dans l'intention avouée de relever cette assemblée en lui donnant une force nouvelle, une autorité plus irrésistible, pourquoi ne changerait-on pas dans le même esprit le mode de formation du sénat, ne fût-ce que pour rétablir l'équilibre? Les propositions de révision constitutionnelle ont peu de chance d'être admises pour le moment, c'est possible, c'est vraisemblable. La révision électorale, engagée comme elle l'est, risque de conduire aux mêmes résultats, en commençant par mettre un certain désarroi un peu partout pour aboutir à un grand imprévu, sans autre garantie que la volonté d'un homme qui semble confondre le régime parlementaire avec sa propre prépondérance, qui touche à ce point où il ne peut ni triompher ni échouer sans quelque danger. La situation devient étrange, nous en convenons; elle est justement la suite de ces confusions d'idées, de cette inconsistance des choses, de ces équivoques et de ces impatiences de changement qui ne sont pas assurément les conditions les meilleures pour des réformes vraies, réellement utiles au pays.

Le malheur en tout cela, c'est qu'il y a eu dans ces dernières années un moment où l'équilibre a été rompu, où la direction des choses s'est

trouvée déplacée par la prédominance exclusive des influences de parti et où l'on s'est cru désormais tout permis; c'est que la force de modération qui avait d'abord gardé quelque autorité a presque disparu ou s'est sensiblement atténuée avec l'avènement des ministères qui se sont donnés pour les inaugurateurs et les mandataires de la politique vraiment républicaine. Il y a quelques jours à peine, le centre gauche du sénat s'est réuni, et le nouveau président qu'il a élu, un ancien ministre, M. Teisserenc de Bort, s'est plu à relever la part du groupe d'opinions qu'il représente dans la fondation de la république, dans la réorganisation de la France, dans l'œuvre des dix années qui viennent de s'écouler. M. Teisserenc de Bort a raconté ce qui est du passé et il s'est empressé d'ajouter : « Aujourd'hui notre démocratie est maîtresse de ses destinées. Elle ne redoute rien de ses adversaires et ne pourrait être compromise que par ses propres fautes. L'objectif de nos efforts patriotiques se trouve donc changé. Nous n'aurons plus désormais à défendre la république contre la réaction, contre les entreprises du pouvoir personnel; mais nous pouvons être appelés à la prémunir contre l'inexpérience et les entraînemens de quelques-uns de ses amis!.. » Fort bien! C'est le seul rôle qu'un parti réellement modéré, qu'il continue à s'appeler le centre gauche ou qu'il soit conduit à s'appeler d'un autre nom, puisse accepter désormais, — et ce rôle, s'il veut garder sa bonne renommée politique, il doit le prendre activement, résolûment, sans craindre les exclusions dont on le menace, sans se laisser entraîner dans des aventures que sa raison désavouerait, sans se confondre dans des alliances équivoques sous prétexte de solidarités trompeuses. Ou il n'est rien, ou il est dans la république une opposition libérale et conservatrice luttant contre l'arbitraire déguisé sous une couleur républicaine, arrêtant au passage les projets décousus, inspirés par l'esprit de parti, parlant le langage de l'indépendance avec M. Bérenger dans son rapport sur la magistrature, le langage de la prévoyance financière avec M. Léon Say dans son dernier discours sur un dégrèvement de l'impôt foncier. Son seul programme, selon le mot de M. Teisserenc de Bort, c'est de n'accepter et de n'appuyer que ce qui est « compatible avec la bonne conduite des affaires, le maintien de la paix publique et la stabilité des institutions. »

Il y a un mot qu'on répète souvent pour justifier tous ces projets et ces propositions où se perdent chambres et ministres, — qui prouvent plus d'agitation ou d'impatience que de vraie activité, plus d'esprit de parti que d'esprit de gouvernement. Il faut bien, dit-on, que la république apparaisse, qu'elle se manifeste par ses œuvres, par ses lois et par ses réformes; il faut bien qu'elle ait sa politique à elle dans les finances et l'administration économique comme dans la diplomatie, dans l'organisation civile et judiciaire comme dans la direction de l'armée, dans l'enseignement comme dans les rapports avec la puissance

religieuse. Assurément, à part cette imagination assez ridicule de vouloir tout marquer à l'effigie républicaine, — à part cela, la république a bien le droit d'avoir sa politique. La question, pour s'arrêter à un point précis, la question est justement de savoir si c'est une politique habile et sérieuse de conduire les finances avec des illusions, de s'exposer à abuser d'une prospérité qui est réelle sans doute, mais qui peut avoir aussi ses défaillances ou ses crises. M. le ministre des finances vient d'ouvrir un emprunt d'un milliard en rente dite amortissable. Il use en cela des autorisations légales qui lui ont été données, et de plus il ne fait que continuer les vastes opérations qui ont été inaugurées il y a quelques années. Aujourd'hui l'emprunt est décrété, la souscription va s'ouvrir, et sans insister sur les détails, sur les particularités de cette émission nouvelle, il ne reste plus qu'à attendre, à souhaiter un succès qui ne manquera sûrement pas, qui dépassera plutôt toutes les espérances. Le crédit de la France se tirera encore de cette affaire comme il s'est tiré de bien d'autres. Il ne reste pas moins une question des plus graves, des plus délicates, la question même de notre situation économique tout entière, du choix d'un système financier conforme à la vérité des choses et à la prévoyance politique.

Le système qu'on suit aujourd'hui peut paraître étrange et a évidemment ses dangers. La prospérité publique, sur laquelle on s'appuie et dont on parle sans cesse avec une infatuation dont on devrait bien se débarrasser, cette prospérité est réelle sans doute; elle se manifeste par des plus-values incessantes dans les produits de tous les impôts. La situation financière est aisée, on ne peut le contester, et tous ceux qui se préoccupent de cet élément de puissance, de cet intérêt vital du pays s'en réjouissent. Cela étant, quelle est la conduite qui paraîtrait la plus naturelle? Que devrait-on faire? La plus simple sagesse semblerait l'indiquer. On devrait commencer par établir un large et solide budget ordinaire dans d'invariables conditions d'équilibre, et ce premier résultat assuré, avec les plus-values qui laissent entre les mains de l'état des ressources disponibles, on pourrait songer à des dégrèvemens successifs. M. le ministre des finances a déjà proposé et facilement obtenu des chambres l'an dernier quelques-uns de ces dégrèvemens, qui n'étaient peut-être pas même les plus urgens. M. Léon Say, dans le discours qu'il a prononcé l'autre jour devant le centre gauche du sénat, a proposé une autre de ces mesures que le gouvernement paraît voir avec quelque humeur; il a démontré avec autant de clarté que de raison pratique l'utilité, la convenance d'un dégrèvement de 40 millions sur la propriété rurale, dégrèvement devenu d'autant plus nécessaire que, si la contribution n'a pas varié en principal, elle s'est singulièrement accrue par les centimes additionnels votés depuis quelques années pour toute sorte de dépenses locales. De toute façon, après avoir dû, au lendemain de la guerre, demander à la France des sacrifices néces-

saires, mais étrangement lourds, il ne serait que juste aujourd'hui de consacrer une partie des plus-values à des dégrèvemens, — et avec l'autre partie on pourrait suffire à des travaux, à des entreprises d'utilité publique. On marcherait ainsi lentement, mais sûrement. Est-ce là ce qu'on fait? Il n'en est malheureusement rien. Que signifient et les dégrèvemens et les plus-values et l'équilibre lorsqu'à côté du budget ordinaire on place un budget extraordinaire qui souvent sert de déversoir à des dépenses courantes, et, lorsqu'on couvre le tout, ou l'on supplée à tout avec l'emprunt périodiquement ouvert? Tout devient plus ou moins mirage et fiction. On compromet la réalité pour des apparences, et l'on s'expose à épuiser d'avance sans nécessité les ressources et le crédit dont la France pourrait avoir besoin. Que la république ait sa politique, nous le voulons bien; elle est certainement intéressée elle-même à y mettre plus de mesure et de prévoyance, à garder ses réserves de crédit, — en un mot à savoir user du succès en cela comme en tout.

On ne peut pas dire qu'en ce temps-ci il y ait beaucoup de nations ou de gouvernemens pour qui la vie soit toujours facile, et que les plus puissans, les plus favorisés de la fortune échappent eux-mêmes aux ennuis, aux mécomptes, aux contradictions irritantes. Le chancelier d'Allemagne, pour sa part, depuis qu'il a repris un rôle actif, semble être perpétuellement en guerre contre quelqu'un et défier les résistances, les hostilités dont il se sent ou dont il se croit menacé. Pour un jour, il est vrai, il y a eu trêve dans la politique à Berlin, à l'occasion du mariage du jeune prince Guillaume, fils du prince impérial, petit-fils du premier empereur d'Allemagne et de la reine Victoria d'Angleterre avec une princesse de Sleswig-Holstein-Augustenbourg. Malheureusement les mariages princiers ne durent qu'un jour; ils ne changent pas les situations et le lendemain comme la veille M. de Bismarck est resté dans cette attitude guerrière, impérieuse, provocante qu'il a prise un peu avec tout le monde, au risque d'ajouter aux difficultés réelles de sa position les difficultés qu'il se crée par son humeur. C'est en vérité un curieux phénomène que ce chancelier omnipotent, humoristique et hautain, qui a sans doute son but, et le répète assez souvent, qui vise avant tout à la consolidation de son œuvre, de l'empire d'Allemagne, mais qui trouve le moyen, chemin faisant, de batailler avec tout le monde, qui finit par s'isoler dans sa puissance.

D'un côté, M. de Bismarck s'est fait une assez mauvaise affaire avec cette querelle qui a définitivement déterminé la retraite du comte Eulenbourg, jusqu'ici ministre de l'intérieur. Le comte Eulenbourg n'était pas seulement un personnage bien vu à la cour, cher à l'empereur lui-même, il était en alliance avec tous les conservateurs prussiens, et sa démission a été visiblement un embarras. Il sera provisoirement remplacé au ministère de l'intérieur, dit-on, par le ministre

des cultes, M. de Putkammer. L'incident ne reste pas moins avec sa signification, montrant une fois de plus le vide que le chancelier crée autour de lui en n'admettant chez ses collègues de pouvoir qu'une volonté subordonnée. La retraite du comte Eulenbourg n'eût-elle que cette valeur démonstrative, elle ne laisserait pas d'avoir de la gravité au point de vue des conditions ministérielles. D'un autre côté, avec l'ardeur d'intervention qui l'entraîne dans les mêlées parlementaires, M. de Bismarck n'en est plus à compter les altercations violentes qu'il a eues depuis quelques jours dans le Reichstag, tantôt à propos du budget bisannuel qu'il réclame, tantôt à propos d'une motion de M. Mendel contre l'abus des influences administratives dans les élections, tantôt à l'occasion du système d'impôts.

Tout est pour lui sujet d'irritation. L'autre jour, dans la discussion de la proposition de M. Mendel, le chancelier, se levant brusquement, a déclaré qu'il était autant que tout autre opposé à l'abus des influences administratives, et il s'est mis à raconter une histoire vieille de deux ans, une élection de Meiningen, où son fils avait échoué. Celui qu'il accusait justement d'avoir abusé des influences, d'avoir été hébergé, patronné par la principale autorité locale, c'était le concurrent heureux de son fils, un des chefs du parti libéral, M. Lasker, qui n'a pas manqué de répliquer, et la scène a pris bientôt le caractère le plus violent. M. de Bismarck s'est laissé emporter jusqu'à dire que les assertions de M. Lasker n'étaient que des « faussetés qui sortaient d'une source infecte. » Une fois lancé du reste, il ne s'est pas borné à traiter l'opposition de cette belle manière. il a accusé tout le monde. Un autre jour, c'est dans la discussion d'un impôt sur la valeur locative des bâtimens affectés aux fonctionnaires que le chancelier a pris feu. Il a commencé par raconter plaisamment les mésaventures qu'il a essuyées pour son propre compte en sa qualité de contribuable sollicitant une réduction et n'obtenant qu'une aggravation. Puis il a saisi l'occasion de développer une fois de plus son système favori d'impôts indirects combinés avec le dégrèvement de la contribution directe, et, s'exaltant par degré, il s'est bientôt livré à une sortie furieuse contre la municipalité de Berlin et son système financier, contre le bourgmestre, M. de Forkenbeck, contre les conseillers municipaux progressistes, qu'il a accusés de surcharger la population pauvre, de créer une situation telle que la vie serait plus chère à Berlin qu'à Paris. Les interpellations les plus injurieuses ont été échangées dans le Reichstag; mais ce n'est pas tout. Aujourd'hui, le conseil municipal de Berlin proteste, signe des adresses contre le chancelier, et voilà une guerre de plus allumée! M. de Bismarck suit son chemin, brisant les adversaires ou les amis récalcitrans qui ne veulent pas le suivre dans ses évolutions, et à ceux qui lui reprochent de les abandonner, d'avoir plusieurs fois changé d'opinion depuis vingt ans, il répond lestement: « Oui, il

y a vingt ans, j'étais aussi intelligent que vous; aujourd'hui, je le suis davantage, car j'ai beaucoup appris en vingt années. » La vérité est que M. de Bismarck est depuis quelque temps très porté à la guerre en politique et que, s'il cherche la paix, c'est seulement dans les affaires religieuses, où apparaissent de plus en plus les signes d'un prochain apaisement et de la fin du *Culturkampf*.

L'Angleterre a certainement, elle aussi, ses difficultés de toute sorte, intérieures ou lointaines, qui n'ont pas diminué pour elle depuis qu'elle est passée du ministère conservateur de lord Beaconsfield au ministère semi-libéral, semi-radical présidé par M. Gladstone. Ces difficultés, ce n'est pas le cabinet d'aujourd'hui qui les a créées sans doute; il a trouvé les questions engagées, il en porte le poids, et par la manière dont il est composé, par les opinions qu'il représente, il est peut-être plus embarrassé qu'un autre pour les résoudre. Quand et comment arrivera-t-il à cette pacification de l'Irlande qu'il poursuit? Depuis que le parlement est ouvert, il n'a pas été un seul jour sans avoir à livrer quelque combat pour obtenir les pouvoirs dont il a besoin. Il a fini par avoir son « bill de coercition, » qu'il est occupé maintenant à appliquer en faisant arrêter les agitateurs de la *land league*. Il n'est cependant encore qu'à mi-chemin. Il a d'autres mesures de désarmement à faire voter, et il a aussi, chose plus grave, à proposer ce qu'on appelle le bill agraire, la loi de réforme sur laquelle il compte pour désintéresser la population rurale de l'Irlande, en allégeant, en améliorant sa condition. Il n'est pas au bout de la crise irlandaise. Le cabinet a trouvé de plus dans l'héritage qu'il a recueilli bien d'autres affaires; mais le contre-temps le plus imprévu, le plus cruel à l'heure qu'il est pour le ministère, pour la nation anglaise elle-même, c'est ce qui se passe au sud de l'Afrique; c'est le sanglant échec que viennent d'essuyer les troupes britanniques dans la guerre engagée contre ces rudes paysans, les Boers du Transvaal. Les soldats de la Grande-Bretagne ont payé les erreurs d'une politique.

Rien de plus curieux, de plus dramatique que l'histoire de ces colonies africaines, formées autrefois par les Hollandais et, à l'époque de l'invasion de la Hollande par la république française, conquises par les Anglais, qui les ont gardées. L'Angleterre, avec sa politique de domination et d'annexions indéfinies, a vainement essayé de dompter et a successivement refoulé les colons primitifs, Hollandais ou descendans de huguenots français transportés au Cap à la fin du XVIIe siècle. Ces populations européennes d'origine, fortes et simples de mœurs, calvinistes par la foi religieuse, se sont périodiquement retirées avec leurs femmes, leurs enfans et leur bible dans l'intérieur, et c'est ainsi que se sont formées la république d'Orange, puis la république du Transvaal. L'annexion, après s'être d'abord arrêtée devant ces émigrans, a fini par atteindre le Transvaal il n'y a que quelques années, sous le ministère

Beaconsfield. De là le mouvement de résistance et d'indépendance qui s'est déclaré parmi les Boers et dont le chef militaire, par un jeu bizarre des choses, est un Français, M. Joubert, descendant d'un de ces huguenots transportés au Cap à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. L'Angleterre, depuis quelque temps, n'est pas heureuse dans ses campagnes de l'Afrique australe. Elle n'a pas été heureuse même avec des peuplades sauvages comme les Zoulous et les Bassutos; elle l'est encore moins dans ses affaires avec les Boers du Transvaal. Le général sir George Colley avait déjà essuyé un premier échec; il a voulu sans doute prendre sa revanche et avec sept ou huit cents hommes il a escaladé pendant la nuit des hauteurs désignées sous le nom de Spitzkop, d'où il croyait dominer le camp des Boers établis à courte distance. C'est lui au contraire qui, une fois sur ces positions en apparence inexpugnables, a eu à subir un assaut conduit avec autant d'habileté que de vigueur et a été mis en déroute. Il a laissé sur le terrain la moitié de son monde et il a lui-même perdu la vie. Avait-il mal combiné son opération? avait-il négligé de la concerter avec le général Evelyn Wood, dont il n'était pas éloigné et qui n'a pu le secourir? La défaite n'est pas moins réelle, dure pour l'orgueil britannique, et elle a aussitôt excité une profonde émotion à Londres, où le premier mouvement a été d'expédier des forces nouvelles avec le général Roberts, qui s'est signalé dans l'Inde, qui vient d'être créé baronnet.

Cette affaire de Spitzkop, à part ce qu'elle a de malheureux, a été d'autant plus inopportune que, par le fait, des négociations étaient déjà engagées et qu'au fond M. Gladstone n'a jamais été partisan de cette annexion du Transvaal, d'où naissent aujourd'hui de telles complications. Même après ce qui vient d'arriver, tout en mettant les représentans de la reine en mesure de maintenir l'honneur des armes anglaises, le chef du cabinet ne paraît pas avoir renoncé à l'idée d'une transaction qui laisserait nécessairement aux Boers une large mesure d'indépendance. Il a remis au général Roberts un projet de traité de paix. Une trêve existe aujourd'hui. Assurément, si l'Angleterre tenait avant tout à venger son orgueil militaire et à réduire les Boers, elle le pourrait, elle en a les moyens, personne n'en doute. N'est-elle pas une assez grande nation pour mettre sa fierté au-dessus de telles vengeances ou de telles satisfactions d'amour-propre? N'est-elle pas plutôt intéressée à ménager ces braves gens et à faire, même après le combat de Spitzkop, les concessions qu'elle paraissait disposée à ne pas refuser avant cet incident de guerre? C'est d'autant plus possible que ce sont les Boers eux-mêmes qui, le lendemain de leur succès, sont allés au-devant d'une suspension d'armes nécessaire aux Anglais et se sont offerts à renouer une négociation qui était déjà engagée, qu'ils reprochent justement au général Colley d'avoir rompu par son attaque. Ces rudes paysans du Transvaal tiennent sans doute à une liberté, à une indé-

pendance qu'ils paient de leur sang, et ils ont leurs prétentions; après tout, l'Angleterre a plus à gagner à s'allier avec eux en Afrique qu'à se préparer d'éternelles guerres.

La plus grande des républiques vivantes, sans vouloir faire tort à la république française, la plus ancienne dans tous les cas, la république des États-Unis d'Amérique vient de subir un changement de pouvoir qui, pour cette fois, n'a pas été une crise. Celui qu'on peut maintenant appeler l'ancien président, M. Hayes, a quitté la Maison-Blanche sans bruit, à l'heure voulue, le 4 mars, après une administration de quatre années, qui avait commencé au milieu des orages, des contestations passionnées des partis, et qui vient de finir le plus pacifiquement du monde. Le nouveau président, — c'est le vingtième depuis que les États-Unis existent, — M. James Garfield, accompagné du vice-président, M. Arthur Chester, escorté par les milices, est allé porter son serment au capitole de Washington et a pris possession du pouvoir sans trouble, sans le moindre incident. Le nouveau président est l'élu des républicains, comme l'était déjà M. Hayes. C'est donc toujours le même parti qui a son représentant à la Maison-Blanche. M. Garfield, à son avènement, du reste, reçoit cette grande république qu'il est chargé d'administrer pour quatre ans dans d'incomparables conditions de prospérité matérielle qu'il s'est plu à constater, et cette prospérité, il l'attribue non-seulement à l'abondance des récoltes, mais « plus encore au maintien du crédit public et à la reprise des paiemens en espèces; » c'est la doctrine économique du parti républicain. Le discours par lequel le nouveau président a inauguré sa prise de possession ne fait en réalité que confirmer dans son ensemble la politique modérée et sensée de son prédécesseur, politique tournée avant tout vers les améliorations pratiques et avouant la sage intention de faire oublier les violentes luttes du passé.

Certes elle est dans toute sa puissance, dans son mouvement ascendant, cette république qui embrasse aujourd'hui la plus grande partie de l'Amérique du Nord. Depuis qu'elle est sortie victorieuse de la guerre civile où elle a failli s'abîmer, elle a repris sa marche avec une énergie extraordinaire. Si elle n'a rien ménagé, ni les hommes ni l'argent quand il l'a fallu, pour triompher d'une crise terrible, elle n'a rien négligé depuis pour reconstituer ses forces et son crédit. Elle ne s'est pas fait un jeu, quant à elle, de grossir sa dette sans nécessité, elle a mis au contraire une passion opiniâtre à la réduire, sans reculer devant l'excès des fiscalités et des prohibitions douanières pour atteindre son but. La politique économique qui a été suivie depuis quinze ans a pu paraître quelquefois exagérée; elle n'en a pas moins eu une influence décisive sur le développement de la prospérité intérieure, sur les progrès de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, en un mot sur ce mouvement

de richesse qui se manifeste sous toutes les formes. Tout ce qui est civilisation matérielle a un prodigieux éclat aux États-Unis. En est-il de même de ce qu'on peut appeler la civilisation morale et intellectuelle? Il est certain qu'il reste beaucoup à faire, et M. Garfield, dans son discours, n'hésite pas à signaler un phénomène singulier, une sorte de décadence de l'enseignement. Le fait est étrange au milieu du déploiement d'activité qui caractérise les États-Unis, et il serait sans doute curieux à étudier dans ses causes. Il existe dans tous les cas. M. Garfield le signale en insistant sur la nécessité de chercher un remède au mal. C'est là un des objets que peut se proposer la présidence nouvelle. M. Garfield, d'ailleurs, dès sa prise de possession, s'est hâté de former son cabinet avec M. Blaine, M. Window, M. Lincoln, M. Hunt, M. Kirkwood. Le nouveau secrétaire d'état, M. Blaine, aujourd'hui sénateur pour le Missouri, est depuis longtemps l'ami de M. Garfield. Avec les hommes qui entrent au pouvoir, la république américaine ne change pas de politique; elle reste dans les mêmes voies, accoutumée à compter avant tout sur elle-même, sur son infatigable activité, pour garder et étendre sa puissance.

Que sont cependant ces faits de la vie de tous les jours dans quelques-uns des plus grands états de l'ancien ou du nouveau monde auprès de la tragique et foudroyante catastrophe qui vient d'éclater en Russie? Hier même, l'empereur Alexandre II, revenant d'une parade militaire et rentrant au palais d'hiver, a été la victime d'un épouvantable attentat. Des bombes explosibles, lancées au passage de sa voiture, l'ont atteint mortellement, lui et quelques personnes de sa suite et des soldats de son escorte. Il a succombé peu après aux blessures qui l'avaient mutilé. Voilà donc le dernier mot, le sinistre dénoûment de la lutte engagée depuis quelques années par une poignée de conspirateurs sanguinaires contre un souverain dont le règne, fécond en agitations et en événemens de plus d'un genre, a été du moins marqué pour la Russie par l'émancipation des serfs! De tels attentats, faits pour exciter une répulsion universelle, doivent particulièrement révolter les esprits libéraux jaloux de dérober les causes libérales et nationales à toute solidarité avec le crime. Ce que sera le règne du nouvel empereur Alexandre III, qui vient de ceindre la couronne sous de si sombres auspices, nul ne peut le dire, ni même le prévoir. Le jeune tsar est certainement entouré de périls. Il n'a pas encore eu l'occasion de montrer ce qu'il est et ce qu'il peut; il reste à l'improviste avec la tâche laborieuse de défendre à l'intérieur un pouvoir toujours menacé en maintenant la position de la Russie en Europe.

CH. DE MAZADE.

La presse scientifique s'est occupée récemment d'une question fort intéressante. Il s'agit, non pas de la réorganisation de l'Académie des Sciences, — le mot serait trop ambitieux, — mais d'une réforme à établir, ou plutôt d'un oubli à réparer.

On sait que l'Académie des sciences, fondée à la fin du XVIIe siècle, a été réorganisée en 1795 sous le directoire et qu'elle a conservé à peu près absolument la forme qu'on lui donna alors. Elle était divisée en dix sections, chacune de six membres (*Mathématiques*, — *Mécanique*, — *Astronomie*, — *Physique*, — *Chimie*, — *Minéralogie*, — *Botanique*, — *Anatomie et Zoologie*, — *Médecine et Chirurgie*, — *Économie rurale et Art vétérinaire*). En 1803, on institua une nouvelle section (*Géographie et Navigation*) composée de trois membres. Cette section fut complétée en 1866 par un décret impérial, et le nombre des membres fut porté de trois à six. Il y a donc actuellement onze sections, composée chacune de six membres.

Il reste cependant une science qui n'est pas représentée à l'Académie, ou du moins qui ne l'est que par un subterfuge. C'est la *physiologie*. Cela se comprend sans peine. En 1795, la physiologie n'existait pas. L'étude expérimentale des fonctions de la vie ne date guère que de Bichat, Legallois, Magendie, Ch. Bell et Flourens, c'est-à-dire des vingt et une premières années de ce siècle. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le législateur de 1795 ait passé sous silence une science qui n'avait presque pas de représentans, et qui était confondue avec la médecine et la chirurgie.

Déjà, en 1821, alors que des savans illustres comme ceux dont nous venons de citer les noms eurent établi les bases de la physiologie expérimentale, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire protestait contre cette omission si facilement réparable : « La physiologie, disait-il, a été omise lors de la fondation de l'Institut. L'embarras où nous nous trouvons ne tient pas seulement à l'imperfection primitive de nos statuts; il résulte surtout du perfectionnement des sciences : dans la formation de l'Académie, on n'avait pas prévu ces brillantes acquisitions de l'esprit humain. Il n'y a nul doute qu'on doive accueil et très grand accueil à ces sciences nouvelles. » Si telle était en 1821 l'opinion d'Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire, que dirait-il aujourd'hui en 1881, alors que, depuis soixante ans tant de magnifiques travaux, tant de belles découvertes ont fait connaître les principales lois des fonctions de la vie? Nous ne craindrons pas d'être démenti en disant que, dans le cours de ce siècle, nulle science, si ce n'est peut-être la chimie, n'a fait autant de progrès que la physiologie. Il n'y aurait, pour s'en assurer, qu'à comparer un livre de physiologie de 1795 à un des ouvrages contemporains. C'est à peine si, de loin en loin, on trouve dans les ouvrages du XVIIIe siècle quelque fait intéressant. La physiologie expérimentale n'a été vraiment faite qu'au XIXe siècle.

La conclusion qu'il en faut tirer est très simple. Il faut que la physiologie soit représentée à l'Académie des Sciences. Certains honorables académiciens ont pensé qu'il suffit pour cela de ne pas admettre les médecins et les chirurgiens à l'Académie. La médecine vraiment scientifique, c'est la physiologie expérimentale; autrement la médecine n'est pas une science, c'est un art, une application pratique; et à ce titre elle ne doit pas faire partie des sciences représentées à l'Académie.

Nous ne pensons pas que cette opinion soit justifiable. En effet, la médecine et la physiologie sont tout à fait distinctes, et on ne peut pas plus les confondre que la chimie avec la physique. Toutes les sciences se touchent : ce ne sont que des classifications plus ou moins artificielles, et il est certain que les lois de l'organisme malade ne sont pas complètement distinctes des lois qui régissent l'organisme sain. Mais quand le but est différent, quand les méthodes varient, quand les moyens d'investigation ne sont pas les mêmes, il n'y a pas lieu d'établir une identité qui n'existe pas réellement.

Faut-il donc exclure les médecins et les chirurgiens de l'Académie? Cette exclusion serait absolument injuste. La médecine est une vraie science; elle a ses méthodes, — l'observation des malades, l'ouverture des cadavres, l'examen des divers modes de traitemens. Elle a aussi ses hommes; et les médecins, par cela même qu'ils sont des praticiens, sont aussi des savans, en ce sens qu'ils cherchent aussi à connaître quelques-unes des lois qui gouvernent les choses. De fait, la médecine et la chirurgie occupent, dans le passé comme dans le présent, une place assez importante pour mériter une situation au moins égale à l'économie rurale et à l'art vétérinaire. Quant à la physiologie, elle a depuis quarante ans glorieusement conquis sa place parmi les sciences expérimentales, et la lui refuser, ce serait revenir en arrière, remonter aux dernières années du XVIIIe siècle, alors qu'on n'étudiait pas et qu'on ne connaissait pas les conditions de la vie des êtres (1).

Quant aux mesures à prendre pour remédier à cette omission, il ne nous appartient pas de les signaler; mais nous ne doutons pas que, si l'Académie est consultée par le ministre, elle ne trouve quelque moyen d'opérer cette réforme nécessaire. Un corps savant s'honore quand, au lieu de rester dans les limites étroites des règlemens anciens, il se conforme à la marche progressive des sciences, ne restant pas immuable alors que tout progresse à côté de lui.

(1) Quelle admirable section de physiologie pourrait être constituée avec certains membres mêmes de l'Académie des sciences, par exemple avec MM. Milne Edwards, Pasteur, Bouley, Vulpian, Van-Tieghem, Marey! Ce ne sont pas les physiologistes qui font défaut à l'Académie, et la constitution de cette section n'offrirait aucune difficulté, même sans qu'on eût recours à de nouvelles élections.

Le directeur-gérant : C. BULOZ.

y-
es
es
n-
est
lle

la
as
ces
es,
lè-
le
n-
ité

iel
aie
ure
ses
ont
el-
la
ace
no-
uis
bé-
aux
ne

ne
, si
yen
nd,
l se
able

rtains
ards,
s qui
culté,